

J'AI
LU

L'aventure mystérieuse

Tiahuanaco

10000 ans d'énigmes incas

SIMONE WAISBARD



Le dieu Viracocha d'après la sculpture
de la Porte du Soleil à Tiahuanaco (IIIe s. ap. J.-C.)

L'aventure mystérieuse

SIMONE WAISBARD

Tiahuanaco

10000 ans d'énigmes incas

Éditions J'ai Lu A 395 ***

Tiahuanaco

10000 ans d'énigmes incas

SIMONE WAISBARD

Un voyage dans un passé révolu, poursuivi avec passion pendant quinze ans, une exploration hardie sur le terrain (Pérou, Bolivie, Chili) permettent à Simone Waisbard a éclairer ces énigmes comme nul encore ne l'avait fait.

Sur les bords du lac Titikaka, le lac sacré aux cités englouties, elle a retrouvé la piste perdue de l'Adam et de l'Eve de la Genèse inca; puis, sur leurs traces, celle du mystérieux dieu blanc Kon Tiki Viracocha, ce Sphinx au masque de puma qui garde au fronton de la Porte du Soleil de Tiahuanaco les secrets d'un monde disparu.

Un monde disparu, mais dont les ruines, les itinéraire; et les signes accréditent une hypothèse souvent avancée: ici, en des temps reculés, ont vécu et œuvré des "hommes volants", des géants venus d'ailleurs.



Le dieu Viracocha d'après la sculpture de la Porte du Soleil a Tiahuanaco (IIIe s. ap. J.-C)

SIMONE WAISBARD

OUEVRES

Les pistes de nazca

Machu Picchu, cité perdue des incas

Mon Venezuela

Féerie péruvienne

Mirages et indiens de la selva

Tiahuanaco

J'ai Lu A 395***

La vie splendide des momies péruviennes

Pérou, tourisme au pays des incas

Chez les chasseurs de têtes d'Amazonie

Hommes, dieux et mages du Titikaka

Mystérieux mondes incas perdus et retrouvés

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGENDE DU TITIKAKA

1. La genèse des dieux andins	17
2. Du désert à l'assaut des Andes	27
3. Adam et Ève incas	40
4. Hommes-Soleil et Hommes-Condor	47
5. L'énigme des quarante-huit sarcophages	65
6. Les cités englouties du Titikaka	90

DEUXIÈME PARTIE

TIAHUANACO

« LA BAALBEK » SUD-AMÉRICAINNE

7. Le grand déluge andin	111
8. La Mecque du dieu Guanaco et des morts assis	126
9. Cinq civilisations superposées	147
10. La Porte du Soleil	183
11. Viracocha, « Soleil des Soleils »	209
12. Les anthropolithes de Viracocha	229

TROISIÈME PARTIE

LES « FONDATEURS DU MONDE »

13. Les Urus, des fossiles vivants	251
14. Les Chullpas, fils des Monolithes	260
15. Les Centaures rupestres du Haut Pérou	264
<i>Bibliographie</i>	283

AVANT-PROPOS

Entre le monde contemporain et les mystères de l'antiquité sud-américaine, un linceul est tombé.

Colonel FAWCETT

En 1963, Richard Robertson, chef de la mission aéro-photographique américaine au Pérou, signale de mystérieuses colonnes de fumée repérées par hasard à plus de 6000 m d'altitude.

Le pilote a été chargé par le gouvernement péruvien de survoler la cordillère des Andes pour y effectuer le relevé de certaines très hautes cimes qui ne figurent encore sur aucune carte géographique du pays. Mais ce qu'il découvre depuis les airs dépasse l'imagination humaine...

« Nous avons délimité un monumental glacier disposé en arc de cercle sur deux cent quatre-vingt-dix kilomètres de long! Un chapelet de lacs translucides d'une grande beauté court parallèlement aux pics élevés. Des torrents, des cascades sans nom, s'évadent de ce paradis entièrement inexploré...

« Cependant, poursuit le rapport, de magnifiques vestiges de voies dallées, suspendues aux flancs de la cordillère, se perdent dans le lointain. »

A Lima, j'assistai à la conférence de presse donnée par Richard Robertson. Je le vis hésiter à poursuivre son récit, de peur qu'on ne le crût pas. Il ajouta enfin : « Il ne s'agit pas de science-fiction! Mes compagnons de vol et moi-même avons fort bien distingué et très nettement, ces colonnes de fumée disposées à des intervalles réguliers, espacés d'une vingtaine de kilomètres environ... La seule explication plausible à ces feux situés au bord du glacier, au-dessus de 6000 mètres - je le répète -, c'est

qu'ils aient été allumés par les survivants d'un peuple millénaire, réfugiés sur des sommets hostiles à la vie humaine et toujours *inconnus* des hommes du XX^e siècle.

Des controverses acharnées suivirent à Lima les révélations du pilote américain. Car le monde scientifique péruvien sortait à peine d'un précédent « mystère », source de polémiques aussi acharnées : non loin de ces cimes andines, au pied des montagnes cette fois, le Cdt Péri, pilote d'hélicoptère, a lui aussi survolé un spectacle auquel il ne trouve aucune explication logique. Il a aperçu de gigantesques dessins géométriques tracés sur le sol au moyen de petits cailloux blanchis, et qui s'étendent jusqu'à l'horizon. Un seul, a-t-il calculé, couvre plus ou moins *trois cent soixante-dix hectares!*

Maria Reiche, une archéologue allemande, part aussitôt à la recherche de ces intrigants dessins. Péri lui en a donné l'exacte position, mais à terre, elle ne trouve rien... Le pilote et l'investigatrice décident alors de reprendre l'exploration aérienne. Alors, ils découvrent ce que Maria Reiche surnomme « *le plus grand calendrier astronomique du monde et de tous les temps* ».

Fascinée par les centaines de lignes droites qui se croisent et se recourent à l'infini, qui escaladent parfois le piémont des Andes ou sillonnent la pampa désertique du littoral, l'archéologue allemande n'a de cesse d'étudier entièrement l'immense complexe du message précolombien.

... Dix ans passent. Maria Reiche, ruinée par ses recherches, ne veut pas renoncer. Un soir, recueillie par des amis communs, elle me déclare : « Il faudra plusieurs générations pour tenter de percer le secret du peuple inconnu qui a créé une œuvre aussi fantastique et si durable qu'elle nous est parvenue sans altération, comme un livre destiné à être lu par des peuples futurs. »

Inlassablement, Maria Reiche mesure ces marques étonnantes. Elle obtient en prêt une grande échelle métallique de la Compagnie des téléphones de Lima. Juchée tout en haut, sur l'étroite plate-forme, elle peut voir s'ébattre le symbolique « Oiseau du Soleil » qui mesure trois cents mètres de la tête à la queue! Le bec

effilé dépasse cent mètres et d'une aile à l'autre, l'envergure mesurée par l'archéologue totalise cinquante-quatre mètres.

Ailleurs, ce sont des mains interminables, munies de quatre doigts seulement, pareilles à celles des monolithes anthropomorphes que j'ai vus sur les rives du lac Titikaka, à quelques centaines de kilomètres de là. Ou bien un singe, des algues monumentales, un cactus stylisé, des triangles, des constellations. Cent ou mille totems indéchiffrables...

« Pour fixer les dates, explique Maria Reiche, les peuples primitifs observaient l'horizon. On a pu le contrôler dans les écritures de l'Inde, sur les monuments égyptiens et sur les temples grecs, sur les pierres levées des alignements du nord de la France et de l'Angleterre. »

Mais ce « calendrier » précolombien, monumental, est-il seulement astronomique ?

Un archéologue réputé pour sa prudence, compatriote de Maria Reiche, Hans Horkheimer, me confia son point de vue peu de semaines avant de mourir à Lima : « Certaines relations de mesures et de formes se répètent trop souvent dans ces dessins, pour croire à une simple coïncidence. Il est probable que les centres d'irradiations des lignes, leurs courbes d'oscillation guident la vue vers différents points de l'horizon où doivent s'effectuer le lever ou le coucher du soleil, le jour même du solstice d'été.

« Le plus remarquable, estima Horkheimer, c'est que l'ensemble révèle une mathématique complètement différente de la nôtre, et qui doit être de très près mêlée à la magie. »

Comment expliquer que cet « observatoire astronomique », qui remonterait à deux ou trois mille ans au moins, ne soit visible que du ciel ? Peut-on envisager qu'il soit l'invention géniale « d'hommes-volants » tels qu'en parlent les traditions précolombiennes et comme nous en voyons peints sur le décor des poteries préincaniques ou tissés sur les linceuls des momies de Paracas ? Ou encore gravés sur les dantesques monuments de Tiahuanaco ? Mystère...

Quinze années de recherches consciencieuses au Pérou, en Bolivie, en Equateur, au Chili, n'ont pour ma part cessé de m'enseigner des faits et des choses aussi insolites.

Dans les Andes, un après-midi, alors que je réalisais des études sur les momies de la cordillère, une violente « tempête électrique », comme disent les Indiens, me surprit en pleine montagne. Le tonnerre secouait sans interruption l'Olympe des dieux des sommets chauves de toute végétation. Eclairées par un ciel de sang, les cimes paraissaient transparentes comme du verre en fusion. Le spectacle était effrayant et je cherchai refuge dans une hutte de pierre que je crus abandonnée.

Je m'étais trompée. Des cochons d'Inde grouillaient sur le sol de terre battue. Un enfant trônait dans un angle de la masure sur un tas de vieux ponchos bruns. Le maigre feu de *yaretas*, des plantes résineuses, achevait de se consumer dans un âcre parfum d'encens. La lueur répandue était si ténue que j'hésitai à pénétrer.

En entrant, je heurtai une pelle appuyée contre le mur mais le petit être ne fit pas un geste. Il avait les yeux clos. Par instants, je le voyais trembler... Ses habits rouge et noir brillaient de fils d'or rebrodés, richesse qui me parut surprenante en un lieu si misérable. Mais dans les Andes, l'archéologue s'attend à mille surprises car les Indiens déterrent souvent des « trésors » ancestraux et les utilisent sans en soupçonner la valeur historique.

Ceinte d'un turban de laine écarlate, la tête de l'enfant me parut si grosse que je pensais à un être difforme, un nain peut-être. Mais peut-être s'agissait-il simplement de l'effet produit par la déformation traditionnelle que les Indiennes de certains clans pratiquent dès la naissance d'un bébé. Au moyen de deux fines planchettes reliées par un laçage, progressivement resserré, elles façonnent le crâne du bébé en forme de volcan, d'où leur lignée se croit issue depuis la nuit des temps.

Intriguée par le silence et l'immobilité de l'enfant, je m'approchai de la silhouette floue mais un courant d'air fit au même moment s'effondrer le tas de braises. Un berger indien, le maître de céans, venait d'entrer laissant un lama devant la porte. Devinant d'instinct une présence

étrangère, l'homme allait s'enfuir lorsque quelques mots en quechua – les seuls que je connaissais! – apaisèrent son effroi.

L'Indien ranima le feu avec les brindilles qu'il ramenait de la vallée. Mais l'enfant ne lui fit aucune fête. La tête inclinée d'un côté et reposant sur ses mains jointes, il ne bougeait toujours pas... J'avançai dans sa direction mais l'Indien me retint vivement par le bras. Je compris enfin...

L'étrange petit être ne vivait plus depuis longtemps... depuis des siècles! Ce n'était pas un enfant que j'avais devant moi, mais *la momie d'un adulte, réduit à la taille d'une poupée!*

L'Indien ne comprit pas mes questions, posées en espagnol, ou bien je ne saisis pas sa réponse. Mais je supposai, et le soir même l'aubergiste métis du bourg le plus proche où je passai la nuit me le confirma, qu'il s'agissait du géniteur ancestral de la famille. Ses descendants se transmettaient de génération en génération l'énigmatique personnage momifié, si léger que le moindre souffle de vent le faisait frissonner...

Selon l'usage, il devait continuer de partager la vie des siens qui le soignaient et en prenaient soin comme de son vivant. Ce faisant, moyennant quelques offrandes de nourriture et de *chicha* de maïs fermenté, il les protégeait contre les mauvais esprits de la montagne.

Malgré l'argent que j'offris au pauvre Indien, je ne pus photographier l'horifique momie.

De retour à Lima, je fis part de mon extraordinaire découverte à un archéologue péruvien de mes amis... qui me rit au nez! Mais quelques mois après, un missionnaire qui visita la hutte où agonisait une vieille femme, vit à son tour la fameuse momie. Il en prit le cliché que l'Indien, son gardien, m'avait interdit. La photographie parut dans la presse de Lima (1) et l'on apprit ainsi que la momie « réduite » à sa plus faible dimension était celle d'un très antique seigneur préinca du lac Titikaka, mort à l'âge approximatif de trente ans, selon un anthropologue consulté.

(1). *Expreso* de Lima du 7 avril 1968; *El Comercio* de Lima du 24 avril 1968.

J'avais acquis la preuve que les anciens peuples du lac sacré ne se contentaient pas de réduire les têtes-trophées humaines à la mode jivaro, mais *des corps entiers!* Et cela, personne encore à l'époque, ne le savait en Amérique du Sud... Ce fut une révélation.

Je me souvins d'une autre découverte également sensationnelle que j'avais faite lors d'un précédent périple autour du lac le plus « haut » du monde. Je contemplai un *os de géant* – de ces mystérieux géants dont parlent tant de légendes précolombiennes des deux Amériques! Et la légende céda définitivement le pas à la réalité lorsque je me trouvai, face à face dans une île du Titikaka, avec l'un des légitimes héritiers des « Hommes-Soleil »...

La stature de ce géant rencontré, bien vivant, drapé dans un poncho beige aux lisières rouge et vert, dépassait deux mètres! Or, mon guide indien, Ticonipa, comme la plupart des Andins, ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante! Et il montrait une face de bronze cuivré caractéristique des Aymaras du Titikaka tandis que le teint du « géant » était à peine plus foncé que le mien... *Était-ce donc un lointain descendant de l'énigmatique Viracocha, suprême divinité des anciens peuples du lac sacré des Andes qui, depuis d'innombrables siècles, domine la célèbre Porte du Soleil, ouverte à ras ciel, sur le haut plateau de Tiahuanaco, à 4000 mètres d'altitude?*

Le secrétaire de la Société de géographie de Lima, don Garcia Rossell avec qui je commentai ma rencontre, feuilletant un dossier en retira un entrefilet écrit par Emilio Romero, le président de ladite Société, au sujet des « îles du Titikaka ».

« Dans ces îles pleines de splendeur et de soleil, dans ces péninsules, vivent de nobles paysans de race pure, *presque blancs et avec quelques poils de barbe...* » précisait le Dr Romero dans un article récent.

Ainsi, chaque jour plus nombreuses en Amérique du Sud, des découvertes archéologiques ou humaines permettent de remonter, de plus en plus loin, le tunnel des temps révolus. On sait aujourd'hui de façon indiscutable que de très vieux peuples du Nouveau Monde possédaient des connaissances approfondies qui dépassent parfois les nôtres et font l'admiration des découvreurs.

L'analyse au carbone 14 a fait reculer de considérable façon la date à laquelle ces civilisations disparues, extrêmement avancées, se développèrent au cœur des Andes et tout au long du Pacifique sud-américain.

Pourtant, les savants refusent encore l'évidence! Ose-t-on écrire que l'*homo sapiens* américain est beaucoup plus antique que ce que l'on a cru jusqu'à présent, c'est heurter de front le tabou des préjugés scientifiques officiels! C'est encourir le blâme des érudits patentés et leur veto. Et se fermer des portes... Pour les « américanistes » diplômés, seuls les peuples qui ont eu une écriture que l'on a pu décrypter méritent le respect. On lit à chaque instant, aujourd'hui encore, que les anciens Péruviens n'eurent jamais d'écriture. Rien n'est plus faux!

Plusieurs chroniqueurs de la conquête, dignes de foi, ont déjà signalé que les Incas utilisaient une écriture idéographique, dessinée ou peinte sur de fins tissus ou sur des tablettes. Par ce système, ils avaient su illustrer toute l'histoire du vieux Pérou, depuis sa création mythique par Viracocha jusqu'à l'arrivée des conquistadores. L'un de ces textes admirables fut mandé au roi d'Espagne qui le montra au pape et tous deux en demeurèrent extasiés.

Mieux vaudrait donc que les savants chevronnés reconnaissent honnêtement qu'aucun d'eux n'est en mesure de déchiffrer les pétroglyphes, les pictographies et les mythogrammes qui jalonnent par milliers les pistes oubliées des cordillères englacées, des déserts infinis de la côte ou des sentes torrides cachées sous la forêt amazonienne...

La bonne foi louable de l'Unesco obligera-t-elle les savants timorés à admettre enfin tant d'évidences accumulées? Dans un rapport pour la « Revalidation du prestigieux passé du Pérou », on peut lire sur l'un des « Courriers » de cet organisme international, cette phrase qui devrait amorcer une prise de conscience nécessaire : « Peu de gens savent que le Pérou est l'un des rares foyers originaux de culture millénaire qui ait existé dans le monde et où se développèrent l'agriculture et la vie sédentaire pratiquement en même temps qu'au Proche-Orient, c'est-à-dire il y a 8000 ans. »

Encore faut-il souligner que l'Unesco n'innove pas en la matière. Cette mise au point n'est que la confirmation de la prédiction d'un grand voyageur, Charles Wiener, que le gouvernement français chargea d'une mission archéologique et ethnologique au Pérou et en Bolivie, en 1875.

En tête d'un ouvrage remarquablement détaillé, Wiener inscrivit cette prophétie audacieuse à l'époque : « Le jour viendra où, sur une page presque blanche de l'histoire universelle, on terminera cette œuvre de reconstitution que j'essaie de commencer aujourd'hui.

« Alors, se révélera dans son antique majesté, ce monde que nous appelons nouveau. Ce jour-là, on comprendra peut-être que si les vieux princes Purhuas, les Amautas pontifes ressuscitaient de leurs tombes, ils pourraient dire aux pharaons, aux prêtres de Chaldée, aux brahmanes de l'Inde, aux premiers fils du ciel de la Chine, nous sommes d'un monde inconnu de vous, d'un monde encore nouveau pour la centième génération qui nous a succédé, mais lorsque vivants nous dominions, vous, l'hémisphère oriental, nous, l'Occident, nous étions contemporains. »

Wiener, l'un des grands pionniers de l'américanisme, était-il donc doué du don de double vue ?

Quand il rédigea un véritable roman-fleuve des splendeurs du fabuleux « pays des Incas » qu'il venait de parcourir en tous sens à pied et à cheval, on ne connaissait du Pérou, en Europe justement, que ces Incas auxquels les historiens attribuaient l'unique culture sud-américaine digne d'intérêt. Et des kyrielles de ruines cyclopéennes édifiées à des altitudes qui défiaient le génie humain !

Au siècle dernier, les prédictions du savant français furent accueillies par les sarcasmes des érudits qui refusèrent de prendre ses écrits au sérieux. Certains insinuèrent même que Wiener n'avait pas effectué les mirobolants voyages qu'il se plaisait à conter.

Le savant Philip A. Means, commentant en 1923 l'intuition de Huaman Poma de Ayala, l'un des plus fameux chroniqueurs indiens de la conquête espagnole, qui faisait débiter l'histoire péruvienne en l'an 4300 av. J.-C.,

s'exclamait ironiquement : « C'est clairement insoutenable sur le terrain scientifique ! La Bible elle-même ne le justifie pas puisque dans le monde ecclésiastique, la date acceptée pour la Création est celle de l'an 4004 avant notre ère (1). »

Pourtant, sur les traces de Charles Wiener, il n'y a – comme il le fit – qu'à ouvrir les yeux pour comprendre que tant de vestiges vertigineux ne peuvent avoir été construits *en moins de cinq cents ans*, durée mesquine que l'on attribue (de nos jours encore, souvent, ce qui est le comble de l'aberration) à l'empire inca.

Cachée sous l'enfer vert amazonien, engloutie au fond des lagunes andines par des eaux diluviennes, recouverte de neige à la pointe des volcans, comment peut-on penser qu'une telle pléiade de « cités perdues », de forteresses colossales, de sanctuaires et de palais bâtis par et pour des Titans, n'est pas le sceau d'innombrables et de très vieilles cultures qui se succédèrent au cours de nombreux millénaires, *bien avant les Incas* ?

C'est en tout cas mon opinion, mais faut-il encore que je puisse l'étayer sur de solides preuves...

Les progrès de l'archéologie moderne éclaircissent peu à peu le problème crucial des datations et celui des stratifications, encore que le carbone 14 soit sujet à caution. Et ils ne peuvent pas grand-chose quand ils s'appliquent aux énigmes qui concernent les bâtisseurs inconnus de ces monuments que les conquistadores de Pizarro contemplèrent avec stupeur, demandant aux Indiens « quels démons avaient pu les construire et par quel incompréhensible prodige ? »

Architectes et tailleurs de pierre d'aujourd'hui se posent encore la question, sans donner de réponse !

J'ai parcouru cet ahurissant déploiement de ruines cyclopéennes qui jonchent un décor d'Apocalypse. Partout il en surgit, couronnant les sommets des Andes les plus inaccessibles, mordant les nues. Et, tout comme Charles Wiener, cette vision m'a convaincue sans peine,

(1) « Le 26 octobre, à 9 heures du matin », selon les calculs d'un prêtre savant...

qu'un monde insoupçonné - un monde d'hercules des nuages ou « d'hommes-oiseaux » des cimes - grandit et vécut là, déferlant parfois avec fureur jusque sur les plages désertiques du Pacifique, durant d'interminables siècles, sans que nul n'en sache rien au delà des océans...

Quelles solutions satisfaisantes avancent les américanistes pour répondre au sphinx précolombien? Aucun d'eux n'ose en proposer de valables, au rébus chronologique de peuples irrémédiablement disparus. Pas plus qu'à la charade de leur parenté ethnique ou à l'épineuse devinette des civilisations que chaque nouvelle trouvaille remet perpétuellement en jeu. Moins encore tentent-ils de résoudre les mystères d'une cosmovision fourmillante de dieux aux noms intraduisibles. Croient-ils...

Ce travail passionnant reste à faire! Mais à faire sur place et non pas en « rat de bibliothèque ». En allant interroger les spécialistes péruviens sur leur préhistoire, en fouillant les souvenirs, pris sur le vif, des miséreux Indiens, parias des Andes.

Ma prétention n'est pas de terminer la page blanche que Wiener - visionnaire de millénaires mondes perdus - commença de noircir brillamment, il y a près d'un siècle. Mon but est autre et avant tout, d'établir un bilan précis, de « mettre les choses au point », de réviser minutieusement tout ce que l'on a pu écrire de vrai - et de faux! - sur tant d'énigmes précolombiennes qui, trop souvent, font délirer certains...

Plus heureuse que ceux-ci, j'ai longuement vécu sur les lieux mêmes où surgirent mystérieusement de prodigieuses civilisations qui disparurent tout aussi inexplicablement. J'ai ainsi bénéficié de nombreuses, d'extraordinaires découvertes qui viennent de se produire. L'aide aussi précieuse qu'indispensable de plusieurs grands savants péruviens et boliviens m'a généreusement été accordée. J'ai pu compter sur celle, très amicale, d'Emilio Romero, président de la Société de géographie de Lima qui s'est attaché à déchiffrer la secrète histoire des Andes. Quant à Carlos Ponce Sangines, directeur du Centre d'investigations archéologiques de Tiahuanaco et membre de l'Aca-

démie nationale des sciences de Bolivie, il m'a tenue au courant presque au jour le jour, des fouilles transcendantes qu'il réalise actuellement et depuis plusieurs années à Tiahuanaco, la plus énigmatique des antiques cités précolombiennes des hautes rives sacrées du lac Titikaka. Tiahuanaco qui ne cesse de faire couler des flots d'encre et de nourrir les hypothèses les plus fantastiques! Une ville aujourd'hui morte, dont les ruines colossales apparurent à George Squier « aussi perfectionnées et admirables que celles d'Assyrie, d'Égypte, de Grèce et de Rome ».

Je décidai donc de reprendre après tant d'autres voyageurs – ces « chasseurs de rêves » condamnés par la science officielle – la poursuite des intrigants et séculaires fantômes des Incas...

PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGENDE DU TITIKAKA

Toutes les légendes du Pérou sont prisonnières du lac et refléorissent dans un climat d'éternité... C'est le colloque des montagnes, l'Olympe du Soleil et de l'Eclair. Ainsi le comprirent les vieux Incas. Dans leur géographie magique, c'est le pays de Chimère, la patrie des Dieux, le berceau des Astres, la matrice de la Création!

Luis E. VALCAREL
(Mirador Indio)

1

LA GENÈSE DES DIEUX ANDINS

*Ah! Huiracochan Titicapac... Huiracochaya
cusillu quispiyu punchao (1).*

Au bord du lac le plus « haut » du monde

C'est sur les rives du Titikaka, le lac navigable le plus élevé du monde, à près de 4000 m d'altitude, que prirent forme, on ne sait quand au juste, les mythes de l'extraordinaire genèse du haut Pérou.

Dans le silence cosmique du lac sacré des Andes, surgit du fond des âges une cohorte de dieux menés par

(1) « Ô Viracocha! seigneur de l'Univers... Ô Créateur! Ô Soleil! » Oraison au Soleil, en quechua, recueillie en 1574 par Cristobal de Molina.

Viracocha, qui créa le Soleil, la Lune, les Etoiles, la lumière du premier jour et des anthropolithes gigantesques. Après plusieurs essais décevants, Viracocha parvint à mouler dans la boue du lac, à sa taille et à son goût, non plus des géants incultes mais des hommes véritables.

De nos jours, les Aymaras, leurs descendants, vivent à peu près de la même manière archaïque qu'en ces temps reculés. Ils écoutent toujours la voix déclinante des dieux pétrifiés qui leur rappelle la vieille et mystérieuse légende. C'est chez eux, parmi eux, au bord du lac Titikaka sur lequel naquirent et fleurirent les plus éblouissantes civilisations de l'Amérique indienne, qu'il faut aller traquer les antiques fantômes...

Comment vais-je organiser mon enquête préhistorique?

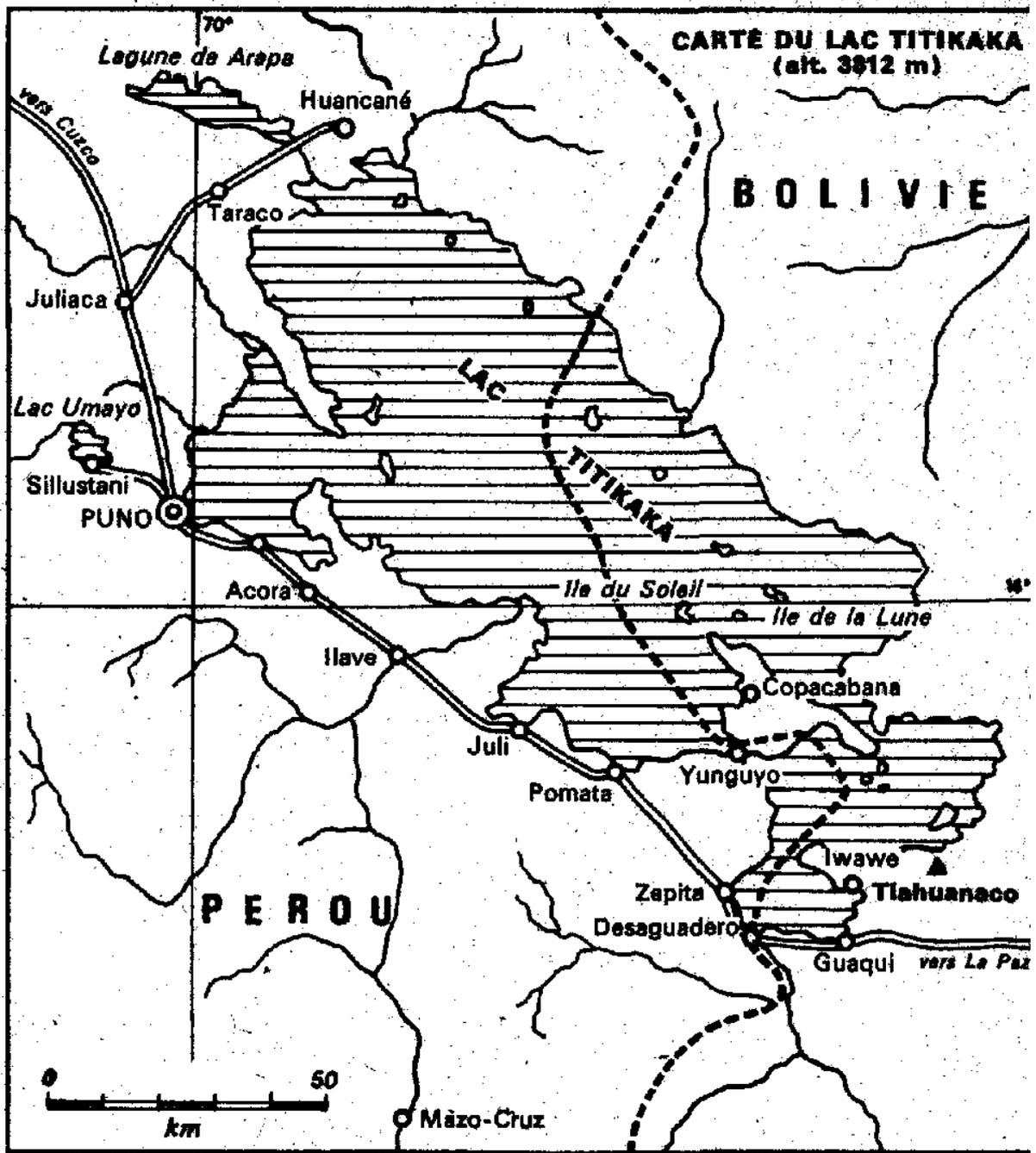
J'ai pris quantité de notes de travail au cours de mes fréquents voyages sur les hautes pampas du Titikaka, le « lac du mystère », comme l'a bien nommé le Cdt Jacques-Yves Cousteau, chef de la mission française qui effectua en 1968 les premières recherches scientifiques poussées, au fond de cette « Méditerranée des Andes ».

Dans un profond et vaste repli des cordillères qui fut l'un des hauts lieux sacrés de l'ancien Pérou, le lac Titikaka couvre 8300 kilomètres carrés. A peine saumâtres, ses eaux glacées sont lavées par une quarantaine de rios qui tombent des glaciers environnants.

Grand comme la Corse, le Titikaka s'allonge sur près de deux cent cinquante kilomètres et dans sa partie la plus large, il atteint une soixantaine de kilomètres. Ses côtes sont entaillées de caps et sculptées de baies abritées. Un isthme très étroit le rétrécit à quelques kilomètres près de Tiquina, dans la partie bolivienne. Des îles, des rochers, des presqu'îles étendent leurs ombres sur sa surface limpide, frangée de grandes prairies lacustres – les *totorales* – de roseaux d'un vert cru.

Au lointain, se dressent des crêtes enneigées.

La première énigme est posée par l'origine du Titikaka que se partagent de nos jours, le Pérou et la Bolivie. Les géographes de ces deux pays se sont penchés sur le



Carte du lac Titikaka
3812 m d'altitude

problème sans parvenir à se mettre d'accord. Quatre hypothèses les divisent :

- Le lac Titikaka est-il une portion de l'océan Pacifique - il n'en est distant à vol d'oiseau que de deux cent cinquante kilomètres - qui aurait été hissée à 4000 m au-dessus du niveau de la mer par un fantastique exhaussement ?

- Est-ce une immense vasque où se déversa le trop-plein d'un « volcan d'eau », le Kápiá ?

- Ou bien une ride des Andes saturée par la condensation des vapeurs d'eau de l'Atlantique, transportées par les vents alizés qui soufflent dans cette direction, en passant par-dessus le Brésil ?

- Ou encore le dépôt - en voie d'évaporation progressive mais très lente - d'un grand fleuve asséché par un terrible séisme de l'époque tertiaire, dont le rio Desaguadero, au sud du lac serait l'unique vanne ?

Parmi d'autres, je propose ces énigmes. Au choix...

Une découverte prodigieuse !

Alors que je prépare mon départ pour Puno, le grand port péruvien du lac Titikaka, une nouvelle découverte est soudain révélée par l'un des grands quotidiens de Lima. En gros titre ponctué d'un énorme point d'interrogation, *El Comercio* pose la question : « Un témoignage des « Fondateurs du Monde » ? »

Le commentaire qui suit est bref et malheureusement anonyme : « Il y a de longs siècles, un groupe erratique d'êtres humains a laissé sur une énorme roche de la région du lac Titikaka, un document graphique exceptionnel. On peut y discerner une nature pléthorique de bêtes agiles et les formes de vie primitive sur l'Altiplano, le haut plateau du lac sacré des Andes. »

D'après l'information, ces curieuses pictographies pourraient remonter à sept mille, voire dix mille ans. J'apprends en outre que « les parois de la grotte préhistorique où ont été aperçus ces rarissimes témoignages sont complètement recouvertes de dessins exécutés en rouge, noir et blanc. Des scènes de chasse au guanaco, des danses rituelles mêlées à des signes symboliques évo-

quent une forme d'écriture rudimentaire. Ces peintures rupestres illustrent un monde mythique d'une façon plus primitive et moins réaliste peut-être que celles des fameuses grottes d'Altamira, mais dans un style différent, elles sont aussi admirables ». En conclusion, « c'est une découverte prodigieuse, capitale pour la préhistoire du Pérou ».

Mais où se situe la grotte miraculeuse? Quels sont ces mystérieux « Fondateurs du Monde » dont j'entends parler pour la première fois? Comme je m'y attends et le redoute, je ne peux obtenir à Lima aucun renseignement complémentaire.

Pour entreprendre la filature de ces millénaires artistes peintres américains – tellement vieux que les savants incrédules ne vont pas manquer de vouloir à tout prix les rajeunir! – il me faut d'abord, et en hâte, retrouver leur piste qui sera ensuite le « sésame » dont j'ai besoin pour fouiller l'antiquité des peuples oubliés aux portes du ciel.

Peut-être alors pourrai-je soulever le masque de puma en pleurs, aurolé de têtes de condor royal – l'oiseau messager du Soleil – qui dissimule le visage inconnu de Viracocha, la mystérieuse divinité des hauts plateaux du Kollao. Et peut-être parviendrai-je à percer son identité?

Le rébus des dieux précolombiens

Que sait-on au juste de ce dieu des temps les plus reculés? A peine son nom balbutié par des Indiens terrorisés à la vue des catéchistes espagnols et autres « extirpateurs d'idolâtries » de l'Inquisition qui forçaient les aborigènes à renier et à brûler les effigies des divinités païennes! Un nom recueilli au XVI^e siècle par les chroniqueurs de la conquête, avec beaucoup d'autres...

Viracocha s'inscrit en tête de l'insolite et fourmillant panthéon andin. Il en est, semble-t-il, le Créateur. Mais il change de nom selon la région ou le groupe. Le plus connu, Kon Tiki Viracocha, nous le montre trônant sur une mythologie cosmique constellée de dieux et de déesses – celles-ci en moindre nombre – qui le servent ou

le combattent, le sauvent ou le perdent, l'adorent ou le chassent.

Mais est-ce vraiment un dieu? Ou bien un apôtre de chair, blanc et barbu, et d'où est-il venu?

L'énigme a été retournée sur toutes ses faces par bon nombre d'historiens. Pourtant, on ne lui trouve pas d'explication valable. Certains indices, j'en suis persuadée, doivent cependant permettre de résoudre en majeure partie le mystère de son origine.

Ainsi, pendues en guise d'ornement aux coudes de l'effigie monolithique qui jaillit de la Porte du Soleil de Tiahuanaco – effigie que l'on attribue à Viracocha –, ces deux têtes humaines apparemment réduites. Et cette frange de mêmes têtes-trophées, accrochées comme des fruits mûrs au bas de sa tunique. De nos jours encore, les Tsantzas ne sont-elles pas la sinistre spécialité des tribus de « Chasseurs de têtes » des jungles amazoniennes?

Viracocha? Un nom que ni les Indiens ni les derniers Quipucamayocs qui nouaient l'histoire inca sur des cordelettes de laine, ni les ultimes Amautas érudits du Tahuantinsuyo, gardiens des annales interdites au regard des simples mortels, n'ont su ou voulu traduire aux émissaires de Pizarro.

Viracocha n'habite ni le ciel, ni la terre, ni le monde souterrain. Par de terribles punitions, il se débarrasse quatre fois des créatures imparfaites de sa création. D'abord par le feu des volcans qu'il manie à sa guise, puis par un déluge de soixante jours provoqué par sa colère, enfin par des épidémies meurtrières ou en pétrifiant les êtres désobéissants...

Néanmoins, de ses mains et de son souffle génial, Viracocha parvient à créer l'Adam idéal et l'Eve parfaite de l'Amérique du Sud. A moins qu'il n'ait amené avec lui du cosmos, Manco Capac et Mama Oello – les deux héros légendaires – comme le suggèrent certaines croyances indiennes reprises et exploitées par les savants russes et les homologues français d'une nouvelle école du sensationnel... Ou plus simplement qu'ils soient remontés ensemble de l'Enfer Vert des forêts vierges jusque sur le haut plateau du Titikaka.

Par ailleurs, le nom même de Manco Capac est un autre

sujet d'étonnement qui laisse perplexes les américanistes penchés sur son acte de naissance symbolique! Au temps même où, sitôt la conquête, le *quechua* était parlé officiellement dans tout l'Empire des Incas, les meilleurs quechuologues du Cuzco ne lui trouvèrent aucune solution linguistique (1).

En résumé, nous n'avons qu'une certitude : Viracocha et le couple civilisateur de l'ancien Pérou surgissent en un lieu bien fait pour nous surprendre. Une île rocheuse qui émerge du lac Titikaka, à 4000 m d'altitude... Tout autour s'étend l'Altiplano le plus désolé que l'œil humain puisse contempler!

Quant au nom bizarre du lac sacré, sait-on mieux ce qu'il signifie? Il y a quatre siècles, on ne s'en souvenait déjà plus et les linguistes modernes renoncent à l'interpréter! Tout comme celui de Tiahuanaco, l'imposante cité morte, bâtie en morceaux de volcans par des colosses inconnus à une vingtaine de kilomètres du lac sacré, toujours à cette altitude angoissante où l'air raréfié manque à nos poumons.

Lorsque les conquistadores questionnèrent les Indiens Quechuas ou Aymaras pour essayer de leur faire traduire ces noms mystérieux, tous déclarèrent que « leurs ancêtres les plus reculés en avaient depuis longtemps perdu la mémoire, bien avant l'apparition des Incas ».

Finalement, le bilan des indices mis à ma disposition pour remonter aux sources de la genèse andine est, au total, très peu encourageant!

Un lac d'or et de trésors

En savons-nous beaucoup plus sur les dieux et sur la vie des anciens Péruviens que Francisco Pizarro par exemple, lorsqu'à Cajamarca, en 1532, il vit s'avancer vers lui, plein d'arrogance, Atahualpa, l'Inca régnant porté sur une litière d'or? C'est encore une question que je me pose...

(1) Sept millions d'Indiens sud-américains – Quechuas du Pérou, de l'Équateur et de la Bolivie – l'emploient de nos jours encore.

Quelles rumeurs dorées Pizarro écouta-t-il dans la ville aux grandioses murailles monolithes, qui lancèrent ses audacieux mousquetaires à travers un dédale de cañons abrupts et le labyrinthe chaotique des Andes, à l'assaut du haut plateau frigide?

Les versions diffèrent selon que les chroniqueurs espagnols manient, outre la plume d'oie, la croix ou l'épée. Elles coïncident, par ailleurs, pour nous laisser entendre que, cherchant à gagner du temps afin que ses partisans aient une chance de déjouer les sinistres projets des Blancs, Atahualpa offre au conquistador une fabuleuse rançon d'or et d'argent en échange de la vie.

Dans le palais de l'Inca, le vieux Pizarro écoute le jeune Empereur du Soleil qui plastronne et vante les fantastiques richesses de son pays. Atahualpa dit-il vrai? Ces trésors inouis existent-ils autrement que dans sa ruse et son imagination? Ne sont-ils pas un leurre destiné à égarer les soldats espagnols dans des parages d'où ils ne reviendront jamais?

Pizarro doute... Il envoie des estafettes dans l'intérieur de l'Empire. Que lui racontent au retour ces explorateurs aventureux? Le jeune page de Francisco Pizarro, son petit-cousin, âgé d'une quinzaine d'années, Pedro Pizarro, lui apprend qu'à quelque soixante-dix lieues du Cuzco, la splendide capitale incaïque, située au cœur des Andes à près de deux mille kilomètres de Cajamarca et à plus de mille de l'océan Pacifique, s'élève un monumental plateau montagneux où règne un froid polaire. Et qu'en son centre, « un lac de cent lieues au moins repose comme une mer intérieure ». C'est la *Pacarina*, le berceau originel de la race, disent les Kollas qui vivent sur ses rives « depuis avant le déluge ».

La région est tellement gélive qu'à perte de vue aucun arbre ne pousse. Cependant, d'immenses troupeaux de lamas et d'alpacas – animaux inconnus en Europe, couverts d'une laine longue et épaisse, pourvus d'un cou très long et gracieux – broutent par milliers l'*ichu*, un dur brin de paille sèche, seule végétation jaunie qui tapisse les Andes jusqu'à la limite des neiges éternelles.

Animistes, les Kollas vénèrent les hautes cimes des

cordillères, dont les pics vertigineux sont les esprits pétrifiés des ancêtres, les *Achachilas* qui veillent sur leur race, l'une des plus anciennes d'Amérique.

Quand l'Indien franchit une passe solitaire, il s'arrache un poil du sourcil et le souffle dans la direction de ces sommets où gîtent les *Apus*, seigneurs divinisés des Andes. Au passage d'un col, il ne manque jamais de déposer un caillou plat qui surélève l'*Apacheta*, un cairn de forme pyramidale. L'offrande est accompagnée d'une chique de coca qui plaira au génie caché, sentinelle invisible dont il s'assure la complaisance pour poursuivre sans risque d'être envoûté, un chemin sacré.

Pizarro prête une oreille distraite à ces affabulations qui ne parlent pas de trésors cachés ! Il entend à peine Atahualpa qui acquiesce ou bien intervient et corrige avec soin le récit du voyageur, que lui traduit Félipillo, un jeune Indien qui fait office d'interprète. Les commentaires de l'Inca sont arrogants, mais précis et intelligents. Peu de temps avant l'arrivée des conquistadores, dit-il, sur les terres froides qui entourent le lac sacré, « régnaient les grands chefs des très anciens peuples des féroces Hommes-Soleil et des sanguinaires Hommes-Condor. »

L'Inca Tupac Yupanqui, l'un des récents aïeux d'Atahualpa, réussit à soumettre ces barbares d'une excessive cruauté à sa loi et à les plier à la fêrule incaïque. Mais cette soumission, reconnaît Atahualpa, ne fut réalisable que grâce à des concessions mutuelles. Les barbares, retranchés dans les *pukaras*, d'imprenables forteresses mégalithiques perchées sur les hauts sommets, livrèrent des combats meurtriers sur l'Altiplano du Kollao. Finalement le capitaine de l'armée incaïque dut composer avec l'ennemi. Il concéda aux Hommes-Soleil et aux Hommes-Condor, l'autorisation de perpétuer les rites magiques, les us et coutumes et de curieuses idolâtries sexuelles. Leurs croyances, leurs dieux seraient respectés, ils pourraient continuer de les vénérer par des sacrifices humains. Mais Tupac Yupanqui fut intransigeant sur un point : l'île du Titikaka, où les Kollas adoraient un puma totémique aux « yeux de feu », sculpté par la foudre à la pointe du roc qui émerge des eaux lacustres, deviendrait l'île du Soleil, géniteur des Incas.

Atahualpa raconte à Pizarro que ses ancêtres ont fait alors édifier dans l'île, un fastueux sanctuaire dédié à l'astre-Père. « Un oracle y parle et des pèlerins de toutes les provinces de l'empire du Tahuantinsuyo – l'empire des Quatre Régions – apportent des offrandes d'or qui grossissent chaque jour le plus grand trésor qui se puisse voir... Six cents Indiens nobles, dit-il, assurent le service du temple. Plus de mille vierges du Soleil choisies parmi les plus jolies Indiennes, préparent la boisson de maïs que les pèlerins font ruisseler sur la pierre du Puma. »

La convoitise allume des étoiles dans les prunelles de Pizarro. « On voit sur le sol de l'île sacrée, affirme l'Inca, l'empreinte des pas que le Soleil imprima en prenant son élan pour monter la première fois au ciel. »

Aussitôt, l'intérêt de Pizarro s'émousse. Mais Atahualpa le sent et reprend sur un ton ostentatoire la description du mirobolant Temple du Soleil : « Les murs scintillent de longues feuilles d'or, de la base jusqu'au faite des toitures en roseaux... Ces feuilles d'or sont disposées de telle façon que, battues par la brise lacustre ou fouettées par le vent des glaciers, elles produisent une douce musique qui enchante l'ouïe. Sous les rayons du soleil, l'éclat du précieux métal devient insoutenable même au regard de l'Inca, « seul être humain autorisé à regarder en face l'astre du jour ».

Le conquistador est fasciné par la description de son prisonnier, qui savoure son succès. L'orgueil d'Atahualpa n'a d'égal que l'imprudence qui le conduira quelques jours plus tard, à une mort imméritée. « Le Temple du Soleil n'est pas le seul monument de l'île de Titikaka qui soit pareillement cloisonné d'or pur », croit-il bon d'affirmer. Et il énumère fièrement les palais de Manco Capac et de Mama Ocllo où brillent tant de statues d'or, de corniches d'or, pleins de vaisselle d'or et de trésors si merveilleux qu'ils suffiraient à construire une ville entière avec le métal aurifère qu'ils contiennent!

Le Titikaka est si riche, conclut l'Inca, que les Indiens s'inclinent bas pour le saluer et ne s'adressent à lui qu'en le nommant Chuquiapu, « le Grand Seigneur de l'Or solaire ».

DU DÉSERT À L'ASSAUT DES ANDES

L'homme primitif dut escalader la Cordillère pour trouver les portes d'une nouvelle existence.

Emilio ROMERO
(Biografia de los Andes)

La belle panaméricaine

Mille quatre cents kilomètres de route panaméricaine séparent Lima, aux plages baignées par le monumental océan Pacifique, du port de Puno, port le plus « haut » du monde à 3822 m d'altitude, au bord du lac Titikaka.

Blême comme le ciel, l'océan lèche et ronge les hautes falaises ébouleuses qui surplombent la côte. On y cherche vainement les cocotiers géants qui enchantent, de l'autre côté, le rivage polynésien ! Ici, c'est le règne du désert absolu, sur lequel il ne pleut jamais au sens réel du mot, en vertu de l'étrange phénomène météorologique provoqué par la présence, le long du rivage, des eaux froides du courant antarctique dit de Humboldt. Désert brumeux, depuis le piémont andin jusqu'aux longs et majestueux rouleaux d'écume, jusqu'à la première vague lente. Désert qui cerne Lima, la très belle capitale péruvienne conçue par Pizarro, au cœur de la plus vaste oasis.

J'ai maintes fois déjà suivi cette route sur les traces des conquistadores espagnols. En beaucoup d'endroits, elle emprunte l'ancien tracé de l'impériale « Route du Soleil » des Incas qui traversait d'un bout à l'autre du pays, l'interminable empire du Tahuantinsuyo dont les frontières allaient du sud de la Colombie au centre du Chili et

qui couvrait entièrement les actuelles républiques de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie. Route dallée, soigneusement entretenue, balayée du moindre fétu de paille et du plus petit caillou devant la litière d'or de l'Inca suprême et qui était, de l'avis des archéologues et des ingénieurs d'aujourd'hui, plus notable encore que les fameuses voies romaines.

Au long de cette route et jusqu'à la naissance de la cordillère, les *huaqueros* – les pilleurs de trésors – n'ont laissé que des ruines de *huacas*, énormes pyramides aux murailles en briques de pisé hautes comme une falaise et de vastes nécropoles bourrées de momies qui, lorsqu'on gratte le sol, retombent en poussière parmi des fragments de tissus colorés extrêmement fins et rebrodés de motifs totémiques, et des poteries splendides. L'imagerie remarquable de ces vestiges millénaires illustre pour nous, un peu à la façon de bandes dessinées, les moindres détails de la vie de ces mystérieux et anonymes personnages.

Au débouché de Camana, un petit port de pêche au sud du Pérou, il faut abandonner la belle panaméricaine cimentée pour une piste de terre, à présent acrobatique ! Nous nous élevons rapidement sur un lit de silex pilé, qui fend une énorme coulée de lave refroidie, couleur de chocolat fondu.

En prenant de l'altitude, le paysage varie aussi vite que le décor articulé d'une scène de théâtre. Soudain, au détour du chemin, le soleil illumine des volcans poudrés de neige. Des volcans à nom de chat... Trois colosses proches barrent l'horizon : le Misti, le Chachani, le **Richu-Pichu**, hauts d'environ 6000 m et dominés dans le lointain par le Coropuna qui atteint presque 7000 m. A leur pied, à 2335 m d'altitude, somnole Arequipa, la seconde ville du Pérou, au cœur d'une *campiña* d'un vert d'émeraude qui surprend à la sortie du désert livide et en vue des flancs plombés du Misti couronné de neiges immaculées.



S.W

La Déesse des Neiges du Pichu-Pichu. Idole en or.
5634 m d'altitude (Arequipa).

L'idole d'or de la « Déesse des Neiges »

Les pics inviolés s'échelonnent sur une centaine de kilomètres au-delà d'Arequipa. Sur l'une des dents du Pichu-Pichu, une curieuse découverte intrigue l'élite savante des *Arequipeños*. Au cours d'un survol des volcans par un groupe d'andinistes japonais, deux de ceux-ci, Joshifuma Takeda et Yukishuga Hariuchi prirent un film qui, développé au Japon à leur retour, révéla d'insolites images... Le journal *Asahi* parla de « cité perdue » sur la cime inexplorée du Pichu-Pichu. Mais, était-ce une *pukara* – forteresse inexpugnable aux murailles pyramidales suspendues à flanc d'abîmes – ou un sanctuaire précolombien comparable au célèbre Machu-Picchu? Cela semblait incroyable du fait que si Machu-Picchu s'élève à 2600 m d'altitude, la « pyramide » inconnue devait être située à plus de 5000 m!

Peut-être n'était-ce après tout qu'une formation naturelle, due à l'érosion. Car enfin, aucun pilote de ligne ne l'avait jamais signalée auparavant. Cependant, l'hiver austral particulièrement bénin cette année-là, avait pu provoquer une fonte inhabituelle du *nevado* et dégager ainsi des ruines insoupçonnées. C'était la seule explication plausible...

On me montra les photographies aériennes prises par les Japonais. Mais la distance, les nuages qui planent constamment au-dessus des volcans, les émanations vaporeuses de soufre qui s'accrochent à leurs pointes, compliquent l'identification du mystère. Je n'osai me prononcer mais à vrai dire, cela ressemblait étrangement à une pyramide de style cyclopéen, aux gradins régulièrement étagés sur les pentes vertigineuses du cratère.

Plusieurs expéditions se succédèrent pour tenter de percer l'énigme. Maximo Neyra, du musée d'Arequipa et le photographe Carlos Zarate Sandoval survolèrent à leur tour le volcan assoupi à bord d'un monomoteur Stimson Faucett. Ils avouèrent n'avoir rien aperçu

et se montrèrent aussi dépités que perplexes (1).

Ce n'est qu'en 1963 qu'une quarantaine de pèlerins qui voulaient déposer sur le sommet du Coronado Grande, l'effigie de San Martin de Porras provoquèrent d'étranges trouvailles. Seuls les cinq andinistes qui les guidaient parvinrent à la cime convoitée, après avoir vaincu de grandes difficultés. Alors qu'ils cherchaient la meilleure route pour atteindre leur but, ils localisèrent une première pétrographie. Sur une roche basaltique noirâtre, les antiques habitants de la région avaient gravé des figures géométriques, à petits coups de marteau de pierre. Ces dessins ressemblaient à ceux de chemins, de vallées, de montagnes, de canalisations hydrauliques, terminés au bas de la pierre par une sorte de hiéroglyphe en forme de méandre... Les andinistes décidèrent de suivre la direction que paraissaient indiquer les gravures. Celles-ci se répétèrent à l'altitude de 4790 m, puis à 4810 et à 4830 mètres.

A 5350 m, les pèlerins butèrent sur un escalier en dalles de pierre taillées à vif, larges de deux mètres. Malheureusement, ils ne purent poursuivre l'ascension car le chemin d'accès à la cime était bouché par des éboulements dus sans doute aux fréquents séismes qui secouent périodiquement les montagnes.

Par un long détour, ils parvinrent à 5480 m où ils aperçurent, émergeant partiellement des neiges éternelles, haut encore de plus d'un mètre, un cercle de pierres empilées ou *pirka*, visible sur une quinzaine de mètres de long. Ces vestiges sont probablement ceux d'une *pascana* ou lieu d'étape et de repos sur le chemin des dieux.

Carlos Zárate, le meilleur des andinistes, fort intrigué

(1) En réalité, mais on ne le sait que depuis peu, les photos prises et envoyées par les Japonais ne provenaient pas du Pichu-Pichu mais du Coropuna, sur lequel les traditions incas situent un merveilleux « Temple du Soleil » jamais retrouvé... Par ailleurs, en janvier 1971, plusieurs « routiers » qui fréquentent la piste unissant Arequipa au Cuzco par la voie de Cabrerias, m'ont signalé qu'en vertu de conditions atmosphériques exceptionnelles, ils ont pu voir clairement à deux heures environ de la première ville citée, une forteresse pyramidale qui semble correspondre aux ruines révélées par le film des Japonais. Mais tous la situent cette fois, sur les flancs du volcan Chachani...

par ce mur, plongea une sonde au centre du cercle. A sa surprise, celle-ci s'enfonça facilement et jusqu'à la poignée... En creusant, une tombe « inca » révéla son contenu : des poteries, des objets de métal précieux ou en bois, des tissus en laine de lama, des fragments de coquillages.

Plus haut encore, au-dessus de la tombe profanée, un *mirador* permettait de contrôler tout le paysage environnant. Cela devait être aux temps reculés, un poste de guet très important.

Enfin, apparurent plusieurs places cérémonielles bordées de ruines d'habitations semi-sphériques qui communiquaient entre elles par un *pasadizo* large de deux mètres sur une longueur de plus de sept mètres, percé de grandes *portadas* monolithiques.

Sous les yeux de Zarate et de ses compagnons halestants, épuisés par le manque d'oxygène dû à la grande altitude, un spectacle de désolation évoquait l'agonie des habitants, comparable à la fin dramatique de ceux de Pompéi. Tout était recouvert de cendres volcaniques ! Cinq volcans alignés sur quinze kilomètres de long crachèrent durant des siècles le feu de la terre.

L'éruption la plus catastrophique survint après la conquête espagnole en 1600 et il est possible que les cendres rejetées alors par le Huayna Putina soient à l'origine de la catastrophe.

Cette année-là, les Indiens se préparaient à fêter joyeusement le carnaval mis à la mode dans tout le pays par les conquistadores. Le 15 février, une montagne qui jusque-là semblait inoffensive, haute de 4877 m, donna brusquement d'inquiétants signes d'activité volcanique. La terre se mit à trembler violemment. Le 16, on nota deux cents secousses. Les détonations ressemblaient aux coups de canon d'un combat naval, dirent les témoins de l'époque. On les entendit jusqu'à Lima et sur toute la côte des maisons s'effondrèrent.

Le 19, l'une des éruptions les plus terribles qu'ait connue l'Amérique du Sud effaça de la carte les petites villes d'Omata, de Quinistaca et les villages environnants qui disparurent sous des flots de lave. En se solidifiant, la lave forma quantité de collines et de saillies en pierre ponce. Les vallées de Vitor, de Siguas, de Majes et de

Tambo furent anéanties avec tous les habitants, par les cendres qui stagnèrent dans les airs pendant dix mois! Cendres qui retombèrent très loin sur Tarapaca, Antofagasta et Arequipa, où les gens se relayaient pour l'ôter des toits qui s'effondraient sous le poids.

Une lagune, formée par la régression des eaux du rio Tambo bloquées par un parapet de lave figée, se déversa en avalanche, emportant maisons, habitants et bétail. J'ai vu la marque d'étiage des eaux qui barre la montagne.

Le cratère du Huayna Putina a disparu et fait place à une dépression emplie de scories et de poudre de pierre ponce. Le Ticsane, l'Ubinas, des volcans proches, émettent sans cesse des vapeurs d'eau et de gaz ou d'acide sulfureux, des émanations de cendres, accompagnées de *temblores* et d'inquiétants bruits souterrains qui rappellent le grondement de la mer en furie. D'étranges sifflements s'en échappent et les épais dépôts de soufre collés aux parois intérieures des cratères fument d'insolites feux follets bleutés...

Les andinistes dégagèrent à la pioche, creusés dans le roc en forme de « nids de condor » et protégés depuis des siècles par une chape de glace, de curieux tombeaux. Les momies parées de colliers en lapis-lazuli et en turquoises étaient entourées d'idoles en alliage d'or et d'argent, d'argent et de cuivre, habillées de vêtements miniatures tissés en laine d'alpaca, teinte de rouge, jaune, gris et vert. Des bracelets ciselés en mêmes alliages ornaient le bras des idoles, où l'on retrouva – autre énigme – des traces de fer, car l'on a toujours cru que les Incas ignoraient son emploi...

Une céramique en forme d'arybale, typique de la culture inca, décorée de fougères peintes en noir et blanc sur engobe rouge; un *kero* taillé dans du bois de *chachacomo*, haut « verre » évasé qui servait aux libations rituelles, des [louches] en bois, des *tupus*, longues épingles-broches à tête en forme de cuiller ciselées en argent, des plats d'argile décorés de grecques géométriques, des liasses d'épines de cactus, une tige de maïs gravée d'un dessin de lama complétaient le « bagage funéraire » des momies.

On retrouva même des « chiques » de coca, la feuille

divine, pilée avec la *llipta*, un mélange de chaux vive et de cendres de racine de *quinoa* qui dégage l'alcaloïde actif des feuilles – la cocaïne – et permet à l'Indien d'oublier sa faim, sa lassitude et les effets de l'altitude.

L'une des momies avait emporté pour sa vie d'outre-monde, son petit mortier à fards, au fond duquel les andinistes trouvèrent un reste de peinture faciale de couleur sépia. Et une fronde cérémonielle tissée en laine de lama, vert et jaune, bordée de rouge.

La découverte la plus surprenante, la plus macabre aussi, fut celle de *quarante crânes humains*, déformés, trépanés, disposés en cercle parfait autour d'une idole en or, qui est actuellement la plus « haute » idole trouvée dans le monde, à 5634 m d'altitude!

Des cruels holocaustes symbolisaient un rite connu dans la province d'Arequipa, sous le nom de *sacrificios a la Diosa de las Nieves*, l'exigeante Déesse des Neiges...

Holocaustes humains à plus de 6000 mètres d'altitude!

Bien avant les Incas, des hordes de Kollas-Puquinas venus du lac Titikaka déferlèrent sur le pays des volcans. Ils en étaient les fervents adorateurs et s'en disaient les fils. Ils offraient des sacrifices humains aux Apus, les divinités tutélaires qui, selon leurs croyances, gisent au creux des cratères.

Les archéologues *arequipeños* ont estimé l'âge de la Déesse des Neiges à plus de 3000 ans.

Mais ce culte est très peu connu et mal étudié. J'ai dû effectuer de longues recherches avant d'en retrouver quelques secrets.

Les anciens peuples des Andes organisaient chaque année, à une date fixée par les Amautas, grands savants qui savaient lire dans les astres, une grande procession vers le haut sommet vénéré par chaque clan. Ils emmenaient avec eux un adolescent ou une jeune vierge, préalablement drogués, revêtus de magnifiques habits neufs.

La procession se formait parfois à des centaines de kilomètres de la cime sacrée. Cependant, l'examen des semelles de sandales en peau de lama portées par l'une

des jeunes victimes m'a révélé que cette dernière était portée, probablement dans une litière, comme on peut le voir représenté sur d'anciens *huacos* en céramique. En effet, ces semelles ne montrent pas la moindre égratignure, aucune trace de terre non plus ni d'usure produite par la longue et pénible ascension.

Les lamentations lugubres des pèlerins et les offrandes déposées sur le sommet du volcan – et sans doute bien d'autres qui reposent au fond des cratères – jouaient un rôle important.

L'adolescent était souvent placé dans un coffre mégalithique ou simplement adossé à un roc en surplomb. A ses pieds, on disposait avec soin les indispensables nourritures du dernier voyage, qui lui assureraient une heureuse immortalité dans le voisinage des dieux et, des déesses : une jarre de *chicha*, la boisson de maïs fermenté, des épis de maïs, des fèves rôties, quelquefois un *cuy*, cochon d'Inde lui aussi momifié par les siècles et le gel, dans une demi-calebasse évidée.

Il m'est arrivé de retrouver près des momies andines, de petits lamas et des statuettes d'or ou d'argent, des figurines gravées dans un os, des encensoirs de basalte noir en forme d'alpaca, des amulettes ou des armes de *champi*, l'alliage d'or, de cuivre et d'étain, patiné de vert-de-gris. Et dans la concavité qui creuse le dos des bêtes totémiques, un peu d'encens...

Si le froid sidéral de l'altitude congelait la victime propitiatoire endormie artificiellement, il ne fait aucun doute qu'elle ait été immolée *vivante*, comme l'exigeaient la mystérieuse Déesse des Neiges et les autres divinités de la Cordillère. Mais rien n'indique que l'adolescent ait souffert, qu'il se soit réveillé et débattu ou qu'il ait hurlé comme ce fut certainement le cas des momies incas du Cuzco et de celles de la Vallée Sacrée de l'Urubamba. Leur face crispée, leur bouche grande ouverte, leur rictus d'épouvante hurlent encore la peur de l'horrible mort qui les attendait, étroitement ficelées avec des cordelettes végétales, recroquevillées dans une corbeille de joncs, criant à l'aide au fond de l'éternité...

L'enfant offert au volcan est accroupi, calmement endormi, la tête appuyée sur un bras, le menton calé par

un genou. En le touchant, on peut croire qu'il va s'éveiller, s'étirer, qui sait, nous sourire... C'est l'impression que j'ai ressentie devant le « petit prince inca », découvert au Chili sur une cime dominant Santiago. Parfaitement conservé, gorgé de coca et de chicha, il était mort à l'âge de neuf ans environ, dans ses vêtements chamarrés d'or, coiffé de cent vingt-trois tresses... pleines de poux séchés! On peut le contempler, gardant mystérieusement les couleurs de la vie, poursuivant son sommeil millénaire à peine interrompu par les archéologues, dans un réfrigérateur, au musée de la capitale chilienne.

Une autre petite victime fut retrouvée sur le *cerro El Toro* en Argentine, dans la province de San Juan, à 6300 m d'altitude, par le Dr Juan Schobinger.

Le Pichu-Pichu gardait lui aussi les restes d'un probable holocauste humain. La mission organisée par l'archéologue allemand Hans Dietrich Disselhof retrouva en effet, proche de l'idole d'or de la Déesse des Neiges, le crâne et deux vertèbres cervicales d'une jeune victime, de sexe féminin, âgée d'une quinzaine d'années. Mais cette fois, l'ample fracture avec enfoncement, du côté droit, de l'os pariétal et la présence de *globules rouges intacts* attestent un sacrifice par mort subite et violente...

Indiens de la nuit des temps

Des pluies diluviennes saluent mon départ d'Arequipa. La piste terreuse ondulée comme un toit de tôle, éclatée par l'alternance brutale, à longueur d'année, du gel nocturne et de la brûlure du proche soleil d'altitude, dépasse les limites de l'impraticable! Les camions bourrés d'Indiens, l'autobus international qui va jusqu'à La Paz en Bolivie et que je comptais prendre, gisent embourbés. Un fleuve de boue rougeâtre s'allonge sur la *puna*, le haut plateau pelé, calciné par la puissante chaudière des volcans. Il ne reste que trois cents kilomètres à franchir pour atteindre le lac Titikaka. Mais cela peut représenter un nombre d'heures incalculables.

Je terminerai donc mon voyage dans ces parages au-dessus du monde, à peine animés par le bond aérien de rares vigognes au poil soyeux et roux, à bord d'un petit

train de *sierra*, aux wagons de bois disloqués, peinturlurés de vert et ornés d'une tête de lama en guise d'emblème. La locomotive bardée d'un chasse-pierres édenté, surmontée de clochettes de cuivre fourbi, est digne du Far West. Mais point de cow-boys. Tous les passagers indiens du wagon se ressemblent : même face de cuir boucané par l'altitude, ronde comme lune rousse, pommettes saillantes vernissées de rouge, yeux de jais bridés à l'horizontale par le pli mongolique. Tous en haillons multicolores qui font penser à une étrange « cour des miracles », survivante des temps incas !

La grimpée du train est lente, surhumaine, interminable. Les rails s'accrochent aux rochers comme jadis la route de l'Inca, et contournent sans fin le même volcan durant une heure. Au loin, l'Ambato ressemble à une bouée géante posée sur la pampa sablonneuse, hérissée de pierraille noirâtre, poudrée de lave scintillante qui écorche le regard. Torrentueux, le rio Sumbay se faufile en grondant à travers un cañon démesuré.

Mon altimètre marque 4476 m à la station d'aiguillage de Crucero Alto, point culminant de la voie ferrée qui unit Arequipa et Puno. Presque aussi haut que le mont Blanc ! Je grelotte sous le poncho marron en laine d'alpaca que j'ai acheté à un colporteur indien car le train n'est jamais chauffé. Mes poumons cherchent désespérément leur dose normale d'oxygène ! Mon cœur bat comme un tam-tam, à l'unisson de mes tempes bourdonnantes. Echapperai-je au douloureux et redoutable *soroche*, l'inexplicable « mal des Andes » ?

Monotone, désolé, lunaire, le monumental Altiplano du Kollao défile derrière la vitre du train. Des échassiers, un cheval sauvage se désaltèrent dans une lagune gelée. Comment supposer et admettre que cette aridité tragique dans sa nudité recèle des mines d'or, de cuivre, d'argent, d'étain, jadis exploitées par les anciens peuples des nuages et aujourd'hui abandonnées ?

Le panorama n'a pas d'autre borne que le ciel d'où émane une angoisse cosmique. J'ai l'impression de rouler sur les nues, vers le néant où je me perdrai. Peut-on vivre ici réellement ?

Un Indien qui jaillit sur le décor des nuages bas et

lourds m'apporte la réponse. Pourtant, aucune hutte de pierre ne meuble le haut plateau où les rails filent sans une courbe. Vers quel carrefour des siècles court cet homme en poncho qui flotte dans le vent diabolique des Andes? Il surgit de la nuit des temps... Hier encore, ne poursuivait-il pas la horde de guanacos furtifs, frères de race des dédaigneux lamas qui errent sur la voie ferrée au risque de nous faire dérailler? N'a-t-il pas traversé la veille à pied sec, la passe englacée du détroit de Béring? Ce vagabond ne ressemble-t-il pas trait pour trait aux personnages représentés sur les huacos précolombiens ou aux anthropolithes qui jalonnent sa route séculaire?

Où va cet Indien? Le retrouver un jour dans les fondrières de la Terre de Feu, à l'extrême sud du continent où le devancèrent et terminèrent leur course aventureuse les énigmatiques émigrants que l'on croit venus d'Asie, ne me surprendrait pas. Errant à vie, l'Indien des Andes est sans identité légale et sans âge connu, hier comme aujourd'hui. La seule patrie qu'il connaisse est ce ciel magique, sur lequel il piétine sans fin. Les anciens génies de la Cordillère qu'il invoque au passage sont ses seuls confidents. Le souvenir estompé des grands chefs qui fondèrent l'Empire du Soleil, son seul bagage. Il n'a pour Bible que les ruines majestueuses qui se profilent au long des crêtes dont il est vain de chercher la piste secrète. D'innombrables et sibyllines traditions, transmises d'âge en âge, occupent ses pensées. L'Indien en poncho, mon voisin, ne les trahit jamais. Il est le témoin muet d'époques fabuleuses...

Une mythologie délirante

En réalité, l'Indien n'est muet qu'avec nous. S'il a oublié l'histoire de ses ancêtres incas, ses dieux pétrifiés peuplent toujours l'extravagante mythologie qu'ils lui ont léguée. Les totems abondent : c'est la silhouette torturée d'un pic, le visage d'un Inca découpé dans une roche, l'œil bleu d'une lagune, l'oreille terrestre d'une caverne, le murmure d'une source, la rage du torrent, le musicien du vent et la moindre « pierre fatiguée » au bord du chemin. Est-elle rouge? Il croit qu'elle « pleure le sang » parce

qu'elle n'a jamais pu atteindre le sanctuaire vers lequel des nuées d'Indiens la faisaient rouler et qu'elle écrasa au passage...

Derrière sa physionomie immuable comme la pierre, l'Indien des Andes est lui-même un « homme de pierre », grouillant de fantasmagories intimes. Il vit intensément, sans que nous le soupçonnions, dans un univers cosmique où rien n'est mort ni ne meurt jamais complètement. Tout ce qui l'entoure est animé d'un bon ou d'un mauvais pouvoir. Tout a une voix qu'il entend, qu'il sait interpréter, avec laquelle il dialogue. Tout est survivance ancestrale et renaissance promise. Tout est rêve et cauchemar, bercés par la divine chique de coca!

Tout est ciel et eau, dans le soir qui tire un store violet sur les sierras. Le train contourne le lac de Saracocha, la Mère-Maïs, aux eaux d'un bleu de Prusse. La légende prétend que des épis d'or massif reposent au fond du cratère inondé et les Indiens lui font encore des sacrifices...

Ecrasés sous un ciel de vitrail, empourprés par les feux du couchant, le lac Titikaka et le haut plateau gisent enchâssés dans leur gangue de cataclysme. Ce monde de l'altitude, féérique par ses dimensions mais dantesque par ses couleurs, me prend à la gorge par son avarice en oxygène, son froid acéré, son vide colossal.

D'un coup tout bascule dans la nuit et renaît à l'instant au fil d'un éclair. Un violent orage ride les eaux lacustres qui envahissent les rails et le tonnerre secoue ce monde perdu. Pour les Indiens effrayés, c'est l'artillerie divine de Viracocha! Croient-ils donc toujours à la présence de cette mystérieuse divinité?

Inoubliable spectacle de la nuit andine! Dans ce kaléidoscope à portée de la main humaine, la voie lactée n'est plus une poussière de galaxies mais un fleuve de lumière: c'est le *cortège des dieux!*

Quilla, la Lune, mère spirituelle des anciens Péruviens, est ici le double de l'astre nocturne qui éclaire le ciel d'Europe. Et son croissant, posé presque à l'horizontale au-dessus des glaciers, simule un diadème qui ceint un pic de cristal.

Depuis des millénaires, l'Altiplano du lac Titikaka cache sous ce ciel d'Apocalypse d'insondables mystères...

ADAM ET ÈVE INCAS

Ricsillayman!

Yachallayman... (1)

Hymne à Manco Capac

(Pachacuti Yamqui, 1613)

Légendaires Manco Capac et Mama Ocllo

Au soir du 3 novembre, à pleins camions et pleines balsas de roseaux, des milliers d'Indiens affluent, vêtus de costumes d'apparat traditionnels, pour accueillir Manco Capac et Mama Ocllo, leurs légendaires ancêtres incas. Ce n'est pas qu'une image, qu'une reconstitution historique qui trahiraient la pure âme indienne. Naïvement, les Aymaras du lac Titikaka croient au retour de l'Adam et de l'Ève incas.

Mais à l'inverse de n'importe quelle manifestation folklorique et populaire du monde, aucun murmure n'agite le port de Puno sur lequel ils attendent sans impatience, la fabuleuse apparition. Hormis les rafales de musiquette acidulée des *zamponas* – les flûtes de Pan indiennes en bambou – orchestrées par le ululement sur trois notes aiguës et lancinantes des *quenas* en os de lama, rythmées par le sourd battement des tambours, les voix humaines se taisent. Cette rengaine obsédante, ensorcelante, n'est-elle pas, après tout, la voix des siècles?

La coca anesthésie le regard des hommes en poncho. Sans le voir, ils fixent le grand *Transtitikaka*, l'un des cinq

(1) « Ah! si tu connaissais! Ah! si tu savais... »



Idole Ekako en tumbaga. Petit dieu bossu de l'Eclair

vapeurs les plus « hauts » de la planète, qui arrive de Bolivie bondé de touristes pour la plupart Yankees. Sous ces Tropiques glacés, toute la nuit, soixante mille personnes attendront le retour des Incas!

L'incroyable spectacle des Mille et Une Nuits indiennes est noyé sous les flocons de neige et à l'aurore, au bord d'un lac de nacre, le thermomètre marque moins de 10 degrés.

La légende conte qu'après le Déluge andin, le Soleil posa son premier rayon sur le lac Titikaka. Et c'est dans

le doigt du Soleil levant que grandit soudain la pittoresque et silencieuse armada de centaines de *balsas de totora* en roseaux secs comme de l'or, ficelés en longues bottes fusiformes, avec la poupe et la proue relevées comme une pointe de sabot.

Le vent du lac gonfle les hautes voiles en joncs. A l'avant, un nautier aborigène en poncho rouge se tient debout, une haute perche en main pour guider l'embarcation. Accroupie à l'arrière, sa compagne file la laine de lama sur un fuseau de bois. Parfois même, un lama leur fait escorte à bord, un pompon de laine rose vif à chaque oreille.

Manco Capac et Mama Ocllo viennent de l'Est, de l'île du Soleil, au cœur du lac sacré, fidèles à la tradition. Sur le quai, toujours muets, immuables comme des somnambules, les Indiens contemplent les grands personnages de leur genèse, coiffés d'une couronne d'or emplumée, un disque solaire en or resplendissant sur leur poitrine. Les demi-dieux sont enfin revenus!

L'origine mystérieuse des Incas

Que sait-on au juste de Manco Capac et de sa compagne, à part que « le Soleil, voyant que les hommes vivaient comme des bêtes, eut pitié d'eux, ayant tant de peine, qu'il leur envoya l'un de ses fils et une fille pour qu'ils donnent à ces barbares la connaissance des lois afin qu'ils puissent vivre comme des hommes de raison, dans des maisons et des lieux où ils jouiraient des fruits de la terre. »

La légende ajoute que « le Soleil déposa ses enfants dans l'île du Titikaka, leur ordonnant d'enseigner aux barbares qu'ils l'aient pour dieu... Il leur donna un bâton d'or, gros comme deux doigts. Partout où ils feraient halte, ils enfoncèrent la baguette jusqu'à ce qu'elle disparaisse en terre, lieu choisi par leur Père-Soleil pour fonder un Empire... »

C'est dans les détails, qui varient avec les chroniqueurs, que l'on doit pouvoir démystifier la légende, retrouver la clé symbolique de la Porte du Soleil et le passeport des dieux.

Les découvrirai-je?

Le plus mesuré des chroniqueurs du XVI^e siècle, Garcilaso de la Vega – hidalgo par son père mais Inca par la princesse Chimu Ocllo, sa mère – se montre intrigué par la fable tant de fois écoutée au Cuzco, dans son enfance.

Garcilaso questionne un vieux noble, son oncle Inca, « sur les nouvelles du passé et du début de leurs rois, de leur antiquité. D'où vient, lui demande-t-il, la lignée du premier d'entre eux? »

Le noble personnage qui « pleure sur les Incas finis et sur l'Empire perdu » ne peut le lui dire. Et toute sa vie, qu'il finira en exil dans la lointaine Espagne, le chroniqueur métis ressassera la question de l'origine de Manco Capac et de Mama Ocllo, ses ancêtres de la genèse. Il en déduit que l'apparition légendaire « provient d'une fable très antique des Kollas, antérieure aux Incas », puisqu'elle se situe à la fin du Déluge.

« Voyant que les Indiens y croyaient, Manco Capac favorisé par cette fable et qui avait l'esprit inventif... en fit une prophétie dictée par le Soleil. »

Puis, dans le doute, il conclut : « Le premier Inca dut être quelque Indien de bon entendement, prudence et conseil, qui comprit la simplicité des nations et leurs nécessités. Dans ce but, il feignit que lui et sa compagne étaient les enfants du Soleil et qu'ils venaient du ciel. »

D'après les confidences des Quipucamayocs du Cuzco, Santillan et Betanzos rapportèrent que, « par le truchement de son double, l'idole Guauque, Manco Capac parlait avec le Soleil et que les réponses de l'Astre-Père étaient considérées comme des oracles (1) ».

Les vrais Fils du Soleil

Huaman Poma – « Faucon-Puma » – grand chroniqueur descendant lui aussi d'une noble lignée indienne, au style

(1) Elizabeth della Santa, professeur d'histoire à l'Institut d'Anthropologie d'Arequipa, signale qu'Alfred Métraux trouva chez les Indiens Matacos du Gran Chaco, des shamanes « qui parlent avec le Soleil ou Feu Majeur, bien que ces conversations offrent de grands périls ». Une même croyance existe en Mélanésie.

moins élégant que celui de Garcilaso, est un fin limier et mon meilleur « indicateur ». Qu'on parvienne à déchiffrer son charabia en vieil idiome espagnol mâtiné de quechua, il est le seul à apporter des précisions qui prennent, à mes yeux, une valeur capitale. Mais peu d'investigateurs se donnent la peine de décrypter sa fameuse « Coronica ».

« Les premiers Incas légitimes, affirme Huaman Poma, furent les Apo Capac. Ce sont eux *les vrais Fils du Soleil*. Ils datent de bien avant Manco qui fut seulement *le premier chef de la seconde dynastie*. »

C'est reconnaître par cette phrase que les Incas sont infiniment plus anciens que ne le croient les historiens aveuglés par la légende traditionnelle. C'est abonder dans le sens où m'orientent de nombreux indices négligés par trop d'américanistes et cela, tout de suite après la conquête espagnole.

Huaman Poma pimente ses révélations de détails subtils mais significatifs. Par ailleurs, il est réputé pour sa bonne foi. A l'en croire, Manco Capac perd beaucoup de son auréole de héros civilisateur et prend l'aspect, non plus d'un demi-dieu mais celui, plus terre à terre, d'un simple mortel « qui se prétendit Fils du Soleil pour mieux établir sa supériorité sur des peuplades ignorantes ».

Pis encore ! « Manco, souligne-t-il, n'est pas précisément légitime. Sa mère était fille des démons... Elle appartenait à la caste des Amarus – les Serpents – réputés comme grands idolâtres et redoutables sorciers. Ne pouvant se recommander d'une telle ascendance, précise l'écrivain, Manco inventa cette fable qui fit de lui l'enfant du Soleil et de la Lune, et le frère des Etoiles. »

Le père Cristobal de Molina confirme cette opinion lorsqu'il compose en 1572, les « Rites et Fables des Incas », d'après les déclarations obtenues par Vaca de Castro de la bouche de deux Quipucamayocs ou « historiens professionnels des Incas », Collapina et Supno : « Ils dirent que leurs pères et grands-pères, grands Quipucamayocs, contèrent à leurs fils et petits-fils, *en leur recommandant de le taire*, que Manco Capac, le premier Inca, fut le fils d'un Curaca... » C'est-à-dire d'un chef de clan indien.

Pour moi, le doute est définitivement exclu. Manco Capac n'est pas un personnage mythique, mais *un homme* tout bonnement. Mais qui? Huaman-Poma est le seul qui réponde à ma question en me fournissant l'exacte composition du blason du premier Inca.

« Ce blason était divisé, indique-t-il, en quatre champs. Dans le premier figurait « le Quiquixana, l'oiseau sacré », que d'autres chroniqueurs nomment Indi ou encore Chima, et que se transmirent, dans une cage d'osier, les Incas de père en fils durant plusieurs siècles.

« Dans le second champ apparaît « le tronc de l'arbre *chonta* qui cache l'*otorongo* », une sorte de petit jaguar ou d'ocelot.

« Le troisième champ est réservé « à l'insigne royal de l'Inca, la *mascapaycha* en laine de vigogne frangée d'or » qui le coiffait.

« Le dernier champ contient « le serpent Amaru ». »

Ces armes héraldiques parlent clairement à mes oreilles. Sans équivoque possible, elles décrivent le pays natal du chef de la dynastie incaïque la mieux connue, parce que la plus proche de la conquête du Pérou. Mais une dynastie qui n'était – selon le grand historien péruvien J. de la Riva-Aguero, que « *la renaissance et le dernier fruit de la culture de Tiahuanaco* ».

L'oiseau Quiquixana, le palmier *chonta* au bois noir, dur comme le fer, dans lequel les guerriers jivaros et tous les Indiens d'Amazonie taillent de nos jours encore leurs lances meurtrières, le félin et le serpent appartiennent tous au monde végétal et animal de la forêt vierge tropicale. Comme les plumes qui ornent l'emblème du souverain.

Jusqu'à sa mort en 1947, Julio-César Tello, le « père » de l'archéologie péruvienne n'a-t-il pas soutenu qu'il fallait chercher l'origine des populations andines au cœur des jungles amazoniennes? Pour Tello, pour moi, l'énigme est en partie résolue. Manco Capac doit être le descendant d'une tribu d'Indiens turbulents qui abandonnèrent l'Enfer Vert pour escalader les cordillères jusque sur le haut plateau du lac Titikaka. A une époque inconnue, perdue dans des brumes légendaires...

Capac signifie en quechua, le « riche, le puissant ». C'est

un distinctif qu'ont porté bon nombre de grands chefs. Je suis persuadée qu'entre le premier Manco et l'apparition de l'Inca du lac Titikaka qui fonda l'empire du Tahuantinsuyo, de nombreuses générations de rois portant un même patronyme héréditaire - Manco - se succédèrent dans les Andes.

Retrouver leur filiation conduit à suivre patiemment leurs traces... Mais le chemin sera long qui me mènera des rives du lac sacré jusqu'aux racines de la légende!

HOMMES-SOLEIL ET HOMMES-CONDOR

L'adoration de la montagne survit encore comme la réminiscence de l'antique culte animiste des Andicoles. Il va de pair avec l'adoration du Soleil et le culte rendu au Condor, son émissaire terrestre.

Rigoberto PAREDES
Mitos... de Bolivia

Amours de dieux et d'Achachilas

A proximité du bourg de Chucuito et à faible distance des bords du lac Titikaka régnaient ici, jusqu'à Zépita, tout-puissants en ces hauts lieux du monde, les Lupakas, de féroces « Hommes-Soleil » des temps préincas.

A la limite de leurs domaines bien gardés, dominaient les Pakajes, « Hommes-Condor » non moins cruels et aussi vieux dans les âges révolus.

Les uns buvaient le sang chaud de leurs ennemis dans les *chuwás* d'argile, les autres dévoraient le cœur palpitant des vaincus.

Hommes-Soleil et Hommes-Condor se dessinent comme d'inquiétants et troubles personnages à travers les anciennes chroniques. Des premiers, les Lupakas, le père Ramos Gavilan fait « de mauvaises gens, pas honnêtes, aux mauvais instincts et mœurs douteuses ». Beaucoup d'entre eux, précise-t-il, « s'habillaient en femmes », ce que l'Inca leur défendit sévèrement. L'Inca fit mieux encore lorsqu'il parvint à les soumettre, installant dans leurs cités lacustres un gouverneur chargé de les surveiller. Et il fit construire des « maisons de jolies femmes » à

leur intention afin qu'ils puissent vivre normalement et se marier.

Guerriers de haute taille, en luttes rivales perpétuelles, les Lupakas et les Pakajes semèrent sur leur passage, au long de la rive droite du Titikaka, des ruines et des rumeurs confuses qu'il n'est pas aisé de comprendre et d'interpréter de nos jours.

Rigoberto Paredes, auteur d'un passionnant ouvrage sur les mythes, les superstitions et leurs survivances en Bolivie, raconte combien sont tabous aujourd'hui encore, aux yeux des Indiens du lac sacré, les phénomènes et les accidents géographiques ou géologiques qui abondent dans les cordillères.

Montagnes, sources, grottes et cavernes, rochers, rios et lagunes sont les demeures des esprits ancestraux, croyance qui anime et guide la vie quotidienne de chaque *ayllu* (1).

L'Indien des Andes vénère profondément les Achachilas et les redoute autant. Ils symbolisent la source générique des grandes civilisations de l'Altiplano qui ont précédé les paysans de l'âge moderne. Parmi les plus importants figure d'abord le Titikaka. Puis la cohorte des volcans qui le dominent : l'Illimani, l'Illampu, le Hake-Hake, le Sorata, le Huayna-Potosi, bien d'autres encore qui, selon leur hauteur ou leur configuration sont traités comme des géniteurs supérieurs ou secondaires.

L'Indien est plein d'obligations envers ses Achachilas. Il les invoque pour le moindre de ses actes quotidiens. Il leur offre des présents afin qu'en contrepartie, ils le protègent. Il est touchant de constater que, dans son esprit, les Achachilas conservent une certaine humanité : ils ont les mêmes besoins que les hommes, ils ont faim et soif...

(1) *L'ayllu* est une antique institution sociale, qui remonte aux temps préincas. C'est à la fois une collectivité agraire, unie par des liens de parenté, de totémisme, territoriaux et économiques, et une forme d'entraide sociale qui réunit deux ou trois cents personnes. Seulement au Pérou, il existe recensés actuellement 5000 *ayllus*. Les membres de l'*ayllu* andin font en commun les travaux de culture, les constructions, assurent l'entretien des chemins, des ponts, le nettoyage des canaux d'irrigation et des terrasses agricoles.



Homme-Oiseau de Paracas
± 3000 ans

Notre ami Jehan Vellard, directeur de l'Institut des hautes études andines, m'a appris qu'en août – l'hiver dans les cordillères – les Indiens disent que « tous les Achachilas ont la bouche ouverte et qu'il faut les rassasier sous peine de châtement ».

Polythéiste, animiste, la croyance populaire indienne s'imagine que les cimes andines flirtent entre elles, s'aiment ou s'envient, se querellent ou se haïssent... comme nous! Ainsi, le cône englacé de l'Illimani auquel la superstition aymara fait une réputation de « mangeur d'hommes » (nul qui atteint le sommet n'en redescend), est-il signalé dans les mythes andins comme la montagne préférée de Viracocha – ou de Tonapa, deux divinités antiques que les chroniqueurs de la conquête confondent souvent.

Comme une cime voisine ne cesse de croître pour

l'éclipser, menaçant la suprématie de l'Illimani, « roi des Andes », celui-ci, jaloux, se plaint d'une telle insolence à Viracocha et lui demande justice. Le dieu arme sa fronde et d'une pierre magistrale, décapite l'audacieuse qui, depuis, porte le nom de Mururata ou « décapitée »

Quant à la tête « coupée » de la montagne, elle rebondit sur le haut plateau et d'un coup de pied, Viracocha l'envoya au loin en criant : « Sojama » – va-t'en! –, nom que l'éminence porte encore, solitaire sur la pampa glabre de Oruro.

C'est de l'illampu, « Celui qui réverbère », que se croyaient nés les Lupakas et les Pakajes, lorsque le volcan s'était « accouplé » avec le lac Titikaka. D'où la lignée supérieure à laquelle ils se vantaient d'appartenir.

L'union divine des eaux sacrées et de la montagne se poursuit depuis des millénaires. Un soir de lune, des Aymaras boliviens qui me contaient leurs traditions me conduisirent sur une plage lacustre pour me montrer l'illampu couché au fond du Titikaka par un phénomène de réverbération. Mais il est vrai que l'énorme volcan crépi de blanc et le lac apaisé paraissaient amoureuxment unis dans un acte de copulation...

Lupakas et Pakajes

Selon une autre tradition, le premier chef légendaire des Lupakas serait issu d'un rayon de soleil, « cause de vie ». Celui des Pakajes, d'un œuf de condor royal, l'oiseau qui, volant le plus haut de tous, est le serviteur ailé du Soleil. Ces deux castes puissantes étaient ainsi étroitement apparentées par la genèse andine.

Mais comment retrouverai-je les noms des grands chefs?

Je suppose que derrière les croyances, se cache le mythe qui a donné naissance à l'énigmatique Viracocha et sans doute aussi, à Manco Capac, l'ancêtre des Incas.

L'interrogatoire des vieux Indiens du Titikaka m'aidera-t-il à « dessouder » des légendes et d'un fatras de phrases sibyllines transcrites par les chroniqueurs, le réel du fabuleux?

A première vue, souvent, les divers textes et les récits que je recueille ne semblent pas avoir de rapport entre eux. Cela exige de patientes recherches... Il m'est nécessaire de les classer dans le temps et dans le contexte historique. D'un assemblage de bribes éparses qui réclament des mois de réflexion et de labeur, de leur association, jaillit parfois la lueur tant attendue... Ou le sentiment que j'ai perdu « le fil » et des heures précieuses, que je fais fausse route. Mais ma joie est vive et la sensation enivrante qui paie des longues veilles, des fatigues et des déceptions quand je retrouve des noms!

Celui du Grand Zapana, despote de l'Altiplano, aussi redoutable que le Kari de Coquimbo, conquérant qui rase le pays et soumit ses habitants sur son sillage. Celui du sanguinaire Makuri, chef des Omasuyos. D'autres chefs encore qui appartiennent sans doute à des temps proto-historiques plus récents, tel que Tacuilla – ou Javilla – qui dévala les pentes andines jusqu'aux plages du Pacifique, déplaçant les peuples riverains puis remontant avec eux jusque sur les hautes terres du lac sacré, du rio Desaguadero et du lac Poopo, entraînant à sa suite les Urus.

Le « royaume » de Javilla commençait au Vilcanota et s'étendait plus loin que le Chili d'après le père Morua. On voit à La Raya une muraille cyclopéenne de pierre qui croisait le chemin Royal et marquait la fin de sa juridiction.

Descendants de ces grands chefs indiens, Umalla, Hatun et Paucar Kolla fondèrent des capitales qui perpétuèrent leurs noms jusqu'à l'arrivée des conquistadores. Mais à quelle époque? « Avant le Déluge », indiquent les chroniqueurs. Mais de quel déluge s'agit-il? A une énigme, en succède aussitôt une autre!

Ces héros embrumés par l'oubli, en perpétuelle guérilla sur le haut plateau, s'alliaient ou étaient ennemis jurés au gré des événements et des intérêts de chacun. Unis, ils formaient une puissante confédération de tribus liées par une commune origine, généralement connue sous le nom de Kolla ou Kollana, qui s'imposa sur l'un des quatre « mondes » géographiques qui composeront plus tard le monumental Empire du Soleil des Incas.

Les Kollas ont été peu et mal étudiés mais à Puno, je devais rencontrer l'érudit *doctor* David Frisancho Pineda

qui a dédié sa vie aux mystères de la culture de ses séculaires ancêtres, et qui devint mon précieux informateur. Toutefois, je dus vaincre l'amertume – justifiée, il faut le dire – que nourrissait Pineda contre la « mafia d'écrivains étrangers, amateurs de fantastique qui, pour la plupart, ne voyagent jamais autrement que par imagination et se rendent coupables de stupides affabulations commerciales »...

Une fois apaisée la méfiance de mon informateur, j'en obtins des renseignements constructifs. « Avant les Kollas, me dit-il, on ne sait rien ou presque des hordes primitives qui hantèrent les rives du lac sacré. Mais ils furent les contemporains de Tiahuanaco dans la phase archaïque et l'on peut probablement chercher et trouver les auteurs de la mystérieuse cité mégalithique qui a fait couler déjà tant de flots d'encre, parmi les représentants de cette nombreuse ethnie. »

La puissante confédération Kolla réunissait beaucoup de nations diverses, originaires de la région du Titikaka et des autres lacs boliviens aujourd'hui asséchés ou en voie de l'être. Outre les Lupakas et les Pakajes de la province de Tiahuanaco, il y avait aussi les Carumas, les Oruros, les Carangas et divers groupes périphériques tels que les Acatemeños, les Collahuas et les Canas.

La présence des Kollas remonte très loin avant la légendaire apparition des Incas. Ils avaient pour totem le Napa (1), un guanaco blanc venu, selon leurs croyances, de Hanan Pacha – le ciel – et que le Soleil avait laissé sur terre pour que les Kollas en obtiennent la plus grande génération de lamas. Le « double » – *l'alter ego* – du guanaco sacré les protégeait du haut des nues sous forme de la constellation Urcuchillay – la Lyre – que des pêcheurs Aymaras me montrèrent et dont les étoiles dessinent à leurs yeux, la silhouette du guanaco divin.

Comme les Kollas, les Collahuas parlaient aymara, mais eux se croyaient les fils du volcan Collaguata. Et comme tels, ils se coiffaient d'un *chullo* en forme de cône et se

(1) On a retrouvé dernièrement dans l'île du Soleil, auprès de statuettes d'or et d'argent représentant, suppose-t-on, Manco Capac et Mama Ocllo, une *konopa*, sorte de brûle-encens qui a la forme de l'animal totemique des Kollas.

modelaient le crâne à l'image du volcan. Ceux de Ca-huana, fils du *nevado* Ualca Ualca en revanche, avaient une coiffure ronde faite de cordelettes de laine blanche enroulées autour du front, pour symboliser le glacier.

Il est certain que les Kollas vivaient facilement une centaine d'années et plus encore « parce qu'ils se nourrissaient de pommes de terre déshydratées en *chuño* », affirme un chroniqueur.

Fort idolâtres, tous ces clans des rives du Titikaka possédaient un nombre incalculable de *huacas*, oratoires des oracles.

Les Kollas avaient pour armes préférées des massues en bois dur incrusté de lamelles d'argent ou de cuivre, terminées par un casse-tête d'argent ciselé. Ils employaient aussi des haches de cuivre, des frondes et des *lihuis* en nerfs de lama qui projetaient loin et avec violence des boules de cuivre.

Une autre divinité chère aux Kollas fut le Suche, le poisson-chat que l'on peut voir sculpté sur de nombreuses stèles de Pukara, une bourgade indienne qui devait constituer l'une des importantes fabriques de statues monolithes monumentales. Le Suche apparaît encore sur la Porte du Soleil de Tiahuanaco. Les anciens Kollas considéraient la pêche de ce poisson-chat comme un sacrilège.

Au cours des âges précolombiens, la confédération Kolla prit tant d'importance qu'elle forma la plus vaste population de l'ancien Pérou malgré l'altitude proche de 4000 m! La province du Kollao – qui continue d'être actuellement la mieux peuplée – était aussi, et le demeure, la plus riche en troupeaux d'auchénies (1).

Ces Kollas s'illustrèrent pour l'éternité, croyaient-ils, par l'édification de monuments écrasants de grandeur, que les Indiens d'aujourd'hui nomment les *Chullpas* et que l'on distingue sur des cimes aplanies par leurs mains de titans. La vue de ces tombeaux ronds comme des tours évasées dans le haut et qui composent parfois par dizaines de véritables nécropoles célestes en cubes de granit

(1) Exclusive des Hautes Andes, l'espèce des auchénies comprend le guanaco, la vigogne, l'alpaca, le lama et leurs hybrides.

qui ont défié les siècles, les séismes et les déprédations de leurs descendants, laisse muet d'admiration...

Au retour de l'une des premières explorations de l'Altiplano du Titikaka, le fameux chroniqueur du XVI^e siècle Ciéza de Léon exprima la sienne en des termes éloquents. Il visita Pukara et la cité fortifiée de Hatun Kolla, résidence du grand Kolla, « tout ornée de temples et de maisons de Femmes Choisies ». Le dieu le plus fameux des Kollas, rapporte-t-il, était Ticsi-Viracocha.

Par un document daté de 1577, qui traite de la linguistique indienne, on sait que le nom d'aymara – qui n'était à l'origine que celui de leur idiome – leur fut appliqué par les linguistes chrétiens qui s'établirent à l'époque à Chucuito et à Juli. Détail qui explique la confusion dans laquelle tombent beaucoup d'écrivains non avertis.

Bien que « cousins germains », Lupakas et Pakajes se heurtèrent fréquemment, soit pour défendre leurs credos religieux, soit pour la possession des rares terres productives de l'Altiplano et des îles du lac sacré.

Les Hommes-Soleil avaient à leur tête un terrifiant sauvage Chiriwano – nom qui signifie textuellement « excrément refroidi » – originaire de la *selva* amazonienne et qui donna maille à partir aux Pakajes. Ceux-ci avaient pour roi un Zapana et les Lupakas, un Kari.

Les Quipucamayocs, les remarquables recenseurs de l'Empire des Incas, qui notaient sur les cordelettes à nœuds (*quipus*) tout ce qui pouvait se compter et se raconter dans le pays, enregistrèrent sur ces quipus les luttes sanglantes qui opposèrent les successifs héritiers de ces deux titres.

Pour l'historien de Puno, Portugal Caracora, les Zapanas et les Karis « peuvent être comparés aux dynasties des Abbassides et des califes arabes ».

En temps de guerre, les uns et les autres luttaient par escadrons de cent ou deux cents hommes aux bras et aux jambes nus comme leur visage, peints de couleurs vives pour s'effrayer mutuellement. Ils étaient armés de *macanas* hérissées de pointes, de lances, d'arcs à flèches et de boucliers.

L'investigatrice belge Elizabeth della Santa indique que depuis une très lointaine époque « tous les chefs de

Hatun Kolla s'appelaient Zapana », ou *Chipana*, à cause du bracelet « utilisé par les grands prêtres pour capter les rayons du Soleil et allumer avec le feu des sacrifices à l'astre du jour, feu qui devait être donné de la main même du Soleil, comme disaient les Indiens ». Un feu neuf.

Plus grand que les bracelets ornementaux ordinaires, « le chipana portait un médaillon concave, grand comme une demi-orange et très patiné », d'après Garcilaso de la Vega.

Le même chroniqueur souligne que le nom de Chipana datait « des temps les plus reculés, qu'il avait été porté par les ancêtres dont les successeurs voulaient de cette manière conserver la mémoire, l'héritant de l'un à l'autre pour se souvenir des aînés et les imiter parce qu'ils furent très valeureux ».

Il semble même que tous les Kollas du haut plateau du lac Titikaka aient eux aussi voulu perpétuer le nom du chef précédent en le donnant à son héritier.

Il y eut certainement plusieurs dynasties de Zapanas et de Karis – nom qui signifie « l'homme » dans le sens de mâle –, comme il y eut plusieurs générations d'Incas.

Un document secret m'a donné, en tête de la liste des Hommes-Condor pakajes, qui régnèrent sur *Tiahuanaco*, « siège religieux placé sous la protection des dieux », le Grand Zapana et sa cour de laykas sorciers, de yatiris devins, de chamanis prestidigitateurs, de confesseurs ichuris avec bien d'autres grands prêtres du culte. Mais à quelle époque? Il est à peu près impossible de le préciser, du fait que le nom de Zapana étant héréditaire, figure associé à des faits probablement très éloignés dans le temps.

En revanche, je crois avoir retrouvé le berceau de la caste des Zapanas. La piste de leur cité initiale semble aboutir jusqu'au Titikaka et se perdre sous les ondes du lac sacré, à deux kilomètres environ du petit port bolivien de Guaqui. Au lieu-dit précisément Zapana, où les Indiens me renseignèrent sur les vestiges d'un palais monumental dont les fondations émergent des eaux puis se perdent dans une épaisse couche de vase. Ils savent que d'autres ruines gisent au fond du lac et ils m'assurèrent que ces

palais submergés sont ceux de la véritable cité du roi des « Hommes-Condor ». Les historiens de la région font reculer leur âge à trente ou quarante siècles...

Il faut souligner que la mémoire des Aymaras boliviens avantage en de nombreux cas celle de leurs compatriotes aujourd'hui Péruviens du fait que les deux nations se partagent les eaux du lac Titikaka.

Les Indiens de ce bout du lac sacré dépassent fréquemment l'âge de cent ans. Il est même rare qu'ils ne l'atteignent pas ! Ainsi, parmi les derniers Urus interrogés par le grand anthropologue Jehan Vellard, et qui vivaient au cœur du lac sur des plates-formes artificielles en roseaux, plusieurs étaient centenaires. J'en ai connu qui se disent âgés de cent trente ou de cent quarante ans. En douterais-je que les faits qu'ils me rapportèrent, bien qu'ils soient analphabètes – donc on ne peut les soupçonner d'en avoir eu connaissance par la lecture de livres d'histoire, outre qu'ils vivent en des lieux où la civilisation est encore lointaine – plaident en faveur d'un âge exceptionnel en Europe. Leurs rides, leur voix usée, leurs souvenirs d'un autre siècle, en tout cas, le laissent croire.

Le très ancien Coaquira m'a certifié que plusieurs fois au cours de sa longue existence, il a pu contempler une cité complète, habituellement ensevelie sous les eaux du lac. Elle n'en surgit que durant les désespérants cycles de sécheresse périodique qui ruinent l'économie des aborigènes. Le Titikaka s'assoiffe alors au point que son niveau baisse de trois ou quatre mètres. Poissons, oiseaux et leurs œufs, prairies lacustres de *titora*, tout cela périlite et beaucoup d'Indiens meurent en même temps.

Pour Coaquira, la cité engloutie est celle de l'un des Grands Zapanas, « de celui qui envahit les îles du lac alors gouvernées par le Mallku de Chucuito, qu'il vainquit ».

Les affrontements entre Hommes-Soleil et Hommes-Condor durèrent de longs siècles, jusqu'au jour où l'arrivée des légions incaïques mit fin aux vieilles haines qui opposaient depuis toujours les Lupakas et les Pakajes.

Ciéza de León a décrit la fin de ces deux nations indiennes. Le Kari qui avait vaincu les Kanas, dit-il,

menaçait sérieusement le grand Zapana de Hatun Kolla, lorsque l'Inca envahit leurs royaumes. Tous deux envoyèrent leurs ambassadeurs, chacun lui demandant de l'aider à soumettre son rival. Rusé, l'Inca promit son appui à l'un comme à l'autre ! Mais en réalité, il favorisa Kari, qui lui fit des « démonstrations d'amour ». L'Inca enrichit Hatun Kolla de somptueux édifices, d'un temple du Soleil, d'une maison des Vierges et il y envoya des *mitimaes*, « gens déplacés » avec tous leurs biens, pour finir de coloniser les nouvelles terres conquises.

Cependant, sous le règne de Lloque Yupanqui, tous les chefs kollas se rebellèrent contre le joug incaïque. Ils tuèrent les capitaines et les gouverneurs mandés du Cuzco. Son successeur, Tupac Yupanqui, réussit à ramener l'ordre dans la province soulevée et il flétrit durement l'ingratitude de Kari, mettant fin au pouvoir exercé si longtemps par cette puissante dynastie ainsi qu'à celui des Zapanas.

On voit de nos jours au-dessus d'Acora, dominant le majestueux panorama du haut plateau et le lac sacré, les chullpas préincaïques où dormiraient les momies des grands seigneurs Karis, avec leurs trésors enfouis. Quant aux Zapanas, les derniers d'entre eux se seraient réfugiés sur un îlot perdu au centre de la lagune de Umayo. Trois enceintes de terre et un sol jonché de tessons de poteries seraient les vestiges de leur ultime résidence, un palais triangulaire, d'après l'historien Cosme Bueno.

La « visite de Garci Diez de San Miguel »

Une notable péruaniste française, Marie Helmer, retrouva par hasard en 1967, égaré dans les Archives générales de Indias, à Séville, sous le numéro 479, un document demeuré inconnu jusque-là.

La « Visite de Garci Diez de San Miguel » constitue un rapport détaillé sur trois cents pages, de la vie des Lupakas au temps de Francisco Pizarro et de la conquête espagnole.

Le « Catalogue » classé par une inexplicable erreur dans la poussiéreuse rubrique « Justice » comme s'appliquant « aux Indiens Chiquitos des *selvas* boliviennes et de

Paraguay », est en réalité la source la mieux détaillée du XVI^e siècle, sur ce peuple qui, trente-cinq ans après la chute de l'Empire des Incas, continuait encore à vivre fidèle aux normes antiques.

Grand aventurier de l'or, nanti d'un prestige de bon aloi qui le suivait depuis le Mexique, Garci Diez de San Miguel avait été nommé « Visiteur de la province de Chucuito » en 1567 par le gouverneur Lope Garcia Castro « parce qu'il avait grande expérience de semblables affaires et grande connaissance des choses de ladite province ». Il dut prêter serment de dire la vérité, devant les Curacas et les Quipucamayocs les plus anciens et les plus vénérables. Deux grands Mallkus, informe-t-il, régnaient alors sur la région. Ils avaient nom Cariposa et Kusi, légitimes descendants des Hommes-Soleil établis sur l'Altiplano du Kollao depuis des temps immémoriaux.

Baptisé par un missionnaire espagnol, le Mallku des Lupakas s'appelle don Martin Kari et reçoit Garci Diez qui l'interroge sur l'histoire de son peuple. Ainsi apprend-il que « les Hommes-Soleil étaient particulièrement estimés des Incas dont ils avaient reçu jadis des dignités royales ». Lui-même avait fourni à Huayna Capac – qui mourut à Quito au moment où les Espagnols abordaient pour la première fois les côtes équatoriales de l'océan Pacifique – « trois mille Indiens de guerre et d'autres pour construire les palais et les murailles ou pour le service personnel de l'Inca, et d'autres encore pour sacrifier aux idoles ».

En outre, les Lupakas envoyaient au Cuzco « des Indiennes au service du Soleil, de la Lune, du Tonnerre. Et des tissus – mille pièces de *cumbi* en poil de vigogne tissé – et de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du *limpi* – un vernis coloré. Et des canards du lac et des champignons. Enfin, cent Indiens nobles qui marchaient deux jours en chantant, pour porter à l'Inca au Cuzco, la première *quinoa* (1) qui mûrissait ».

Combien y avait-il de Lupakas à l'arrivée des Espagnols à Chucuito? La « lecture » d'un *quipu* de l'Inca renseigne

(1) Graminée qui pousse à 4000 m d'altitude, dite « blé » ou « riz » des Incas, et qui passe pour être la plus riche du monde.

don Martin Kari : « Soixante-treize mille Indiens. » Un second *quipu* révèle la grande richesse en bétail des Lupakas : « Quatre-vingt mille lamas et alpacas. »

Garci Diez de San Miguel me précéda sur le chemin d'Ilave. Quand il y parvint, la ville avait pour « principal Curaca, le Mallku Wilcacutipa, âgé de beaucoup plus de cent ans puisqu'il exerçait déjà la fonction de grand chef des Lupakas au temps de Huayna Capac, avec qui il avait combattu les Indiens de Tomebamba pendant une guerre longue de vingt années ».

Wilcacutipa se souvenait avoir fourni à l'Inca « six mille Indiens de guerre – deux mille moururent à Tomebamba –, mille hommes de travail dans les mines d'or et d'argent, beaucoup d'autres pour la maison et le service de Huayna Capac au Cuzco. Et des enfants pour sacrifier aux *huacas*, des Indiennes comme concubines, des *miti-maes* pour coloniser les provinces conquises... du poisson du lac, frais ou séché, des tissus de laine et de coton, des sandales, du sel, des plumes, des œufs d'oiseaux lacustres, des perdrix, des pommes de terre, de la paille. En échange, l'Inca lui avait donné de riches tuniques, des mantes magnifiques, de la viande, du maïs et de la chicha ».

Les Indiens Lupakas travaillaient pour l'Inca l'or de Chuquiabo et l'argent de Potosi. D'autres tissaient les *llautos*, les turbans de la famille incaïque, des frondes en cuir de lama, façonnaient des haches de cuivre pour ses guerriers et des barres de cuivre pour sa maison. Les Hommes-Soleil lui étaient très soumis. Leurs enfants avaient reçu de l'Inca le suprême honneur de marcher devant le souverain !

Garci Diez conclut que les Lupakas étaient si riches qu'ils n'avaient nul besoin de travailler puisqu'ils pouvaient largement payer le tribut au roi d'Espagne. Et que, grâce à eux, les églises du Pérou regorgeaient de richesses.

Il apprit encore des Quipucamayocs Ninarahui et Copaca que « le Kari était la seconde personne de l'Inca et qu'il gouvernait du Cuzco jusqu'au Chili ».

Don Martin Kari reçut Hernando Pizarro à Chucuito en 1536, d'une manière toute royale. Ce fut le dernier héritier du titre de Mallku ou roi des Hommes-Soleil.

Le « cadavre fatigué » du géant Kari

Les Karis jaillissent de la préhistoire sous forme de géants. Ils rejoignent là les mythes se référant à l'existence d'anciens peuples de grande stature, recueillis par les chroniqueurs, et les « cyclopes, titans et autres géants dotés de pouvoirs surhumains et auteurs de grandes constructions architecturales » des civilisations disparues dont parle Atilio Sivirichi dans son Histoire de la Culture péruvienne.

Selon Ciéza de Léon, auteur de la fameuse « Cronica del Perú », ces barbares mesuraient « six mètres de haut ». Il les fait arriver par mer « sur des balsas de joncs faites comme des barques » et aborder à l'île de Santa Helena. D'après Zarate, « ils se livraient à la pêche des requins, des manatis et d'autres poissons énormes, car chacun d'eux s'alimentait de ce qu'auraient consommé trente ou cinquante Indiens du commun... »

Le père Velasco ajoute en écho à ces rumeurs que « les géants en question sculptèrent des statues de pierre, les unes nues, d'autres vêtues de soutanes, mitres et insignes religieux; ces sculptures avaient jusqu'à huit *varas* de haut (plus de six mètres) et Pizarro, affirme-t-il, les vit dans sa marche conquérante ».

Deux de ces gigantesques statues se trouvaient « devant un édifice excessivement élevé, d'une seule muraille, aux fondations et aux pierres si formidables en dimension que l'on ne peut concevoir comment suffirent des forces humaines pour les construire, d'autant plus qu'il n'existe aucune carrière dans la région ».

Gutierrez de Santa-Clara parle de « géants fabuleux » qui apparurent dans la province de Manta en Equateur pendant le règne de Tupac Yupanqui. Ces hommes très hauts venaient en balsas depuis le détroit de Magellan, affirme-t-il (1). Les *chasquis*, ces messagers de l'Empire incaïque qui, grâce à un ingénieux système de relais de

(1) L'historien péruvien César Miro note que « de prétendues traces de pieds gigantesques sont à l'origine du nom de Patagonie (de patagones ou « grands pieds »), région que l'on supposait habitée par des géants ».

poste, pouvaient apporter à l'empereur, au Cuzco et en un temps record, les nouvelles de ses plus lointaines frontières, partirent de Puerto Viejo pour aller prévenir l'Inca. Ce dernier donna l'ordre au Curaca Chimu et au gouverneur de la province de Piura d'aller voir ces géants et de traiter avec eux, ou de leur faire la guerre. Ils promirent de vivre en paix si on leur donnait des terres et ils reçurent celles de Tangarara.

Les géants informèrent les envoyés de l'Inca qu'ils étaient partis de très grandes îles de la mer australe, vers le couchant, chassés par un seigneur indien, géant comme eux. Ils avaient navigué beaucoup de jours à la rame et à la voile, mais des vents violents les avaient jetés à la côte.

Ils n'avaient pas d'armes mais lançaient des pierres énormes sur leurs ennemis et savaient faire des massues.

Sur leurs indications, plusieurs îles furent découvertes où l'on retrouva les puits qu'ils avaient creusés pour trouver de l'eau dans les pierres, les cendres et les sables. Gutierrez de Santa-Clara prétend qu'il exhuma lui-même des *calaveras* (têtes de morts) avec des os énormes et des dents « de trois doigts de grosseur et cinq de long ».

Joaquim Santa Cruz, qui a étudié les aborigènes de l'Equateur estime que « la race la plus répandue en Amérique aux temps préhistoriques, fut celle des Arawaks qui donnèrent naissance à diverses nations ». Parmi celles-ci figureraient, selon cet auteur, « les Kollas qui fondèrent l'une des plus puissantes colonies arawaks sur les bords du lac Titikaka. On remarque les Urus, les Karis et les Zapanas, tous d'origine maypure, tronc principal de l'ethnie arawak ».

Plusieurs versions font état de terrifiantes luttes entre les naturels de l'ancien Pérou et les géants étrangers qui, « outre leur cruauté et leur férocité, pratiquaient publiquement l'abominable vice de la sodomie ». Ciéza de León ajoute que, dans la province de Huaras de la Cordillera Blanca, il vit des maisons antiques « qui correspondaient à de grandes forteresses carrées de cent pas de longueur ». En beaucoup d'endroits, dit-il, il y avait des visages et des motifs humains figurés qui, selon la tradition, représentaient une race de géants antérieurs aux

Incas, qui s'éteignirent au cours des temps sans laisser d'autres souvenirs que ces sculptures.

La tradition les décrit comme de « grands hommes blancs barbus qui avaient exécuté et laissé des dalles avec certaines lettres » que le chroniqueur tenta infructueusement de déchiffrer, sur les ruines situées près du rio Vinaque.

Ces mystérieux géants furent exterminés mais quelques-uns se réfugièrent dans les Andes, tandis que d'autres s'enfuirent sur le Pacifique et atteignirent, croit-on, l'île de Pâques.

A-t-on retrouvé récemment l'un de leurs squelettes? Le 4 décembre 1970, un pêcheur vit émerger des sables d'une plage située à deux cent cinquante kilomètres au nord de Santiago, au Chili, un squelette humain qui mesure deux mètres trente-huit de stature. Enfouis à deux mètres de profondeur, reposaient également des ossements d'animaux préhistoriques gigantesques ainsi que les poteries « du géant » dont les dessins n'appartiennent à aucune culture jusqu'ici connue...

Kari, le grand Homme-Soleil, fut-il lui aussi l'un des redoutables géants qui parvint à échapper au massacre et à gagner le « toit » des cordillères? On peut le soupçonner...

J'ai vu, chez un collectionneur d'antiquités péruviennes, à Ilave, non loin des rives du lac sacré, un « os de géant ». Ce tibia mesure effectivement le double de celui d'un Indien de taille normale. C'est, m'affirma son possesseur, « l'os du géant Kari »...

A la sortie du bourg d'Ilave, en bordure de la route, s'allongent des pierres calcaires et blanchâtres qui me firent penser à des dolmens. Ou encore à des cercueils. L'endroit se nomme Karit-Amaya qui traduit de l'aymara signifierait « le cadavre fatigué de Kari ». La tradition locale situe en cet endroit le tombeau du « géant » Kari, avant qu'il ne soit profané. C'est une bien curieuse histoire. A la mort du roi des Hommes-Soleil, ses sujets voulurent ramener son corps à Tiahuanaco où il siégeait souvent. Ils entreprirent donc le trajet, en long cortège nocturne selon la coutume. Mais le Soleil se leva beaucoup plus tôt que d'habitude sur le Titikaka et tous les hommes furent convertis en pierre.

Immense et couleur de miel blond, plate jusqu'à l'horizon, la pampa d'Ilavé est la pâture de grands troupeaux de lamas et d'alpacas qui errent entre de bizarres constructions carrées, faites de pierres levées soutenant des dalles. Ces « chambres funéraires » de plein air seraient d'après les archéologues locaux « les sépultures les plus primitives de la province ».

Qu'un lama gratte le sol de son sabot fendu, il déterre des ossements de grande taille, des masques en or à l'effigie du Soleil des Lupakas et des tessons de poterie archaïque.

Serpents et hiéroglyphes

Quatre siècles avant mon passage à Ilavé, les envoyés de Pizarro apprirent que les Indiens du site adoraient une image androgyne sculptée dans la pierre. Mais ils l'avaient cachée et les Espagnols n'eurent de cesse de la retrouver. Torturé, un Aymara révéla la cachette : l'idole gisait enterrée à la sortie de la ville. On l'exhuma, bien sûr, mais ce fut un travail... d'Inca ! Trente péones indiens creusèrent trois jours d'affilée avant de pouvoir la mettre au jour. Le visage masculin fixait le soleil levant, celui de la femme regardait le couchant. Des serpents enlaçaient le corps unique, des pieds à la tête. Des amulettes d'or étaient répandues à foison tout autour !

Dans le domaine de l'étrange, j'ai trouvé mieux encore : une pierre de ponce volcanique, longue d'un mètre cinquante, gravée d'un serpent qui porte sur la tête le *cercle astral*, symbole de l'infini dans la mythologie égyptienne... Et sur les genoux d'une momie, une sorte de damier, gravé de hiéroglyphes disposés à la façon des mots sur la page d'un livre. Quelle est cette écriture ? Qui la déchiffrera ?

Il n'est pas question, au Pérou, d'oser douter que les anciens peuples du pays aient connu une forme d'écriture, évidemment différente de celle que nous employons. Moins encore si l'on se trouve en terres kollas ! Car il existe dans l'idiome aymara un mot qui traduit exactement l'idée de message écrit : *kelka*, employé aujourd'hui encore pour désigner les lettres de l'alphabet. Et le verbe *kelkana* signifie bien « écrire »...

Pastor Ordoñez, auteur d'une étude sur les pictographies indigènes de Puno, dit textuellement : « Les Indiens Kollas possédaient dans les temps antiques, une écriture idéographique propre, en pleine évolution. Un peu partout, sur les roches, sur les parois de quelques maisons en ruine, sur des objets manuels, on note des représentations humaines ou d'animaux et de plantes, qui non seulement rappellent le sujet correspondant mais qui sont des corrélations graphiques des noms ».

Peu de mois avant que je voyage sur l'Altiplano, l'archéologue suisse Jean-Christian Spahni a vu les indigènes de Puno se servir, pour leurs rites en honneur de la Pacha-Mama, « de plaquettes en pierre qui portent des gravures symboliques, lesquelles se rapprochent singulièrement de celles qu'il a observées sur les *labradoras de Simbila* », un village du nord péruvien.

En réalité, dès la conquête, tout cela a été dit par le chroniqueur Montesinos auquel les américanistes ne veulent pas prêter foi... parce qu'il en savait trop! D'après celui-ci, « l'écriture exista au Pérou jusqu'au XIV^e siècle », où elle fut interdite par l'Inca Pachacutec qui lui substitua le système compliqué des cordelettes à nœuds ou quipus.

Montesinos est précis : l'écriture avait été inventée par Huaynacavi-Pirhua, mais l'Inca « ordonna par une loi sous peine de mort que quiconque use de *kelkas* ». C'était un parchemin de « certaines feuilles d'arbres sur lesquelles on écrivait. Il défendit que l'on employât les lettres de quelque manière. Et peu de temps après, un savant Anauta qui inventa des caractères fut brûlé vif. Depuis lors, on usa fils et quipus ».

J'ai lu que la prohibition dictée par Pachacutec aurait été provoquée par une épidémie qui ravagea le pays et que l'on attribua aux *kelkas*. Mais Rigoberto Paredes, déjà cité, suggère une autre cause à l'interdiction. Les Incas, demande-t-il, ne craignirent-ils pas que les signes soient faciles à apprendre ?

Peut-être redoutèrent-ils que leur vulgarisation ne permette aux érudits – qui pourraient sous cette forme consigner toutes les traditions – de douter de l'origine divine que la légende leur attribuait!

L'ÉNIGME DES QUARANTE-HUIT SARCOPHAGES

Tout cela est une façon d'exprimer, chez les anciens Péruviens, la croyance que l'âme est immortelle et qu'après la mort du corps, elle revient se placer sous la protection du dieu créateur.

Antunez de MAYOLO.

L'étrange mystère des idoles de Pomata

La fameuse « pierre écrite » pour laquelle j'erre sur la piste des Hommes-Soleil et des Hommes-Condor, est-elle au delà d'Ilave plus loin encore sur la route de Bolivie? Je l'espère...

Pomata, le bourg suivant, ne compte que quelques chaumières délabrées fouettées par le vent rageur du Titikaka. Pourtant, on y a trouvé quelque chose de si mystérieux que cela me semble *unique* en Amérique du Sud et peut-être au Nouveau Monde...

N'est-il pas encore plus incroyable que nul avant moi n'en ait eu connaissance ou n'y ait prêté attention?

Il s'agit d'un couple d'idoles (1) de taille humaine – un mètre soixante de stature pour l'homme, un peu moins pour la femme – toutes deux incrustées de *sarcophages en argent*.

Autre « rareté », ces extraordinaires personnages sont en terre cuite moulée. Or, ni au Pérou ni en Bolivie, je

(1) Ces deux idoles se trouvent à présent à Arequipa, dans le patio intérieur de la *Casa del Moral*.

n'ai eu connaissance de statues de cette dimension qui ne soit monolithes.

Des milliers de *huacos* exhumés des nécropoles précolombiennes, jamais je n'en ai vu qui aient plus d'une trentaine de centimètres de haut et ils ne sont pas courants. Les plus importants sont des *cochimilcos*, petites statuettes funéraires d'argile blanchâtre, ornées de deux « bandoulières » croisées de couleur noirâtre, qui s'effritent dès qu'on les extirpe des déserts côtiers au nord du Pérou, où elles foisonnent. Pour les métis de ces régions, ces « poupées » millénaires, aux bras levés en posture d'adoration, sont des *muñecos*. Au cours de fouilles à Chancay, j'eus la chance de mettre au jour un de ces *cochimilcos* de grande beauté, qui n'a de point commun avec les deux idoles de Pomata, que la bouche ouverte sur une prière ou sur une chanson dont la voix s'est éteinte.

Non seulement donc, les idoles de Pomata constituent en elles-mêmes des pièces rarissimes mais de nombreux détails m'intriguent.

D'abord les dessins étranges qui couvrent le corps de l'homme et de la femme inconnus. Et surtout, la forme. Pourquoi ces idoles sont-elles si semblables aux sarcophages des pharaons? Pourquoi portent-elles, cloutés sur la poitrine et sur les jambes, de petits sarcophages d'argent ciselé qui contiennent chacun une *momie artificielle*? Une momie miniature, d'argile cuite et décorée de signes et d'attributs similaires à ceux des divinités. Et qui semblent vouloir transmettre un message idéographique...

La Lune est vouée au Puma

Qui est le personnage masculin? Fut-il l'inventeur d'un culte des morts qu'il aurait été le seul à pratiquer? S'il n'en fut pas ainsi, où sont cachées les idoles qui lui ressemblent? Et à quel peuple précolombien puis-je les attribuer?

Une autre anomalie : le rire ironique de l'homme-idole, qui s'esclaffe, visiblement. C'est bien le seul rire que j'aie jamais aperçu sur l'un des visages hermétiques et sévères des monolithes anthropomorphes qui jalonnent les rives



Monolithe du Puma de Llalagua

du lac Titikaka! En sont-elles, sans discussion, originaires? On me dit qu'elles y ont été découvertes par un mineur américain.

Pomata, cela signifie la « demeure du Puma ». En ce site, les félins étaient élevés pour honorer la déesse Lune. On sait qu'en Amérique du Sud, le culte lunaire précéda partout le culte solaire. Toute la région du lac sacré possède des marques de ce culte antique.

Un très beau *huaco* noir de la Collection Gretzer montre, en relief, un Puma devant un disque lunaire.

Pour la consécration de l'Inca, on le revêtait d'une cape en peau de puma et on ornait son torse de l'image de la Lune sous forme d'un disque d'argent.

Posnansky écrit : « La Lune est vouée au Puma qui chaque nuit d'après les croyances indiennes, dévore un morceau de l'astre jusqu'à ce que, repu, il la laisse de nouveau grossir. » Les Aymaras du lac sacré croient que ce Puma vit au centre de la Terre et qu'il en sort la nuit pour lentement manger la Lune. Ils me montrèrent sur celle-ci « les taches du félin ». L'un d'eux m'expliqua comment peu à peu, la Lune pleine décroît de cette manière pour finir en un modeste quartier avant de redevenir ronde comme un ballon, jusqu'à ce que revienne le Puma affamé.

En me rapprochant de la frontière de la Bolivie, j'ai vu un énorme monolithe creusé en forme de « baignoire » ou d'abreuvoir. Les Aymaras le désignent encore sous le nom de *Puma Umaña*, le lieu où buvait un énorme puma, totem de la communauté voisine. Aujourd'hui, la source est tarie et le lac qui passait auprès s'est éloigné d'au moins un kilomètre. Les conquistadores désignèrent ce monolithe sous le nom de Bebedero (1), l'endroit où l'on peut boire.

Lorsqu'il visitait dans sa litière d'or et de plumes multicolores l'Altiplano di Kollao, l'Inca suprême se baignait au creux de ce roc taillé, « pour puiser dans l'eau du Puma, quelque force magique ».

Tout autour du Bebedero, on peut voir d'antiques sanctuaires, à Ccocha, à Achutamaya, à Mortini où l'on adorait la *calavera*, la tête de mort. De gigantesques portiques monolithes s'ouvrent sur des ruines où l'on retrouve les niches où siégeaient les divinités sur des *tianas*, des sièges d'or.

L'historien de Puno, Alberto Cuentas a découvert dans ces cavités et dans les tumulus funéraires, des céramiques et des pierres décorées d'une tête de puma.

Le père Cobo a signalé d'étranges « prothèses dentaires » qui consistaient à incruster des couronnes en or dans les dents des pumas sacrés qui présidaient certaines grandes fêtes.

La peau et la graisse du puma sont employées depuis les temps les plus reculés par les Kollawayas, de fameux

(1) Un monument à l'Indien y fut inauguré en 1933, pour la fête de la race.

guérisseurs empiriques de Bolivie, dans la confection de philtres secrets. On assure que ces Kollawayas jouissaient de faveurs spéciales auprès des souverains du Cuzco qui appréciaient grandement ces philtres.

On vénérât la tête de puma mort en lui sacrifiant des lamas. Il arrive parfois qu'un archéologue trouve auprès d'une momie royale, un puma lui aussi momifié.

Aux portes du Cuzco, à Puma Cura et à Puma Tampu, on élevait des pumas que l'on utilisait pour « punir les malfaiteurs », a raconté Garcilaso de la Vega. Et Gutiérrez de Santa-Clara précise que ces pumas mis en cages « où on les nourrissait de la chair humaine des prisonniers de guerre vaincus, furent lâchés sur les Espagnols quand ils entrèrent au Cuzco, mais qu'ils s'enfuirent et qu'on ne les revit jamais... »

Deux pumas sacrés gardaient l'entrée de l'île du Soleil, au cœur du lac Titikaka, qui devait son nom au « Titi » gravé dans le roc au sommet de l'île.

Enfin, une silhouette féline pétrifiée se profile au-dessus de Pomata, site autrefois habité par les Kollas qui en firent un centre religieux d'importance.

Plus haut encore, à proximité du bourg indien, s'élève le Kapia, un volcan que géographes et géologues sud-américains accusent de plusieurs éruptions antédiluvien-nes qui auraient ravagé toute la contrée. Des blocs d'andésite taillés par les antiques cantonniers du lieu gisent encore sur les flancs de lave grise. Et les archéologues supposent que les herculéens sculpteurs de Tiahuanaco – distant en ligne droite d'une cinquantaine de kilomètres – les utilisaient pour façonner les gigantesques idoles monolithes.

Antuñez de Mayolo, un vieux savant péruvien que je consultai, se montra persuadé que Pomata fut un lieu sacré. Ce qui expliquerait que les idoles fantastiques y aient été retrouvées.

Quant aux mythogrammes qui recouvrent entièrement ces idoles ce seraient, croit-il, « les attributs et les ornements qui, sous une forme idéographique, traduisaient l'idée que se faisaient les Kollas d'une immortalité de l'âme. Le corps mort, celle-ci revenait chercher la protection du dieu créateur de la race ».

Tout peut s'éclairer à partir de cette hypothèse. Il est évident que tous les symboles des idoles de Pomata sont étroitement apparentés au célèbre dieu Viracocha. D'abord le motif central, incroyablement identique à l'effigie du créateur andin qui domine la fresque, aujourd'hui connue du monde entier, de la Porte du Soleil de Tiahuanaco. Motif qui figure ici sur la poitrine, sur le dos de l'idole masculine coiffée d'un casque orné, sur le front, de *six têtes de condor* qui rappellent les couronnes des « Hommes-Oiseaux » que l'on voit converger vers Viracocha, sur ce portique monolithe. Six condors qui réapparaissent sur les jambes de l'idole féminine...

Autre trait commun, *deux grosses larmes rondes* caractéristiques de la suprême divinité de Tiahuanaco, souvent surnommée « le dieu pleureur », coulent des yeux de l'inconnu. Larmes étranges, peintes en forme de visages humains, comme les têtes-trophées réduites qui pendent aux coudes de Viracocha!

Bouches ouvertes, les deux personnages semblent soutenir un véhément dialogue. Dans son rire épanoui, l'homme découvre une dentition complète. Par contre, sa compagne est totalement édentée. Ce détail m'intrigue... A moins que ce soit, chez le premier, la démonstration imagée de la force et du pouvoir total qu'à l'époque on niait aux femmes?

Se plaint-elle ou se défend-elle d'une accusation injustifiée portée contre elle par son compagnon que divertit l'indignation manifestée? Quant à lui, ses deux mains ramenées sur la poitrine copient le geste typique des géants hauts de six à huit mètres qui rôdent à Tiahuanaco, titans pétrifiés sur la steppe lunaire.

Un détail me frappe: l'Homme-idole de Pomata possède des mains normales tandis qu'inexplicablement Viracocha ne montre que quatre doigts. Est-ce une « amputation symbolique » qui correspondrait aux quatre doigts de la paume du puma qui masque la divinité?

Un puma bicéphale sert d'ornement à la large ceinture des deux idoles de Pomata, complétant par ailleurs l'évidence d'une étroite parenté de croyances et de style entre Tiahuanaco et Pomata.

La momie du roi des Hommes-Condor

Par un coup de chance extraordinaire, en déplaçant l'idole masculine, Antuñez de Mayolo souleva le couvercle de l'un des petits sarcophages d'argent incrustés. Alors, apparut à ses yeux ébaubis, une petite momie contenue à l'intérieur! Façonnée dans l'argile, la momie artificielle reproduit *exactement* l'un des monolithes géants de Tiahuanaco, que l'on date de 3 000 ans environ... A moins que ces statues ne soient beaucoup plus vieilles encore car en Bolivie, on estime souvent que les géants figés de l'Altiplano du Titikaka remontent bien avant Tiahuanaco.

Certains investigateurs pensent en effet que les énigmatiques bâtisseurs de la célèbre cité morte auraient déterré ces statues de pierre *après le déluge*, et s'en seraient servis pour orner leurs temples pyramidaux et leurs palais. Les géants pétrifiés seraient donc l'œuvre des très antiques constructeurs de Wiñay-Marka, une ville ensevelie sous Tiahuanaco.

Le plus grand des sarcophages en argent de Pomata mesure environ vingt centimètres de haut. Il est appliqué en relief sur le cœur de l'idole masculine qui le soutient entre ses mains. Deux sarcophages de moindre dimension, régulièrement disposés de chaque côté, sont associés à des batraciens, totem que l'on retrouve fréquemment sur les stèles de l'Altiplano et les divinités zoomorphes du Titikaka. Les Aymaras associent le crapaud à la pluie, si précieuse sur les terres frigides du Kollao.

L'idole féminine porte elle aussi, un sarcophage d'argent à la place du cœur...

Au total, incrustés sur les cuisses, sur les mollets et sous la ceinture des deux personnages, nous avons dénombré *quarante-huit sarcophages* en argent... Est-ce une simple coïncidence ou faut-il voir quelque mathématique secrète dans le fait que le nombre de *quarante-huit se répète sur la fresque de la Porte du Soleil*? C'est en vérité le nombre « magique » des Hommes-Volants ou Hommes-

Oiseaux que l'on peut compter à Tiahuanaco, accourant à l'appel de Viracocha...

Pour Antuñez de Mayolo, pour moi, il ne fait plus aucun doute que l'Homme-idole de Pomata et le Dieu-Soleil de Tiahuanaco ne soient liés par des liens très étroits, bien qu'ils nous échappent pour l'instant.

Huyustus dit « le Cruel »

Antuñez de Mayolo, dont j'ai attiré l'attention sur le rapport certain du nombre quarante-huit, m'ouvre des horizons nouveaux quant à l'identité possible de l'idole masculine de Pomata. L'archéologue puise son intuition dans les confidences de Katari, l'un des plus grands Quipucamayocs connus à la fin du règne des Incas, qui s'était retiré à Cochabamba, en Bolivie, après que Pizarro eut fait assassiner Atahualpa. Katari est le seul informateur qui fournisse le nom du « très puissant seigneur Huyustus », roi de Tiahuanaco et des Pakajes, les terribles Hommes-Condor.

Huyustus aurait régné sur le Titikaka avant le déluge du Kollao. Fondateur de Wiñay-Marka, il aurait fait bâtir cette monumentale cité sur les ruines de l'antique Chucara, bien plus vieille encore. Cette dernière aurait été, d'après Katari, la « capitale des Antis », peuple de sauvages qui avait fui, pour une raison inconnue, les forêts vierges amazoniennes moutonnant quatre mille mètres plus bas, au pied des Andes.

Katari a lu tout cela sur les cordelettes à nœuds des annales incaïques. Or, le portrait d'Huyustus qu'il y a retrouvé est bien fait pour nous surprendre : « Le premier des grands chefs Pakajes était *blond, avec des yeux bleus...* » Dans un pays où le natif a d'habitude le teint du bronze et le poil raide et noir comme plume de condor ? Nous voilà tentés de penser qu'Huyustus, tout comme Viracocha, est un étranger venu... d'outre-mer ?

Les récits que déchiffre Katari dépeignent le premier Homme-Condor comme le plus fort des guerriers de l'antiquité sud-américaine, le premier chef militaire organisé. Ses hordes téméraires envahirent brutalement le

haut plateau du Titikaka, depuis le Sud. Sur son passage, il aurait inventé le système de fortifications colossales, connu sous le nom de *pukaras* qui couronne de bastions imprenables les pics de la Cordillère. Derrière ces remparts inexpugnables, j'ai retrouvé des milliers de pierres de fronde arrondies, soigneusement polies, entassées et prêtes à être lancées sur des assaillants éventuels. Fouillant autour, j'ai exhumé des frondes de roseaux tressés et d'autres lance-pierres en lanières de cuir de lama nattées.

Huyustus, signale le quipu historique, fut « le seigneur du monde entier », encore qu'il faille entendre par là, celui du Titikaka. Il enrégimenta sous sa bannière les plus adroits architectes et sculpteurs de monolithes. Et, avant de mourir, il partagea ses domaines *entre ses quatre fils*.

Antuñez de Mayolo en déduit que le grand sarcophage d'argent enfoncé sur le cœur de l'idole masculine peut contenir *la momie artificielle de Huyustus le Cruel, entouré des quatre sarcophages symboliques de ses fils*.

Tout cela est valable! De déduction en déduction, nous en venons à nous demander si le mystérieux potentat préinca qui fit graver la merveilleuse fresque dédiée à Viracocha entouré de sa cour d'hommes-volants, *ne fut pas aussi Huyustus*. Est-ce lui le fondateur du culte de Viracocha? Et l'initiateur de la fascinante civilisation de Tiahuanaco? Est-ce lui qui, dans sa marche victorieuse, diffusa l'un et l'autre tout au long de milliers de kilomètres, depuis les cimes des Andes jusque, très loin, sur les bords du Pacifique... Et plus tard, jusque dans les îles perdues au grand large, depuis l'île de Pâques jusqu'en Polynésie?

Le déchiffrement du message

Revenons aux deux idoles: qui représentent-elles? Cette fois, Antuñez de Mayolo se contente de sourire... comme l'homme d'argile. Il ne veut pas aller plus loin dans ses hypothèses! Sans doute sait-il à quelle impasse il risquerait d'aboutir et me laisse-t-il m'y fourvoyer... Pour-

tant, il me conseille d'orienter mes investigations à partir de l'indication donnée par Katari et qui vient confirmer ce que je savais déjà : les anciens Pakajes « avaient une écriture hiéroglyphique ».

Les Aymaras emploient encore un système similaire pour illustrer sur des cuirs de lamas, de mouton ou de vache, les prières chrétiennes. J'ai eu entre les mains quelques-uns de ces cuirs ramenés de l'Altiplano, après la conquête espagnole, par des missionnaires et qui servaient aux Indiens du lac à transcrire le labeur de catéchisation de ceux-ci. C'est à la fois curieux et ingénieux. Le voyage du missionnaire est figuré par une série de fers à cheval. La végétation, par un arbre, un cactus... Quelques huttes situent un village et tout près, une croix indique l'emplacement choisi pour la chapelle. Ainsi de suite...

En 1955, Pastor Ordoñez examina plusieurs des « cuirs écrits » trouvés dans l'île du Soleil. Comme il avait vu en beaucoup d'endroits, « sur les rochers, sur les parois de certaines ruines, sur des objets manuels, des représentations humaines, animales ou végétales qui, reproduisant une chose, en traduisaient graphiquement le nom », Ordoñez manifesta sa conviction que « le système graphique des Kollas était en pleine évolution au moment de la conquête ».

Ferai-je parler les vieux totems kollas en étudiant à mon tour les ornements de la femme-idole ? Des bracelets à amulettes embellissent la millénaire inconnue qui porte au cou un bizarre collier à pendentif en tête de puma. Gueule béante, le félin engloutit un condor par la queue. Seule, émerge encore la tête du rapace...

Quelle explication donner à ce mythogramme ? Je cerne le rébus en questionnant de vieux Indiens de Pomata. L'un d'eux connaît une curieuse légende qui se rapporte à une éclipse de soleil sur le lac Titikaka. Ce phénomène météorologique est extrêmement redouté de tous les aborigènes des Andes qui, chaque fois, craignent « la cinquième fin du monde » prédite par de séculaires prophéties.

L'Indien me décrit les phases successives de l'éclipse, de telle façon que je vais y découvrir le sens caché du

mythogramme. D'abord, j'ai fait erreur : le rapace n'est pas avalé par le puma mais au contraire régurgité. Le secret de la mécanique totémique des anciens Pakajes réside précisément dans le fait qu'au début de l'éclipse, le Puma-Lune envahit la Terre au fur et à mesure que l'oiseau sacré disparaît, mais à la fin de l'éclipse, la tête du rapace réapparaît et avec elle, l'astre du jour vainqueur de la nuit.

Le pendentif de l'idole de Pumata ne signifie-t-il pas un retour à la lumière? Peut-être une lumière symbolique, celle de la civilisation revenue sur les rives du Titikaka, à l'issue de la nuit des temps barbares qui succédèrent aux cataclysmes andins? Et par la grâce d'une femme et de son compagnon? Traduit en langage clair, aurais-je face à moi l'énigmatique Mama Ocllo et Manco Capac au sourire satisfait?

Cela revient à dire que Manco Capac est réellement venu dans les parages. Pourrai-je le prouver? Ligne après ligne, je reprendrai les chroniques consacrées aux mystères de Tiahuanaco. Le frère Antonio de la Calancha visita deux fois la monumentale cité en ruine. Et il y écouta une tradition qui vient à point étayer ma thèse: « L'Indien Manco Capac, premier roi du Pérou, était naturel de Tiahuanaco ou de quelque bourgade voisine... De cœur valeureux, aidé de sa famille, il soumit des clans, se faisant des amis d'autres peuples par ses largesses, ses présents ou la subornation, principes de la plupart des monarques... Tout cela fit Manco Capac, Nemrod de cette terre. »

Bien plus proche de nous, en décembre 1845, le comte de Castelnau qui dirige une expédition scientifique sous le haut patronnage du gouvernement français, explore lui aussi Tiahuanaco et il donne le mot de la fin: « Manco Capac, nous apprend-il, descend de l'un des grands rois de Tiahuanaco nommé Huyustus. » Et il conclut: « Manco Capac décida de faire revivre les lois et le culte antique de ses aïeux, disparus au cours du déluge, auquel succéda une période de barbarie. »

Un certain Mallku Capac...

Une « devinette primordiale » reste toutefois à élucider.

La biographie de Manco Capac enfin établie, la légende en grande partie effacée au profit d'un héros de chair et de sang, comment traduire l'inexplicable prénom du héros national péruvien ?

En évitant le piège dans lequel sont tombés les historiens qui ont prétendu reconstituer l'histoire des Incas en oubliant – ou en omettant – qu'avant de siéger au Cuzco, cœur administratif d'un immense empire, c'est sur les hautes rives du Titikaka que s'inscrit leur genèse.

Déjà, au temps de la conquête, la plupart des compilateurs de légendes, de traditions et de contes folkloriques interrogèrent de préférence les Indiens Quechuas du Cuzco. C'était tellement plus facile que d'aller chercher l'aventure à 4 000 m d'altitude, sur les bords du lac sacré où couvaient les rébellions !

Au cours de mes nombreux voyages à travers les cordillères, j'ai acquis la certitude que bien des secrets que l'on croit perdus reposent de nos jours en Bolivie et non pas au Pérou. Mais une ancienne rancœur – pendant la colonisation espagnole, la Bolivie fut formée aux dépens du Pérou qui ne le lui pardonne pas ; quant aux Boliviens, ils regardent d'un œil suspect toute personne qui vient de ce côté de la frontière – ne facilite pas les recherches. Ainsi, les archéologues boliviens ne peuvent-ils aller faire des fouilles à quelques pas à l'intérieur du pays voisin...

Trouverai-je le secret égaré dans la province qui porte encore aujourd'hui le nom de Mallku Capac ? Les Aymaras de la région se transmettent une tradition très antique, selon laquelle ils sont les descendants de l'un des grands chefs guerriers d'une lignée post-diluvienne de rois de Tiahuanaco : un certain Mallku Capac.

Connu pour son courage, ce vaillant Curaca dut pourtant s'enfuir un jour devant la poussée d'une bande rivale et, pour lui échapper, se réfugier dans l'île du Titikaka. Quelques partisans fidèles au clan des Ayars dont il était

issu, vinrent le rejoindre et le danger passé, il s'en fut avec eux à la recherche de terres fertiles qu'il découvrit dans la vallée du Cuzco où il fonda la fameuse dynastie des quatre Ayars et des quatre Mamas, leurs sœurs-épouses...

Mallku et non pas Manco! Aucun mystère, rien de surprenant. Il est impossible, en pays aymara, de transcrire phonétiquement le langage parlé, au moyen de caractères latins. Il en est ainsi de tous les mots indiens. Aymaras et Quechuas ne prononcent jamais aucune syllabe à notre manière. Dans la bouche d'un Indien des Andes, les sons tiennent exactement le « milieu » entre – par exemple – le B et le V, le N et le L, le O et le U, le I et le E.. Même de nos jours où les anciens idiomes s'hybrident et s'adoucissent au contact de la langue espagnole, nous n'avons aucun moyen valable de les représenter tels que les articulent les autochtones. Ce fut là l'origine et la cause d'innombrables distorsions et d'erreurs d'interprétation involontairement commises par les chroniqueurs de la conquête. Ainsi, l'histoire contée par les aborigènes fut-elle maintes fois déformée parce que mal entendue, mal comprise. D'autant plus qu'on enjoignait aux prêtres et aux soldats d'écrire des « Relations » avant même qu'ils n'aient appris des rudiments de quechua et d'aymara. Et que leurs informateurs et les interprètes recrutés, tous Indiens, ne comprenaient pas mieux l'espagnol!

Il me suffit de consulter vocabulaires et premiers dictionnaires imprimés au XVI^e siècle pour me convaincre de la difficulté linguistique et phonétique que présentait la prononciation intermédiaire des natifs. Un même mot n'est pas écrit deux fois pareil par deux auteurs différents! Les écarts alphabétiques sont si voyants qu'on ne reconnaît même plus ce nom.

Chaque fois qu'en pays aymara j'ai entendu prononcer le terme de *Mallku*, ce fut pour désigner quelque puissant personnage: un roi conquérant, un chef militaire, un puissant seigneur de l'Altiplano. Selon les auteurs locaux, on peut traduire *Mallku* par « grand capitaine » ou « puissant maître de vassaux » ou encore, comme le fait John V. Murra, un investigateur américain, par « chef d'ethnie ».

Dans une très intéressante étude sur l'art de Tiahua-

naco, Cossio del Pomar fournit une nouvelle version de ce nom employé par les Indiens boliviens pour qualifier « le Condor Mâle à la crête vénérable ». C'est le seigneur des airs, celui que l'on voit planer près du Soleil, le seul être vivant qui se risque au-dehors dans le vent de neige et de glace des Andes au lever de l'astre du jour. Le Condor Mâle qui plane sur la grandiose Porte du Soleil et qui orne les anthropolithes de Tiahuanaco aussi bien que les deux idoles de Pomata, statues présomptives des fondateurs de la noble caste des Incas!

Condor... Soleil... Hommes-Condor et Hommes-Soleil unis certainement par quelque lien généalogique à partir de Manco Capac et de Mama Ocllo. Une autre énigme à résoudre!

Makuri, Attila du Titikaka

C'est encore Rigoberto Paredes qui me renseignera dans son étude sur la filiation de Makuri, le plus redoutable des conquérants préincas du Kollao. Chef de la tribu des Omasuyos, riverains du lac sacré, Makuri, affirme-t-il, « est le descendant direct de Huyustus par le grand Zapana. Donc encore un « roi-Condor ».

La force de Makuri n'a d'égale que sa brutalité et il maintient tous les peuples du lac sacré sous son joug. Son territoire s'étend de Quito à Tucuman. C'est, dit Rigoberto Paredes, « l'Attila du Titikaka ».

Totem des Hommes-Condor, l'oiseau solaire plane sur quantité de légendes. Dans le concert des innombrables danses animistes de la Cordillère, le condor tient une place prépondérante.

J'ai vu à Juli – surnommée la Rome du Titikaka – danser l'Homme-Condor vêtu d'une dépouille de l'oiseau sacré. Au bout des ailes qui recouvraient entièrement le dos de l'Indien chorégraphe, des clochettes d'argent tintaient. La tête « à crête vénérable » coiffait celle du danseur. Dans ses « Commentaires royaux », Garcilaso de la Vega décrit cette danse très antique.

« Certains danseurs viennent à la manière dont on peint les anges, écrit-il, avec de grandes ailes d'un oiseau

qu'ils nomment Kuntur parce qu'ils se vantent de descendre d'un Kuntur. Et ils dansent avec sa dépouille pour proclamer leur origine fabuleuse. »

Lors des fêtes envoûtantes – seule joie de l'Indien des Andes à l'écart du reste du bas monde – les Aymaras font une sorte de mise en scène autour du condor totémique. Un oiseau d'étoffe noire, perché sur un mât, est couvert d'amulettes en argent et à chaque ronde, les danseurs lui font une profonde révérence. Le sorcier de la communauté agraire qui organise la fête a collecté à l'intention du Condor, des feuilles de coca, des cochons d'Inde, des grains, de la chicha de maïs, dans l'espoir d'obtenir en échange des offrandes, « une vie moins misérable grâce à des récoltes suffisantes ». La fête terminée, les offrandes sont brûlées et le sorcier en disperse les cendres au vent. Puis, il cache jusqu'aux prochaines réjouissances magiques, le mât-totem du Condor, en un lieu connu de lui seul.

Jehan Vellard décrit une autre danse du Condor, le *Mimul*, représentée avec une grande ferveur sur les hautes cimes andines du pays aymara. « Coupée de cérémonies religieuses à l'église, de processions et d'offrandes, dit-il, la danse du Mimul dure trois jours et se déroule sur un thème magique. Deux puissants seigneurs poursuivent le premier jour, une vigogne qui appartient aux hommes représentés par le Mallku-Condor – le chef – et le Mallku-Renard.

« Malgré les efforts d'un couple d'Aukis – les vieux-ancêtres – la vigogne est tuée. Tous les hommes s'allient avec les Aukis et le troisième jour, capturent les animaux ravisseurs qui seront jugés.

« Le renard est pendu. Mais le Condor est acquitté puis relâché. Les hommes le supplient de ne plus faire de mal et la vigogne est ressuscitée, prenant part à l'allégresse générale. »

En Bolivie, le Huasa-Mallku est une puissante divinité qui plane sur les hautes pampas solitaires. Le « Condor-guérisseur » est un géant primitif, d'envergure imposante, qui prend parfois l'apparence d'un énorme rapace muet. Ses domaines sont les déserts célestes, que les Aymaras nomment Huasa-Jara, « le campement du géant ».

Diligents et soumis, tous les animaux de l'altitude sont

les serviteurs attitrés du Huasa-Mallku. Les légères vigognes sont ses messagères qui transportent les prodigieux trésors de l'oiseau sacré où il le désire, pour les distribuer aux pauvres Indiens. Dur avec les pervers, le Huasa-Mallku dresse un obstacle infranchissable sur le chemin des voleurs pour les faire prendre.

Protecteur des Indiens, ceux-ci lui rendent hommage en barbouillant du sang frais d'un lama sacrifié, le fronton triangulaire de leur chaumière de pierre et de roseaux. Quand il voit ce signe, « le Condor envoie un rayon de félicité aux occupants de la demeure ».

Sages contemplateurs des mystères célestes, les Aymaras distinguent dans le ciel constellé d'étoiles des nuits andines, le « Condor originel » tout proche de la Croix du Sud. Une tache noire dans son sillage est pour eux Yspina « le nid du Condor ».

Charles Wiener signale que le pic le plus élevé de l'Illimani qui atteint 6 386 m, porte le nom de *Condor Blanco*. Les Indiens refusent de monter à son sommet, écrit-il, car ils disent que celui qui l'atteint ne redescend jamais.

Une autre croyance populaire des Aymaras affirme qu'au premier rayon de l'aurore sur le lac sacré, « tous les oiseaux saluent l'éveil du seigneur des airs par des chants mélodieux et que le vent s'apaise sur son passage ».

Hommes-Condor et Hommes-Volants apparaissent dans plusieurs contes kollas. José Portugal Catacora montre dans l'un de ses récits folkloriques, le roi du pays, Allencapac désespéré parce que la reine Macusa est la proie du « mal du froid » qui a déjà tué la plupart de ses sujets. Seul dans la hutte royale, Allencapac pleure. Qui donc pourrait lui venir en aide avec l'épouvantable tempête qui sévit ? Le roi pense soudain au Condor. Il appelle le seigneur des airs et le supplie de partir à la recherche des meilleurs guérisseurs de la Cordillère.

L'Oiseau survole les montagnes mais partout, les sorciers agonisent. C'est en terre chaude, chez les Yungas, qu'il découvre enfin deux *curanderos* réputés, Huamanlipa et Choquecalla, qu'il ramène sur ses ailes et qui guériront la reine Macusa.

De nos jours, les guérisseurs empiriques du haut pla-

teau emploient en dernier recours, lorsqu'un malade semble perdu, le sang de condor qui guérit mieux, disent-ils, que n'importe quelle plante magique...

Des « Hommes-Volants » ?

Le culte du condor accompagna l'avalanche humaine qui déferla de Tiahuanaco jusque sur le rivage du Pacifique, où il s'enracina particulièrement chez les Paracas. On voit, sur les merveilleux *mantos* qui habillent des centaines de momies extraordinairement conservées grâce à la sécheresse absolue des sables d'une péninsule désertique, brodés en tons harmonieux qui ont gardé une incroyable fraîcheur de couleurs, l'Homme ou la Femme-Oiseau, revêtus comme d'une cape de la dépouille d'un condor aux ailes largement déployées et la crête dressée.

Une question se pose, là encore : les maîtres tisseurs de Paracas ont-ils représenté des chorégraphes costumés en condor ou bien des grands prêtres et des grandes prêtresses d'un culte rendu au rapace solaire ? Ou... des « Hommes-Volants » ? Les adeptes de visiteurs extra-terrestres trouveront de quoi rêver dans un récit recueilli par Eudoxio H. Ortega, au Pérou...

L'auteur interroge Paulino Cruz, un Indien « âgé de cent trente-cinq ans dont tous les ancêtres ont dépassé l'âge de cent quarante ans ».

Paulino Cruz parle « d'hommes trop hauts qui vivaient au temps reculé des Warirunas nés de la terre, bâtisseurs d'énormes cités mégalithiques, créés par leur dieu unique, Japallan Kamayok. Ces géants, ajoute-t-il, furent exterminés par les Aukakunas venus du pays où naît le Soleil. Pour châtier ces guerriers, Japallan Kamayok déclencha un épouvantable cataclysme. Le troisième jour, éclairs et tonnerre ébranlèrent les fondations du monde. Une secousse intense parcourut de ses ondes destructrices le globe terrestre. En même temps, de grands blocs de grêle commencèrent à pleuvoir, écrasant tous les végétaux. Puis une pluie qui dura deux lunes fit périr tous les animaux. Leurs cadavres amoncelés pourrissent et le pays fut ravagé par les épidémies. Enfin, les eaux se retirèrent et formèrent des mers qui n'existaient

pas jusqu'alors et qui recouvrirent d'énormes villes.

« Tous les Aukakunas moururent. Japallan Kamayok appela trois condors et leur dit de ramener sur leurs ailes trois couples humains d'une terre lointaine, pour repeupler la nôtre. Ces trois couples furent déposés par les condors à Pinkosmarka. D'eux descendent tous les aborigènes du continent andin. Pour cette raison, conclut le centenaire, les Indiens adorèrent le Condor et sculptèrent partout son image dans la pierre. »

Elysée Reclus cite une autre légende selon laquelle les Indiens croient que les hommes naissaient jadis d'œufs de condor déposés sur les hautes cimes. Ces œufs d'or, d'argent ou de cuivre « tombés du ciel » donnèrent naissance à différentes castes humaines de couleur plus ou moins claire et de rang plus ou moins noble. Et parmi ces élus, vinrent sur terre les Pakajes, ou Hommes-Condor...

A Tiahuanaco, le Kuntur-Mamani était l'une des grandes divinités totémiques sculptée dans le roc. Les pèlerins venaient l'adorer comme Dieu-Rapace protecteur du foyer.

En 1910, le père Philippe Kieffer trouva sur l'entrée principale de la gigantesque forteresse de Kuelap, dans le nord du Pérou, un monolithe sculpté d'un condor au repos. C'était, dit-il, le dieu des Chachapoyas.

Très récemment l'explorateur américain Gene Savoy retrouva, en pleine forêt vierge, les ruines du Gran Pajatén qu'il croit être la capitale des Chachapoyas précolombiens. Le merveilleux « Toréon des Condors » est orné d'une fresque en relief faite d'une sorte de mosaïque en petites dalles d'ardoise et de grès rouge, qui montre l'oiseau sacré aux ailes écartées. Sur des poteries, figure aussi l'effigie du condor, taillée avec révérence, qui alterne avec des Hommes-Ailés pour symboliser, croit-il, « le désir de voler comme cet oiseau ».

Une frise de seize condors stylisés orne les imposantes et mystérieuses ruines préincas de Chavin de Huantar.

Un énorme pétroglyphe en forme de condor géant flanque la rive droite du rio Saña, à Ollotun près de Chongoyape. Il mesure soixante-dix mètres de haut! Dessiné sur la montagne par un habile système d'empierre-

ment un autre condor gigantesque apparaît près de Bebedero, déjà cité.

L'Indien qui désobéit au curé ou aux autorités républicaines sait qu'il peut sortir du mauvais pas en simulant... Mais il se conduit honorablement avec ses semblables parce que, explique Cossio del Pomar, « selon les croyances ancestrales, il serait autrement dévoré par les condors avant l'aube ».

Tonapa le prophète

Le grand folkloriste bolivien Rigoberto Paredes, qui a voué sa vie à l'étude des traditions historiques et des mythes de l'ancien pays préhispanique, analyse minutieusement dans ses différents ouvrages, les grands personnages, réels ou mythiques, dont le souvenir survit estompé dans l'esprit de ses contemporains. C'est un travail d'autant plus délicat que ces personnages se meuvent dans un panthéon magique. Cependant, tout en étant dotés du pouvoir des dieux, ils ont des caractéristiques humaines. Ils ont des attributs et comme les hommes, une tâche déterminée à accomplir; ils sont à la fois craints et vénérés mais ils évoluent dans une cosmovision tellement poétique et si fantastique qu'elle déroute la mentalité du XX^e siècle. Peut-être les incohérences sont-elles plus apparentes que réelles?

Paredes, comme tous ses confrères et autres investigateurs des traditions andines, se montre particulièrement intrigué par l'un des personnages le plus fréquemment cité, dont le nom varie, quoiqu'il apparaisse généralement sous celui de Tonapa. Est-il antérieur, postérieur ou contemporain de Viracocha? Beaucoup d'américanistes les confondent, attribuant certains faits aussi bien à l'un qu'à l'autre. Si j'opte pour deux identités différentes et leur contemporanéité, c'est parce que tous les actes de Tonapa tendent à faire de lui le collaborateur ou le fidèle serviteur de la divinité suprême des Kollas, à partir de la création légendaire du Titikaka. Enfin, Tonapa joue un rôle décisif dans la reconstitution que je tente... Mais qui est-il?

Le père Anello Oliva fait arriver Tonapa « par la mer,

ordonnant aux gens de la côte de ne vénérer que Pachacamac et non pas le Soleil et la Lune ».

Pachacuti Yamqui Salcamayhua, un chroniqueur qui s'enorgueillit d'être « Kolla et Indien par quatre côtés », nous montre Tonapa arrivant aux « provinces et règnes du Tahuantinsuyo », sous l'apparence d'un homme « barbu, moyen de corps, qui paraissait passé plutôt que jeune, grisonnant et maigre... Il marchait avec un bâton (1), faisant beaucoup de miracles faciles à voir. Il guérissait les malades et parlait toutes les langues mieux que les naturels qui l'appelaient Tonapa ou Tarapaca. Mais les hommes ne firent aucun cas de ce bavard... »

Tonapa prend donc l'aspect d'un grand magicien, comme il en existait à foison à l'époque de Tiahuanaco sans doute, et comme il en existe encore beaucoup sur l'Altiplano de nos jours.

C'est sur un ton émerveillé que les Indiens se souviennent des prodiges accomplis par Tonapa. Ses pouvoirs fabuleux s'affirment lorsqu'il manie l'éclair et qu'il brûle une ville entière, Cacha-Pukara, « par le feu du ciel, faisant fondre comme de la cire l'idole féminine » qui s'y trouvait. Puis il gagne le toit des Andes et se rend dans l'île sacrée du Titikaka, « avec le désir jaloux de voir le fameux autel-adoratoire des Kollas et le détruire s'il peut ».

Dans l'île du Soleil, mon guide aymara me montrera avec respect « l'empreinte du pied de Tonapa le Miraculeux ».

Mage ou prophète, Tonapa lutta-t-il vraiment contre le culte solaire des anciens peuples de l'Altiplano? Accomplit-il son vœu? En fut-il empêché? Toujours est-il qu'il se reposa un moment sur un roc de l'île d'où jaillit la *capacchana quispisutok uno*, une source d'eau vive. Et dès qu'il la toucha de sa main, celle-ci devint sacrée. A tel point que, beaucoup plus tard, l'Inca Tupac Yupanqui entreprit à son tour le voyage aux rives du Titikaka pour y puiser de cette eau jadis sanctifiée par Tonapa afin d'en oindre l'infant inca Rocca. Il en emplît un *Korikaka* d'or et en fit arroser les fameuses places sacrées de Huacaypata et de Cusipata du Cuzco où se célébraient les fêtes

(1) Tóna Apac peut se traduire par « celui qui porte le bâton ».

rituelles. Tous les Incas firent ensuite de même. Et lors de son pèlerinage à la source, Tupac Yupanqui aurait ordonné qu'on élevât dans l'île du Titikaka, un temple à Tonapa.

Jésus-Christ en Amérique?

L'importance de ce personnage est manifeste depuis l'époque de Tiahuanaco où l'on peut le voir peint, avec une barbe, sur des céramiques attribuées à cette culture. Les missionnaires espagnols de la conquête s'empressèrent de faire de Tonapa, un apôtre précolonial, soit saint Thomas, saint Bartholomé, voire saint Pierre ou saint Paul... et, pourquoi pas? le Christ!

Dans une délirante chronique rédigée en 1621 à Copacabana, en Bolivie, le père Ramos Gavilan, le plus fanatique des missionnaires conquistadores, fait de Tonapa « un saint homme blanc qui descend du ciel à la vue des Indiens parmi lesquels il vit quelques jours avant de renoncer à les convertir. Il précise que « le saint blanc prêcha à haute voix très longtemps avant l'arrivée des chrétiens... et qu'il transportait une croix qu'il planta partout dans le sol si bien que la foudre qui jusqu'alors ravageait l'endroit, n'y tomba plus ».

Les Indiens croient toujours, plus de quatre siècles après, ces affabulations qui frappent leur imagination fertile. Mais ils ne sont pas les seuls! En 1968, dans le nord du Pérou, le sociologue Werley Craig, leader de l'église de Jésus-Christ des Derniers Jours, annonça aux foules venues l'écouter que « cent ans avant sa crucifixion, Jésus-Christ parcourut les terres américaines. Le dieu péruvien Viracocha, et le dieu mexicain Quetzalcoatl, affirma-t-il, ne furent qu'une seule personne : Jésus-Christ, réincarné dans un vieux patriarche à longue barbe et blancs vêtements, doué d'une majestueuse prestance ».

Werley Craig conclut sans hésiter, en visitant la grandiose cité morte de Chanchan, où trônèrent les opulents Mochicas-Chimus que « le Christ y alla prêcher ses six messages, très longtemps avant la découverte de l'Amérique ».

S'il n'est sans doute pas « l'énigme de Dieu », Tonapa ne me paraît pas être davantage Viracocha. Mes yeux se sont dessillés quand j'ai voulu reconstituer la route suivie par les deux prédicateurs précolombiens. Ce sont deux voies différentes, pour ne pas dire opposées. L'itinéraire de Viracocha part de Tiahuanaco – où il officie en créateur universel –, s'éloigne en direction du Nord et s'éclipse sur le Pacifique. Il s'embarque à Puerto Viejo sur les côtes équatoriennes et disparaît en mer...

Tonapa prend le chemin du septentrion et s'évanouit dans les brumes d'un lugubre « désert Blanc » – les pampas salées du lac Poopo – au sud-ouest.

Quelquefois, l'apôtre figure comme Taapac, le fils de Viracocha, dont les prêches agitent et bouleversent tout le pays. La nouvelle doctrine qu'il prône, détrône les vieilles idoles locales et bannit les *apinuños* – les démons. Aussi les gens s'efforcent-ils de le combattre soit en le tenant par l'offre de richesses ou de sacrifices, soit au contraire, en le menaçant s'il ne veut pas, de force, adorer le Soleil. Alarmés par ses enseignements, les Indiens, une nuit, mettent le feu au tas de paille sur lequel il repose.

Lorsque Tonapa arrive à Yamquesupa, les habitants du bourg l'injurient et il les maudit, recouvre d'eau leurs maisons, les pétrifie en statues lithiques ou rend muets ceux qui n'écoutent pas ses enseignements.

Une fable aymara raconte comment le *cerro Ahuaccasa* souffla un vent de tempête pendant vingt-quatre jours et nuits contre l'inopportun prophète, pour « barrer la voie à ce grand conseiller en ordre public ».

Tonapa donc, ne trouva pas partout des adeptes. Ce qui semble le perdre définitivement, c'est son manque de chasteté! Les Indiens s'irritent lorsqu'ils apprennent qu'il fornique avec deux sœurs, Quesintuu et Umantuu. Ils multiplient leurs attaques et le ligotent même « à trois rochers disposés en triangle ». Les barbares le fouettent mais « des oiseaux vêtus de vives couleurs descendent du ciel pour le délier ».

Désireux de se débarrasser de cet importun qui s'entête à leur reprocher d'anciennes croyances, les Kollas fomentent une rébellion contre Tonapa. C'est à cet instant précis que réapparaît Makuri qui les délivrera de son

influence, mais non pas de son souvenir, parce que sa disparition confirmera ses dons miraculeux.

« Après le Déluge » explique Rigoberto Paredes, Makuri voit d'un œil jaloux le conflit religieux créé par l'action de Tonapa qui perturbe la paix du Kollao. La fureur de Makuri touche au paroxysme lorsqu'il apprend que sa fille, Kala-Wara, s'est éprise d'un disciple de Tonapa du nom de Kollko-Winakka. En présence de la foule indienne, la princesse « Pierre d'Etoiles » est consacrée au nouveau culte et ointe de l'eau sacrée touchée par le mystérieux prophète.

Le père Calancha raconte le sacrilège commis alors par Makuri et nous en transmet l'horrible dénouement : « Makuri, dit-il, se saisit de Tonapa, qui poings et pieds liés fut empalé cruellement sur une lance en palme de chonta, lui traversant le corps. » Tonapa est ainsi jeté dans une balsa de totora que les Indiens poussent sur les eaux du Titikaka. « Le vent souffla sur la poupe de la balsa et l'emporta comme l'aurait fait une voile, si vite que les Indiens s'en admirèrent... »

La fin de l'histoire m'est contée par un pêcheur aymara du río Desaguadero, tout au bout de l'Altiplano, à l'endroit même où se serait déroulé cet épisode dramatique. Sur la plage de Cochamarka, l'Indien m'explique à grands gestes comment « les vagues s'écartèrent pour laisser passer la balsa de Tonapa. La proue ouvrit une trouée dans la prairie de roseaux que nous appelons depuis ce jour, le *Callejon de Tonapa* (1)... Les eaux coururent dedans et le río, qui n'existait pas auparavant, n'a plus cessé de s'écouler... » Le Desaguadero unit les deux grands dépôts aquatiques des Andes, le lac Titikaka et le Poopo ou lac Aullaga.

Un fait étrange s'ajoute, dans la mentalité indienne, au « miracle » accompli par Tonapa. Ouvert par le mage, alimenté par le río Desaguadero, le lac Poopo n'a aucune issue connue ! Les eaux saturées de chlorure de sodium, au point qu'aucun poisson ne peut y vivre, se perdent dans les entrailles de la terre, au site même où la tradition fait se volatiliser cet être surnaturel...

(1) La ruelle ou l'impasse de Tonapa.

Mon informateur a ajouté : « Tonapa ne mourut jamais ! Il nous parle par le tonnerre, il nous prévient de sa présence par l'éclair, il nous punit par la foudre ! Le soir, nous voyons parfois sa balsa solitaire qui glisse silencieusement sur l'Altiplano... » L'Indien m'a montré un petit îlot qui émerge des eaux du rio Desaguadero. Toujours à la même date, chaque année, m'a-t-il affirmé, « reverdit une palme »... la seule végétation de toute cette région désertique où pas un arbre n'apparaît à l'horizon ! La palme « bénie par Tonapa ».

Dans les prodiges attribués au mage, les Indiens puisent l'espoir d'une résurrection de leur race. Il est devenu, d'après Paredes, « le pilote de l'âme indienne ». Et, pour Diez de Medina, « une sorte de Christ humain parcourant les Andes, animé d'une force noble et créatrice, face aux courants négatifs... »

Tonapa n'était-il pas bossu ? J'ai beaucoup de raisons de le penser. Sur l'Altiplano du Kollao les Aymaras ont un respect marqué pour les bossus qu'ils croient doués d'un pouvoir spécial sur le feu et la pluie. Près des ruines de Tiahuanaco, un gamin aymara m'a vendu une petite idole vert-de-gris, coiffée d'un casque pyramidal, qui représente un bossu nu, au sexe excité. « Ce Keko, m'a-t-il dit, c'est Tonapa. »

Avec un bâton d'or...

Divinité de l'orage et de ses pluies fécondantes, source de récoltes et du bien-être consécutif, Tonapa est paré de bien d'autres pouvoirs miraculeux par la croyance populaire aymara.

L'un des « miracles » de Tonapa se rapporte directement au sujet qui me préoccupe : l'identité de Manco Capac. Identité que les Incas s'efforcèrent de brouiller tout au long de leur histoire, afin de *ne pas attenter à la fabuleuse légende des « envoyés du Soleil »*. Légende dans laquelle on nous montre Manco Capac quittant l'île du Titikaka, portant en main un bâton d'or qu'il utilise « sur les recommandations du Soleil, son père », à la façon d'une baguette magique. Là où elle s'enfoncera sera la bonne terre où il devra fonder un empire. Ce sera le

Cuzco, le « nombril » du monde inca, lieu de naissance d'une fameuse dynastie...

Pourquoi aucun historien ne s'est-il encore préoccupé de l'origine de ce bâton d'or? Grâce à l'archéologue bolivien Carlos Ponce Sangines, directeur des fouilles de Tjahuanaco, je l'ai retrouvée! A travers les lignes d'une chronique de la conquête espagnole qu'il signale, on voit Tonapa parvenir aux lieux où règne Apo Tambo, l'un des grands seigneurs du Kollao. Comme un mariage y est célébré, le prophète ne manque pas de vouloir répandre la bonne parole. Mais seul, Apo Tambo le reçoit et l'écoute, lui donne à boire dans une *akilla* d'or et en échange, Tonapa lui fait don de son bâton avant de poursuivre sa route.

Quelque temps après, lors de la naissance d'un fils, Apo Tambo constate que l'humble bâton de bois du pèlerin s'est transformé en *Tupayauri* d'or pur!

Et le chroniqueur, Pachacuti Yamqui Salcamayhua de noter à mon profit : « Le fils d'Apo Tambo n'est autre que *Manco Capac*, qui avait sept frères et sœurs. »

Tonapa fait ainsi un dernier miracle « posthume » en m'offrant la filiation réelle et non pas mythique de l'Adam et de l'Eve incas!

Par ailleurs, le prophète précolombien m'apporte une preuve ultime, en accord avec tous les chroniqueurs de la conquête qui consignèrent une même version : les fondateurs de l'Empire inca du Cuzco furent quatre couples de frères et sœurs, les Ayars, dont l'aîné s'appelait *Manco*.

Je crois avoir ainsi démêlé autant que faire se peut, l'imbroglio de la genèse incaïque, que nul n'avait encore démêlé. Et par là même, résolu de façon acceptable, l'une des plus grandes énigmes de la préhistoire sud-américaine.

J'ai pu établir – non pas d'après de banales suppositions, mais sur la foi d'écrits et de documents authentiques, que *Manco Capac* était le descendant direct d'Apo Tambo, lui-même fils de Makuri, le dernier des despotiques rois-condor qui régna sur l'antique *Wiñay-Marka*, la cité engloutie par le déluge et qu'avait édifiée son glorieux aïeul Huyustus le Cruel.

C'est là, me semble-t-il, une mise au point capitale sur l'un des profonds mystères des rives du Titikaka...

LES CITÉS ENGLOUTIES DU TITIKAKA

Il est possible que de telles ruines existent, enlisées dans une couche de vase qui tapisse le fond du lac sur une épaisseur de trente ou quarante mètres (1).

Cdt Jacques-Yves COUSTEAU.

L'Homme-grenouille de Copacabana

Pourtant, ma réussite est loin d'être complète! A moins de vingt-cinq kilomètres de la frontière bolivienne, je n'ai encore acquis aucun renseignement précis qui pourrait m'aiguiller vers la grotte préhistorique de la « Pierre écrite » que je recherche depuis mon départ de Lima...

Une joyeuse animation règne sur la route « internationale », grouillante d'Indiens et d'Indiennes aux costumes multicolores comme l'arc-en-ciel, l'emblème des Incas.

Masqués, emplumés, scintillants de cabochons de verre, tous se dirigent vers Copacabana, grand sanctuaire d'où jadis les pèlerins précolombiens s'embarquaient à bord des balsas de roseaux vers les îles du Soleil et de la Lune. Vers quelle grande fête aujourd'hui, vont-ils en dansant, tourbillonnant comme des toupies au son des tambours et de la musiquette affûtée des *zampoñas*?

J'apprends d'un douanier qu'ils vont ainsi honorer de leurs chorégraphies endiablées une expédition étrangère, conduite par un « homme-poisson ». L'affaire m'intrigue. Ne s'agirait-il pas plutôt de plongées dans le lac Titikaka?

(1) Journaux de La Paz, en Bolivie, du 13 novembre 1968.

Je ne me suis pas trompée, et l'homme-grenouille se nomme Ramon Avallaneda, diplomate à Paris et champion de plongée! On raconte à Copacabana que l'explorateur sous-marin vient pour tenter de repêcher l'un des plus fabuleux trésors incas que l'on croit immergé depuis le XVI^e siècle, à l'approche des conquistadores, dans le lac sacré...

La Yawirka d'or de l'Inca Huascar

Si aucune exploration scientifique du Titikaka n'a encore eu lieu, Ramon Avallaneda a néanmoins eu un prédécesseur. En 1956 déjà, j'ai assisté à une première tentative du jeune plongeur professionnel William Mardoff, de Chicago. Un richissime Bolivien de La Paz l'avait fait venir pour repérer un trésor enlisé dans la vase. La rumeur populaire parlait de barres d'or massif et de précieux bijoux qui paraient les Vierges du Soleil.

William Mardoff comptait à son actif de belles performances et plusieurs réussites. Il avait découvert peu de temps auparavant, l'épave du pirate Morgan qui gisait au fond de la mer sur les côtes de Costa Rica. Face à Veracruz, il avait remonté des bijoux aztèques de grande valeur. Mardoff était persuadé que les anciens peuples du lac sacré adoraient eux aussi des divinités aquatiques auxquelles ils jetaient de splendides offrandes d'or et d'argent...

Logique et traditions situent les trésors incas immergés dans le voisinage de l'île du Soleil.

On raconte qu'au cours des derniers règnes de la dynastie incaïque, les monarques suprêmes du Tahuantinsuyo se transmettaient une lourde chaîne d'or. La tradition survit au Cuzco, plus qu'ailleurs où les Indiens en décrivent les maillons « aussi gros que le pouce d'un homme ». La chaîne était « épaisse comme le bras et aussi ronde que le poignet ». Tous les chroniqueurs la citent et Garcilaso de la Vega lui attribue « sept cents pieds de long ». Elle était si lourde, ajoute-t-il, « que deux cents Indiens parvenaient à peine à la soulever ».

J'avoue qu'après avoir dépouillé minutieusement les

vieilles chroniques, je n'ai pu définir si la fantastique chaîne d'or de Huascar (1) qui aurait été exécutée par les meilleurs orfèvres du Cuzco, sur les ordres de Huayna Capac pour fêter la naissance de son fils, était d'or pur ou bien une immense tresse de laine de quatre couleurs – noir, blanc, rouge et marron-roux – qui représentait la Yawirka, une légendaire couleuvre bicéphale que Chuqui Illa, le dieu Arc-en-Ciel, avait offerte à l'Inca Yupanqui « pour qu'il ne lui arrive nulle chose sinistre ».

Chaîne ou corde, la Yawirka aux deux têtes débutait et finissait par deux gros pompons de laine écarlate. Le serpent mythique logeait en temps ordinaire au palais de Amaru-Orko, « le Serpent mâle qui mordait un scorpion », bâti près de l'Amaru-Cancha où les devins officiaient dans l'enceinte des Serpents Sacrés.

On promenait la Yawirka dans la cité du Cuzco à l'occasion des grandes fêtes incaïques où les chorégraphes l'amenaient sur la place des réjouissances, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, tous la soutenant avec effort dans leurs mains.

La chaîne d'or était d'abord présentée à l'Inca qui trônait sur une *tiana* d'or ciselé, placée sous un dais de plumes, à la droite de l'énorme disque d'or du Soleil. Puis, les danseurs entraient en transes, faisant la révérence aux momies ancestrales éventées par leurs serviteurs, et enfin aux statues d'or et d'argent de la Lune et du Tonnerre.

On sortait la Yawirka particulièrement en décembre, lors de l'inauguration des travaux agricoles au cours de laquelle avaient lieu les fêtes de la Lune qui duraient une douzaine de jours. Dès que la danse rituelle s'achevait, on ensemençait les champs sous la conduite de l'Inca, muni d'une bêche d'or. La nuit tombée, la danse se poursuivait dans toutes les rues et sur les places du Cuzco, jusqu'au lever du jour. Les mouvements des danseurs consistaient à enrouler et dérouler les anneaux rutilants du serpent totémique. Pour finir, les chorégraphes formaient une spirale serrée qu'ils déposaient sur le sol où elle figurait un gigantesque serpent lové et endormi.

(1) *Huascar* vient du mot quechua *huasca*: corde.

Toutes les descriptions de la « chaîne d'or » coïncident. Sa longueur était suffisante pour qu'elle fasse le tour complet de la grande place quadrangulaire du Cuzco, c'est-à-dire deux cents mètres au moins pour que le dernier danseur rejoigne le premier. De toute façon, cela représentait un poids colossal car si la chaîne n'était pas d'or pur, elle était garnie ou recouverte de plaquettes de métal articulées qui reproduisaient à merveille les facettes de la peau de serpent.

Les conquistadores n'eurent de cesse de retrouver cette fabuleuse chaîne d'or que la tradition situait au fond d'une lagune. Plusieurs expéditions eurent lieu aux XVI^e et XVII^e siècles.

Evoquant ses souvenirs d'adolescent, Garcilaso de la Vega raconte qu'il est descendu dans les tunnels qui furent perforés sous la lagune d'Urcos, située entre le Cuzco et le lac Titikaka où les aborigènes prétendaient voir, la nuit, un « serpent d'or remonter à la surface ».

Mais il fut impossible de vider cette vaste lagune...

Gutierrez de Santa-Clara dit que les quatre premiers Espagnols qui arrivèrent au Cuzco virent la chaîne d'or de Huascar. Mais qu'elle fut aussitôt cachée par les Indiens « dans le Temple du Soleil ». Beaucoup de conquistadores insistèrent auprès de Charles Quint, par la suite, pour obtenir l'autorisation de contre-miner l'église de Santo-Domingo édifiée sur l'ancien sanctuaire mais le roi refusa, « disant qu'il n'était pas né pour démolir une église pour un peu d'or ».

Certains historiens ont suggéré que la merveilleuse chaîne d'or faisait sans doute partie de la fabuleuse rançon de trésors promise par l'Inca Atahualpa à Pizarro dans l'espoir d'avoir la vie sauve... Selon toute vraisemblance, il n'en fut rien car, apprenant le crime commis par les Espagnols, les porteurs indiens de ces trésors préférèrent les précipiter au fond des lacs. Mais dans lequel?

Un Indien de la lagune d'Arapa, sur l'Altiplano de Huancané m'a révélé son secret : la chaîne d'or de Huascar, affirme-t-il, reposerait depuis lors au fond des eaux de turquoise de ce petit lac entièrement recouvert de prairies de totora...

Mais Quispe, un pêcheur du Titikaka, se prétendant dépositaire dudit secret, m'a confié une autre version : fuyant avec une bonne avance devant les conquistadores, les porteurs indiens de la chaîne d'or arrivèrent à Copacabana, au bord du lac sacré, bien avant les Espagnols. Pour que ceux-ci n'aient aucune chance de repêcher le trésor, et malgré l'énorme poids de la Yawirka qui représentait une difficulté décuplée par un transport sur l'eau, ils décidèrent de l'emmener au cœur du lac pour l'immerger.

Comment s'y prirent-ils ? L'astuce est la seconde nature de l'Indien sud-américain ! L'un des porteurs imagina d'aligner, bord contre bord, des centaines de balsas de roseaux afin de former un immense ponton... Un à un, avançant à la file d'un pas lent, soulevant le serpent d'or, ils atteignirent finalement la dernière balsa, au milieu du lac, où tous ensemble plongèrent avec le trésor...

Quispe m'a assuré que la chaîne d'or de Huascar gît toujours profondément « entre San Pablo et San Pedro de Tiquina ».

On pourrait objecter à l'histoire du métis, l'instabilité d'un ponton long de plusieurs centaines de mètres, improvisé sur des esquifs de roseaux. Ce serait méconnaître la robustesse des balsas de totora et leur équilibre absolument extraordinaire. Les *balseros* du Titikaka affirment que ces lourdes gondoles imbibées d'eau sont insubmersibles. Leur stabilité est de loin supérieure à n'importe quelle autre embarcation. Le seul inconvénient que j'ai noté personnellement est la surface glissante de la totora mouillée sur laquelle il faut se déplacer avec d'innombrables précautions, pour ne pas passer par-dessus bord et tomber dans des eaux glacées, à 4 000 m d'altitude !

La première plongée de Mardoff

Avant de plonger, Mardoff doit aller à La Paz pour solliciter l'autorisation du président de la République bolivienne. L'accord conclu stipule que le gouvernement du pays ne doit aucune aide pécuniaire à l'homme-

grenouille américain mais lui concède quelques facilités. Mardoff pourra sortir de Bolivie quelques-uns des bijoux et les pierres précieuses qu'il trouvera éventuellement mais soixante-quinze pour cent du trésor reviennent à l'Etat et l'or sera remis au Banco Minero de Bolivia.

Au bord du lac, Mardoff hésite. Il ignore tout de la plongée en altitude et des risques à courir dans des eaux si froides qu'au matin, la glace ride finement la surface nacrée du Titikaka. Il est ébloui par le soleil dont la force est accrue par la raréfaction extrême de l'air, ce qui compense mal les vents polaires qui tombent des sommets des cordillères les plus proches.

A terre déjà, au moindre mouvement brusque, un malaise survient. S'il se baisse ou se relève trop vite, il est victime d'étourdissements. Aussi doit-il mesurer ses gestes et son souffle, car à 4 000 m, l'acclimatation du corps humain est pénible, lente et épuisante... Que se passera-t-il sous l'eau? Mardoff n'en a pas la moindre idée. Le poids de son équipement de plongée peut constituer un sérieux handicap. Sous-oxygéné, ne perdra-t-il pas connaissance et la vie?

A la surface du lac, la pression atmosphérique est à peine la moitié de celle dont a besoin l'organisme humain au niveau de la mer. Ses poumons ne seront donc alimentés que par la moitié de l'oxygène auquel ils sont habitués. Il calcule qu'il ne devra pas remonter d'un seul effort mais par paliers progressifs.

Le décor apocalyptique qui cerne le Titikaka ajoute à l'angoisse qui étreint le plongeur. Les eaux apparemment tranquilles des bords du lac, entièrement couverts de prairies lacustres, ne laissent rien deviner! Les roseaux dépassent les ondes d'au moins trois mètres de hauteur. Leurs racines doivent être profondes...

L'heure d'embarquer venue, Mardoff se fait conduire loin de la rive. Il saute... Tout de suite, il est surpris par l'intensité de la lumière. La visibilité atteint au moins en cet endroit, une quinzaine de mètres en profondeur. Pourtant, le lit du lac est tapissé de vase où son bras s'enfonce jusqu'au bout des doigts sans rencontrer d'obstacles et encore moins le fond. Cette boue gluante où s'enlisent des souches de totora pourries mesure certai-

nement plusieurs mètres d'épaisseur. Par-ci par-là, des rochers, des pierres l'encombrent et même la carcasse rouillée d'une goélette naufragée par la tempête. Toutefois, une bonne surprise l'attend. L'homme-grenouille découvre qu'il est mieux à l'aise sous l'eau qu'à la surface. Le lendemain, conformément aux indications qu'ont promis de lui fournir des pêcheurs aymaras, il commencera l'exploration méticuleuse du fond. Sera-t-il plus heureux que les Espagnols ou que les Anglais, qui, vingt-cinq ans plus tôt, ont organisé des expéditions en Bolivie pour rechercher les trésors incaïques que l'on y croit encore cachés? Durant six mois, ils multiplièrent les perquisitions, mais ils revinrent bredouilles à La Paz, dénoncés et poursuivis par les rêveurs qui avaient financé les tentatives.

... Mais au matin suivant, une déconvenue retarde Mardoff. Les balseros du Titikaka refusent de renseigner l'étranger si celui-ci ne se conforme pas à leurs coutumes séculaires. Il faut au préalable apaiser les divinités précolombiennes. La cérémonie consiste à se rendre en groupe dans l'île du Soleil... Mardoff doit y séjourner une quinzaine de jours, avant que les Aymaras ne se décident à l'aider!

Vêtu d'un scaphandre, Mardoff plonge vingt-cinq fois dans le lac sacré. Il ne ramène que des tessons de poteries et renonce à retrouver la chaîne d'or de l'Inca Huascar. Néanmoins, à défaut de trésors incas, il rapporte l'étrange vision d'une « cité des dieux » engloutie...

Les cités submergées des dieux

De retour à La Paz, William Mardoff est invité à présider un grand dîner d'adieu organisé par ses admiratrices. Flatté par les louanges des belles Paceañas, sa langue se délie au cours du banquet. Complaisamment, il décrit les merveilles de la « cité engloutie » qu'il a visitée par hasard. Cette ville antique repose par trente mètres de fond, à demi envasée, près de l'embouchure du rio Escoña, non loin d'une île que les Indiens disent « enchantée ». Peut-être est-ce la légendaire cité de Chiopata dont les annales locales gardent le souvenir. Les algues

qui flottaient aux fenêtres mortes et sur les pans de murailles rongées, à demi éboulées, se sont accrochées aux jambes du plongeur qui a dû renoncer à pousser plus avant cette passionnante exploration...

Dès lors, et après un temps prudent de silence et de doute, d'autres langues se délièrent enfin. Des riverains ou des visiteurs du Titikaka, tant en Bolivie qu'au Pérou, c'est à qui connaît à présent une « cité submergée »!

En 1937, Lazaro Costa Villavicencia, de Puno, signale les vestiges d'une cité mégalithique près de Kispinike. La présence de ces ruines sous les ondes est confirmée peu de mois après par Antonio Rodriguez Ravitch, commandant de la marine péruvienne. Proches des îles sacrées, le Dr Espinoza Soriano, doyen de la faculté du centre de Juancayo, admire en eaux claires à plusieurs mètres de profondeur, « des temples du Soleil et de la Lune en pierres monolithes ». Le professeur attribue ces constructions « à des architectes préincas, qui appartenaient à une civilisation totalement engloutie ».

Une tradition raconte que le grand Inca Huayna Capac voulut adorer un nouveau dieu nommé Yatiri « Celui qui sait tout ». Pour cela il fit déterrer toutes les autres idoles jusque-là adorées et répandre sur les lieux du sang humain. Puis il consulta l'oracle du Titikaka qui lui ordonna de faire des sacrifices à Paa Piti où serait proclamée la nouvelle divinité.

Mais alors des pluies diluviennes se produisirent qui firent grossir démesurément le lac sacré. Et les eaux en furie recouvrirent l'île de Apinhuala, encore appelée Vilacota, qui avait été choisie pour domicile de Yatiri.

Outré de voir l'île engloutie, Huayna Capac fit redoubler les offrandes et les sacrifices. On raconte qu'il imagina de faire fabriquer de grandes « caisses de pierre » où l'on entassa les plus riches présents et de nombreuses victimes propitiatoires. Ces caisses furent descendues avec des cordes dans les profondeurs du lac où l'île et l'idole gisaient submergées. Mais aucune prière ne lui rendit ni les trésors ni le dieu Yatiri qui reposent toujours au fond du Titikaka...

Au cours de son voyage d'études au Pérou, l'archéologue anglais Ephraïm George Squier recueillit un autre

récit de ruines englouties. Il parcourait la baie qui s'étend derrière la péninsule de Sillustani, peu profonde et couverte elle encore de roseaux et d'herbes aquatiques. Il observa, écrit-il, « une paroi linéale qui simule une chaussée et qui court d'une rive à l'autre, à l'intérieur de laquelle, à peine perceptibles sous l'eau, il y a des rangées de pierres travaillées qui peuvent effectivement constituer les restes de l'effondrement ou de la submersion des édifices... Ce qui offre, remarque Squier, « une sorte de sanction à la tradition qui soutient qu'en ce lieu les Apus ou les Curacas – les grands chefs – de Hatun Kolla avaient un palais et une ville qui furent engloutis par les eaux du lac après un terrible séisme.

« Je parvins en balsa, poursuit Squier, aux parois supposées et je pus constater que ce sont en réalité des restes de constructions. Cependant, je ne suis pas en mesure d'affirmer si elles furent faites sur des terrains bas, avec la chaussée en guise de quai – ou de digue – pour prévenir l'invasion des eaux quand le niveau du lac augmentait pendant la saison pluvieuse... Ou si effectivement le terrain s'effondra pendant une convulsion tellurique. Cependant, concluait-il en 1877, j'incline pour cette dernière hypothèse. »

Quand j'interrogeai les balseros du Titikaka au sujet de ces rumeurs, ils me soutinrent que toutes ces ruines leur sont particulièrement visibles aux périodes de grande sécheresse, quand le niveau du lac s'abaisse de plusieurs mètres.

Dans la décennie qui suivit l'expérience de William Mardoff, des plongeurs amateurs prirent la relève. L'un d'eux dénonça des vestiges archéologiques engloutis près de l'île de Simmillaque, à l'embouchure du rio Desaguadero, à une profondeur d'une cinquantaine de mètres, évaluée au jugé.

Les Indiens Aymaras n'aiment guère participer à ce genre de recherches. Ils craignent l'ire des esprits lacustres dérangés ou la colère des dieux à qui l'on déroberait des offrandes millénaires. Autant que faire se peut, ils s'abstiennent donc de collaborer ou de renseigner les archéologues et les étrangers. En tremblant, ils évoquent de mystérieux fantômes sous-lacustres. Quand le vent des

Andes fait rage et creuse les eaux du côté du roc ilien de San Bartolomé, face à l'extrémité sud de la péninsule d'Izcata, « les algues s'écartent et découvrent des allées aux dalles de pierres lisses ». En se penchant sur le lac, « leurs doigts peuvent effleurer les terrasses d'un temple monumental... Mais des êtres étranges flottent entre les murailles et attirent irrésistiblement vers le fond celui ou celle qui n'ont pas l'âme et la conscience pures ».

Quelques balseros sont prêts à confirmer ces légendes. Ils m'assurent que l'on peut écouter le son grave et rauque des *pututos*, les grosses conques nacrées de rose de l'océan Pacifique, dans lesquelles soufflent les fantômes incas... Il n'est pas de pêcheur du lac sacré qui ne craigne d'être attrapé par quelque sirène du Titikaka, d'autant plus, disent-ils, que « les corps des noyés ne sont jamais retrouvés ».

Un paradis andin

Les conquistadores furent les premiers à écouter les Indiens raconter ces fables. Depuis, elles n'ont jamais varié... Le père Salas, auteur d'une chronique qui rebute les archéologues tant les pages en sont farcies d'épisodes mythiques religieux, fait l'apologie du dieu le plus antique du Titikaka, le *Paa-Zuma*, « qui présidait aux destinées de l'Univers ».

Le *Paa-Zuma* régnait sur une cité paradisiaque au creux d'une vallée fertile, fleurie d'arbres merveilleux. Un jour, les eaux montèrent tant qu'elles l'envahirent et que nul habitant n'échappa à la monstrueuse inondation. Seul, un félin qui grimpa jusque sur la cime du Soleil – « qui devint l'île sacrée au cœur d'une mer lacustre » – eut la vie sauve. Quand le soleil s'éteignit, on ne vit plus que les vertes pupilles du Puma aux yeux phosphorescents. Pendant longtemps, ce fut la seule lumière qui éclaira le lac et qu'apercevaient les peuples des cordillères. Quand les eaux baissèrent et qu'ils osèrent descendre jusque sur les bords du lac de cataclysme récemment formé, les Indiens adoptèrent le Puma pour totem suprême.

Quand le félin mourut, *Paa-Zuma* le divinisa sous forme

d'un roc, au sommet de l'île sacrée qui dès lors prit le nom de Titikaka, l'île du Puma (1).

Peut-on penser retrouver aujourd'hui, la « cité du Paradis de Paa-Zuma »? Existe-t-il sur l'Altiplano du Kollao des vestiges qui aient échappé à l'engloutissement et qui plaideraient en faveur de la légende?

En 1960, le doyen de l'université de San Marcos de Lima, le Dr MacLean prononça une conférence qui emplit de stupeur historiens et archéologues invités à y assister. J'étais parmi eux. MacLean revenait du Kollao et il affirma avoir vu, au delà du rio Desaguadero, juchée sur une cime à plus de 5 000 m d'altitude, une cité inconnue aux murs brillants. Il interrogea les Indiens de la région qui lui désignèrent les ruines comme le « *Haconta Palayani, royaume de Paa-Zuma* ». MacLean, pourtant doué d'une prudence bien connue, émit l'hypothèse qu'il s'agit peut-être « *du plus ancien édifice d'origine humaine...* »

L'opération « Fer de lance »

Que pensent les historiens péruviens, boliviens et autres de ces rumeurs et des vieilles traditions du Titikaka « mangeur » de cités précolombiennes? Ils ne veulent pas y croire, même placés devant l'évidence : un film, des photographies...

Et les géologues? Ceux-ci admettent qu'une ancienne vallée creusait jadis l'Altiplano du Kollao, graduellement comblée ensuite par les eaux. Gérardo Mogrovero Terrazas, du Centre d'investigations de Tiahuanaco, note « d'évidentes traces de glaciation. Au quaternaire, l'eau formée par la fonte des glaciers emplit la dépression et forma le grand lac dit Ballivian. Les terrasses lacustres d'érosion sont visibles à un niveau proche de 3 885 m d'altitude, c'est-à-dire à environ soixante-quinze mètres au-dessus du niveau actuel ».

(1) En aymara, *titi* est le nom du puma et *kaka* traduit la couleur dorée du fauve, version généralement admise mais contestée récemment par un linguiste pour qui *kaka* est un poisson à grosses écailles argentées. Il faudrait alors traduire : Lac du Puma et du Poisson sacrés. Ce n'est pas impossible.

Mogrovero fait alors une mise au point : « A cette époque, l'aire des ruines se trouvait sous l'eau, à quarante-trois mètres de profondeur. Ce qui rend inadmissible, souligne-t-il, l'énonciation de Posnansky et d'une suite de fantaisistes qui supposent que Tiahuanaco fut jadis un port. »

C'est à Rio de Janeiro que prit forme la piste passionnante des cités englouties du lac sacré des Incas. Un vieux savant russe épris d'antiquités incaïques, demeurait profondément troublé, hanté même, par le récit qu'il avait écouté quelques années plus tôt à La Paz... Je suppose qu'il s'agit du récit de William Mardoff le plongeur pionnier. Trop âgé pour entreprendre des recherches, il communiqua sa fièvre à un jeune diplomate argentin, Ramon Avellaneda, champion de pêche sous-marine.

Igor Malinowski avait soigneusement relevé la position des ruines indiquées par un « scaphandrier américain » comme celles de la cité submergée de Chiopata. Ramon Avellaneda, rêvant de renouveler l'exploit, organisa une expédition qui permettrait par la même occasion d'étudier pour la première fois, les effets de l'immersion humaine à grande altitude, c'est-à-dire dans des conditions anormales, ainsi que l'étude hydrographique et technique du lac Titikaka, ce qui n'avait pas encore été tenté.

Il obtint l'appui financier du journal argentin *El Clarin* et la Fédération argentine d'activités sous-marines accepta de patronner l'expédition « Fer de lance ». Pour sa part, le gouvernement bolivien assumerait les frais de transport et fournirait les bateaux nécessaires. Un spécialiste de la physiologie sous-marine, le Dr Villaverde fut engagé et chargé de réaliser un film documentaire subaquatique (1). Le matériel de plongée fut confié aux soins du technicien Léon Brunner.

Rendez-vous fut pris à La Paz d'où les expéditionnaires

(1) Le film rapporté par l'expédition « Fer de lance » inspira ensuite la grande expédition scientifique du Cdt Jacques-Yves Cousteau dans les eaux du Titikaka.

se rendirent à Copacabana, qui forme avec les îles du Soleil et de la Lune, la province bolivienne de Manco Capac (Mallku Capac).

Pendant trois mille ans, des peuples divers forgèrent en ces lieux des civilisations andines extrêmement développées.

Sous les ondes, une voie pavée monumentale!

Le premier sondage est effectué par Ramon Avellaneda à 3 820 m d'altitude. Le lac est profond à cet endroit, de quarante-cinq mètres et les eaux glacées sont d'une parfaite limpidité. Autour du jeune diplomate, évoluent d'énormes truites et des crapauds antédiluviens qui ne remontent jamais à la surface. Une légende raconte que ces *qelés*(1) qui fuient la lumière sont à la recherche d'une « étoile tombée au fond du lac ». Ils se cachent dans des algues qui atteignent quarante mètres de longueur – uniques au monde! – pour procréer, les femelles pondant près de cinq cents œufs.

Long de soixante centimètres environ, le qélé adulte n'a pas la peau cornée ni verruqueuse. Il semble vêtu d'un « pantalon » de soie verte et nage... comme un poisson!

Ce batracien géant du lac Titikaka, que l'on ne trouve nulle part ailleurs, présenté au Congrès de Bogota, en Colombie, où les savants discutaient du problème des origines et de l'évolution des amphibiens, a été jugé comme « l'unique créature du monde en état présent de mutation anatomique et physiologique ». Et sans doute faudra-t-il encore quelques milliers d'années avant qu'il n'atteigne sa forme définitive, après avoir totalement abandonné le milieu terrestre et souffert une spectaculaire transformation...

Mais à part l'étrange vision du crapaud sous-marin, Avellaneda n'aperçoit pas ce jour-là, la moindre pierre de la cité engloutie...

Le lendemain, prêt à replonger, Ramon Avellaneda est anxieux. Si les deux techniciens se montrent satisfaits de

(1) Le nom scientifique est *Telmatobus Culeus*.

leurs observations, du point de vue archéologique, la déception se confirme jusqu'au soir. Le capitaine de la corvette bolivienne mise à la disposition des chercheurs décide de regagner Copacabana. Mais le champion de plongée ne se résigne pas si facilement à cet échec imprévu. William Mardoff s'est-il trompé dans la position des ruines indiquées au savant russe ou ce dernier l'a-t-il mal notée? C'est possible.

N'y aurait-il pas à bord, quelque marin indien qui aurait connaissance de « ruines incas » sous le lac? L'idée est fructueuse. Un natif de Puerto Acosta, Placide Jumani – qui ne parle pas espagnol mais le capitaine traduit l'aymara – indique qu'étant enfant et barbotant dans le lac, il a vu de « vieilles maisons recouvertes par les eaux... mais cela, près de la rive opposée ».

La corvette met le cap sur l'endroit signalé par le marin. Mais la nuit va tomber, rapide en Amérique du Sud. En hâte, Avellaneda appelle deux autres plongeurs qui revêtent comme lui leur combinaison et chargent sur leur dos la bouteille d'oxygène. Les masques fébrilement ajustés, ils sont prêts!

Ramon Avellaneda plonge le premier à deux cents mètres du rivage, les autres de vingt en vingt mètres. A bord, ceux qui sont restés retiennent leur respiration... Quelques instants plus tard, les trois hommes-grenouilles jaillissent comme des tritons fous du lac sacré. Ils gesticulent, hurlent de joie! A huit mètres de profondeur, ils ont repéré des ruines « formidables », ils tiennent la victoire!

Bien que le jour décline, que le froid excessif et la fatigue accumulée rendent l'exploration périlleuse, les plongeurs refusent de regagner le bord à l'appel du capitaine bolivien qui les met en garde. Déjà, ils nagent sous les eaux... D'énormes blocs taillés, encastrés les uns dans les autres, forment un puzzle pour géants! Les murailles sont régulièrement disposées, faites « à la manière des Incas ». Mais on sait bien que les bâtisseurs furent des Kollas qui les précédèrent de nombreux siècles auparavant.

Ramon Avellaneda découvre ce que nul avant lui n'avait jamais soupçonné : *une voie dallée*, admirablement

pavée sur plusieurs centaines de mètres, parallèle à la côte du Titikaka.

Les plongeurs évoluent parmi les fameux poissons-chats, les Suches divinisés par les Kollas, entre des murs de la hauteur d'un homme, bizarrement agencés. Chaque paroi est distante des autres de cinq mètres environ, toutes reliées par la base qui dessine une demi-lune également construite en monolithes cubiques, épais de soixante-dix centimètres. Aucun archéologue n'a nulle part signalé une telle architecture, pas plus au Pérou qu'en Bolivie! C'est inexplicable, c'est merveilleux!

L'expédition « Fer de lance » est une réussite totale. Ramon Avellaneda compte *trente murailles parallèles* qui composent un ensemble couvrant *un kilomètre de long!*

Des prises de vue, des photographies apportent des preuves irréfutables bien que la vase et les algues gênent les opérateurs.

En Bolivie, les sceptiques se taisent, les savants s'inclinent, les yeux enfin dessillés. Les ruines découvertes par le diplomate argentin appartiennent bien à *la plus vieille civilisation* mégalithique de l'Altiplano du Kollao. Sans doute même ont-elles précédé la fameuse Tiahuanaco et sa grandiose Porte du Soleil. Mais à quoi correspondent-elles?

Le Pr Ruben Vela, de l'Institut archéologique de Tiahuanaco, émet une hypothèse: « Ces ruines, croit-il, ont un caractère sacré. La construction fait penser à un temple lacustre qui aurait constitué le point de ralliement d'un pèlerinage religieux de grande importance. »

Les trente murailles parallèles posent un problème insoluble encore. Tous les archéologues s'interrogent... Ne sont-elles pas un quadrillage de quais où auraient abordé, bien à l'abri des vents violents, les balsas d'apparat des Mallkus, suivies de la flottille des pèlerins?

Un fait intrigue depuis longtemps les investigateurs de Tiahuanaco: où se trouvent les antiques nécropoles des « rois » de la mystérieuse cité?

En zone péruvienne, à l'extrémité opposée du lac sacré, les grands personnages furent inhumés dans les splendides Chullpas, les tours funéraires monolithes qui dominent la lagune d'Umayo. Il n'y a pas d'exemple que les

peuples précolombiens de l'ancien pays des Incas n'aient richement enseveli leurs hauts dignitaires.

Ruben Vela avance donc une seconde hypothèse : « Les sépultures des puissants Mallkus de l'Altiplano bolivien ne reposent-elles pas, elles aussi, au fond du lac ? Et ces quais étranges, en demi-lune, n'étaient-ils pas destinés à l'accostage des vaisseaux funèbres en roseaux dorés, escortés par d'imposants cortèges de balsas ? »

Les soucoupes plongeantes de Cousteau

En France, quelques mois plus tard, Ramon Avellaneda montre son film et le rapport détaillé de ses plongées au Cdt Cousteau qui prépare une nouvelle odyssée marine à travers les océans.

Une expédition scientifique autrement importante que l'expédition « Fer de lance », disposant des moyens les plus modernes permettrait l'étude approfondie des règles encore imprécises de la physiologie de plongée à grande altitude. En outre, elle permettrait peut-être de percer quelques-uns des mystères archéologiques cachés au fond du lac le plus « haut » du monde.

L'équipe Cousteau profitera donc du voyage de la *Calypso* dans les mers exotiques pour faire relâche au port péruvien de Mollendo, sur le Pacifique, à neuf cents kilomètres du sud de Lima. Un train des Andes l'y attend, mis à la disposition des dix-sept Français de l'expédition et de plusieurs techniciens et savants américains qui les ont rejoints. Le Pr Harold Edjerton apporte avec lui un sonar spécialement conçu pour renseigner, par un graphique, sur la profondeur et sur la composition du lit lacustre.

Du côté français, les techniciens de la mesure des profondeurs, de la sédimentation des terrains, de la qualité des roches étudieront la biologie et les origines du Titikaka. Des plongeurs et des cinéastes spécialisés les accompagnent.

Le matériel perfectionné de Cousteau pèse trente tonnes ! Il comprend deux petits sous-marins « de poche » encore appelés « puces de mer » ou « soucoupes plon-

gérées ». Longs de trois mètres sur un mètre quatre-vingts de large, les S.P. 500 ont été fabriqués par les ateliers français de Sud-Aviation. Ils peuvent descendre à cinq cents mètres de profondeur. C'est plus qu'il n'en faut!

L'arrivée des spécialistes français et étrangers mobilise la presse péruvienne et bolivienne. Aussi les journalistes – et la foule – sont-ils profondément déçus car rien ne perce des résultats obtenus par l'équipe Cousteau qui s'en tient à un silence absolu...

Le communiqué officiel, longuement et impatiemment attendu, n'apprend rien à personne. Il fait seulement état de la satisfaction du Cdt Jacques-Yves Cousteau quant à l'étude technique réalisée sur les fonds du Titikaka. Les plongeurs ont atteint trois cents mètres de profondeur. Ils ont pu calculer « l'importance de la pression, réduite de soixante-quinze à quatre-vingts pour cent par rapport à la normale ».

Le rapport indique encore que l'on sait à présent que les possibilités d'un homme-grenouille « diminuent en altitude de vingt-cinq à trente pour cent en comparaison avec les plongées en mer ».

Mais... et les « cités englouties » du lac Titikaka? Et les vestiges filmés par Ramon Avellaneda lors de l'exploration précédente, qui ont mis l'équipe française sur la voie?

Laconique, décevant, le rapport conclut : « Au sujet de la recherche de vestiges archéologiques, rien n'a été trouvé en ce domaine mais il est possible cependant que de telles ruines existent, enlisées dans une couche de vase qui tapisse le fond du lac sur trente à quarante mètres d'épaisseur. »

La déconvenue est si forte à La Paz que des bruits fantaisistes courent bientôt dans la ville! On lit ou l'on entend dire que « les dieux Incas semblent avoir exaucé les vœux de Mme Cousteau qui participait aux plongées en scaphandre »... N'aurait-elle pas découvert le fameux trésor des Incas? Est-ce la merveilleuse chaîne d'or de Huascar? Comment l'aurait-elle remontée seule? Nul ne pense à ce détail! Et l'on en profite pour attribuer à cette chaîne hypothétique une dimension hors série qui bat de

loin toutes les versions documentées des chroniqueurs espagnols : dix ou quinze kilomètres de long ! Elle relierait sous les eaux, l'île du Soleil à l'île de la Lune...

Les Indiens Aymaras montrent une autre inquiétude, pour une raison tout autant fantastique, qui a pour cause la forme des deux « soucoupes plongeantes » des Français.

Une visite « d'extraterrestres » ?

On parle beaucoup en effet, à la même date de « visite d'extraterrestres dans les Andes où l'on voit fréquemment rôder de mystérieux objets spatiaux ».

Depuis plusieurs semaines, journaux boliviens et péruviens consacrent de gros titres aux « OVNIS », – objets volants non identifiés – en forme de disques qui « auraient un centre d'opération dans la Cordillère ».

Oscar Tejeira, expert de l'Institut péruvien de relations interplanétaires (I.P.T.I.), dont le siège est à Lima, risque une déclaration retentissante :

« Des Visiteurs de l'Espace en exode ont installé des cosmodromes dans les Andes ! »

Des « expéditions d'andinistes » rapportent des nouvelles troublantes. Ils ont pu constater l'existence de « minerais radioactifs et de zircons d'une extraordinaire résistance aux plus hautes températures connues ».

A la frontière chilienne, un groupe de membres du Centre expéditionnaire andin (C.E.A.), guidés par des carabiniers qui surveillent le secteur, révèlent avec force détails ce qu'ils ont découvert, mandés par le gouvernement du Chili pour calmer la terreur qui s'est emparée des Indiens. Ce sont « deux plates-formes très étendues », face au volcan « Descabezado Grande » – le Grand Décapité – encore en activité, dans la province de Tacna.

Ces mystérieuses plates-formes sont-elles les vestiges d'une antique civilisation inconnue ? Les andinistes durent supporter une éprouvante tempête de neige pendant quatre jours avant de parvenir à un indescriptible chaos terrestre. Ces « cosmodromes » s'élèvent à 3 200 m d'altitude, au cœur de cette Apocalypse. Les expéditionnaires en donnent des mesures approximatives : sept cents

mètres carrés. Ils ont pu dénombrer deux cent soixante-trois blocs taillés dans une lave poreuse, employés dans la construction des plates-formes. Chaque bloc, calculent-ils, doit peser dix tonnes environ. Ce qui retient leur attention, ce sont *d'étranges taches noires* qui font penser à des traces de brûlures. Ils en mesurent la radioactivité, qui équivaut à 0,0124 % d'oxyde d'uranium. L'émission des particules, atteint 32,6 à la minute (1).

Humberto Sarnatago Bounaud, le chef de l'expédition chilienne recueille d'insolites on-dit chez les Indiens des environs. Les aborigènes disent que ces plates-formes « cachent une sorte de fortin intérieur, quelque chose comme un vaste refuge... »

Il est impensable que les pauvres Indiens actuels aient construit d'aussi titanesques ouvrages à cette altitude. Eux-mêmes reconnaissent qu'ils ont perdu le « secret » de leurs lointains ancêtres et qu'ils en seraient incapables. Ils en admirent d'autant mieux la colossale architecture! Enfin, ils font un étroit rapport entre les « *discos voladores* » et ces « *cosmodromos* » alors que la plupart ne savent ni lire ni écrire et qu'aucun journal ne parvient à leurs hameaux, à l'écart du monde civilisé. Par ailleurs leurs aïeux leur ont transmis des légendes à propos de ces mystérieux engins spatiaux, qui prouvent qu'en d'autres temps déjà reculés, *ils visitaient déjà nos cieux*. Et s'ils s'en montrent parfois épouvantés, c'est qu'à présent, disent-ils, « ils viennent se poser sur les volcans ».

L'un de ces analphabètes décrit ce qu'ils voient jaillir du creux des montagnes et s'élever depuis ces plates-formes: « des « *discos* » ronds comme le soleil qui se posent ou s'envolent du sol tout plane... » La lumière que répandent ces disques volants est si intense qu'ils en demeurent aveuglés plusieurs minutes. Ils entendent aussi « des bruits souterrains très forts » qu'ils attribuent « à l'atterrissage ou au décollage des OVNIS ».

Sarnatago ne veut pas prendre position pour ou contre l'éventualité de « visiteurs extraterrestres » dans les Andes mais il est formel au sujet de la nature des plates-formes: « Elles sont indéniablement *artificielles*.

(1) Reuter, Santiago-Chili 15 décembre 1968.

Les blocs ont été taillés au ciseau ainsi qu'en font foi les entailles et un assemblage impeccable. » Les Indiens décrivent le pavage comme « *un enladrillado* » ou carrelage exécuté avec des dalles cyclopéennes.

Ces terrasses dissimulent-elles vraiment des ruines de forteresse ou quelque autre ouvrage d'art? Sarnatago et ses compagnons d'escalade ont distingué, de loin, défendue par un abîme profond d'environ mille cinq cents mètres, l'entrée d'une caverne qui pourrait être l'aménagement d'un refuge souterrain... Les Indiens prétendent qu'un long tunnel part du sommet du Grand Décapité – sommet qui se dresse entre la ville chilienne de San Clemente et la ville argentine de San Rafaël dont il est distant de plus de deux cents kilomètres au sud-est – pour aboutir en un lieu secret proche des trois frontières péruano-chileno-bolivienne, à peu de distance du Titikaka, « *où il existerait une plate-forme semblable*. »

De là à associer des « soucoupes plongeantes » de Jacques-Yves Cousteau aux OVNIS et aux « cosmodromes », le pas était aisé à franchir! D'autant plus que le mutisme des savants français abondait en ce sens. Et je lus dans la presse de Lima datée du 21 novembre 1968, « que la mission française n'était pas allée à Copacabana seulement pour y puiser des vérités biologiques au fond du lac Titikaka, mais pour rencontrer des navires extraplanétaires chargés d'un fabuleux message sidéral. »

Les deux « mini-sous-marins » furent même soupçonnés d'être des *fabriques d'OVNIS*. Et le correspondant d'*El Comercio* concluait en manière de *chiste*, forme de boutade spirituelle qui pimente la conversation des Péruviens – que « l'équipe Cousteau semblait plus extraterrestre que terrestre »...

« Plus secrets que la Lune »

Sans qu'il soit besoin de faire de la « science-fiction », le mystère hante partout les rives sacrées du berceau des Incas.

Cousteau réalisa un film splendide sous les eaux du Titikaka, nouveau « monde du silence » inexploré par les

terriens : « Un spectacle que l'homme n'avait encore jamais contemplé », dira le grand savant français. « Les fonds du lac sont restés jusqu'ici plus secrets que la Lune » ajoutera-t-il en présentant à la télévision le passionnant documentaire filmé sur le lac « le plus haut du globe ».

En explorant les fonds vierges du Titikaka à bord du « Zodiac », Frédéric Dumas l'un des membres de l'expédition se fraya un dangereux et difficile passage à travers la jungle d'algues qui ligotaient l'hélice. Spécialiste de l'archéologie sous-marine, Dumas s'est émerveillé de la technique employée il y a de nombreux siècles par les anonymes bâtisseurs de monuments cyclopéens. Là encore, remarque-t-il, les monolithes sont taillés d'angles multiples et inégaux, emboîtés avec une si grande précision « qu'une lame de rasoir ne peut s'y glisser ».

Sur une île, au bord de l'eau, Frédéric Dumas découvre avec stupéfaction un énorme bloc de pierre « sculpté d'un serpent aux yeux saillants. C'est un cobra, un serpent à lunettes bien reconnaissable. Que vient faire dans ces montagnes, l'image de ce serpent des terres chaudes...? Mystère! », conclut le plongeur. Il convient d'ajouter que le cobra ou naja est inconnu en Amérique du Sud (1)! Et que l'énigme est donc encore beaucoup plus grande que ne le suppose l'archéologue français...

Dumas suit la piste qui le mène au lac « dont les eaux ont lentement submergé des murailles qui prolongent les constructions découvertes sur le rivage et qui remontent aux temps reculés de l'histoire précolombienne ».

L'expédition Cousteau peut constater aux abords des îles du Soleil et de la Lune « qui semblent avoir joué autrefois un rôle primordial dans la vie religieuse et dans la vie civile » des habitants du haut plateau au cœur duquel s'étend le lac Titikaka, que les Indiens n'inventent rien lorsqu'ils parlent, à travers les traditions, « de cités englouties »...

(1) Plusieurs espèces de serpents à lunettes vivent en Afrique et en Asie.

DEUXIÈME PARTIE

TIAHUANACO, LA « BAALBEK » SUD-AMÉRICAINNE

*Le haut plateau du lac Titikaka nourrit une
« énigme que l'on n'a pas encore déchif-
frée... »*

Sir Clement MARKHAM.

7

LE GRAND DÉLUGE ANDIN

*Après le Déluge, le Soleil posa ses premiers
rayons, avant tout autre lieu, sur la lagune du
Titikaka...*

(Annales incas.)

Le mythe des soleils et des âges géologiques

En arrivant en Amérique, les conquistadores, et en particulier les chroniqueurs qui se déplaçaient au gré des chevauchées épiques des découvreurs du Nouveau Monde, écoutèrent tous le même écho d'un terrible déluge. La tradition était générale, depuis les terres nordiques des Peaux-Rouges jusqu'aux possessions australes des Tehuelches de la Terre de Feu.

Dans son *Histoire de la culture péruvienne*, Atilio Sivirichi fait le bilan de ce mythe répandu à travers les deux

Amériques. L'auteur remarque que « les caractéristiques spéciales que le déluge y acquiert, confirment l'hypothèse d'un déluge non pas biblique mais provoqué par des cataclysmes géologiques ».

L'archéologue péruvienne Rébecca Carrion Cachot parle de « certains phénomènes qui bouleversèrent tout le continent et laissèrent des traces palpables de leur ampleur. Ces phénomènes, écrit-elle, coïncidèrent probablement avec l'exhaussement des Andes qui entraînèrent la conséquente immersion du littoral ». Des éruptions volcaniques accompagnées de séismes et de pluies torrentielles surprirent les vieux peuples qui vivaient alors, souligne l'investigatrice, « l'âge d'or d'une prospérité accréditée par le développement intensif des beaux-arts, spécialement d'une architecture monumentale qui n'eut pas de rivale aux siècles postérieurs ».

Le père Avila écouta les Indiens du Cuzco qui avaient souvenir de « cinq jours d'obscurité » pendant le déluge.

Toutes les versions des chroniqueurs de la conquête des Amériques coïncident dans le fait que le monde fut plongé dans les ténèbres après un déluge...

Une tradition zuni recueillie par G.W. James déclare que, « en dépit des avertissements de ceux d'en haut, leurs ancêtres du commencement des temps étaient très méchants, persévérant dans leurs péchés jusqu'à ce que le peuple des ombres décide de les effacer de la surface terrestre.

« Les deux grandes sources d'eau du monde furent ouvertes – le réservoir d'en haut d'où tombent les pluies et celui d'en bas qui alimente les sources, les ruisseaux et les fleuves. Les bondes ôtées, les pluies s'abattirent et les fleuves débordèrent jusqu'à ce que les Zunis comprissent que la colère des dieux les frappait. Ils se réfugièrent en hâte sur le sommet du Tai-yo-al-la-ne (le mont Tonnerre) où les plus jeunes pêcheurs et des méchants se moquèrent de la frayeur des autres, se refusant à croire que les flots du ciel et des profondeurs puissent monter les engloutir.

« Cependant, les eaux montaient lentement, de plus en plus haut et les rieurs eux-mêmes furent réduits au

silence... La peur envahit toutes les âmes. En vain, les grands prêtres des diverses confréries chantèrent, dansèrent et firent de la grande fumée en offrant des sacrifices. La colère de ceux d'en haut ne se calmait pas et le grand chef des prêtres décida de se retirer sur le plus haut sommet de la montagne sacrée pour y méditer et intercéder lui-même en faveur de son peuple. Quand il revint, il rapportait la réponse des dieux : ceux d'en haut ne se calmeraient que si on leur sacrifiait le plus beau des jeunes garçons et la plus ravissante des filles vierges. Ils seraient précipités dans les flots au cours d'une cérémonie propitiatoire.

« Tristement le peuple écouta puis discuta pour savoir qui choisir puisque le sacrifice était nécessaire. Un jeune homme fut trouvé aussi beau qu'un dieu : il était fort, radieux, aimé de tous. Il avait des traits délicats... Mais nul n'osait murmurer le nom de la plus belle bien que la pensée vint aux esprits de tous que l'élue ne pouvait être que la fille unique et bien-aimée de leur cacique. Celle-ci comprit, baissa la tête et alla prendre place à côté du jeune homme désigné.

« On habilla le couple des plus fins atours, on les orna de bijoux et de couronnes puis lentement le chant de mort monta vers le ciel. Le cacique les bénit tous deux en invoquant le pardon de ceux d'en haut puis il précipita lui-même ceux qui étaient dignes d'être sacrifiés aux dieux, dans les eaux bouillonnantes.

« Il n'était que temps... Déjà la multitude se serrait sur un minuscule plateau du sommet de la montagne que les flots cernaient. Aussitôt accompli le terrible sacrifice, les eaux se mirent à baisser, mais il fallut des jours et des semaines pour que la vallée soit complètement asséchée et que le peuple puisse la regagner.

« Quand ils se retournèrent pour contempler la cime sacrée, ils distinguèrent debout deux silhouettes et ils comprirent que ceux d'en haut avaient fait un signe. Le grand cacique les assura solennellement que ces deux images célestes étaient celles de sa fille et de son compagnon sacrifiés et dès lors les Zunis vécurent dans le bien et le respect des dieux ».

Les Iowas, tribu de Peaux-Rouges qui vivaient « dans

une île où naît le Soleil », d'après leurs croyances les plus reculées, en furent délogés par un déluge qui engloutit la plupart de leurs aïeux. Le Grand Esprit dut créer un nouveau couple d'où ils descendent.

La cosmogonie américaine fait une place prépondérante aux différents âges géologiques qui apparaissent divisés en « Soleils » comme le constate encore en 1881, le comte Charencey devant le Congrès des américanistes, à Madrid.

Le frère Toribio de Matolinia indique que les Mayas comptaient cinq âges ou Soleils :

– Nahui-Atl, le premier Soleil disparut sous les eaux qui noyèrent tous les gens. Selon une traduction du Codex Chimalpopoca traduit par l'abbé Bourbourg, « la durée de ce Soleil fut de six cent soixante-seize ans au bout desquels les hommes furent en un seul jour, transformés en poissons. Les montagnes disparurent sous l'eau qui demeura tranquille durant cinquante-deux printemps. »

– Nahui-Acelutl, le second Soleil tomba sur la Terre où il calcina jusqu'au dernier des habitants de l'Amérique Centrale.

– Nahui-Ehecatl, le troisième Soleil fut éclipsé par des ouragans qui déracinèrent les arbres et les montagnes, les projetant dans les airs. Les hommes furent alors convertis en singe Uzumatin.

– Nahui-Acatl, le cinquième Soleil – le nôtre – surgit après quinze années de ténèbres. Trois Mayas seulement survécurent, réfugiés à bord d'une pirogue...

Les Aztèques se souviennent de quatre Soleils :

– Ocelotonateich, le « Soleil des Ocelots » avec Tezcatlipoca, le dieu de l'Obscurité.

– Escatonatench, le « Soleil du Vent » sous le règne de Quetzalcoatl, dieu de l'Air venu de l'île Aztlan que certains assimilent – sans doute avec raison – à l'Atlantide.

– Quiauhtonatiuk, le « Soleil de Pluie » du dieu Tlaloc.

– Otonatiuc, le « Soleil d'Eau » avec la divinité aquatique Chalchiutligue.

D'après Pedrarias d'Avila, les Indiens de Santa Cruz, près du golfe d'Araba, savaient qu'un grand seigneur nommé Chiripa fit tomber du ciel la « grande pluie ».

Au Yucatan dans la province de Mérida et à Panama, un couple et ses enfants se sauvèrent du déluge dans une *canoë*.

Les Indiens caraïbes attribuaient la catastrophe à l'oiseau Ibis qui « retourna la Terre sens dessus dessous », formant un cercle de très hauts sommets où se réfugièrent quelques individus.

Les Arawaks attribuaient le déluge à trois grands Esprits : Mokanaima, Aimon-Kindi et Morerewana, qui se battant, déchaînèrent de terribles cataclysmes de feu et d'eau.

En Colombie, les Chibchas conservaient diverses croyances qui se rapportaient à des phénomènes plutoniques. Le plus important revenait à Chibchacum qui, pour punir les hommes, fit déborder les rios Sopo et Tibito, affluent du Tunza, formant un lac immense. Réfugiés sur les cimes andines, les gens implorèrent le dieu Bochica qui leur apparut sur un arc-en-ciel. De son bâton d'or, Bochica rompit le Tequendama pour que les eaux puissent s'écouler par la brèche. Et il condamna le Chibchacum à charger le monde sur son dos. C'est l'Atlas américain.

En Colombie encore, sur le mont des Géants, les géologues ont retrouvé des squelettes d'animaux préhistoriques qui, fuyant l'assaut des eaux, moururent à 3000 m d'altitude faute de pâturages.

Les Achaguas du Haut-Orénoque accusaient Catana le déluge d'avoir détruit tous les peuples et les animaux. Un grand lac subsista qui, peu à peu asséché, forme encore de nos jours la lagune Catana-Manoa.

En Equateur, le déluge tient une grande place également sous le nom de Hatun Tamiajunda Pachapag, « l'époque de la Grande Pluie » que les historiens du pays situent il y a quelque vingt mille ans. Ce cataclysme aurait été provoqué par l'éruption massive de tous les volcans de la « ceinture de feu du Pacifique » situés en Equateur, qui soufflèrent dans le ciel de gigantesques colonnes de vapeur brûlante. L'air saturé de nuages sombres et épais, retomba ensuite sous forme d'une pluie diluvienne, mortelle pour tout ce qui vivait. Les coulées de lave obstruèrent le cours des rios qui débordèrent, créant des lacs qui ne cessaient de s'élever. Porté par les eaux – ce qui lui

valut un nom qui intrigue tant d'américanistes aujourd'hui encore – apparut alors un messager à tête resplendissante, portant une longue barbe aussi blanche que sa tunique longue : *Viracocha*, qui apportait aux survivants du cataclysme le réconfort de la parole et des lois structurales pour rétablir l'ordre de la vie.

Antonio de la Calancha mentionne que l'on vénérât à Gonzamana, en Equateur, sous la conquête, une roche qui gardait les prétendues empreintes de Viracocha.

Parmi les survivants, figurent deux frères de la tribu des Cañaris, qui réussirent à escalader la cime du Huayñan, au-dessus de Tomebamba.

Ataurupaqui et Cusicayo furent aussi les deux seuls survivants de l'antique Quito qui échappèrent à la montée des eaux. Grimpés sur le mont Wakayñan, ils furent sauvés de la famine par deux *guacamayos*, des perroquets aux vives plumes qui leur apportaient des vivres en cachette et leur préparaient de la chicha de maïs. Ils s'éprirent des oiseaux qui, par amour, se transformèrent en deux très belles Indiennes. Celles-ci leur annoncèrent qu'elles étaient envoyées par Viracocha pour leur porter secours et en souvenir de ce miracle, les aborigènes de Cañaribamba adorent les perroquets aras. Ils déposaient aussi en offrande sur la cime du Wakayñan, des plumes de guacamayo et le père Cobo raconte qu'il put admirer un objet très ancien qui représentait deux de ces oiseaux perchés sur le haut d'une colonne de cuivre.

Au cours d'un séjour à Quito, j'ai écouté d'autres versions du déluge équatorien, perpétuées par le frère Marcos de Niza.

« En des temps très antiques eut lieu un naufrage général des hommes qui fut provoqué par un énorme serpent qu'un chasseur avait transpercé de flèches. Pour se venger, le serpent vomit une telle quantité d'eau que la terre entière en fut recouverte.

« Seuls, une femme nommée Pacha avec ses trois fils et leurs femmes se sauvèrent dans une caisse de bois qui s'éleva avec les eaux jusque sur la cime du volcan Pichincha qui domine la capitale de l'Equateur.

« Au bout de quelques jours, Pacha relâcha l'oiseau Ullaguanga, une sorte de corbeau des Andes, qui ne revint

pas car il était occupé à dévorer les cadavres des naufragés.

« Un second oiseau envoyé peu de temps après, rapporta dans son bec des feuilles vertes ce qui indiqua aux survivants que les eaux se retiraient... »

Chez les Guaranis, le déluge est nommé Iporo.

Pour les Tupis, le responsable de la catastrophe serait un puissant mage, Irinmaje qui, voulant éteindre le feu mis à la terre par Monan, le créateur, répandit l'inondation.

Les Indiens Gez du Brésil considéraient le déluge comme l'œuvre d'Anatiwa, un esprit maléfique auquel échappèrent quelques privilégiés qu'une poule d'eau guida jusque sur le pic Saracura. Elle leur apporta ensuite dans son bec, la terre nécessaire à leurs cultures.

Lord Kingsborough a rappelé que la vue des gigantesques dépôts de coquillages marins qui jonchent les pics des cordillères, mêlés d'os humains, a pu inspirer aux Indiens l'idée d'un cataclysme qui aurait amené la destruction de la vie.

Les Araucans attribuaient l'inondation diluvienne à la « guerre que se livrèrent deux gigantesques serpents ». L'un gîtait dans les grottes du mont Ten-Ten, une cime sacrée. L'autre dans les bas-fonds de Caicai-Vilu. Le Ten-Ten prévint les Indiens que la mer allait s'extravaser. Mais les Araucans n'en crurent rien. Ou bien, ils pensèrent que les uns se convertiraient en poissons, les autres en baleines, en thons, en poissons-épée, en *lisas* et en *robalos* et que le Ten-Ten leur apprendrait à nager. Mais le Caicai-Vilu, ennemi du Ten-Ten et des hommes, fit sortir la mer de son lit pour recouvrir la terre. Doués chacun d'une force monstrueuse, les deux serpents se battirent. Comme ni l'un ni l'autre ne parvenait à se débarrasser de son adversaire, Ten-Ten fit croître les cimes et Caicai-Vilu s'élever les eaux. Tous les hommes devinrent des êtres aquatiques jusqu'à ce qu'ils sacrifient un enfant aux flots qui aussitôt, s'abaissèrent.

Depuis cette époque, au Chili, beaucoup de tribus portent des noms de poissons, de baleines, de phoques, etc. Et il existe une cime chauve, comme calcinée, en souvenir de deux couples et de leurs enfants qui s'y trouvaient et qui furent, avec elle, soulevés jusqu'au ciel où ils « touchèrent le Soleil et se brûlèrent ».

Les Indiens du Chaco et de l'Argentine ont de nombreux mythes diluviens. En pleine nuit, pour échapper à l'inondation, les hommes, les ours, les autruches et les guanacos escaladèrent les montagnes. En chœur ils supplièrent le Soleil d'éclairer leur route pour qu'ils ne s'enlisent pas dans les lacs de boue. L'astre leur manda sa femme la Lune qui, marchant sous la pluie, tenait dans sa main un flambeau. Mais l'eau qui tombait drue refroidit sa lumière et c'est pour cette raison que la Lune éclaire à présent les Indiens d'un feu sans chaleur.

Quant aux Patagons, ils possèdent un héros, Kuarit, qui fut emporté par les eaux sur une île flottante.

Enfin, les Yaguanés accusent la Lune qui, tombant par mégarde dans la mer, la fit déborder. Seuls, les pêcheurs de l'île Cable survécurent au désastre.

Le fameux déluge de Tiahuanaco

Les anciens Péruviens, eux aussi, divisaient les temps géologiques en cinq périodes :

- Le Soleil de l'Eau diluvienne;
- Le Soleil de l'Air et des Ouragans;
- Le Soleil de Feu des volcans;
- Le Soleil de la Terre qui éclaira les migrations;
- Le Soleil d'or adoré par les Incas.

Le père Cristobal de Molina, *el Cuzqueño*, fut chargé par le vice-roi Francisco de Toledo de rédiger une *Relation sur l'origine, la vie et les coutumes des Incas, combien ils furent et leurs femmes, leurs lois, les guerres qu'ils eurent, les gens et les nations qu'ils conquièrent*. La plus grande partie de cet ouvrage monumental est malheureusement perdue. Mais en 1572, Cristobal de Molina écrivit *Rites et Fables des Incas*. J'y ai trouvé le récit complet de la tradition diluvienne au Pérou.

« Une fable représentant ce déluge, affirme le chroniqueur, fut peinte sur l'un des paños historiques des anciens Péruviens. »

Ces peintures sur étoffe montraient « la vie de Manco Capac qui fut le premier Inca dont ils commencèrent à se vanter, les Fils du Soleil et les rites de l'adoration solaire et la grande nouvelle du déluge ».

Molina dit que les Indiens racontaient qu'avant le cataclysme « les lamas, guanacos et autres animaux domestiques, se montrèrent singulièrement tristes. Jours et nuits sans manger, ils regardaient le ciel. Un berger qui s'en aperçut réunit ses six enfants et son bétail et les conduisit sur le plus haut *cerro* d'Ankasmarka d'où ils contemplèrent la pluie qui tombait interminablement. Les eaux s'élevaient sans cesse mais la montagne croissait d'autant. Et ces survivants du désastre purent repeupler la province ».

Les Indiens Kuyos de Pisac, dans la Vallée Sacrée de l'Urubamba, affirment être les descendants du berger des hauteurs de Calca qui demeurent dans leur esprit « l'arche de Noé » andine. De la vallée, on distingue les ruines d'une cité-oratoire que les survivants de ce déluge construisirent en souvenir.

Francisco de Avila note la même tristesse légendaire des bêtes des Andes, « jusqu'au débordement de la mer qui recouvrit la terre ». Un seul homme survécut sur la cime de Villacota dans la région de Huarochiri, non loin de Lima. Ailleurs, un couple se sauva dans la caisse d'un gros tambour. Quand les eaux demeurèrent étales, « le vent les rejeta vers Tiahuanaco, à soixante-dix lieues du Cuzco ».

J'ai aussi retrouvé la légende qui explique la disparition du « Paradis » perdu de l'Altiplano du Kollao, « détruit et submergé parce que les hommes désobéirent ».

« Auka, l'Esprit du Mal, suggéra aux Kollas d'escalader les Andes pour y cueillir la « Fleur de Feu ». S'ils y parvenaient, il leur promit « qu'ils auraient les mêmes pouvoirs que les dieux ». Mais les Apus veillaient du haut des cordillères et ils envoyèrent les Pumas mangeurs d'hommes, qui dévorèrent la plupart des Kollas. Le Soleil pleura si abondamment la mort de ses fils qu'il inonda de ses larmes toute la vallée. Les félins furent noyés tandis que se formait le lac Titikaka. »

C'est à Sarmiento de Gamboa que l'on doit de connaître le nom que les Indiens donnaient à ce déluge : « *Uni Pachacuti* » ce qui signifie « la destruction du monde par l'eau ». Ou encore « l'eau qui bouleversa la Terre ».

La tradition dit qu'il plut durant « soixante jours et autant de nuits » – vingt de plus que dans le déluge de la

Genèse – et que tout disparut. Cependant, « pour l'exemple des peuples à venir », on peut voir dans les ruines de Pukara, situées à dix lieues du lac sacré, les formes de ceux qui furent pétrifiés par Viracocha en mémoire de ce fait. « Et cela, avant que le dieu suprême ne crée une race de nouvelles gens, ceux du second âge après le déluge. »

A Tiahuanaco qu'il visita en 1574 et dans toute la province de Chuquisaca qu'il parcourut, le père José de Acosta entendit la même version. « Il n'est question dans cette province, rapporte-t-il, que du déluge sans que l'on puisse déterminer si celui-ci est le déluge universel contenu dans la Divine Ecriture ou quelque inondation particulière à la région qu'habitent les Indiens. Moi, note Acosta, je suis du côté de ceux qui pensent que les restes et les marques de ce déluge ne sont pas du déluge de Noé mais d'un autre, comme celui que raconte Platon ou celui que chantent les poètes de Deucalion. »

Antonio de la Calancha est le plus prolix des missionnaires de la conquête lorsqu'il parle du déluge dans la célèbre *Coronica Moralizada de l'ordre de San Augustin du Pérou*. Recensé dans le premier volume, le récit nous apprend que « les Indiens disaient que le dieu qui avait créé le monde et qu'ils appelaient Pachayachachic (le Maître Invisible) fut déconsidéré par les hommes qui adoraient les eaux, les sources, les montagnes, les rochers parce qu'ils ne firent pas plus de cas du créateur.

« Pachayachachic souffrit beaucoup d'un tel affront. Il châtia l'injure de ses rayons brûlants. Mais ce châtiment ne freinant pas leur iniquité, il s'irrita tout à fait et déversa sur eux une si grande quantité de pluie et une telle quantité d'eau qu'il les noya tous à l'exception de quelques-uns non coupables, à qui le dieu permit d'atteindre les très hauts arbres et les cimes qui couronnaient les montagnes où ils se cachèrent dans des grottes et des cavernes.

« Quand la pluie cessa, il leur dit de sortir et d'aller peupler la terre où ils vivraient allègres et heureux. Ceux-là furent à leur tour reconnaissants aux monts, aux grottes et aux autres cachettes qu'ils commencèrent à adorer. Et leurs fils les vénérèrent, faisant à chaque chose une idole et une *huaca*.

« Voilà l'origine, selon Calancha, de tant de multitudes d'adoratoires et de huacas où furent enterrés les premiers progéniteurs de chaque famille. Mais le dieu se fâcha à nouveau et convertit tous les maîtres de ces adoratoires en pierres dures, comme des endurcis que ni les rayons de feu ni les grands déluges d'eau n'avaient pu convaincre. »

Antonio de la Calancha nous apprend encore que jusqu'alors le Pachayachachic n'avait pas créé le Soleil, la Lune et les Etoiles et qu'il fit tout cela « à Tiahuanaco et dans la lagune de Titikaka ».

Quelques détails pittoresques nous sont apportés par Lopez de Gomara. « Les hommes qui se réfugièrent dans certaines cavernes des très hautes *sierras*, dit-il, bouchèrent les issues de ces abris de façon que les pluies n'y puissent entrer. Ils mirent à l'intérieur beaucoup de réserves et d'animaux.

« Quand ils n'entendirent plus tomber la pluie, ils jetèrent deux chiens dehors. Ceux-ci revinrent sales et mouillés. Les hommes comprirent que les eaux ne baignaient pas encore. Ensuite, ils jetèrent d'autres chiens qui revinrent boueux mais secs, ce qui leur indiqua que les pluies avaient enfin cessé et ils sortirent de leurs refuges pour repeupler la terre.

« Ils eurent beaucoup de travail et de gêne à le faire, ajoute le chroniqueur », à cause des grandes et nombreuses couleuvres qui naquirent de la vase diluvienne. Ils parvinrent à les tuer toutes mais ils croient toujours à la fin du monde. Après une grande sécheresse, « le Soleil, la Lune qu'ils adorent se perdront car le déluge n'en était que l'annonce ».

Anello de Oliva mentionne qu'après le Pachacuti Uno, apparurent de mystérieuses peuplades sur la côte de Pirua. Tumbé, le principal cacique, laissa deux fils dont l'aîné Quitumbe fit construire des balsas pour se diriger vers le sud. Ce navigateur aurait fondé Pachacamac, l'immense ville morte située quelques kilomètres au-dessous de Lima. Cataya, le second fils, lutta contre les gigantesques barbares.

Les traditions urus, qui se donnent pour le plus vieux peuple de l'Altiplano du Kollao, font allusion à un passé

opèrent » quand leurs ancêtres habitaient la terre ferme... Un châtement divin les frappa d'un déluge qui les obligea désormais à vivre sur le lac Titikaka ».

Pendant le déluge, rapporte le père Cobó, le Soleil se cacha sous un rocher de l'île Titikaka, en compagnie de quelques hommes qu'il voulut protéger. Entre ceux-ci se trouvait Manco Capac.

Le souvenir d'un déluge américain se retrouve également en Amazonie. Les Indiens du haut Napo racontent à leurs enfants, le soir à la veillée, dans la hutte enfumée par les torches de résine, qu'une terrible inondation provoquée par l'occlusion du cours du fleuve, forma une vaste mer intérieure où disparut l'arbre sacré Sumaco, qui était le plus élevé de la forêt vierge.

Les Paumaris qui campent sur les rives du rio Purus, affluent de l'Amazone, se rappellent une gigantesque trombe d'eau qui descendit des montagnes et fit périr l'humanité. Seuls les Paumaris en réchappèrent parce que la tribu a pour coutume de vivre constamment sur l'eau, à bord de grands radeaux de balsa qui s'élevèrent avec le courant.

Les Maynas du rio Marañon prétendent descendre d'un seul couple qui se sauva du déluge en grimpant aux branches d'un haut zapotillier.

Les Indiens Yungas de Bolivie, établis de longue date dans les chaudes vallées au pied des cordillères, ont eux aussi un mythe diluvien. Les dieux avaient défendu aux Yungas de faire brûler les forêts qui tapissaient le flanc des montagnes. Mais recherchant les rares terres fertiles, ils désobéirent... L'épaisse fumée qui couronna le fantastique incendie couvrit les cimes de l'Illimani et du Mururata. A la demande de Viracocha, le dieu Kon déchaîna pendant plusieurs jours une pluie torrentielle qui détruisit les cultures, fit s'écrouler les huttes comme château de cartes, effaça les chemins et rendit impossible toute communication avec le haut plateau.

Dans ses *Mémoires*, Montesinos stipule que « tous les anciens peuples et rois du Pérou antédiluvien disparurent avec de merveilleuses civilisations et que la vie ne revint que cinq cents ans après le terrible cataclysme ».

Une déglaciation subite?

Aux environs de Lima, j'ai fait une curieuse découverte, sur les premières hauteurs qui s'élèvent à la sortie des ruines d'antiques villes mortes, à Cajamarquilla et à Nieveria : des empreintes de pieds d'enfants et d'adultes qui, fuyant peut-être le fameux « déluge », pataugèrent dans la boue fraîche avant que celle-ci ne se solidifie comme de la pierre...

De même, à une trentaine de kilomètres au sud de Lima, j'ai constaté des traces absolument caractéristiques d'un changement de niveau du sol primitif dans l'immense cité des sables de Pachacamac où de nombreuses constructions précolombiennes et de magnifiques ouvrages hydrauliques sont de nos jours enterrés profondément. Par endroits, j'ai vu des murs coupés en deux à l'horizontale, la partie supérieure restant « suspendue » en l'air à trois mètres environ au-dessus de la partie inférieure affaissée.

Carlos Neuenschwander estime que l'allusion légendaire au déluge et à ses calamités « se réfère clairement aux périodes de glaciation et à des inondations successives qui en furent le résultat ».

Il est évident que, sur le toit des Andes, tout tend à prouver la nature volcanique de l'une des régions peuplées les plus élevées du monde. On n'en trouve l'équivalent qu'au Tibet.

Des Indiens Aymaras m'ont enseigné, à une lieue de La Paz, les marques d'une inoubliable catastrophe qui détruisit leur village au début de notre siècle. Le sol s'affaissa si brusquement que tous les habitants furent ensevelis sous leurs chaumières. Seul survivant, le curé en perdit la parole et ne put expliquer que par signes l'épouvantable vision de cauchemar dont il était le dernier témoin.

J'ai vu à l'ouest du rio Desaguadero des carrières où gisent énormément de blocs de pierre arrachés à la colline voisine. Ces blocs avaient été déjà découpés dans la roche et en partie ébauchés. Un tel chaos dut se produire d'une façon imprévisible pour les tailleurs de

Pierre millénaires. Dans un ouvrage publié en 1893, Modesto Basadre l'un des meilleurs géographes du Pérou exprima sa conviction que « l'abandon précipité de cette carrière fut provoqué par la brutale rupture du détroit de Tiquina. Les eaux folles du lac s'engouffrèrent alors avec violence dans la faille produite, inondant toute la contrée de Wiñay-Marka. Le rio Desaguadero prit naissance au cours de ce cataclysme et il coupa soudain la voie de communication qui existait entre la carrière et la fameuse cité mégalithique aujourd'hui connue sous le nom de Tiahuanaco ».

On voit un peu partout autour du lac Titikaka des vestiges de chaussées effondrées ou qui disparaissent d'un coup, probablement sous terre. Le père Lizarraga a décrit une certaine extension dallée tout autour du lac que recoupait un chemin rectiligne avec, par endroits, des *ojos llanos* où courait l'eau.

Comme autre preuve de ce phénomène dantesque qui fractura les Andes et précipita les eaux, Posnansky donne la grande gorge ouverte entre le *nevado* Illimani et la Cordillère de Araca, par où passent actuellement plusieurs des rios du département de La Paz. Ce savant croit ensuite à un second épanchement de la formidable masse d'eau qui couvrait l'Altiplano et qui se produisit à la suite d'une surélévation postérieure du sol, dans la partie qu'occupe de nos jours, le bassin du Titikaka.

Posnansky suppose que les eaux s'écoulèrent par Paria Lipez et Atacama, où l'on peut retrouver les traces de ce phénomène. Mais il pense que le lac était alors beaucoup plus petit et que les Kollas construisirent sur ses rives des villes magnifiques avec de grandioses édifices de pierre taillée. Cela « à une époque très antérieure à Tiahuanaco et même aux civilisations de l'ancienne Egypte, de Chaldée, de Chine et de l'Inde ». Les vestiges repérés sous le lac par des plongeurs, des hommes-grenouilles et l'expédition Cousteau appartiendraient à ces lointaines époques...

Si l'on met en doute les traditions conservées par les Aymaras du lac sacré, ils vous emmènent dans leur champ d'*oca* ou de *cañihua*. Avec l'antique *chaklla* de bois copiée des temps précolombiens ils retournent un coin de terre. A moins d'un mètre de profondeur, j'ai vu

apparaître un mélange confus d'ossements humains et de poteries émietées par une force de destruction colossale!

Mais j'ai vu autre chose de plus effrayant encore. Tout au long d'une ligne ininterrompue sur *plus de cent kilomètres*, striant les contreforts de la Cordillère, au pied des montagnes de l'Altiplano du Kollao, s'étirent les marques nettement superposées de l'ancien étiage des eaux, comme si celles-ci s'étaient *égouttées par paliers progressifs*.

A Yanaque, j'ai suivi une muraille qui court au bord du lac et qui s'étend sur un kilomètre. C'est une vieille digue de protection construite par les Kollas. On m'a dit que les Indiens pourraient me montrer dans une vallée bolivienne des vestiges « de quais maritimes ».

On sait que le lac Titikaka n'a cessé de varier de niveau après chaque glaciation. Il a continué de le faire pendant l'époque historique. Après avoir perdu énormément de terrain, il semble qu'il remonte très lentement depuis le début du siècle.

Pour les géographes sud-américains, il n'y a qu'une manière d'expliquer l'engloutissement des multiples cités qui gisent au fond du lac sacré. Elles furent construites dans une dépression, à *moindre altitude que la monumentale Porte du Soleil de Tiahuanaco* et que les murailles et les anthropolithes qui se dressent, solitaires, sur le haut plateau. En plissant brutalement la Cordillère, un monumental séisme emmagasina dans une immense cuvette la plus haute mer intérieure du globe. La cause du cataclysme peut avoir été *une déglaciation subite des sommets enneigés*, qui provoqua l'élévation rapide des eaux.

Mais des eaux salines! Au point qu'en juin 1970, le dernier rapport en date d'une mission française d'études concernant l'utilisation du lac Titikaka pour l'industrialisation ou l'irrigation des terres incultes du haut plateau, apporta des résultats négatifs. Les eaux du lac sacré des Incas, sont de nos jours encore, *trop chargées en sel!*

Cette énigme a inquiété bon nombre de savants, depuis les travaux d'Antonio Raimondi au siècle dernier.

Le Dr Emilio Romero s'est prononcé pour qu'à l'origine, le Titikaka n'ait pas été seulement « un grand lac d'altitude », mais – le plus élevé du monde – un « *océan intérieur* »...

LA MECQUE DU DIEU GUANACO... ET DES MORTS ASSIS

*L'Inca lui dit : Tiay, guanaco! ce qui signifie
« Assieds-toi et repose-toi, guanaco »... et le
nom resta à la ville.*

Bernabé COBO,
(Historia del Nuevo Mundo)

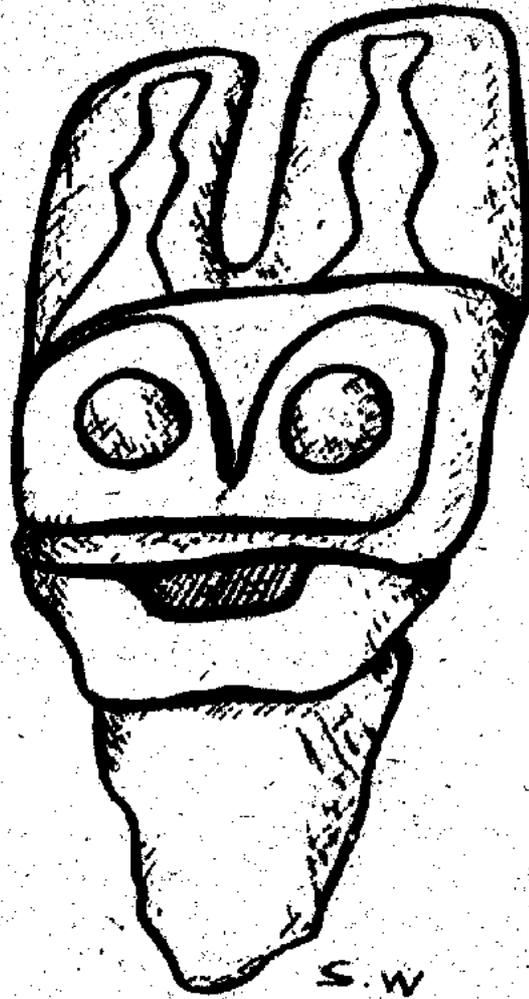
Le repos du Guanaco

Je ne connais pas d'américaniste qui ne se montre intrigué par le nom de la mystérieuse métropole précolumbienne de l'Altiplano du lac Titikaka. Et qui n'en cherche la signification véritable.

Au XII^e siècle, après on ne sait combien de centaines d'années de silence et d'oubli, l'Inca Mayta Capac redécouvre les palais, les temples, les statues monolithes des dieux de la grandiose ville morte du haut plateau. A 4000 m d'altitude, Tiahuanaco gît abandonnée par les eaux lacustres en régression... Mais la vieille cité préincaïque ne porte sans doute pas encore ce nom.

Cette époque marque l'expansion quechua à l'est du Cuzco. Sans doute la visite de Mayta Capac vaut-elle à Tiahuanaco le seul nom historique qu'on lui connaisse. A moins qu'il ne soit plus récent encore et qu'il n'ait été donné par les conquistadores de Pizarro à la *Tierra huanaco*, en espagnol la « terre des guanacos »...

Cependant, la tradition perpétuée par tous les manuels d'histoire incaïque repose sur l'exceptionnelle invite faite par ledit Inca à un méritoire *chaski*, l'un des transporteurs de nouvelles qui, par un ingénieux système de relais



Le Dieu Titi-Guanaco
« Tête clouée » en pierre
Wankarani – Bolivie

prévu à l'avance, parcouraient tout l'Empire au pas de course. Celui-ci parti de Quito accomplit une longue randonnée dans le temps le plus bref qu'on ait jamais vu. Quand il parvint aux portes de la cité mégalithique, Mayta Capac, admiratif, autorisa le recordman qui était un Cañari de l'Equateur à s'asseoir en sa présence. Cet insigne honneur était d'habitude réservé aux princes incas et aux dignitaires.

Le texte fidèle de cette geste incaïque a été consigné par le père Bernabé Cobo : « Les habitants de Tiahuanaco racontent que la ville s'appelle ainsi parce que l'Inca s'y trouvait lorsqu'un courrier y arriva avec une extraordi-

naire rapidité. Sachant cela, l'Inca voulut l'honorer en le comparant à un guanaco, un animal de la région qui court très vite... » Et Cobo d'affirmer que dès lors, « la ville garda le nom de Tiahuanaco ».

Avant toute chose, il me parut indispensable de chercher dans la linguistique les racines d'un nom qui ne cesse depuis quatre cents ans de susciter les plus vives controverses. Je ne fus pas longue à trouver évident qu'il existât un lien étroit entre le nom de la cité en ruine et celui du guanaco, cet animal américain qui fut à la base même des civilisations et de l'économie des peuples d'altitude. Sans cet auchénie, toute vie humaine eût été impossible dans les Andes.

En quechua, l'idiome parlé par les Incas du Cuzco – donc par Mayta Capac, le verbe *Tiay* traduit l'action de s'asseoir, en y jouxtant l'idée de « résidence fixe » ou « d'état permanent ». Diego Aguilar y Cordoba fait de Tiahuanaco « le lieu où vit le guanaco ».

A Copacabana, j'ai entendu prononcer le nom de *Titi Wanako*, que l'on m'a traduit par « la cité du guanaco d'étain », qui aurait été l'emblème des Kollas-Aymaras « en souvenir du lama blanc, le premier animal réchappé du déluge ». N'oublions pas que les plus anciens occupants des rives lacustres étaient de primitifs bergers qui adoraient un guanaco ou lama blanc totémique.

En 1839, lors d'excavations pratiquées dans la terrasse de l'Akapana de Tiahuanaco, on retrouva beaucoup d'encensoirs de grande taille – environ quarante centimètres – en forme de lama. Les grands prêtres kollas du Soleil s'en servaient pour célébrer les rites cosmogoniques. Des cendres de résine brûlée étaient contenues dans la cavité creusée sur le dos de l'animal utilisé comme brûle-parfum. La fumée sortait par la gueule et les fosses nasales.

J'ai vu des poteries tiahuanacoïdes peintes d'un très curieux « signe de croix » fait de quatre guanacos blancs, aux cous entrecroisés. Ces poteries, m'a-t-on dit, étaient utilisées pour les sacrifices au Soleil.

Lors d'un voyage à Puno, j'ai eu connaissance d'une très vieille tradition, rapportée par Moisés Fuentes Ibañez, un habitant de la ville. Aux temps révolus, m'apprit-il, il

existait sur l'Altiplano du lac sacré, « un grand centre où l'on soumettait les jeunes hommes à une épreuve sportive particulièrement difficile. Une sorte de marathon avait lieu qui permettait de choisir le meilleur parmi les plus agiles. Afin de les sélectionner, autant pour leur valeur que pour leur résistance physique, on lâchait cinq vigognes – les plus petits et rapides des auchénies – que les jeunes gens devaient rattraper à la course. Très rares étaient ceux qui réussissaient un tel exploit, car la vigogne, légère comme le vent, procède par bonds aériens très allongés. Les gagnants étaient traités ensuite comme des demi-dieux. Ils devenaient les messagers attitrés des Mallkus. »

Plus tard, les meilleurs chaskis de l'Empire incaïque du Tahuantinsuyo étaient également choisis de cette manière.

Je crois avoir retrouvé l'origine de cette coutume. Dans une légende aymara, apparaît un couple formé par Viracocha et Kollana. L'un de leurs deux fils prend le nom d'*Inca Huanaco* « pour son habileté à escalader les montagnes et à parcourir d'énormes distances avec l'extrême agilité de cet animal ».

Dans la mémoire des vieux Kollas, ce fils de Viracocha fut le « premier Inca qui ait réussi la domestication de l'espèce et qui réunit d'énormes troupeaux d'auchénies dans la verte vallée de Chitapampa », au pied de l'Altiplano.

L'archéologue Toto Guirato dit que « Viracocha le Soleil envoya sur le haut plateau où paissaient les guanacos sacrés, deux jeunes frère et sœur d'ascendance astrale, avec mission de veiller sur la paix dans les Andes ».

Cunéo Vidal compare Manco Capac à Sésostris. « Comme Sésostris investi d'une mission providentielle, Manco partit avec les lamas sacrés... »

Incas et guanacos du culte furent traités avec les égards dus aux personnages de lignée divine. Les uns et les autres portaient le titre honorifique de *Tupa*.

Le *Tupa Huanaco*, soit « le précieux guanaco » ou encore le guanaco « rendu digne », était revêtu de fins tissages aux brillantes couleurs, et d'oreilles d'or pour la grande fête solaire du Raymi, donnée au Cuzco.

Le culte du lama cosmogonique

Dans son dictionnaire aymara, Bertonio indique que Tia veut dire « à l'origine » ou « à côté de ». Il y ajoute le sens de « fin ou bout du monde ». Et même, pour Tiahuanaco, « le premier guanaco dont l'origine est céleste ».

Un savant bolivien, Léo Pucher de Kroll compare la cosmogonie aymara au sabéisme chaldéen. « Tout ce qui vivait sur la terre, explique-t-il, vivait aussi dans l'immense voûte céleste. Les anciens peuples du lac sacré déchiffraient leur credo d'un monde lointain dans la cosmogonie nocturne ».

Les astronomes précolombiens lisaient dans le ciel des Andes l'origine et le destin des peuples. Ils connaissaient douze constellations qui représentaient la faune sud-américaine. Ils voyaient dans les étoiles, les progéniteurs de tous les animaux et de tous les oiseaux.

La constellation que les Kollas vénéraient le plus était celle d'Urcuchillay – la Lyre – où ils apercevaient « le premier lama qu'il y avait eu dans le ciel et qui prit d'eux beaucoup plus de soin que de tous les autres Indiens ».

Pucher de Kroll a passé d'interminables nuits sur l'Altiplano, devisant avec les gardiens de lamas auprès du maigre feu de crottes d'auchénies. Et il fit une constatation prodigieuse : à l'aurore juste avant de s'éloigner vers le sud-ouest, « les lamas du zodiaque et leurs petits s'approchent du zénith, *exactement au-dessus de la Porte du Soleil...* »

En définitive, à la lumière de tout ce que j'ai lu, entendu et vu concernant Tiahuanaco, je ne pense pas me tromper en estimant que la ville fut d'abord un relais sur le passage des caravaniers kollas, poussant devant eux leurs grands troupeaux de lamas en transhumance.

La marche du lama est si lente – l'animal ne parcourt pas plus de vingt kilomètres en une journée – qu'aujourd'hui encore, si l'on rencontre des *llameros* du Cuzco qui, par le Chemin royal des Incas, se dirigent vers La Paz avec des marchandises de troc, ils font un arrêt aussi obligatoire que traditionnel à Tiahuanaco. Il est donc fort probable que servant de lieu d'étape aux caravanes

d'auchénies, Tiahuanaco fût pourvu d'étables qui, peu à peu devinrent le gîte de guanacos sacrés. Une partie au moins de l'antique cité dut être consacrée à leur élevage.

La cité des pierres levées...

Toutefois, certains linguistes font des réserves quant à l'explication éthymologique de Tiahuanaco qu'ils analysent à partir d'autres éléments.

En 1882, par exemple, Théodore Bess traduisit Tia par « rive ou bord ». Et *huañaco*, participe passé du verbe aymara « sécher ». Mais le *ñ* est douteux, et contesté par les partisans de la cité du repos des guanacos. Si Bess est dans le vrai malgré tout, Tiahuanaco deviendrait en ce cas la « rive sèche » par rapport et opposition aux marécages de Chucuito, au nord-ouest du lac et des ruines.

Belisario Cano, l'un des plus sérieux biographes du Kollao, écrit *Tiha Huana Cota*, c'est-à-dire « le lieu où s'est asséché le lac ».

Monseigneur Miguel de los Santos Taborga en fait *Tia-I-Huanabko*, « le pays sous l'eau du dieu omnipotent ». Tandis que Carlos Bravo en 1892 interprète *Intiwa-Wan-Hake* comme « la ville éternelle des Hommes-Soleil ».

Anello Oliva propose comme orthographe *Tiyay Uanaco*, cité fondée par Huyustus qui domine le monde, sur les ruines d'une très ancienne cité nommée Chucara, où vivaient des hommes géants, grands architectes et grands artistes dont les plus merveilleux monuments gisaient sous terre.

Dans une monographie détaillée de Tiahuanaco, Rigoberto Paredes présente une autre version tout aussi valable. D'après lui, il faut décomposer le nom à partir de *Tihuana*, ou « pierre levée » qui correspond, il faut le souligner, à l'exacte prononciation des Aymaras du lac sacré, du côté bolivien. Aucun d'eux en effet ne prononce Tiahuanaco mais Tiwanaco ainsi que l'écrivent certains américanistes bien renseignés. De plus, les pierres levées abondent en Bolivie et sur toute l'extension de l'Altiplano, particulièrement autour de l'antique métropole.

Quand à *co*, c'est l'eau, comme dans Kollao qui est la « région née de l'eau ».

En résumé, une ville sainte où l'on dressait des pierres levées en guise d'autel autour de « l'eau divine ». Le Titikaka n'est-il pas comme le note Victor Larco Herrera « le lieu de la création des premiers hommes des Andes » ?

Le même sentiment inspire l'historien Luis E. Valcarcel quand il analyse le nom de Tiahuanaco. *Ti*, c'est la réunion, l'ensemble; *wā*, la terre; *na*, « où se fait »; *co*, l'eau. Soit au total : « l'endroit où se conjuguent la terre et l'eau », comme ce fut le cas au temps où le Titikaka baignait très probablement les fondations de la ville sacrée.

Alors que beaucoup d'historiens doutent de cette dernière éventualité (qui éclaircirait en grande partie l'énigme rattachée au transport, à longue distance et grande altitude, d'énormes monolithes), Elizabeth Della Santa cite un témoignage de la plus vive importance mais qui semble fort peu connu.

Il s'agit d'un texte de Garcilaso de la Vega relatif à l'aspect des édifices de Tiahuanaco au XVI^e siècle, après l'arrivée des conquistadores sur les lieux. Le chroniqueur reproduit une lettre que lui adressait en Espagne, le prêtre métis – comme Garcilaso – Diégo de Alcabala. On y peut lire que « dans la province du Kollao, entre autres, il y a une *antigualla* digne d'une immortelle mémoire. Elle est contiguë à la lagune nommée par les Espagnols Chucuito (le lac Titikaka). Il y a là quelques édifices grandissimes, entre lesquels se trouve un patio carré de quinze brasses d'une partie à l'autre, avec son enceinte... D'un côté du patio, il y a une salle de quarante-cinq pieds de long et vingt-deux de large, recouverte à la façon des pièces couvertes de paille que vous avez vues dans la Maison du Soleil au Cuzco. Le patio dont je parle avec ses parois, son sol, la salle, les portes et les seuils... tout cela est d'un seul morceau fait et taillé dans un rocher... et le toit de la salle qui de l'extérieur semble fait de paille mais est en pierre... parce que, pour qu'il paraisse en paille avec laquelle les Indiens couvrent leurs maisons, ils rayèrent la pierre comme avec un peigne ».

Diégo de Alcabala ne cache pas son admiration pour cette toiture jamais vue avant de préciser que « la lagune bat l'un des murs du patio ».

La lettre citée est vraisemblablement postérieure à 1560.

Felipe Cossio del Pomar suppose que « plusieurs idiomes indigènes composent le nom de Tiahuanaco » et il propose plusieurs interprétations qui sont « Homme de la côte sèche », « Peuple des Fils du Soleil », « Lumière naissante », « Ville Eternelle », « Fils de Tiki ou du Jaguar », « Pierre du Milieu », « Demeures souterraines », « Ville de l'Eau », etc.

... Ou des « Morts assis » ?

Pour sa part, l'historien Cunéo Vidal estime que Tiahuanaco fut le centre civil et religieux des « Aymaras archaïques ». Il voit une culture néo-aymara qui se serait développée en ces lieux puis scindée en plusieurs branches :

– Les Kollas qui s'établirent à Hatun-Kolla et dans l'île de Koati ou de la Lune.

– Les Lupakas, race créée par le dieu Kon à Copacabana, Chucuito et dans l'île Titikaka ou du Soleil.

– Les Quechuas, derniers-nés qui prirent leur essor au Cuzco avec Manco Capac, fils d'un grand chef de l'île du Soleil.

Cet auteur estime que *huanac* veut dire « celui qui sait ou qui voit », comme le guanaco, l'herbivore qui d'instinct guida l'homme sud-américain sur le haut plateau et lui enseigna à discerner racines et herbes sylvestres comestibles telles que la *quinoa*, la *cañihua*, le *camote* (patate douce), etc.

Les ancêtres furent à l'origine de la première forme de religion pratiquée dans les Andes. La croyance en une vie d'outre-tombe dans laquelle se prolongeait la vie matérielle, permettait « de ne pas séparer les vivants des morts », mais au contraire de resserrer les liens qui les unissaient.

« Rationnel et consolant, constate Cunéo Vidal, le culte

des morts se répète dans toutes les théogonies connues. » Partant de ce point de vue, l'auteur fait de Tiahuanaco la « nécropole sacrée » des *Morts Assis* (Tiac et huanac).

Comprises dans ce culte, les momies tutélaires des différentes castes et colonies de Tiahuanaco étaient pieusement conservées et vénérées dans l'enceinte monumentale de la Mecque du haut plateau. On sait que les grands personnages des cordillères prenaient une position « classique » à l'heure du trépas. On les asseyait sur une natte de roseau ou dans une corbeille tressée pour un repos éternel, ou bien dans l'attente de la résurrection promise (1)...

Les ancêtres glorieux des Kollas étaient les Kontatas, les créatures du dieu Kon, « sorte de dalai-lama des cordillères », dit Cunéo Vidal. Mais la ville fut attaquée par la puissante coalition des Lupakas du Desaguadero. Les palais furent rasés, les pyramides démantelées et, capturés selon l'usage, les Kontatas furent emmenés en exil chez les vainqueurs, à Copacabana.

Ainsi l'auteur explique-t-il l'énigme – sans autre solution proposée – qui entoure l'absence de momies à Tiahuanaco, si nombreuses dans les autres « cités mortes » précolombiennes.

« Fils de Lupi le Soleil, les Lupakas instaurèrent le culte solaire, source de vie, de lumière et de chaleur, incomparablement supérieur à celui des momies inertes et des fétiches accumulés dans l'hypogée des « Morts Assis... »

« Umbilicum Mundi » des Andes

Tout ce qui précède et que je viens de récapituler tend à éclaircir l'une des facettes obscures de l'énigme posée par Tiahuanaco, mais il en reste bien d'autres encore!

Si Tiahuanaco n'est que le dernier nom donné par un Inca à la cité mégalithique du Titikaka, comment s'appelait-elle auparavant?

La solution a été souvent cherchée dans les « relations » écrites lors de la découverte du lac sacré par les

(1) On a toutefois retrouvé des squelettes allongés.

mousquetaires espagnols de la conquête. Mais, ou bien ils sont muets à ce sujet, ou ils interrogent vainement les Indiens, ou encore ils n'accordent pas leurs opinions.

Le père Bernabé Cobo entend prononcer par de vieux Indiens Aymaras le nom de *Taypicala* emprunté « à la langue maternelle des naturels et qui veut dire « la pierre du milieu » parce que les Indiens du Kollao avaient pour opinion qu'elle était au centre du monde et que de là sortirent, après le déluge, les gens qui repeuplèrent la terre ».

La « pierre du milieu » c'est la pierre levée, l'obélisque, en un mot *le phallus qui engendra l'univers* et que l'on retrouve chez tous les anciens peuples du monde.

En 1631, le père Anello Oliva signale que l'on distinguait encore nettement à Tiahuanaco, la *tetrapartición* du monde en quatre segments, d'accord avec les points cardinaux, similaire à la cosmovision du temps des Incas parce que copiée par les monarques du Cuzco. L'archéologue bolivien Ponce Sangines remarque « qu'ainsi s'expliquerait la dénomination de Taypikala, équivalente à capitale ethnocentrique ».

Umbilicum Mundi des Andes, *Taypicala* aurait été détruite « six ans après le début du troisième Soleil », d'après la datation élaborée par Montesinos. Le cataclysme qui bouleversa le haut plateau « dura vingt heures » auxquelles le père Oliva additionne cinq jours de destruction complète.

Rien de cela n'étonne quand on a vu, le 31 mai 1970, le plus grand séisme de notre siècle ravager une partie du Pérou. A 15 h 23, toutes les montres et les horloges se sont arrêtées à des centaines de kilomètres à la ronde. En quarante-deux secondes, selon le rapport de l'Institut de géophysique de Huancayo, plus de cent secousses ont bouleversé un territoire aussi vaste que la Belgique, la Hollande et le Danemark réunis. Comme à Hiroshima après la bombe atomique, des villes entières ont totalement disparu : près de soixante mille morts, des milliers de blessés, quatre-vingt mille maisons détruites... un million d'Indiens et de métis errant, après avoir tout perdu, sous une mitraille de rochers et une pluie de boue, dans le labyrinthe des montagnes qui s'écroulent comme jeu de

quilles. Il n'existe pas une seule cime qui ne soit fendue! Cent soixante lagunes se sont vidées, déversées sur les vallées.. Il n'y a plus de chemin, le paysage est méconnaissable.

L'effondrement des glaciers a déclenché des nuages de scories jaunes, hauts de cinq cents mètres, qui stagnent encore un mois après la catastrophe, au-dessus d'un panorama d'horreur d'où émerge çà et là un arbre mort, tendu comme une main de noyé implorant le ciel. Aucun secours n'est possible. Les hélicoptères ne peuvent percer ces poussières épaisses...

Les vieux pêcheurs du Titikaka parlent encore, en Bolivie, de l'antique Wiñay-Marka, la « résidence du dieu Wanako », érigée par Huyustus et plusieurs fois détruite elle aussi par des éruptions volcaniques bien avant la découverte des Amériques.

Reconstruite autant de fois, la cité aurait été finalement saccagée par les barbares guerriers du Kari de Coquimbo. Wiñay-Marka, racontent-ils, était l'*Apu-Marka*, c'est-à-dire la « Cité des Dieux » andins, où vivaient les sorciers et les devins...

La « Cité du Soleil » de Chucara

Le fameux Quipucamayoc Katari soutint en son temps à l'abbé Bartolomé Cervantes de Chuquisaca, que le nom authentique de la métropole archaïque des Kollas fut Chucara. C'est un mot uru, croit-il, qui s'applique au Temple du Soleil. J'en ai trouvé la confirmation en feuilletant le dictionnaire uru confectionné par Toribio Polo et qui demeure l'un des très rares documents sur cet idiome aujourd'hui oublié.

J'ai découvert que Chucara eut sans doute d'étroits rapports avec un peuple lacustre adorateur du Soleil, qui serait venu des déserts d'Atacama, au Chili. En effet, le nom de Chucara ressemble étrangement à celui de Chungara qui est celui d'un lac situé à l'intérieur de la province chilienne de Arica. Sur ses bords, vivaient les Lican-antai ou anciens Acataméniens qui, d'après le grand archéolo-

gue Max Uhle, « seraient responsables de l'apogée culturelle de Tiahuanaco ».

Les Lican-antai en auraient chassé les Kollas à l'époque où fut érigée la merveilleuse Porte du Soleil.

L'archéologue péruvien George Muelle se montre du même avis. La « cité des dieux » kollas fut détruite, calcule-t-il, vers le II^e siècle par les Acataméniens.

C'est peut-être à cette date, ajoute-t-il, « qu'elle changea de nom et prit celui de *Tia-Huana-Cauri* ou montagne sacrée ».

Une nouvelle appellation qui vient s'ajouter à la liste que j'ai précédemment relevée...



Momie. Civilisation précolombienne. (Musée de l'homme.
Ph. Roger-Viollet.)



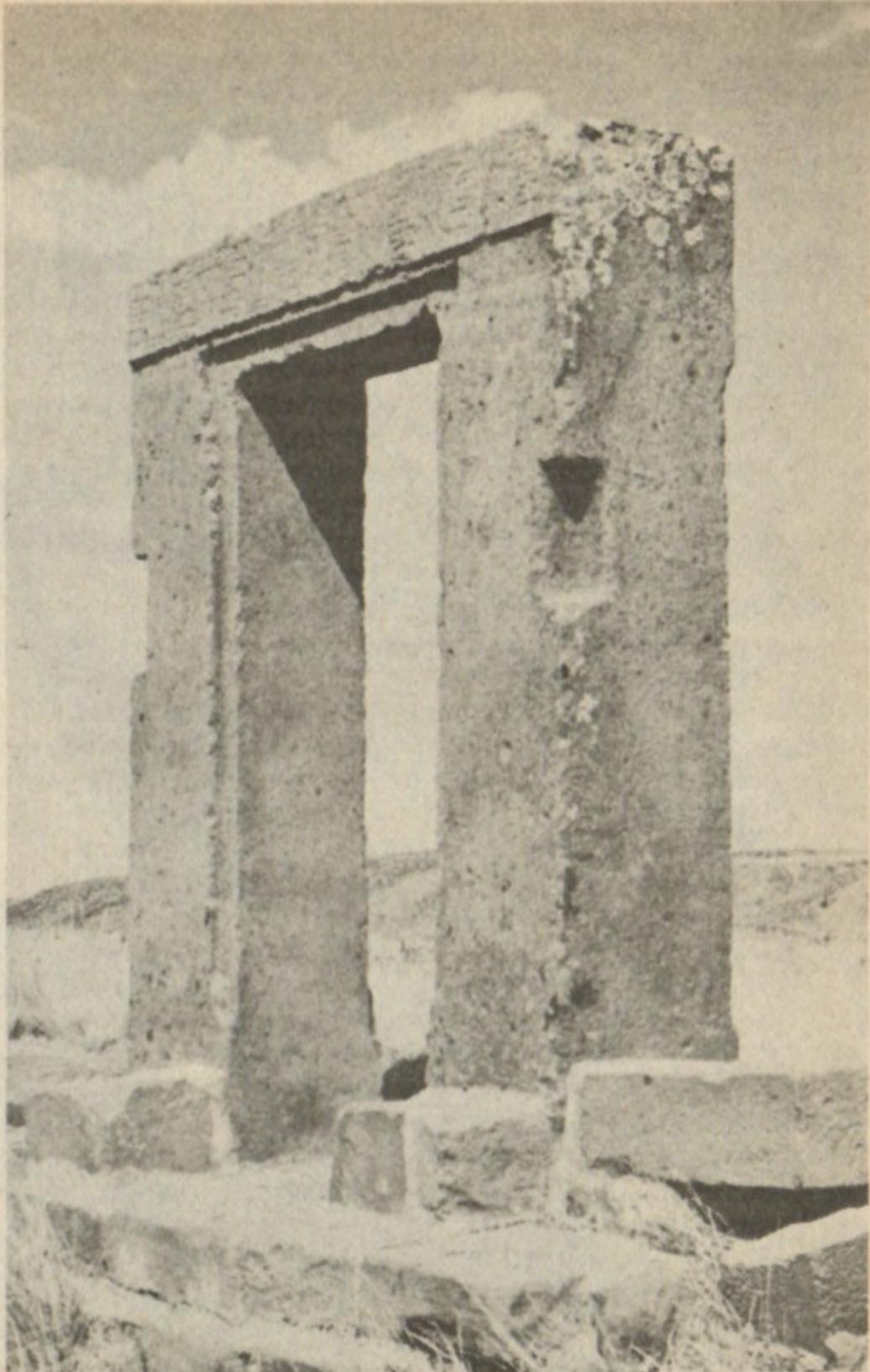
Monolithe dit du Frayle, à Tiahuanaco, sur le haut-plateau bolivien à près de 4000 m d'altitude (Cl. X.)



Monolithe « Kon Tiki », tel qu'il se présentait jusqu'en 1959 dans les ruines de Tiahuanaco. (Cl. X.)



Stèle monolithe « Ponce » du Kalasasaya, entièrement gravée de glyphes géométriques et indéchiffrables, Tiahuanaco. (Ph. Freddy Alberta Trigo-La Paz.)



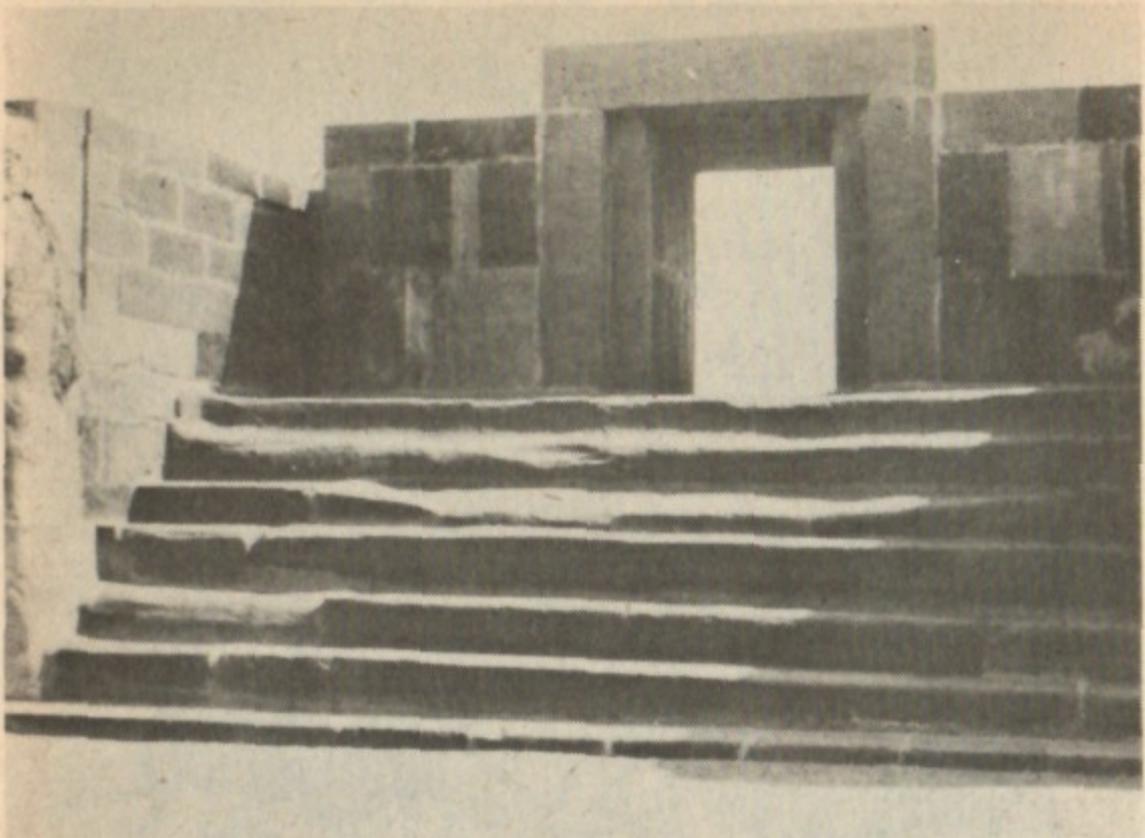
Porte de la Lune apparentée par les gravures symboliques du linteau à la fameuse « Porte du Soleil ». (Ph. Charles Lénars.)



Figurine en pierre représentant un bossu accroupi ou petit dieu
« Ekako ». Epoque classique. Tiahuanaco, Bolivie.



Scène rituelle de danse cynégétique triomphale du sanctuaire rupestre de Mazo-Cruz, Pérou. (Ph. Caretas-Lima.)



Escalier monolithique et portique d'entrée restaurés, du temple solaire du Kalasasaya. (Ph. J. Blot.)



Cavaliers des premiers âges sud-américains, à Kelkatani, Pérou. (Ph. Caretas-Lima.)



Un intrigant « Centaure » semble diriger un duel entre deux guerriers millénaires, en bordure d'un rio sinueux.
(Ph. Caretas-Lima. Pérou.)



« Huaco » en céramique reproduisant un visage aymara.
(Ph. Danièle Pellegrini.)



« Huaco » orné de la grecque scalaire, motif typique de l'antique culture Tiahuanaco.
(Coll. H. Bertrand.)



Extraordinaire idole en céramique découverte à Pomata, au Pérou. Incrustée de nombreux sarcophages miniatures en argent. (Ph. B Lelong.)

CINQ CIVILISATIONS SUPERPOSÉES

Dans la marée des siècles où les peuples passent comme des fantômes, la civilisation de Tiahuanaco fleurit sur l'Altiplano, il y a quelque douze mille ans...

RAOUL D'HARCOURT.

Des Titans géométriques

A 4 000 m au-dessus des vagues du Pacifique, juchés au sommet de cette « pyramide de géant » que dessine l'inhospitalière géographie de l'Empire du Soleil inca, sous le ciel le plus translucide du monde, les colosses de pierre de Tiahuanaco supportent les nues sur leurs têtes géométriques aux yeux morts et vides!

Enormes, abandonnés, dominateurs, hallucinants, ces dieux figés projettent leurs silhouettes démesurées sur un panorama dénudé, autant qu'inhumain...

L'histoire de ces titans anguleux, austères et ascétiques s'est égarée sur le chemin des siècles. Leur art raffiné – ignoré de leurs lointains parents déshérités de l'île de Pâques – témoigne d'une civilisation supérieure mystérieusement venue et disparue. Combien de centaines ou de milliers d'années s'écoulèrent-ils avant que Tiahuanaco ne parvienne à un si haut degré de culture, à cet art lithique si évolué? Combien de milliers d'hommes usèrent-ils leurs forces à tailler et à transporter autant de gigantesques monolithes? Qu'était donc cette Baalbek du haut plateau il y a trois ou quatre mille ans?

« Un territoire sacré dont la position fut déterminée par un accident, les augures, la fantaisie... », exprime

Ephraïm George Squier qui s'extasie devant de « stupéfiants et merveilleux vestiges aussi perfectionnés et admirables que ceux d'Assyrie, d'Égypte, de Grèce et de Rome ».

Pour Charles Wiener, « c'est le plus beau sanctuaire primitif du monde ». Tiahuanaco l'envoûte jusque dans « sa nudité, par sa poésie étrange et attachante ».

En 1910, Max Uhle y voit « les plus curieuses, les plus intéressantes, les plus majestueuses ruines d'Amérique ». D'après Markham, Tiahuanaco fut « la capitale culturelle, politique et religieuse d'un grand empire mégalithique paléo-quechua ».

Arnold Toynbee en fait un « monument qui surpasse tous ceux des âges de l'histoire andine » et Ibarra Grasso « l'une des plus belles œuvres de l'Amérique indigène ».

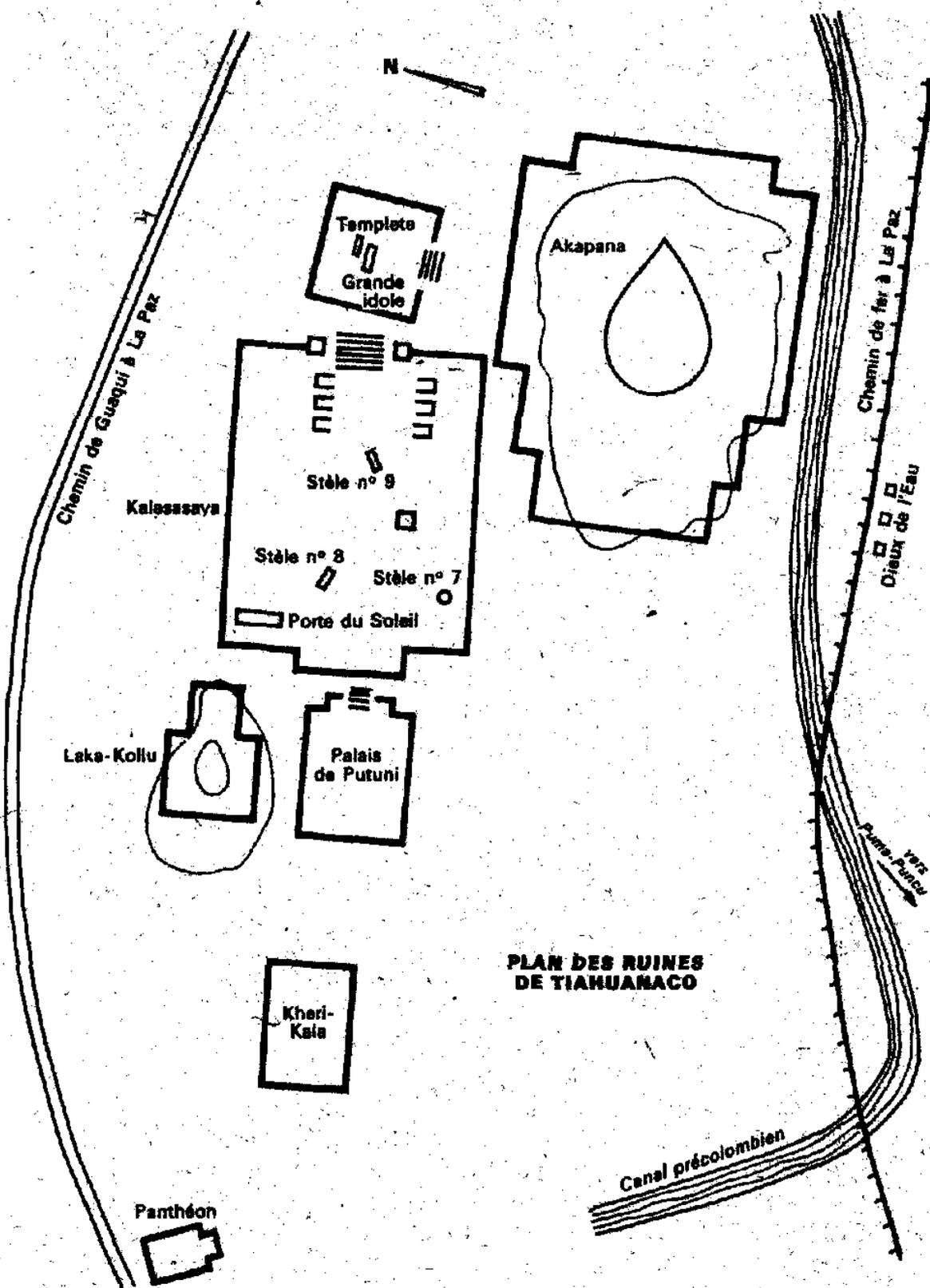
« L'apparence très archaïque de la Mecque indienne », frappe H. D. Disselhof qui croit y trouver le « rappel d'un âge fabuleux des géants ».

Julio-Cesar Tello, pionnier de l'archéologie péruvienne, contemplant la métropole du Kollao « a l'impression d'une vieille souche qui planta ses racines dans le Titikaka et de là, s'avança en diverses directions ».

Enfin – on ne peut citer que quelques opinions tant il y en eut d'exprimées durant les quatre siècles qui nous précèdent – Posnansky en fit « le berceau de l'homme américain... De Tiahuanaco étaient envoyés sur tout le continent des chefs et des colons qui avaient pour obligation de fonder des villes et d'y réunir les hordes dispersées... »

L'un des premiers à ressentir l'appel de l'étrange cité solitaire du haut plateau fut le frère Reginaldo de Lizaraga, visiteur des couvents de l'ordre de Santo Domingo entre 1587 et 1589 qui consigna dans un ouvrage – seulement édité en 1908 – que personne ne passe à Tiahuanaco qui ne soit curieux et ne l'aille voir.

Les tumulus artificiels de taille gigantesque, les portiques monolithes, les murailles cyclopéennes, les bas-reliefs géométriques et symboliques, de mystérieux souterrains prouvent un établissement prolongé. Pourtant, un fait insolite frappe les premiers enquêteurs. Confrontés avec les descendants des bâtisseurs inconnus – dont



PLAN DES RUINES DE TIWANACO

les derniers grands personnages parés d'or et richement vêtus les accueillirent, les conquistadores espagnols sont au comble de l'étonnement lorsqu'ils s'aperçoivent qu'aucun de ceux-ci ne sait leur dire le moindre mot au sujet de ces énormes vestiges!

L'un des chroniqueurs résume ainsi la réponse obtenue d'un Indien Aymara : « Des géants habitaient ici dans de superbes palais. Mais pour n'avoir pas tenu compte d'une prophétie qui leur annonçait le culte du Soleil, ils furent dévorés par ses rayons et leurs palais réduits en ruine... »

Plus troublants encore les on-dit selon lesquels les Incas qui furent les plus récents conquérants de Tiahuanaco quelques siècles avant l'arrivée des Européens, auraient trouvé la ville telle que ces derniers peuvent la contempler, en ruine au XVI^e siècle... Mille ans d'oubli ou davantage, qui sait, ensevelissaient peut-être Tiahuanaco lors de l'invasion des Incas sur l'Altiplano du Kollao. En effet, les Kollas ne surent leur fournir aucun renseignement sur les origines et l'âge de la monumentale ville morte.

Cieza de Léon, l'un des plus minutieux chroniqueurs de la conquête espagnole de l'Empire des Incas, remarque que les Annales du Tahuantinsuyo enregistrées dans la mémoire – et les cordelettes à nœuds – des plus vieux Quipucamayocs et des anciens Amautas, ne les mentionnent même pas! Cieza de Léon qui fut le premier explorateur européen de Tiahuanaco n'obtient lui aussi de son guide aymara, qu'une bribe de fable : « Tiahuanaco fut édifié avant le déluge, en une seule nuit par des géants inconnus... »

Mais il obtient davantage de renseignements quand il questionne les Indiens sur les temps incas. Ceux-ci, lui apprend-on, furent si frappés par les splendeurs de Tiahuanaco qu'ils résolurent de les prendre pour modèle et de les imiter dans tout l'Empire.

Mayta Capac, quatrième souverain de la dynastie de Cuzco, se serait inspiré des murailles monumentales de Tiahuanaco pour faire édifier, par des architectes kollas, les merveilleux temples du Cuzco et une partie des titanésques défenses de la forteresse de Sacsahuaman qui dominant l'ancienne capitale incaïque. Plusieurs de ces

monuments portaient même le nom de trois des architectes kollas, noms que l'on retrouve à Tiahuanaco.

On soupçonne Mayta Capac d'avoir voulu résider quelque temps dans la métropole des Kollas dont une certaine partie avait été épargnée par les outrages du temps. Il en caressa certainement l'idée et s'il ne la mit point à exécution, ce serait parce que les gens de la région lui auraient conté « qu'une grande partie d'entre eux l'avaient abandonnée à cause des cataclysmes géologiques ».

Ses guerriers lui auraient également rapporté que « les sorciers kollas employaient le suc d'herbes vénéneuses pour tacher et enlaidir la face et le corps de leurs ennemis ». Pris de peur, on dit que Mayta Capac ordonna la totale extermination de ces Borgia du Titikaka avant de s'en retourner au Cuzco.

Cinq villes mortes pêle-mêle

Tant d'énigmes posées depuis les temps préhistoriques par ces prodigieux vestiges « sans mémoire », ont créé à la longue, une « psychose » de Tiahuanaco comparable à la psychose de l'Atlantide... à laquelle s'ajoute de nos jours, la psychose de bâtisseurs « extra-terrestres »!

Certains visionnaires d'une science-fiction fort à la mode et rémunératrice beaucoup mieux que la science archéologique n'hésitent pas à placer Tiahuanaco non plus sous le signe – évident – du Soleil mais sous celui de Vénus... Vénus d'où seraient venus ses fondateurs, des cosmonautes voyageant à bord d'engins spatiaux dont ils voient les « pièces détachées » représentées sur le masque ou le corps des idoles.

Sans nier la possibilité que d'autres planètes que la nôtre soient habitées par des êtres doués d'une inexplicable force, il faut reconnaître qu'actuellement les seules certitudes valables dont disposent les investigateurs sérieux sont encore fournies par les fouilles archéologiques. Et en particulier, les excavations menées à bien depuis quelques années par le Centre d'investigations archéologiques de Tiahuanaco – le CIAT – sous la remarquable direction de Carlos Ponce Sangines, avec l'appui

des géologues Max Mille et Gérardo Mogrovejo Terrazas. Celles aussi réalisées dans toute la zone avoisinante par le Bolivien Ibarra Grasso. Fouilles qui ont permis de détecter cinq civilisations superposées aussi importantes qu'originales.

Cinq villes gisent ensevelies, superposées ou pêle-mêle avec des carcasses de toxodons, des mammifères ongulés d'un âge dit antédiluvien... Cinq villes dont on sait bien peu si ce n'est qu'elles finirent en apothéose, dominées par la plus illustre de ces mystérieuses civilisations.

L'étude des stratifications révèle que de longs siècles de splendeurs furent parfois coupés par de soudaines périodes de décadence puis jouirent de spectaculaires renaissances, exactement comme les civilisations raffinées qui se développèrent en Amérique centrale et au Mexique. Et tout aussi anonymes que les ruines de Uxmal, de Palenque, de Mitla, de Copan, de Chichén-Itzá et bien d'autres déjà retrouvées ou qui reposent encore sous l'océan vert des jungles tropicales...

Le problème des datations est d'autant plus confus que, dès la conquête, les missionnaires brouillèrent définitivement une piste que les Incas avaient préalablement embrouillée! Il suffit de lire les chroniques des premiers visiteurs de Tiahuanaco, les parchemins jaunis des paroisses, d'écouter les Indiens des villages... et de regarder.

Une destruction sacrilège

A perte de vue, les ruines gisent sur la steppe grise comme les vertèbres disloquées d'un monstre antédiluvien! Les déprédations subies par l'une des plus fantastiques « cités perdues » de l'antique monde sud-américain remontent aux premiers mois de la colonisation hispanique.

Le père Cobo raconte qu'on a extrait de Tiahuanaco « les pierres nécessaires pour édifier l'église catholique du bourg indigène », proche du gisement archéologique. Malgré le peu de moyens dont on disposait alors et la méconnaissance de toute science archéologique, Cobo décèle instantanément « le grand âge que doivent avoir ces ruines ». Il note que sous la multitude de pierres

taillées, « outre celles qui furent exhumées d'un édifice visible, le sol de tout ce campement est plan, uni et couvert d'herbe sans aucun signal de fractures ou d'effondrements récents. En quelque site que l'on creuse à plus d'une demi-lieue autour des ruines proprement dites, il est si plein de ces pierres travaillées que cela cause l'admiration, comme si une grande ville avait été ici enterrée ».

« La première fois que je visitai ces édifices, écrit Cobo en 1610, on en déterra un bloc taillé si grand qu'on me le montra. Je le mesurai. Il avait vingt pieds de long et quinze de large. Il était si poli et si lisse qu'on ne pourrait mieux faire. Parlant et discutant sur ce point avec le curé de Tiahuanaco, il me certifia que, faisant creuser un bassin d'ornementation dans le patio de sa maison afin d'y recevoir le premier prélat qui allait venir à Chuquiabo, on découvrit, à peu de profondeur, quelques-unes de ces pierres magnifiquement taillées. »

Tout le village moderne de Tiahuanaco qui s'étend à proximité de la ligne de chemin de fer allant de La Paz au port de Guaqui, sur la rive droite d'un petit rio, a été construit vers 1570 avec les pierres extraites des ruines millénaires!

Des blocs joliment œuvrés servent de fondations aux huttes de pisé et d'ornements à de minables patios. On voit partout, servant de linteau à la porte des cabanes indiennes chapeautées de paille, une dalle artistiquement sculptée. Des pierres polies sont incrustées dans les murs de l'église et de l'atrium. D'autres ont servi à daller le porche.

Face à l'église de Tiahuanaco, la croix se dresse sur un piédestal fait d'éclats d'idoles! De chaque côté du portail, « une divinité de pierre en ronde bosse, au sinistre visage percé d'yeux démesurément ouverts, est accroupie. Les lignes légèrement effacées par l'érosion, note Debenedetti, montrent encore l'adresse des anciens artistes qui les sculptèrent ».

Les Indiens les appellent « l'homme et la femme ». Entre les bras de l'effigie qui flanque la porte de l'église à gauche quand on en sort, ils croient voir un enfant qu'elle serre contre sa poitrine. Posnansky a été témoin que les ga-

mins indiens du village de Tiahuanaco leur « peinturèrent le visage sans aucun respect. Dans le fond de leur âme, dit-il, les Indiens retrouvent en ces statues le portrait de lointains parents pour lesquels ils ressentent un tendre sentiment comme celui que suscitent entre nous les vieilles photographies d'un album de famille que l'on feuillette ».

Ces dieux kollas représentent-ils, en réalité, Manco Capac et Mama Ocllo ?

Cieza de Léon les vit, assure-t-il, près de la « Casa de Justicia » dans les ruines. On lui dit qu'ils furent retaillés « à la mode chrétienne », pour ressembler à saint Pierre et à saint Paul... Toutefois, le curé lui fait noter qu'ils sont « coiffés de bonnets à turbans », comme les deux idoles à sarcophages retrouvées à Pomata.

De grandes haciendas s'installèrent autour du lac Titikaka à partir de 1635. Les *encomenderos* espagnols chargés de les administrer envoyèrent des « majordomes » à Tiahuanaco avec l'ordre d'en ramener « les plus belles pierres sculptées et peintes » pour l'ornementation des demeures de ces riches propriétaires. Nonobstant, les Indiens en profitèrent pour trafiquer avec les voyageurs et les collectionneurs étrangers qui se risquaient sur ces hautes terres désolées. Ils leur vendaient des « souvenirs incas » qui furent aussitôt expédiés à l'étranger.

Les fouilleurs profanes mélangèrent les tessons de poteries et éparpillèrent les squelettes au point qu'aujourd'hui il est à peu près impossible d'effectuer une étude systématique des cinq stratifications constituées par les successives Tiahuanaco.

Outre que les monolithes de la mystérieuse métropole furent employés dans la construction du bourg indien et celle des haciendas, pour faire les socles qui supportent les croix au bord des chemins et les églises, bien des monuments de La Paz en sont faits aussi. « Lorsque l'on fit le pont de San Francisco, raconte l'évêque Antonio del Castro y Castillo qui visita le diocèse *paceño* en 1650, alors que les eaux arrivaient aux portes du couvent et de peur qu'elles ne l'emportent, voyant que les pierres incas étaient si belles, tant égales et bien taillées, les voisins et les religieux les emportèrent pour construire le pont.

Mais il n'y en avait pas assez pour l'achever et les religieux en montraient une grande affliction.

« Ils fouillèrent le sol autour des ruines mais en vain. Désespéré, l'un d'eux qui disait la messe le 4 octobre, supplia le ciel de lui laisser découvrir les pierres nécessaires pour terminer une œuvre si importante pour la religion et la ville. Puis il se mit à creuser la terre. A trois mètres de profondeur, il mit au jour tant de blocs qu'il y en eut assez non seulement pour finir l'ouvrage mais pour faire d'autres œuvres et construire une église beaucoup plus grande. »

Et l'évêque de conclure : « Il ressort de cela que si Tiahuanaco était l'œuvre de l'Inca comme on le crut d'abord, les pierres n'auraient pu être si profondément enterrées... On a reconnu depuis que ces ruines datent d'avant un déluge. »

Le pillage des chercheurs de trésors

A la destruction des maçons espagnols s'ajouta bientôt – et jusqu'à nos jours! – celle des chercheurs de trésors. On conte encore en Bolivie l'extraordinaire histoire du capitaine Juan de Vargas, le premier *encomendero* de Tiahuanaco. Ruiné par les frais que lui avait occasionnés la conquête, il vivait chichement à Madrid lorsqu'un inconnu lui apparut qui lui dit : « Comment peux-tu demeurer en un si pauvre état alors que tu as en ta possession la plus riche *encomienda* du Pérou? »

Juan de Vargas repartit pour Tiahuanaco. Suivant les instructions de l'inconnu – « le démon », suppose le père Cobo – il fouilla certains endroits où, avec une grande satisfaction, il trouva de curieuses choses. D'abord de fins tissus et des céramiques, des vêtements de *cumbi*, des sièges et des jarres d'argent, beaucoup de perles et de cinabre, le squelette d'un géant et enfin une « grande tête humaine tout en or massif! avec un visage semblable à ceux des idoles de pierre... La nuit tomba sur Tiahuanaco et le capitaine dut suspendre les fouilles. Il se coucha... A l'aube, il était mort ».

Cet incident effraya un moment les pilleurs de trésors mais ils l'oublièrent bien vite et se remirent à creuser la

terre sous les édifices dont ils ébranlèrent les fondations.

Depuis le début du XVI^e siècle, le bruit courait à Tiahuanaco que des momies de femmes portaient sur les yeux des plaques d'or battu représentant une tête humaine. Un mineur basque, Oyaldeburu abandonna l'exploitation des mines qu'il possédait à Quimsachata et accourut dans les ruines pour découvrir le trésor convoité, qui lui échappa, mais il bouleversa complètement l'Akapana.

Pourtant, en 1825, le grand maréchal Antonio José de Sucre s'efforça de préserver Tiahuanaco d'une destruction totale. Jugeant du haut degré de culture atteint par ses bâtisseurs à la vue d'une grande pierre carrée qui retint spécialement son attention – sur la face principale il voit « sculptés des hiéroglyphes et des figures comme le faisaient les Egyptiens – Sucre fit disposer le monolithe de façon à en éviter la détérioration », afin que les visiteurs curieux puissent en étudier les dessins symboliques.

Mais en 1846, le préfet de La Paz, don Manuel Guerra fit effectuer des excavations « pour chercher ce qu'il y aurait de notable en pierres et métaux précieux dans le sous-sol des ruines ». On trouva « quelques idoles et des tables de pierre façonnées qui servirent par la suite de mortiers à moudre le cacao... »

Le 1^{er} janvier 1848, le colonel Bartolomé Mitre – qui sera quelques années après président de Bolivie – chevauche sur le chemin de l'exil. Compromis dans deux révolutions, il est reconduit à la frontière du Desaguadero. Par chance, le peloton de soldats boliviens qui compte trente Indiens à pied armés de massues et huit cavaliers métis, est commandé par un brave chef d'escorte, si obèse que « ses rondeurs adipeuses mettent à l'épreuve toutes les coutures de l'uniforme ». Mitre, qui rêve depuis des années d'admirer Tiahuanaco, demande à son gardien l'autorisation de parcourir rapidement la ville en ruine. Ce qu'il fait sous la surveillance bon enfant de deux guides, l'un Quechua, l'autre Aymara qui courent à côté du cheval au galop de Mitre.

Le temps qui lui est imparti ne dépasse pas quelques heures et cependant Bartolomé Mitre fera l'un des meilleurs récits que l'on puisse consulter sur Tiahuanaco, tant pour la précision des descriptions que pour les leçons qui

s'en dégagent et l'interprétation qu'il en donne. Mitre constate avec amertume que les pouvoirs de la république des Blancs tolèrent – s'ils ne l'ordonnent – la continuation du pillage des vestiges précolombiens! Il a vu construire à La Paz le ministère des Relations extérieures, haut de plusieurs étages, avec les pierres de Tiahuanaco!

Lors de ses explorations, Charles Wiener fit, entre La Paz et Tiahuanaco, une rencontre qu'il n'était pas près d'oublier. « Après avoir passé Tambillo, écrit-il, j'atteignis un point appelé Colo-Colo. Au milieu de la route, en cet endroit, se trouve la tête colossale d'une idole en beau porphyre bleuâtre, toute couverte de dessins finement gravés. » Or, Wiener a beau chercher, il ne peut retrouver nulle part le corps de cette étonnante statue qui « devait mesurer huit mètres au moins ».

La tête seule a un mètre quarante de haut, avec des « arêtes arrondies ou polies... Tous les organes ont été indiqués par des bas-reliefs méplats ou par des traits gravés. En dehors des ornements et des attributs du guerrier ou du chef, la figure est couverte de signes qui se répètent et semblent, par conséquent, ne pas être des dessins fantaisistes » mais plutôt « des commentaires de la statue, signes hiéroglyphiques non déchiffrés encore ».

« La légende, poursuit Charles Wiener, veut que cette statue ait été jadis à Tiahuanaco. On dit que les Espagnols voulurent la transporter à La Paz. Le poids était très considérable; ils la brisèrent en deux morceaux. On peut constater le trou de mine au-dessous du cou. La tête étant trop lourde pour être transportée, ils l'abandonnèrent et aujourd'hui la superstition du peuple voit dans cet admirable travail de sculpture antique un mauvais démon. Le muletier qui passe sur sa bête, l'Indien que son chemin conduit par là, jettent à la face du pauvre dieu une poignée de boue croyant paralyser au moyen de cette insulte stupide, sa funeste influence. »

Au début de notre siècle, Chura, le gardien des ruines voit un riche propriétaire d'hacienda faire couper par ses péones en vingt-six blocs énormes, un magnifique ouvrage monolithique. Un autre fit fragmenter en quatre parties la grande « Pierre des Sacrifices » et démanteler le *Tambo de Kala Uta* pour agrandir le jardin de l'hacienda

du même nom. La plupart des idoles furent décapitées, pulvérisées les stèles de l'Éclair et de la Tempête...

A peine exhumé et dépoussiéré par la mission française de Créqui-Montfort en 1903, le *Temple* souterrain fut démantelé par des vandales et ses monolithes emportés on ne sait où.

Le merveilleux « Temple des Sarcophages » et son « escalier monumental en couleurs » furent totalement détruits. Il ne reste pas le moindre vestige des demeures souterraines des grands prêtres, qui s'étendaient sous le Temple du Soleil du *Kalasitasaya*. Ni aucune des marches qui menaient au fond du sanctuaire. Rien non plus d'un monolithe anthropomorphe qui représentait « l'image du Soleil », si lourd que les soldats chargés de le déterrer n'y parvenant pas, employèrent des cartouches de dynamite et le firent sauter. Pour dissimuler ce crime de « lèse civilisation », commente Bartolomé Mitre, « ils dispersèrent les fragments qui auraient peut-être permis une reconstitution pour le musée des ruines ».

Me croira-t-on si je dis que les soldats boliviens prirent pour cible de leurs exercices de tir, la notable dalle sculptée du *Tambo de Huari Willca*, animal totémique qui symbolisait le Soleil, enfermé dans un gigantesque signe scalaire... Et pis que tout, la merveilleuse fresque de la Porte du Soleil? Les trous de mitraille en font foi...

La construction de la ligne de chemin de fer de Guaqui scella la destinée agonique de Tiahuanaco. L'archéologue Posnansky commente tristement cette entreprise « qui aurait dû apporter bien-être et progrès dans la province bolivienne et qui fut le principal facteur d'une destruction quasi complète de la métropole mégalithique ».

On brisa au pic et à la pioche infiniment d'idoles, de colonnes, de statues, plusieurs portiques. On démantela palais et aqueducs, on fit sauter à la dynamite les plus beaux édifices et les blocs de pierre servirent par milliers à la construction des chaussées, des ponts, des stations, des campements des ouvriers employés aux travaux. On en fit même des traverses pour la voie ferrée!... Les bancs sur lesquels s'asseyaient les Indiens, les poteries dans lesquelles cuisinaient les Indiennes, tout cela provenait des ruines!

A la même date, on construisit la prison du village avec

des pierres sacrées et une idole de plusieurs mètres de hauteur fut plantée à la porte, en guise de sentinelle.

« Il est impossible de faire entendre raison à ces barbares, exprime José Maria Camacho en parlant des hauts fonctionnaires officiellement autorisés à ce pillage archéologique. Ils sont irréductibles! » Ce ne sont que des pierres, se défendit l'un d'eux. Un autre répondit en riant que « c'était beaucoup mieux ainsi et qu'on pourrait dire plus tard qu'elles serviraient à deux civilisations »!

Est-ce pour lui faire écho que le panneau de la station ferroviaire porte cette phrase: « Km 21.- Altitude 3 825 m - TIAHUANACO « Forgeur de Civilisations ».

Un record d'énigmes antédiluviennes

Peu de vestiges archéologiques cachent aux yeux de l'humanité autant de mystères indéchiffrables que Tiahuanaco. A quelle époque et par quelle race furent-ils conçus? Pendant combien de siècles la vie y fleurit-elle? Pourquoi la ville fut-elle abandonnée en pleine construction, comme précipitamment? Qui l'habitait alors? Quelle était son organisation sociale, les croyances et les mœurs de ses occupants? Était-elle une capitale, un sanctuaire religieux, un lieu de pèlerinage, un caravansérail, une collégiale d'apôtres mystiques, un ensemble de parcs totémiques?...

A qui était-elle dédiée? Qui régnait sur elle et à quelle époque? Un dieu humain, un personnage mythique, un animal sacré?

Que signifie le rébus des étranges sculptures, des symboles, qui couvrent statues et idoles? Avec quels outils les prodigieux sculpteurs taillèrent-ils les blocs linéaires mathématiquement ajustés? Quelle incompréhensible technique, quelles connaissances scientifiques, quel sens de la précision et de la perfection permirent de construire – sans l'aide d'aucune bête de somme ni de la roue ni d'aucun élément de traction mécanique – cette cité de titans dont la mort dut être aussi affreuse que celle des habitants d'Herculanum?

Avaient-ils découvert – comme le pensa de Castelnau en moitié du siècle dernier – l'extraordinaire

secret d'amollir le granit avec certains sucs végétaux?

Quand il les découvrit au début de la conquête, le père Cobo s'exclama : « J'ai trouvé deux choses dans ces édifices qu'il serait indigne de traverser sans prendre le temps de les détailler. La première, c'est la grandeur admirable des pierres et de toute l'œuvre. La seconde, sa grande antiquité... Qui ne serait ébloui par l'étrange magnificence des pierres et ne remarquerait qu'étant aussi disproportionnées, des forces humaines suffirent à les détacher des carrières et à les amener là où nous les voyons? Surtout qu'après bien des recherches à des lieues à la ronde, il est prouvé qu'on ne trouve pas ces roches tendres, rouges ou blanches et d'autres brunes ou sombres comme la cendre et très dures. Je confesse que je n'entends ni ne parviens à le comprendre d'autant plus que le fer était inconnu.

« Les Indiens n'avaient pas de lettres et nous ne pouvons qu'aller à tâtons et par conjectures... Les opinions d'hommes de bon sens que j'ai écoutées varient mais il n'en manque pas pour penser qu'il y eut une grande ville antédiluvienne *édifiée par des géants.* »

Quatre siècles ont passé... De nos jours le grand archéologue J. Alden Mason avoue dans son livre sur les « Antiques cultures du Pérou » : « Le mystère et la magie rôdent autour des ruines. »

Muettes les statues, muets sont également les américanistes sérieux qui ne peuvent répondre que par de timides hypothèses aux questions que je viens de résumer... En parcourant les célestes Elysées du Titikaka, puis-je espérer glaner quelque trait de lumière qui éclairerait ces problèmes?

Le complexe archéologique

Situé sur la partie du haut plateau du Kollao qui appartient aujourd'hui à la Bolivie, à une vingtaine de kilomètres au sud-est du lac Titikaka le complexe archéologique de Tiahuanaco couvre environ 450 000 mètres carrés d'une toundra glacée, rousse et ondulée. L'ensemble fut édifié à plus ou moins quatre mètres au-dessus du niveau moyen de l'Altiplano stérile.

L'insolite métropole que son grand âge, le mystère épais qui la recouvre et l'originale sévérité de la gran-

dièse architecture ont fait surnommer la « Baalbek sud-américaine » fut érigée au cœur d'un vallon allongé, relativement étroit, en forme de fer à cheval déployé sur quarante kilomètres, qui s'incline en pente douce vers le lac sacré, entraînant le río Huaquina. Le ruisseau longe la ville morte jusqu'à la lagune de Wiñay Marka sur un lit d'alluvions abandonnées à l'époque des eaux diluviennes qui transformèrent le creux de l'Altiplano en une mer intérieure.

Une ligne convexe ininterrompue sur plusieurs centaines de kilomètres, de sédiments et de fossiles marins, semble la trace d'une marée permanente qui remonterait, d'après les géologues, à l'ère tertiaire et qui se serait élevée à près de cent mètres plus haut que le niveau actuel du Titikaka.

Hugues A. Weddel, botaniste de la grande expédition française de Castelnau, se montra convaincu que « les ruines dressées sur une éminence très marquée prouvent sans équivoque l'action d'une masse d'eau qui les baigna très longtemps et qui forma une petite île ».

La chaîne de crêtes veinées de grès rouge pâle de l'Achuta et de Chilla flanque à l'est et à l'ouest la haute vallée de Tiahuanaco. La cime la plus rapprochée est le pic de Quimsachata riche en filons de cuivre, haut de 4 754 m. Au lointain, se profile par-derrière la formidable barrière de la Cordillera Real hérissée d'*Apus* tutélaires aux têtes bleues, resplendissantes ou immaculées : l'Illimani, le Sorata, le Huayna Potosi, le Condor Blanco, le pic de Paria, le Colo-Colo, le Huaylla, l'Aullaga...

Aucune végétation n'anime le paysage à part, dans les parties basses, des touffes hirsutes d'ichu jauni, la graminée sauvage des Andes. Le sol est si dur qu'il faut l'attaquer au pic. Sa couleur fait penser à un bronze patiné, oxydé de vert-de-gris par-ci par-là.

Une colossale muraille mégalithique devait entourer et défendre les quatre unités ou quartiers principaux qui divisaient la ville. Il est bien ardu aujourd'hui d'essayer d'en reconstituer le plan. Cela serait impossible même, si l'on n'avait d'une part pour s'aider les récits des chroniqueurs qui la visitèrent avant les grandes déprédations et de l'autre, les notes de fouilles des archéologues modernes.

Les premiers explorateurs de Tiahuanaco distinguèrent dans l'ensemble déjà en ruine à leur arrivée, plusieurs temples pyramidaux et des palais tous entourés de pyramides de moindre taille. Quatre de celles-ci s'élèvent encore près du Palais des Sarcophages, presque complètement éboulées comme celle située au sud de l'Akapana. A un kilomètre de la ville, dominant les vastes ensembles pyramidaux de Puma Puncu et de Huila-Pukara, ce dernier étant peut-être l'un des points d'accès à la grande cité religieuse. Ces édifices rappellent le style des temples mayas primitifs. Comme eux ils sont quadrangulaires et ornés de colonnes carrées dont on retrouve les chapiteaux tombés ou de colonnes rondes qui flanquaient les entrées monumentales. Deux de celles-ci soutiennent les arcs de la façade de l'église coloniale de Tiahuanaco.

Ailleurs, on distingue une forteresse, de grands portiques béants sur le vide, un observatoire astronomique, des canalisations hydrauliques, des entrées de souterrains.

Il se peut que Tiahuanaco ait été une immense cité de type méso-américain, telle la fameuse Téotihuacan du vieux Mexico...

L'architecte Jorge Hardoy fut l'un des premiers à établir que « plusieurs siècles avant Christophe Colomb, des cités urbaines avaient été créées, construites ou remodelées avec un sens précis de la planification, et non pas au hasard ». Par l'effet monumental de son tracé, Tiahuanaco en est l'un des meilleurs exemples.

« Sans aucun doute, avance Hardoy, Tiahuanaco constitua un vaste centre cérémoniel de grand prestige, occupé de façon permanente pendant plusieurs siècles. » Mais lui aussi ne parvient pas à définir ce que fut exactement cette extraordinaire cité : capitale politico-administrative ? Grand marché régional ? Centre militaire ou religieux pour la diffusion de la culture qui porte son nom ?

Impossible non plus d'en calculer la population. Mais Carlos Ponce Sangines est plus formel : Tiahuanaco ne fut pas seulement habité pendant quelques mois par an et par des milliers de pèlerins comme l'imaginent certains. Ces pèlerins venus des quatre points cardinaux d'un immense territoire, aux muscles relâchés et mal entraînés, n'auraient jamais pu charrier les blocs de pierre sur

d'énormes distances pour construire une ville de titans! En outre, ils auraient laissé des preuves de leur passage dans les nombreuses tombes étudiées, sous forme d'éléments exotiques illustrant diverses cultures alors que tous les objets retrouvés appartiennent au style classique de Tiahuanaco.

C'est donc une population permanente, conséquente et bien disciplinée, obéissant aux ordres d'une élite qui peupla ce centre. Il est certain que les patios du Kalasasaya et de Puma Puncu pouvaient contenir chacun plusieurs milliers de travailleurs!

Par ailleurs, les fouilles réalisées actuellement sur près de 20 000 mètres carrés ont révélé que si le centre cérémoniel couvrait environ quatre cents hectares – des édifices nettement visibles subsistent sur seize hectares – une autre ville, insoupçonnée il y a peu de temps encore par les archéologues, existait jadis tout autour, bâtie non pas en pierres nobles mais *en briques de terre crue*, donc presque totalement éboulée, redevenue terre et poussière...

Les photographies aériennes prises par le CIAT ont démontré que Tiahuanaco avait été conçu selon une rigoureuse orientation astronomique, suivant le nord géographique et un système météorologique qui conditionna cette orientation. On perçoit distinctement la symétrie intentionnelle des axes qui émanent tous de l'Akapana, la plus grande des pyramides scalaires. Le monumental Kalasasaya et le gigantesque Puma Puncu suivent une diagonale nord-est sud-ouest, avec un angle de 45° par rapport au nord géographique.

Les vues prises d'avion dévoilèrent aussi que des chemins précolombiens de terre unissaient la ville aux agglomérations environnantes mais qu'il existait également d'étroites chaussées empierrées, allongées sur dix kilomètres voire davantage et qui devaient être reliées à une voie principale courant tout autour du lac Titikaka, bien avant les temps de l'occupation incaïque.

La pyramide sacrée d'Akapana

En suivant les traces d'une longue avenue décrite par le père Bernabé Cobo au XVI^e siècle – peut-être la « rue des

processions qui suivait le cours du Soleil » – on se heurte à son début aux formidables vestiges de l'Akapana, encore appelé la Forteresse.

Sur une colline « faite à la main », dit Cobo, armée sur de grandes fondations en pierre, s'élève une pyramide à trois degrés, à peu près carrée, surmontée au sommet d'un temple quadrangulaire que les Espagnols admirèrent avant de le détruire.

De magnifiques blocs de pierre gisent épars, quelques-uns ornés d'une sorte de « croix grecque ».

Les dimensions probables de l'Akapana dépassaient deux cents mètres de côté sur vingt-cinq de hauteur. Léonce Angrand en releva le plan en 1849. Bartolomé Mitre signala quelque temps plus tard que le monument était entouré de piliers monolithes.

Le tertre naturel, rehaussé et empierré, avait été littéralement tapissé de dalles symétriques en basalte impeccablement taillées et ajustées; de nombreuses niches décorent l'ensemble. Adossé à la muraille cyclopéenne, un escalier d'honneur laissait pénétrer dans cette imposante œuvre d'art.

Le mystère guette le visiteur au faite de la plate-forme supérieure... Y avait-il en son centre – comme l'avancent Posnansky, Wendell Bennett et d'autres, – « un grand bassin » alimenté par les eaux de pluie? Existait-il ou non un réservoir prévu sur le haut de la pyramide qui aurait été « un refuge en cas de siège prolongé »?

A en croire Gutierrez de Santa-Clara, il existait bien un « bassin carré où il y avait jadis beaucoup d'eau ».

De chaque côté de ce petit « lac sacré », j'ai retrouvé les fondations d'un ancien édifice cérémoniel, la base de cases en pierre et probablement de dépôts de vivres ou de silos à grains.

Pourtant, Ibarra Grasso est persuadé que cette sorte de vasque n'est que le lamentable résultat des fouilles réalisées par la horde des pilleurs de trésors. Des eaux stagnantes ont pu l'emplir aux saisons pluvieuses... Mais alors, pourquoi ces canalisations dallées, apparentes ou souterraines que l'on aperçoit et que Posnansky a baptisées « le grand cloaque de Tiahuanaco »?

Charles Wiener a déjà signalé « des rigoles et des

pierres creusées en cuvettes, qui pouvaient être utilisées par les astronomes » comme un « observatoire hygrométrique ».

Que signifie Akapana? Là encore, c'est le mystère... Est-ce bien le nom originel du monument? Quand il le visita au siècle passé, Léonce Angrand ne l'entendit jamais prononcer. Les Aymaras qui le guidèrent dans les ruines disaient « el Castillo » que l'on traduirait par « le château » si l'on ne savait que les Indiens désignent ainsi tous les terre-pleins artificiels, élevés par leurs prédécesseurs sur les cimes andines.

Wiener interrogea des Quechuas. Akapana, dans cet idiome, signifierait « l'image colorée par le Soleil » ou encore « peint en couleurs ». Mais cela devient un anachronisme puisque Tiahuanaco est en pays aymara. Pour justifier cette traduction hypothétique l'auteur rapporte que certains vont jusqu'à imaginer « des jardins jadis plantés de fleurs aux vives couleurs, pour simuler une couronne brillante et multicolore ». Wiener recueille une autre version, plus fantaisiste encore. « Comme les canards viennent du Titikaka, dit-il, Akapana dériverait d'*Aico-Pana*, onomatopée du cri de ces canards »!

Rigoberto Paredes pense qu'il s'agit d'une erreur. C'était, croit-il, l'Apa-Kana, « celui qui porte la lumière, dans le grand temple où parlait l'oracle des Kollanas ».

Tout le pourtour du monument est jonché de *basurales* d'occupation, terme employé par les archéologues sud-américains, pour désigner les dépôts de débris accumulés au cours des siècles par les habitants des lieux. Sur un kilomètre de long, à l'est de la pyramide, les paysans cultivent les champs de pommes de terre et d'ocas sur des couches de débris de tessons et de poteries utilitaires.

Le Kalasasaya, Grand Temple du Soleil

En 1583, cinq conquistadores furent chargés par le roi d'Espagne de rédiger un rapport sur les Pakajes, Hommes-Condor de Tiahuanaco. Ils découvrirent avec stupéfaction un « édifice somptueux et si grandiose qu'on peut, estimèrent-ils, le compter pour l'une des merveilles du monde ».

Ils y voient des « statues de géants carrés avec des couronnes sur la tête, si bien taillées qu'elles causent l'admiration ».

« On dit, ajoutent-ils, qu'un grand trésor est caché sous le monument mais pour déterrer ces pierres énormes, cela est si difficile que seule Votre Majesté pourrait couvrir les frais. »

Le Kalasasaya se dresse, au nord-est de l'Akapana, au bout de la monumentale avenue de Tiahuanaco. Son nom aymara signifie « pierres levées » et il supporte la célèbre Porte du Soleil qui s'ouvre dans l'un de ses angles. Surélevée de trois mètres environ, c'est une plate-forme pyramidale qui couvre cent trente mètres de côté.

Carlos Ponce Sangines a calculé qu'il fallut au moins 35 000 mètres carrés de terre pour élever la plate-forme du grand temple solaire. Terre charriée par des porteurs, dans des sortes de grands cabas en joncs tressés, amarrés au corps et tenus dans les deux mains, système encore utilisé par les Indiens de l'Altiplano pour les travaux agricoles.

Le Kalasasaya supporte un alignement au cordeau de « pierres levées » verticales, enfoncées dans le sol. Ces piliers monolithes que quelques voyageurs ont pris à tort pour des menhirs ou le rappel de monuments druidiques, étaient reliés à la base par un muret en pierre soigneusement taillée. Dix pilastres semblent délimiter un atrium à l'est du Temple du Soleil. Le tout formait sans doute une enceinte majestueuse où couraient intérieurement des vestibules compartimentés. D'après d'Orbigny, le péristyle était recouvert de nattes de totora ou bien par des tentures. Mais le père Diego de Alcobaza le décrivit « toituré de paille ». Il précise que le Kalasasaya, comme tous les monuments de Tiahuanaco « était dédié au créateur de l'Univers ».

D'autres visiteurs ont cru remarquer que les pilastres se terminaient de chaque côté en architrave. Etant donné qu'aucun pilier n'a la même hauteur et qu'ils ne présentent pas tous cette particularité, le doute subsiste malgré les discussions acharnées des archéologues...

Les premières fouilles officielles pratiquées dans le Kalasasaya furent confiées à la mission scientifique fran-

caise du comte Créqui de Montfort, accompagné du sénéchal de la Grange, d'Adrien de Mortillet puis de Georges Courty. Ce dernier découvrit, incrustées aux quatre angles d'une muraille, quatre têtes mégalithiques semblables placées à l'entrée des autels, du côté extérieur.

L'escalier d'honneur, large de sept mètres dix-sept, comprenait six marches, chacune taillée dans une seule dalle de grès rouge en parfait état. Il conduit, face au levant, à un patio central de soixante mètres carrés. Pour y pénétrer, il faut passer par l'ouverture d'un beau portique monolithe sans sculpture, restauré en 1965 par Ponce Sangines.

Imbelloni imagine qu'il s'agit d'une place cérémonielle – un temple ouvert, dit Squier – où se réunissaient les communautés kollas, peut-être même leurs sociétés secrètes. Des danses rituelles devaient y être représentées. Une idole gigantesque haute de six mètres, surnommée « le Moine », trônait au centre du patio, présidant le spectacle.

Bartolomé Mitre y a contemplé, fixant le couchant, entre des parois de pierre brute, « le plus grand nombre de sculptures ayant des formes d'hommes ou d'animaux et des types fantastiques de divinités idéales ».

Plusieurs petits escaliers s'élèvent depuis le patio jusque sur une terrasse qui domine le Palais des Sarcophages voisin.

Le désordre des pierres levées culbutées, le chaos des blocs taillés font soupçonner à la plupart des observateurs que le Kalasasaya ne fut jamais terminé. Cieza de Léon l'exprima le premier : « Pour ce que j'ai vu des édifices, ils ne furent point achevés de faire. Il n'y a en eux rien autre que des *portadas* et autres pierres d'étrange grandeur, dont je vis quelques-unes travaillées et préparées pour mettre dans l'édifice près duquel il y a une petite pièce à l'écart, où se trouve une grande idole de pierre qu'ils devaient adorer.. Le bruit court encore que joint à cette idole, on trouva une quantité d'or... Il y avait d'autres pièces grandes et petites autour du temple... »

A quoi était destiné ce grandiose édifice? Posnansky veut en faire un « observatoire astronomique solaire. » qui

permettait aux experts et savants tiahuanacos de déterminer les saisons annuelles. Ces déterminations furent uniquement possibles moyennant un édifice orienté avec précision sur le méridien, largeur et longueur étant ajustées à l'angle maxima de la déclinaison du soleil entre les deux solstices.

A partir de cette hypothèse, prenant en considération les variantes astronomiques expérimentées à travers les siècles, le Dr Rolf Muller a calculé en 1930 que le Kalasasaya remonterait à une antiquité allant de 7 000 à 14 000 ans. Opinion réfutée par beaucoup d'archéologues...

Les écrits de Posnansky sur Tiahuanaco forment un véritable roman-fleuve, où foisonnent des thèses originales qui lui valurent un certain discrédit de la part de ses confrères.

Ainsi montre-t-il par une triangulation, le Kalasasaya flanqué à l'est et au nord de deux murailles antiques. Il place au centre de la seconde « le port nord de Tiahuanaco... avec un quai et l'entrée de ce quai où abordaient les grandes balsas chargées de monolithes que l'on devait aller chercher dans les îles sacrées ou très loin, de l'autre côté du lac ».

Posnansky est-il en proie à des mirages? Je me rangerais sans doute du côté des sceptiques si encore une fois, une petite phrase de l'abbé Diego de Alcobaza ne venait au secours du grand savant argentin maintes fois décrié : Le prêtre de la conquête répète : « Entre les édifices... *au bord du lac*, il y a une place de vingt-quatre mètres carrés. » Cela suffira pour que l'auteur qui signe Pierre Honoré voit dans le Kalasasaya « un refuge contre les crues du lac »...

De curieuses « têtes clouées »

A une vingtaine de mètres à l'est du Kalasasaya un bizarre monument à ciel ouvert, au sol d'argile tassée, a été entièrement reconstitué en 1964 par les archéologues boliviens.

La mise au jour de ces vestiges revient néanmoins à Georges Courty qui les localisa en 1903. Dans la dernière

semaine d'octobre, les sondages effectués par l'investigateur français révélèrent sous une couche de terre de défludation, l'existence d'un temple aux sculptures enduites d'ocre rouge sang. Courty l'appela « le petit Kalasasaya » mais le dernier nom adopté en fait un *Templete* semi-souterrain, sorte de petit temple en contrebas, profond de un mètre soixante-dix. Un escalier de six marches descend au patio cérémoniel. Un caniveau empierré court parallèlement aux murs pour permettre l'écoulement des eaux de pluie que facilitait l'inclinaison du sol d'ouest en est.

C'est un très bel exemple des connaissances hydrauliques acquises par les anciens peuples du Titikaka.

Pendant la saison des pluies, des fondrières se forment en quelques minutes et les Tiahuanacos n'ignorèrent pas le danger d'inondations catastrophiques de leur merveilleuse métropole du haut plateau. Ils étudièrent donc un système d'écoulement perfectionné des eaux de pluies et devinrent de grands experts dans la construction de canalisations minutieusement élaborées, suivant une pente parfaitement calculée.

On a découvert dans le sous-sol du palais de Putuni, un *triple réseau d'égouts superposés* ! Le plus profond, large d'un mètre, empierré à trois mètres de la surface, constituait un grand « cloaque » qui recueillait les eaux et les conduisait jusqu'au fleuve proche.

Les murailles du Kalasasaya étaient pourvues de gargouilles disposées au-dessus de petites cuves monolithes reliées à un canal en U.

L'une des originalités du *Templete* est la couleur rouge du grès employé pour les stèles et les idoles. De loin, sous le soleil réverbérant de l'Altiplano, on les dirait ruisselantes de sang. Les quatre murailles, hautes de deux mètres, sont soutenues par des piliers monolithes sculptés. Elles forment un quadrilatère de trente mètres environ de côté et portent clouées à l'intérieur à des hauteurs inégales, *plus de soixante-dix* têtes lithiques de style naturaliste, incrustées par un épi en pierre.

Max Uhle les compara en 1933 avec l'art de Chichén-Itza du Yucatan. Furent-elles érigées en commémoration des victimes sacrifiées aux dieux, comme il le suggère ? Pour Jehan Vellard, l'analogie s'attache plus particulière-

ment aux têtes de puma de la première période de Tiahuanaco, clouées dans les parois des temples comme dans celles du fameux *Castillo de Chavin*, au Pérou.

Pour aussi valables qu'elles m'apparaissent, les comparaisons de l'un et de l'autre ne mènent à rien de concret, car les mystères du Mexique valent bien ceux de Tiahuanaco!

L'art de ces têtes clouées est si rudimentaire que j'ai vu l'un des péones indiens employés aux fouilles de Tiahuanaco, imiter l'une d'elles à s'y méprendre – en une seule journée de travail – pour remplacer les *cabezas clavadas* manquantes.

Sur le champ de fouilles, un archéologue a calculé que deux sculpteurs suffiraient, en une année de travail, à fabriquer toutes les têtes clouées du Temple. A mon avis, cependant, ils furent plusieurs – dix au moins – seule explication que l'on trouve pour justifier les différences de styles et de techniques discernables au simple coup d'œil.

Le géant de Wendell Bennett

N'ayant ni le temps ni les moyens de protéger ces extraordinaires sculptures d'un pillage certain, Georges Courty préféra les réenterrer. Et c'est Wendell Bennett, muni d'une autorisation du gouvernement bolivien, qui reprit en 1932 les fouilles entreprises près de trente années auparavant par notre compatriote.

La hâte de l'archéologue américain fut quelque peu ralentie par l'attitude butée des Aymaras qui participaient aux excavations. Alors qu'au centre du patio, à une cinquantaine de centimètres sous les déblais, pointe enfin la tête de la fameuse statue que Courty avait découverte (alors enfouie à trois mètres de profondeur), les Indiens refusent de continuer le travail avant de célébrer la cérémonie précolombienne de la *Khoacha*, encore pratiquée de nos jours.

Cet hommage rendu à l'idole a pour but d'empêcher celle-ci de châtier ceux qui troublent son repos séculaire. A la nuit tombante, les Indiens du chantier de fouilles se réunirent et se concertèrent sur la composition de l'offrande. Ils se mirent d'accord sur le choix d'un fœtus de

lama qui serait couvert d'or et d'argent. Ils y ajoutèrent la *khohua* (*mentha peligium*), une plante résineuse brûlée comme l'encens, de la noix de muscade, de la graisse sans sel, quelques sucreries, des pâtes alimentaires et des écheveaux de laine, rouge, vert, jaune et cramoisi pour orner le tout. Enfin, ils répandirent sur l'idole apparente, du vin et de l'aguardiente puis des feuilles vertes de coca.

Le Yatiri interrogea ces feuilles sacrées. Par divination, elles lui désignèrent les deux Indiens qui devaient remettre le don au dieu de pierre. La cérémonie devrait avoir lieu « avant le premier chant du coq du village moderne de Tiahuanaco ».

Nulle autre personne ne peut se joindre aux deux élus par l'idole, qui est censée avoir manifesté son choix par le truchement de la coca. Un Aymara que j'interrogeai lors d'une offrande similaire, me confia que « le contrevenant courrait un mortel danger » et m'empêcha de le faire.

Le Yatiri étale sur le sol un *tari*, une mante de laine rayée sur laquelle chaque Indien vient déposer quelques feuilles de coca pour augmenter les cinq petits tas préparés à l'avance par le devin. Une brève incantation s'adresse au dieu de pierre : « Grand Aïeul, reçois le présent que te fait ta pauvre créature. Ne le refuse pas. Ne lui envoie aucun mal. Nous te l'offrons pour que tu nous pardonnes notre profanation. »

Sur un ton sentencieux, le Yatiri indique aux deux élus ce qu'ils doivent faire. Puis il allume le bûcher préparé par ses aides. Quand le feu tremble sur la nuit, tous aspergent le « géant » d'aguardiente et de vin. L'oraison prononcée doit également satisfaire le Grand Pachacamac, la Mamapacha, les pointilleux Achachilas de l'Akapanana, du Puma Puncu, du Quimsachata et de Kallija, un site préhistorique où se réunissaient jadis les plus grands mages de Tiahuanaco. L'offrande est ensuite confectionnée avec dévotion et jetée dans les flammes par le devin.

La cérémonie terminée, les servants s'éloignent « sans jamais se retourner sous peine d'être pétrifiés comme le géant... »

Après avoir célébré religieusement la Khoacha, les Indiens consentirent à redresser la gigantesque statue qui depuis lors, porte le nom de « monolithe » ou de « grande

idole de Bennett ». Injuste paternité qui revient à Georges Courty, son premier découvreur. A ce titre, l'archéologue français fut aussi le premier savant qui attira l'attention des américanistes sur « la présence d'une culture andine non seulement préinca mais encore *prétiahuanaco* ». En 1904, alors qu'il explorait une vaste fabrique néolithique d'outils en quartz noir ou vert, située à 4 400 m d'altitude en Bolivie, à Relaves, qu'il compara au paléolithique européen, Courty fit ce pronostic : « Je considère cette industrie comme la plus ancienne de Bolivie et peut-être d'Amérique du Sud... ».

L'idole Courty-Bennett est un formidable anthropolithe haut de *sept mètres trente* ! Il fut transporté à La Paz et dressé au cœur de la ville bolivienne, au centre de la reconstitution – bien peu fidèle ! – du Temple, confiée à Posnansky, sur la place du Stadium de Miraflores. Le « géant » pétrifié est le témoin le plus classique de l'apogée artistique de Tiahuanaco, que l'on situe au début de notre ère. Il illustre majestueusement *l'âge fabuleux des Géants* ainsi qu'en témoignent les motifs symboliques qui furent gravés de la tête aux pieds sur l'anthropolithe : le bandeau céphalique qui ceint son front; les bras adhérents au corps rigide, les mains ramenées au même niveau sur le torse pour soutenir un *kéro* de libation et, à la taille, le large ceinturon finement sculpté.

Le « Barbu » de Kon-Tiki

Le « géant » fixait le sud lorsque Georges Courty le déterra. Allongée contre son flanc gauche, complètement différente, une seconde idole bien plus petite (deux mètres et demi seulement de haut) coiffait entre ses pieds une tête lithique autour de laquelle gisaient répandues, des perles blanc et bleu en lapis-lazuli, en turquoise ou en sodalite.

Ciselé en haut relief, le visage rouge sang de cette seconde idole fut pérennisé par Thor Heyerdhal qui le fit peindre sur la voile du radeau Kon-Tiki.

Le mystérieux homme de pierre a la bouche grosse et lippue sous un nez en trapèze qui est réuni aux sourcils par une barre horizontale en forme de T majuscule

au-dessus d'yeux globuleux. L'ornementation faciale montre un détail qui intrigua énormément Wendell Bennett et qui l'amena à considérer finalement l'idole numéro quinze du Temple de Tiahuanaco comme un « barbu ».

En réalité, il s'agit sans doute, ainsi que le démontre Ponce Sanginés, d'une *nariguera* ou *bigotera*, sorte de « moustache » postiche qui perce la cloison nasale de laquelle il pend et qui contourne la bouche découverte, en dessinant une pointe aiguë au bas du menton. L'ensemble trahit un style très archaïque. Ce « faux barbu » appartient certainement à un art autrement rude que le « géant » qui fut façonné avec la rigueur d'une statuaire rigide, totalement inhumaine.

L'idole numéro quinze ne représente pas une divinité quadrangulaire. Cette fois, c'est un homme vrai, dont la souplesse apparaît dans la position des bras eux aussi ramenés sur le devant du corps mais asymétriques. La main droite repose sur la poitrine, la gauche sur le ventre. Et chacune compte *cinq doigts* alors que les légendaires anthropolithes de Viracocha, tel leur maître, n'en possèdent que *quatre*.

Cette asymétrie peu commune à Tiahuanaco, est typique de la sculpture des piliers du Temple, malheureusement effacée par l'érosion. Je l'ai également remarquée sur des statuettes archaïques déterrées à Copacabana au bord du Titikaka. Et même sur d'autres poteries du nord-ouest argentin. De ce fait, on acquiert la preuve que l'aire de distribution de la phase dite numéro trois de Tiahuanaco couvrit un ample territoire qui s'étendit très au sud et à l'est du grand lac sacré des Andes.

Les archéologues boliviens qui ont reconstitué le Temple se montrent persuadés qu'il fut édifié sur l'emplacement d'un monument encore bien plus vieux dans le temps. Les Tiahuanacos, pensent-ils, remployèrent les stèles, les statues, les têtes clouées hétérogènes... Ainsi, l'on en revient toujours à ce déluge qui, bouleversant le haut plateau de fond en comble, mélangea les stratifications. Ce qui rend théorique toute évaluation de l'âge des premières cités détruites, certainement fort antiques.

Tiahuanaco date-t-il de deux ou trois mille ans à peine

comme le croient les archéologues les plus connus, donc les mieux écoutés... Ou de quinze mille ans comme l'avancent d'audacieux contestataires?

Je risque moins en imaginant une vieillesse hypothétique au modèle humain qui inspira le sculpteur de l'idole numéro quinze. Je dirai qu'il ne vécut probablement pas à l'époque où les rives du Titikaka étaient tombées au pouvoir des Hommes-Condor et des Hommes-Soleil car il n'en porte *aucun des attributs* traditionnels. Deux serpents à tête triangulaire se rejoignent sur le front du « faux barbu », surmonté d'une auréole individuelle formée par quatre renards à queue touffue.

Sculptés en relief sur le flanc latéral de la stèle, deux grands serpents à tête rectangulaire ondulent depuis les épaules jusqu'à la base. Une barre simule la ceinture ventrale sous laquelle, à la place des jambes, surgissent deux gros pumas vus de profil, placés face à face, le dos arqué, la queue en bataille.

La statue n'a pas de pieds. A moins qu'ils ne soient dissimulés par une longue tunique? Je me souviens avoir vu, sur des poteries tiahuanacoïdes, des guerriers qui donnaient l'impression de porter... un pantalon! Leurre encore dû à la coutume des Tiahuanacos qui protégeaient leur corps sous une sorte de cuirasse d'épais coton, à peu près semblable à l'*escaupil* des Aztèques.

Sur la première photographie prise dans le Templete par les archéologues, on peut voir le « barbu » et le « géant » qui gisent côte à côte, comme si l'un montait la garde auprès de l'autre. A-t-on voulu représenter ainsi quelque grand prêtre du Soleil que l'on aurait placé là, comme pour démontrer la vénération d'un ancien homme de Tiahuanaco pour la jeune divinité géométrique d'un nouveau credo?

Il me semble, pour conclure, que le Templete par sa position voisine du temple solaire de Kalasasaya et de la pyramide sacrée de l'Akapana, joua un rôle très important dans le complexe culturel de Tiahuanaco. Sa construction initiale pourrait remonter au temps où un simple hameau de huttes en torchis se dressait là, dans le vent glacé du haut plateau. Puis, à la faveur d'une révolution urbaine fondée sur un plan architectural et

des normes rigoureusement définies, l'ensemble se développa soudain et acquit en quelques siècles, une splendeur inégalée...

Le palais des sarcophages

Est-ce un temple, un palais? Comment en décider dans le chaos terrestre laissé par les profanateurs de tombeaux!

De nombreux « salons » en enfilade, ouverts sur les quatre faces d'un patio central, me font plutôt incliner pour un palais. Protégé par une enceinte double, l'ensemble dut mesurer une soixantaine de mètres de côté. Le sol est pavé de dalles monumentales, aux arêtes vives admirablement coupées. Aujourd'hui descellées, elles montrent encore la précision mathématique de l'ouvrage.

On sait que beaucoup des momies des Tiahuanacos étaient assises et masquées d'or et d'argent. Elles seraient dans leur poing des perles de sodalite qui ressemblent à des turquoises bleues.

Les momies des adultes reposent dans des « puits », sorte de caissons en pierre profonds de deux mètres au moins, creusés sous le sol des demeures.

Enfants et adolescents étaient souvent glissés dans de hautes jarres qui furent préalablement utilitaires – le fond couvert de suie prouve qu'elles servirent à la cuisine – avant de devenir des sarcophages. On les trouve retournées sur le sol. Pour introduire le corps à l'intérieur, on cassait le fond...

D'autres poteries, des *huacos*, les entourent où j'ai retrouvé des résidus alimentaires, des épis de maïs et des cacahuètes séchées, de la lie de chicha, toutes les provisions laissées à portée de la momie, pour sa faim posthume.

En 1913, sur la pampa de Tiahuanaco, l'Allemand Otto Buchtien ramena au jour des squelettes qui reposaient à plus de trois mètres sous terre, sur un lit de sable extrêmement fin déposé par les eaux. Grand fut son étonnement quand il constata que les deux mâchoires de la plupart des individus gisaient loin l'une de l'autre, parmi des objets renversés « comme si le tout avait été brassé à une époque postérieure à l'inhumation ».

Les crânes sont déformés en pointe, comme les volcans.

De petites plaques d'or battu sont cousues sur les yeux des femmes.

Dans un sépulcre ancien, le savant Raimondi vit l'une de ces plaques d'or gravée d'un dessin identique à l'imposante effigie qui domine la Porte du Soleil.

La pyramide de Puma Puncu

A un kilomètre au sud de l'Akapana, les ruines d'une pyramide disloquée, dont on distingue encore les quatre étages, s'élèvent au-dessus des palais. Ces plates-formes superposées furent construites avec les pierres de carrière *les plus colossales de toute l'Amérique du Sud!* Le poids de certaines a été estimé à cent tonnes. Beaucoup sont couvertes de motifs géométriques en creux.

« Quels gens firent d'aussi grandes et solides fondations, qu'on ne sache combien de temps a passé jusqu'au présent, où l'on ne voit plus qu'une muraille très bien œuvrée? » s'étonna Cieza de Léon qui fut le premier Européen à les contempler. « Quelques-unes des pierres sont tout usées et rongées, si grandes et si grosses que la pensée que des forces humaines suffirent à les amener là où nous les voyons, cause l'admiration », ajoute-t-il.

Les dalles qui couvrent le sol de la pyramide mesurent huit mètres de long et quatre mètres vingt de large sur deux mètres d'épaisseur!

Pour accoupler ces blocs monstrueux, les Tiahuanacos inventèrent un système que l'on ne trouve nulle part ailleurs en Amérique du Sud. Ils creusèrent les angles droits adjacents en forme de I majuscule et coulèrent dans la fente du cuivre ou du plomb fondu, ou bien du bronze. Crampons, tenons, clés obtenus après solidification maintiennent en place ces monolithes d'hercules depuis d'innombrables siècles et malgré les cataclysmes...

Le Musée archéologique de Tiahuanaco possède quelques outils de bronze découverts dans les ruines au début du siècle. Humboldt rapporta un ciseau de tailleur de pierre que Vauquelin analysa. L'outil contenait 0,94 % de cuivre et 0,06 % d'étain : « Un alliage aussi dur que celui des haches gauloises. »

Ce sont les Tiahuanacos qui propagèrent le bronze dans

toute l'Amérique, il y a plus de trois mille ans. L'alliage leur servit à fabriquer des haches en forme de demi-lune et d'autres qui rappellent bizarrement les haches égyptiennes de la fin de l'âge du bronze. D'énormes disques de bronze ciselé ont été exhumés. Ils devaient servir de pectoral aux guerriers ou bien en guise de miroir.

Littéralement traduit, Puma Puncu signifie la Porte du Puma. Ce monument a continuellement enfiévré l'imagination des visiteurs de Tiahuanaco. Était-ce un Temple de la Lune servie par les Pumas sacrés que l'on dédiait à la déesse nocturne? Deux magnifiques encensoirs en céramique, en forme de félins, contenaient des cendres de paille et d'encens brûlés, en rapport avec le culte religieux du Puma, l'animal le plus grand et le plus fort d'Amérique du Sud, symbole de puissance et de domination.

Pourtant, Rigoberto Paredes croit davantage à une nouvelle altération de la linguistique précolombienne. Pour lui, il s'agit du célèbre palais de Tunca-Puma, aux dix portes monumentales que les chefs tributaires admis dans la superbe métropole des Kollas devaient franchir avant de s'incliner devant le demi-dieu régnant.

Trois des portiques, similaires à la fameuse Porte du Soleil du Kalasasaya sont culbutés parmi les décombres, auprès de trois fûts de colonnes cylindriques. L'une d'elles est gravée de soleils et de condors qui rappellent les motifs bien connus.

Mais à qui, ou à quoi servait ce « trône » étrange que j'ai admiré, au centre de six sièges, le tout taillé dans un seul mégalithe? C'est le « trône de l'Inca », et nous sommes dans le « Palais de Justice » de l'ancienne cité des Dieux, d'après l'Indien Aymara qui m'accompagne.

Visitant ces lieux, Bartolomé Mitre imagina l'Inca – ce mot n'ayant ici que le sens de « grand chef », – jouant le rôle de juge suprême, présidant une assemblée délibérante, voire un « consistoire de grands prêtres du Soleil »... Ceux-ci ne puisaient-ils pas leurs inspirations dans le reflet des rayons frappant le portique face auquel ils méditaient? Regardant ce « tribunal », d'autres personnages éminents devaient prendre place sur dix groupes

d'énormes et longs « canapés » en pierre qui ressortent de la plate-forme, le tout formant un bloc monumental. Quoique, en définitive, les archéologues se demandent s'il ne s'agit pas plutôt d'une muraille colossale renforcée par dix espèces de piliers en relief, le tout taillé dans un seul pain de roc gigantesque qui aurait basculé en arrière et se serait abattu d'un bloc lors d'un violent séisme...

Les autres portes n'ont que des surfaces lisses. Rien qui évoque un culte lunaire ou un élevage de pumas sacrés. Seul, un détail intrigue : une fente pratiquée au milieu de chaque linteau... L'Indien croit savoir que l'on y encastrait une dalle sculptée, peut-être une « tête clouée »... Ou encore un disque solaire - ou lunaire - d'or, d'argent ou de bronze.

Cela me rappelle un disque curieux que j'ai vu en Bolivie, à Cochabamba. Des serpents, des cercles, des rectangles, des zigzags, disposés de façon irrégulière, forment ce disque de bronze surmonté, dans le haut, d'une tête humaine à casque pyramidal, gardée par deux pumas à très longue queue. L'ensemble me fit penser à un calendrier astronomique, très complexe...

Un autre problème est posé, à Puma Puncu, par l'exiguïté des portes intérieures. Ou bien cette partie de l'édifice n'était habitée que par des nains... ou des enfants parqués là en attendant l'heure des sacrifices, ou encore « elles livraient passage aux pumas sacrés enfermés dans une étable », comme le suggère Posnansky.

Ces petites ouvertures n'ont pas soixante centimètres de haut et elles mesurent moins de quarante centimètres de large. Elles sont à l'origine d'opinions controversées depuis leur découverte!

Pourrait-on penser qu'à Tiahuanaco comme dans l'Égypte ancienne sous la IV^e dynastie, ces portes étroites et basses étaient le symbole du « chemin vers l'éternité », que franchissait Râ, l'âme, au cours de ses pérégrinations dans les profondeurs ténébreuses? Ou comme la *fente des Esprits* en vieille Chine ou le *Tao* de l'Inde?

Charles Wiener a décrit un palais qu'il nomme Puma-chaca. Est-ce le même, affublé d'une phonétique quechua? Cela signifierait en ce cas « traverser d'un bout à l'autre ». Une traduction logique pour un palais comptant

dix portes rituelles alignées. Wiener vit à l'intérieur – et il en publia le croquis – un monolithe qui devait être une maquette. De grandes baies creusées en forme de niches alternaient avec les portiques en relief, le tout sculpté, expliqua-t-il, dans un énorme bloc de porphyre bleuâtre qui a depuis disparu..

Lorsque de Castelnau parcourut l'Altiplano pour composer son « Album d'Antiquités », il dessina la « Maison de l'Inca » que lui indiquèrent les Indiens sous le nom de Puma Puncu. Ils lui contèrent que « la demeure avait été construite par l'Inca Huayna Capac quand il visita Tiahuanaco lors de son voyage à Chuquiabo ».

Cabello Valboa semble confirmer la nouvelle, stipulant que l'empereur Huayna Capac, admirant les monstrueux édifices qu'il y avait à Tiahuanaco, « proclama en cette ville la guerre contre les provinces voisines de Quito et prit là quelques mesures pour que les Urus soient mieux administrés ».

Comme le remarque Elizabeth della Santa, « on ne peut imaginer que l'Inca fit tout ceci en un lieu abandonné, ce qui prouverait, dit-elle, que Tiahuanaco était encore habité aux temps incas et non pas en ruine », comme on le croit généralement.

Cabello Valboa attribue la construction du monument « aux descendants des Chiriguanos qui peuplèrent en partie les lieux ».

Que l'Inca y ait résidé est à peu près certain et cet extrait du livre du père Cobo semble cette fois, résoudre le mystère : « La principale raison qu'avaient les Indiens de vénérer cet oratoire, écrit-il, doit être sa grande antiquité. Les naturels l'adoraient depuis des temps immémoriaux avant qu'ils ne fussent conquis par les rois du Cuzco. Et ceux-ci firent de même après qu'ils eurent pris la province utilisant comme temple le célèbre édifice de Puma Puncu qu'ils illustrèrent et enrichirent, augmentant l'ornementation, le nombre de ministres et célébrant des sacrifices. Ils édifièrent à côté plusieurs palais royaux où ils disent que naquit Manco Inca, fils de Huayna Capac... C'était un très grand monument avec de nombreuses pièces et appartements. »

Un peu à l'écart, Cieza de León vit les deux sépultures

des seigneurs naturels de la ville, larges et carrées, aussi hautes que des tours avec des portes ouvertes face au soleil levant.

A cent mètres à l'ouest de Puma Puncu, Posnansky crut voir un quai formé par une immense plate-forme en amphithéâtre. Pierre Honoré fait de la rampe d'accès de la pyramide un escalier dont la ressemblance est « frappante avec le Palais de Cnossos »... D'autres rêveurs en font une plate-forme de lancement d'engins cosmiques!

La comparaison la plus exacte me paraît être celle que fit Charles Wiener avec les constructions des premiers habitants de la vallée du Mississippi. Les ossements humains retrouvés en bordure de ce fleuve géologiquement plus vieux que le Nil, sous quatre forêts superposées, dateraient de 57 000 ans...

L'énigme des Chinkanas souterraines

Depuis la conquête espagnole, il n'est ni un Aymara ni un Quechua qui ne croient fermement que de longues *chinkanas* secrètes unissent, sous terre, le lac Titikaka, berceau des Incas et le Cuzco, la cité-nombril de l'Empire du Tahuantinsuyo.

Selon la tradition populaire, ces tunnels partiraient de l'île du Soleil et aboutiraient au splendide Coricancha, le Temple du Soleil aux merveilleux jardins peuplés d'arbres, d'oiseaux, d'animaux et de personnages *d'or pur, grandeur nature*... Légende ou réalité? Les archéologues péruviens que j'ai consultés – les mieux placés pour le savoir – ne veulent ni nier ni confirmer. J'en connais qui ont reconnu avoir joué, enfants, dans ces obscures et dangereuses *chinkanas* où plusieurs chercheurs d'or moururent asphyxiés. D'autres en ressortirent fous ou muets de terreur.

De nombreux tronçons de ces labyrinthes cachés subsisteraient encore intacts. La plupart des conquistadores en ont fait mention. Garcilaso de la Vega, de coutume si mesuré dans ses écrits, insiste sur leur importance. Cieza de León observa « joints à une muraille, beaucoup de trous et de cavités sous terre ». - Cristobal de Molina

rapporte que « *Manco Capac* aurait suivi cette galerie souterraine depuis l'île du *Titikaka* jusqu'au *Cuzco* ».

Le grand voyageur français Alcide d'Orbigny nota au siècle dernier que « l'on voit partout des bouches souterraines ». Exagéra-t-il? Son émule le savant autrichien Tschudi décrivit à son tour « toute la région croisée de chemins souterrains qui s'élargissent par endroits pour former de grandes salles soigneusement construites ». Il en aurait visité des fragments à deux lieues de la ville morte. « Toutes les entrées sont obstruées, précise-t-il, et seules quelques-unes sont connues des Indiens. ».

Bartolomé Mitre met beaucoup d'emphase dans sa description. « A l'ouest, non loin du Palais », lors de son passage, on venait de découvrir « l'entrée d'une construction tapissée de dalles travaillées, épaisses d'un demi-mètre »... Néanmoins, Mitre hésite à se prononcer. N'est-ce pas plutôt « quelque aqueduc destiné à amener l'eau par dérivation, depuis l'une des cimes voisines et à l'élever jusqu'au sommet du monticule de l'Akapana ou encore pour construire une fontaine dans le Palais de Kalasasaya? »

A en croire cet auteur, les Tiahuanacos étaient « une race douée d'une rare aptitude pour l'hydraulique ». Il en juge par l'abondance, dans les ruines, de pierres creusées en forme de tuyaux qui, mises bout à bout, formaient des canalisations. Mitre insiste sur le fait que les Indiens du haut et du bas Pérou sont « hydrauliques d'instinct. Se servant des moyens les plus primitifs, dit-il, ils conduisent l'eau à travers les montagnes, calculant à simple vue l'inclinaison nécessaire, mesurant du pied le volume cubique d'eau courante en un temps donné... Plusieurs fois, indique-t-il, voyageant la nuit, l'Indien qui me servait de guide me donna l'heure exacte rien que par la quantité d'eau qui coulait dans le caniveau ».

Cette science hydraulique, les Incas la possédaient effectivement. Les découvertes de Hiram Bingham à Machu-Picchu, celles de Paul Fejos dans les trois villes longtemps inconnues qui surplombent la « Cité Perdue des Incas », l'exploration récente de *Vilca-bamba la Vieja* par l'Américain Gene Savoy, ont démontré la parfaite maîtrise des ingénieurs du Cuzco dans le maniement de

l'eau courante, aussi bien à des fins utilitaires que décoratives ou cérémonielles.

Les Incas qui héritèrent du génie des Tiahuanacos leur empruntèrent-ils aussi ces connaissances hydrauliques?

Il est à peu près certain que de mystérieux tunnels empierrés perforent le sous-sol de Tiahuanaco d'une part et du Cuzco de l'autre.

Les Indiens de Tiahuanaco disent que les chinkanas s'enfoncent à un mètre sous terre et parfois même à quatre mètres au moins. L'un d'eux m'a soutenu que « la grande chinkana de l'Inca longe le lac Titikaka, passe par Puno et par Cacha où s'arrêta Viracocha avant de rejoindre le Cuzco ». Il me raconta aussi l'aventure survenue quelque temps auparavant à un curé de Puno que les traîtres mirages, qui font flotter sur le haut plateau des arbres, des troupeaux, des silhouettes humaines et des lacs inexistant, égarèrent.

Ce curé crut entendre ruisseler de l'eau sous ses pas. Il se pencha pour mieux écouter, perdit l'équilibre et tomba. Sa nuque heurta une pierre et il perdit connaissance. Quand il revint à lui le curé comprit qu'il avait basculé sur une dalle descellée mais dissimulée par une croûte de terre dure et craquelée par la longue sécheresse. Il se trouvait au fond d'un souterrain, pris au piège. Mais l'eau courait bien dans une rigole parallèle au chemin dallé qu'un souffle glacé vint balayer. Pourrait-il, en le suivant, revenir à l'air libre? Le malheureux prêtre fit une prière pour qu'il ne lui faille pas marcher ainsi, à l'aveuglette, jusqu'au Cuzco - quatre cents kilomètres au moins - comme le prétendaient les Aymaras!

Avançant à tâtons, butant contre des éboulis qui encombraient le passage, redoutant l'asphyxie ou encore de périr emmuré vivant dans la chinkana, il guettait le rai lumineux des bouches d'air qui se répétaient de place en place. Mais beaucoup étaient obstruées.

Il parvint à un petit pont, lui aussi souterrain, qui enjambait la rigole. Une demi-clarté lui rendit l'espoir... Quelques mètres encore dans la pénombre et, pataugeant dans l'eau, le curé déboucha sur la plage du Titikaka!

LA PORTE DU SOLEIL

*Avec des pieds d'or
Et des ailes d'argent,
On arrive à toi...*
(Chant rituel aymara).

L'énigme des énigmes

Veut-on tenter de pénétrer plus intimement l'insaisissable philosophie des Tiahuanacos et leur univers plein de mystères magico-religieux ? Il faut alors forcer les limites de l'inconnu en franchissant le seuil béant de la grandiose Porte du Soleil, summum de l'art fantastique des anciens peuples des Andes et l'une des merveilles archéologiques des Amériques.

Bien d'autres que moi, dans son ombre, sont restés frappés de stupeur et les plus grands préhistoriens de notre planète s'interrogent...

« Cette pierre immense est une des grandes énigmes que tous les archéologues se sont efforcés de déchiffrer », écrit le colonel James Churchward (1). « Si l'on parvenait à la lire, poursuit-il, quelle merveilleuse histoire elle pourrait nous raconter sur le lointain passé. » Si lointaine que, partisan farouche de Mu, « le continent perdu », Churchward n'hésite pas à affirmer qu'elle remonte à seize mille ans ! « Quand les Andes n'existaient pas et que la Cordillère n'était pas encore dressée au milieu des plaines de l'ouest de l'Amérique du Sud. Ce fut l'érection de ces montagnes qui détruisit le pays et les populations. »

(1) Lire de cet auteur : *L'univers secret de Mu*, paru aux éditions J'ai Lu, n° A241**.

L'explorateur estime encore que cette pierre – qui n'utilise pas une seule lettre de l'antique alphabet hiéroglyphique – « présente la première forme d'écriture du monde, une suite de symboles formant une allégorie, l'allégorie formant un texte ».

A l'époque de la conquête, Cieza de Léon, le premier à l'admirer, n'en fournit pas le détail mais déjà, il s'extasia sur les « grandes *portadas* faites d'une seule pièce », s'étonnant de leur « étrange grandeur ».

Plus près de nous, c'est le Français Alcide d'Orbigny qui en 1833, vit la fameuse Porte du Soleil de Tiahuanaco entière mais « couchée sur le sol ». Un second voyageur put l'admirer redressée en 1848, mais elle était de nouveau abattue en 1908 quand le général Ballivian, qui présidait aux destinées de la Bolivie, donna l'ordre de la relever.

A peine les efforts surhumains des Indiens furent-ils couronnés de succès que la nuit suivante, une tempête épouvantable déferla sur le pourtour du lac Titikaka. La foudre tomba plus de cent fois sur Tiahuanaco, témoignèrent les Indiens le lendemain. Une seule décharge fendit en deux la merveilleuse Porte du Soleil. Par miracle, les lignes harmonieuses du bas-relief, qui font la splendeur du frontispice, ne souffrirent pas irréparablement de la fêlure. Mais les Aymaras superstitieux y lurent le châtiement d'Illapa, le dieu « trinité » Tonnerre-Eclair-Foudre de leurs lointains ancêtres...

Par ailleurs le mot fonctionnel de porte sied mal à ce qui fait davantage penser à un « arc de triomphe » ou à une entrée triomphale. Mais le terme d'arc ne correspond pas mieux à l'horizontalité rigoureuse de l'entablement.

Ce chef-d'œuvre préinca est sculpté sur les deux faces, bien que l'une d'elles ne comporte, de chaque côté, que des niches sans ornementation. Une idole y était-elle encastrée? ou bien quelque héraut d'arme y montait-il la garde?

Aucun battant s'est-il jamais refermé sur le vide cosmique de l'Altiplano? Pourquoi cette rainure profonde qui encadre l'embrasure « comme si l'on devait y encastrer des portes coulissantes », questionne J. Alden Mason?

Embrasure qui permet à un homme de bien plus haute stature qu'un Aymara de passer sans courber le front. Contrairement aux portes en trapèze, typiques de l'architecture des Incas, les montants sont absolument rectilignes sur deux mètres de hauteur et terminés de chaque côté par le signe scalaire, label de Tiahuanaco.

A considérer les milliers de vestiges répandus sur l'aire précolombienne des Andes et du Pacifique, qui montrent partout des portes souvent si peu élevées qu'en signe d'obédience, elles obligeaient les passants des temps révolus à se baisser pour les franchir, on en vient à se demander si réellement les bâtisseurs de Tiahuanaco ne furent pas au sens propre, *des géants*?

La plus célèbre des pierres œuvrées de la monumentale ville morte n'est pas la réédition du trilithon polynésien comme le suggère Imbelloni. Ni la réplique des portiques faits de trois pierres assemblées comme l'on en voit aux îles Tonga. La Porte du Soleil fut littéralement découpée – comment? – *dans un seul bloc* d'andésite volcanique, de dimensions colossales! Extraite de sa gangue, terminée, elle mesure quatre mètres de largeur sur trois mètres de hauteur et près d'un mètre d'épaisseur. Son poids est estimé à *douze tonnes* au moins...

Face à la Porte du Soleil, énigme des énigmes, à vouloir en décrire l'incomparable fresque gravée qui résume toutes les conquêtes techniques et spirituelles des mystérieux bâtisseurs de Tiahuanaco, on est à la fois saisi d'angoisse et d'émerveillement!

Quoi qu'on en écrive, les mots sont impuissants à traduire l'ésotérique et millénaire message. Tous les arguments plausibles que l'on peut avancer sonnent creux en comparaison du fantaisiste *abracadabra* formulé avec aplomb par certains jongleurs de fantastique qui confondent archéologie et délire-fiction!

Les « faussaires » de Tiahuanaco

L'involontaire pionnier du fantastique fut Posnansky, persuadé qu'il fut d'avoir devant lui un « calendrier » issu d'une science géométrique disparue, sculpté par les ar-

tistes d'un puissant Empire mégalithique forgé par le peuple le plus vieux des Amériques et – pourquoi pas? – du monde entier...

Ce savant crut discerner sur la fresque « les signes des solstices et des équinoxes ». Si sa théorie reste à prouver, elle mérite l'indulgence parce que Posnansky consacra sa vie entière à Tiahuanaco. Parce que, malgré ses exagérations outrées par l'enthousiasme, il demeure le plus grand « tiahuanacologue » de notre temps.

Mais comment ne pas crier à l'imposture volontaire contre la prolifération récente des pseudo-scientifiques qui, jetant une insolente poudre de perlimpinpin atomique aux yeux de lecteurs crédules ou mal renseignés, attribuent au minimum « 300 000 ans » d'âge à la fameuse Porte du Soleil? N'est-elle pas, selon certains d'entre eux, « l'œuvre de Vénusiens ailés qui traversèrent le cosmos sur un aéronef... *il y a cinq millions d'années* », voire deux cent cinquante millions pour un autre?

Ces faiseurs d'anges confondent les Aztèques avec les Incas, placent Tiahuanaco au Mexique et Téotihuacan au Pérou... et ils n'hésitent pas à affirmer qu'il faut être « aveugle ou fou pour ne pas identifier sur la Porte du Soleil, des scaphandres autonomes, des fusées spatiales propulsées par des moteurs arrière à ions solaires »... et autres vaisseaux interstellaires ou extra-terrestres « beaucoup plus perfectionnés que ceux qui sont actuellement construits », d'après Kazantsev... rien moins qu'un authentique savant russe et professeur!

Les porteurs de scaphandres interplanétaires auraient exterminé des civilisations qui dataient de nombreux milliers d'années et qui s'effondrèrent après un conflit avec cette race non humaine, « dont le sang n'était pas rouge », croit nous apprendre une voyageuse au retour de Bolivie. Je retrouve là tout bonnement l'écho orchestré à sa manière par Cynthia Fain, d'une tradition uru que j'ai rapportée il y a plusieurs années dans un de mes ouvrages consacrés aux Indiens des Andes. La fable uru dit en effet que les Kot'Suñs « ancêtres de ces pêcheurs de l'âge du roseau qui achèvent de s'éteindre sur des îlots artificiels en totora au cœur du Titikaka, apparurent bien avant le Soleil. Avant que le Père du Ciel, Tatitou, n'eût

créé les Aymaras, les Quechuas et les Blancs, avant la dernière aurore... » « Nous ne sommes pas des hommes », ont encore dit, il n'y a pas longtemps, les rares Urus vivants au Pr Jehan Vellard. « *Notre sang est noir (1).* »

Jesusa avait plus de cent ans lorsqu'elle confia ses souvenirs à Vellard peu de temps avant de rejoindre le Paradis des Achachilas. Ses paroles dissipent toute équivoque.

Mais il y a plus savoureux encore parmi les « faussaires » de Tiahuacano. A moins que l'on ne juge ce qui suit comme une plaisanterie de goût douteux envers la mémoire du grand chroniqueur indo-espagnol Garcilaso de la Vega...

García Beltran, l'un de ses descendants, aurait hérité d'un « manuscrit secret » dans lequel le plus royal des commentateurs de la conquête révélerait que « les écrits pictographiques de Tiahuanaco disent qu'à l'ère *des tapirs géants*, des êtres humains très évolués, au sang distinct du nôtre, venus d'une autre planète, trouvèrent à leur convenance, pour s'y installer, le lac le plus haut de la Terre ».

Le fondateur de la très noble R.S.I – lisez la Religion du Soleil Inca – tint à prouver un jour au romancier Guy Breton qu'il était lui aussi un Fils du Soleil. Ce dernier reçut une invitation à se rendre au service dominical célébré par la R.S.I, salle des Horticulteurs, rue de Grenelle à Paris. L'invitation était ainsi libellée :

« Cher Etre Humain,

L'ancien Pérou, synonyme et berceau des trésors nous en a légué un, éternel et sacré : la Religion du Soleil. Vous savez que spirituellement et moralement notre petite planète est bien malade.

Vous savez aussi que les faux dogmes ont enfanté plus de cent religions, monnaies et bombes atomiques.

Vous devez savoir qu'aucune « théorie », messe, conférence ou guerre ne pourront guérir cela.

(1) L'obscur coloration du sang de l'homme andin peut être attribuée à l'excessive quantité d'hémoglobine dont il a besoin pour vivre en permanence à une altitude considérable.

Adhèrent donc à notre religion, la seule qui présente un remède « solaire » contre le mal.

Nous avons un seul dieu : Tiki Viracocha, il est la source de vie, le maître invisible.

Nous vénérons une de ses grandes manifestations visibles, l'astre-roi Soleil.

Nous voulons une seule nation sans frontières « artificielles », la Terre. Adhèrent à cette religion dont le drapeau aux couleurs arc-en-ciel est le symbole de l'unification totale ! Nous travaillons et luttons pour le bien et le progrès humain en accord avec les lois divines. En venant à nous, vous serez un être privilégié, un pionnier de la nouvelle civilisation solaire.

Paix et Santé. »

Guy Breton se rendit au rendez-vous où le reçurent deux hommes en poncho orange qui disposaient sur une table les objets du culte : l'effigie en céramique du Viracocha de la Porte du Soleil placée entre une grosse conque marine, une bannière colorée, une boîte d'allumettes et un petit maillet.

Un disque de musique péruvienne distillait la rengaine pleurnicharde et ensorcelante des flûtes de bambou chères aux Incas et aux Indiens des Andes. A leur rythme saccadé, le chef laïque de la secte, M. Capelle présenta Guy Breton au chef religieux très volubile qui expliqua à l'écrivain français que « la religion solaire est la plus vieille du monde et qu'elle fut apportée sur terre par un être de sexe féminin, d'origine extra-terrestre, appelé Orejona ».

La déesse « avait de longues oreilles » – d'où son nom et celui des nobles Incas qui déformaient les lobes en y insérant de lourds rouleaux d'or afin de lui ressembler – mais aussi « les mains et les pieds palmés ». Ce dernier détail indique à Garcia Beltran que « l'eau existait en abondance sur Vénus ».

Le manuscrit disait encore qu'Orejona « traversa le cosmos dans une fusée dont le dessin est gravé à Tiahuanaco au sommet de la Porte du Soleil ».

Solitaire sur notre triste globe, l'Ève cosmique vénu-

sienne s'accoupla « avec un tapir pour donner naissance à l'humanité ». (Pauvre Adam mué en tapir!...)

...« Le culte solaire célébré à Paris interdisant les sacrifices humains « qui risqueraient d'être mal pris », nous tuons spirituellement une graine de tournesol », expliqua le Grand Prêtre, en glissant cette peu banale hostie dans la bouche du « dieu inca ». Puis « orné de la coiffure du valet de trèfle », il reprit l'hostie, saisit le maillet et à petits coups, religieusement, cassa la graine puis la fit brûler dans une coquille Saint-Jacques tandis que les fidèles entonnaient un cantique.

« Pour aider le Soleil dans sa course », Garcia Beltran, la tête du dieu posée sur la poitrine, tourna lentement autour de l'autel, s'imprégnant ainsi de la force bénéfique que l'astre lui envoie en « échange de la graine de tournesol pour que nous en profitions tous ».

La visite d'Orejona peut servir de réponse à la question qui tourmente Kazantsev : « Comment est-il possible que les ancêtres des Incas aient connu l'année vénusienne et pour quelles raisons s'intéressaient-ils si particulièrement à cette planète? »

Faut-il supposer que des cosmonautes « en direct de Vénus », ont vécu conjointement et enseigné leur science à l'ancien peuple du Titikaka, à une époque si éloignée de notre ère que tout souvenir s'en est perdu? Est-ce la seule logique qui puisse justifier les extraordinaires connaissances et l'inexpliquable technique des mystérieux bâtisseurs de Tiahuanaco? Quelle autre signification donner aux figures ailées de la Porte du Soleil et aux indéchiffrables idéogrammes de la fresque solaire?

Le masque de puma de la divinité centrale symbolise-t-il la force des terrestres et les têtes de condor de l'auréole, celle des extra-terrestres? Les cônes stylisés des couronnes portées par les « hommes-volants » représentent-ils des « cabines spatiales »? Pour Kazantsev « il est évident que le peuple qui fit de tels dessins connaissait les voyages sidéraux ». Alors, pourquoi pas Vénus, l'étoile du matin qui était l'une des grandes divinités de la mythologie andine?

Le calendrier des Vénusiens

Entre 1928 et 1937, Kiss se fit l'apôtre des hoerbigié-riens. Il diffusa la théorie révolutionnaire de Horbiger, prophète du « monde glacé », selon laquelle le « plus ancien calendrier terrestre, qui exprime des données scientifiques rigoureuses, a été réalisé à Tiahuanaco d'après des observations astronomiques de l'époque tertiaire ». Et il décrit « les saisons astronomiques, chacune divisée en trois sections ». Il distingue la position de la Lune « visible pour chaque heure du jour (sic) dans douze subdivisions... En outre, ajoute-t-il, les deux mouvements du satellite, l'un apparent, l'autre réel, compte tenu de la rotation terrestre sont indiqués de telle sorte qu'il convient de penser que réalisateurs et utilisateurs du calendrier étaient d'une culture supérieure à la nôtre ».

En tête de tous ces adeptes d'hypothétiques « visiteurs de l'espace », viennent Jikov et Kazantsev qui font remonter le calendrier « vénusien » de Tiahuanaco à 15 000 ans. Ils en voient l'origine « dans le légendaire peuple de Kon-Tiki, prédécesseur des Incas ».

Des « renseignements récents sur la période de rotation de Vénus », obtenus par les savants soviétiques, autorisent l'académicien V. Kotelnikov et le professeur Chklosy à estimer que cette rotation s'accomplit en onze jours terrestres. Ils fondent leurs calculs sur l'hypothèse que la planète n'est pas inclinée sur son axe, théorie qui n'est pas celle de l'astronome américain Koyper pour qui l'axe de Vénus est au contraire incliné sur son orbite dans une proportion telle que « la durée du jour vénusien correspond à neuf jours terrestres plus sept heures ».

Les mathématiques supérieures ne sont pas mon fort! Mais sachant compter de trois à douze ou de neuf à onze, j'ai voulu essayer toutes les combinaisons possibles d'additions, de soustractions, voire de divisions sans parvenir à aucune solution comparable à la performance des Russes! Munis de ces vulgaires chiffres, n'affirment-ils pas péremptoirement que « dans ce cas, l'an vénusien comprenait vingt-quatre jours vénusiens ».

« Précisément, acquiesce Jikov qui tient à justifier le

casse-tête des « signes énigmatiques semblables à des hiéroglyphes de la Porte du Soleil, le calendrier comprend dix séries de vingt-quatre chiffres qui correspondent aux années vénusiennes normales plus deux séries de vingt-cinq qui sont les années bissextiles »... C'est tellement clair pour le savant russe « qu'il coule de source que l'an de ce grand cycle comptait deux cent quatre-vingt-dix jours ».

Je me demande si les génies russes jouissent vraiment d'une intelligence supérieure à celle de quiconque a de bons yeux ou bien s'ils jouent aux... charlatans? Sans doute est-il poétique de vouloir décrypter les mystères des hautes Andes à travers les espaces sidéraux, si fort à la mode. Mais puisqu'il est autant d'actualité de contester à propos de tout et de rien, je m'élève contre la manie que s'arrogent de brillants théoriciens – lequel d'entre eux a mis les pieds réellement à Tiahuanaco? – qui donnent pour parole d'évangile le produit de leurs cogitations.

Qu'on me comprenne bien : je ne rejette pas un instant l'hypothèse que d'autres planètes soient habitées. J'admets parfaitement que des extra-terrestres puissent être venus peupler les Andes.

... « Des visiteurs de l'espace » à Tiahuanaco où tout est troublant et incompréhensible, où tout envoûte parce que rien n'est à l'échelle humaine, que rien ne s'explique, pourquoi pas?

La vision des vestiges disproportionnés rend tout possible à l'échelle gigantesque des mystérieux bâtisseurs. Mais il ne faut pas, comme le font les savants russes, fausser le problème de Tiahuanaco. Comment me démontreraient-ils ce qu'ils avancent, si je les en défiais?

Ignorent-ils que, selon les renseignements obtenus par les sondes spatiales de la N.A.S.A., la température au sol sur Vénus (qui est à quarante-deux millions de kilomètres de la Terre) s'élève à 480° C (1) et que la pression est de cent bars, c'est-à-dire égale à celle qui règne à 1 000 mètres sous l'eau?... Conditions qui interdisent, selon les savants américains, qu'on y trouve de l'eau à l'état liquide

(1) A titre d'indication, rappelons que le plomb fond à 327° C.

et toute forme de vie comparable à la nôtre dans une atmosphère à 95 % de gaz carbonique!

Une puissante divinité solaire

La Porte du Soleil fascine le regard par la puissance majestueuse mais terrifiante qui émane de la divinité suprême campée au centre du linteau monolithe en pierre de lave sculptée. Cette force allégorique de la nature ne ressemble à aucune autre que l'on connaisse dans la statuaire antique. Elle diffère même sensiblement de la statuaire lithique de Tiahuanaco dont les idoles mathématiques atteignent dix mètres de haut.

Bien qu'il domine les « hommes-volants » du bas-relief rectangulaire, le dieu solaire évoque pour l'archéologue péruvien Kauffmann Doig, un « nain à grosse tête ». Effectivement, la tête anthropomorphe de la divinité mesure la moitié de la hauteur totale de l'effigie. Mais par la carrure, ce serait alors si j'ose dire, un « nain géant », trois fois plus grand que les sujets qui l'escortent.

L'étrange totem anguleux et géométrique porte un masque de puma encadré d'une grecque, auréolé de rayons. Ces languettes se terminent par six têtes de félins vus de profil, le nez en anneau alternant avec dix-neuf disques ovales doubles qui rappellent le glyphe solaire de l'alphabet égyptien, un cercle autour d'un point central.

Charles Wiener en fit un priape et une allusion à la puissance mâle créatrice, tandis que Rodolfo Kush voit dans le double cercle de Viracocha, le *muyu*, représentation graphique du rythme cosmique tracé par la marche du Soleil et de la Lune.

Pour Posnansky, poursuivant son rêve coloré, le personnage central de la fresque est le symbole du printemps et tous les autres sont des figurations du calendrier de l'époque, ornés de la couronne solaire pour indiquer que tous sont Fils du Soleil.

Churchward, lui, associe les anciens Péruviens aux anciens Mayas d'Amérique centrale. Il interprète la tête-écusson du dieu, auréolée de rayons terminés par un cercle, comme le signe Ahau qui proclame que l'Empe-

reur du Soleil est aussi le « roi des rois de toute la terre ». Les têtes d'oiseaux, croit-il, ne sont pas celles du Condor mais de perroquets aras, totem de la reine Moo de Mayax et celles de léopards, l'emblème du prince Coh, son frère-époux, tous deux derniers descendants de la dynastie Kan voués au culte de Kukulkan, le « Serpent à Plumes »... Serpent qui, il est vrai, fut l'un des grands totems de l'ancien Pérou.

Est-ce Viracocha, le dieu suprême qui, les bras écartés du corps, brandit dans ses mains carrées privées d'auriculaires, de longs et gros bâtons cérémoniels terminés par une tête de condor mâle, le Mallku à crête stylisée? A moins qu'il ne s'agisse de sceptres gravés, bagués de signes... Ou encore d'armes qui seraient d'un côté, soit une massue, une hache de guerre, une lance ou un propulseur à dards; et de l'autre, la *boleadora*, l'arme de jet caractéristique de l'Altiplano, faite de souples liens de peau tenus dans le poing, enserrant en leur bout une pierre ronde.

Projetée avec force à la façon d'un lasso, la *boleadora* paralyse l'adversaire en s'enroulant à ses jambes... Mais cela pourrait être aussi bien un carquois contenant les flèches...

Tschudi et Rivero pensent que ces bâtons sont en réalité des serpents tandis que pour Bartolomé Mitre, il s'agit d'éclairs maniés par une divinité aux pouvoirs surnaturels, qui règne sur les forces de la nature. Cette association d'idées est pour Mitre d'autant plus naturelle qu'en été, dans le pays intertropical, les orages quotidiens font littéralement pleuvoir des éclairs sur le haut plateau. Eclairs meurtriers qui foudroient, chaque année, bon nombre de bergers indiens des hautes Andes.

Tel un fruit mûr, une *tsantza* – tête humaine réduite – pend aux coudes de la divinité, ornée de têtes de condor en guise de boucles d'oreilles. Détail qui manque aux six autres trophées humains qui pendent également au bas d'une longue tunique, barrée d'un ceinturon ventral supporté par deux longues bretelles gravées de glyphes et de têtes de condor. Celles-ci qui se répètent sans cesse dans la géométrie de la fresque, figurent à nouveau sur le plastron de la divinité où elles encadrent un indéfinissa-

ble idéogramme. Là encore, les interprétations varient..

Plusieurs archéologues voient dans cet idéogramme, un poisson. D'autres, l'animal symbolique Wari Willka à tête de puma et corps de grosse larve ou encore une couleur enroulée. Ce « glyphe » réapparaît, presque identique, à l'intérieur du socle sur lequel le mystérieux personnage est debout. Toutefois, par certains détails, il est probable qu'il s'agisse de deux motifs différents.

Pour moi, l'idéogramme qui orne le plastron représenterait plutôt une *balsa de totora*, l'embarcation typique du lac Titikaka surmontée, comme figure de proue, d'une tête de puma tandis qu'à la poupe, un signe hermétique rappelle l'écusson emplumé qui termine la couronne des petits « hommes-volants » autour du dieu.

Quant au socle pyramidal, orné en dessous de têtes de puma semblables à celles qui reposent, par paires, sur un second socle intérieur, plus petit et à pans inclinés ornés de têtes de condor, il renfermerait à mon avis, un signe-poisson – le suche ou poisson-chat du lac sacré, divinisé par les Kollas.

Ce socle à gradins tronqués suggère à l'archéologue Kauffmann Doig, la possibilité d'une « cavité centrale ou d'une galerie souterraine » qui pourrait être dissimulée sous la Porte du Soleil... Y aurait-il au cœur de l'une des monumentales pyramides de Tiahuanaco, une chambre secrète comme dans les pyramides égyptiennes? Les pilliers de trésors qui ont bouleversé et saccagé l'immense cité morte autant que l'éventuel cataclysme diluvien, l'ont-ils découverte? Ont-ils pulvérisé les momies royales qui s'y trouvaient pour s'approprier quelque fantastique suche d'or-articulé? Le glyphe-poisson me rappelle les artistiques poissons de toutes tailles d'or, d'argent ou de tumbaga verdâtre, aux écailles articulées, que vendent tous les orfèvres des grandes villes péruviennes. Et d'autres, énormes, que j'ai vus scintiller sur le dos des danseurs kollawayas des rives du Titikaka...

Charles Wiener interprète ce « poisson recourbé » comme un croissant lunaire, tel qu'il figure dans la mythologie indienne. Je me souviens qu'une nuit, un pêcheur aymara du lac sacré, contemplant le reflet du croissant de lune qui donnait l'impression de nager entre

des eaux mouvantes, le compara au suche. Dans son esprit superstitieux, poisson divin et quartier de lune ne faisaient qu'un...

Un court piédestal est projeté de chaque côté du socle pyramidal qui porte l'effigie du dieu solaire, au bout d'un liston horizontal où l'on peut voir, en guise de couronne, une tête de puma casquée dont les yeux sont pourvus de ces étranges « ailes » qui inspirent les adeptes de Vénus.

Un certain « Œil ailé »

Ce qui tracasse le plus les américanistes savants depuis la conquête du Pérou des Incas, c'est l'archaïsme du visage anthropomorphe de la divinité centrale de la Porte du Soleil. Pourquoi ce masque est-il couvert de glyphes si insolites qu'ils sont la cause même des cogitations les plus fabuleuses?

Du haut de la pyramide céleste, l'oracle des Lupakas et des Pakajes nargue de sa bouche rectangulaire les déchiffreurs d'énigmes. Souhaite-t-il – ou redoute-t-il – que l'un de nous ne lui restitue sa voix séculaire? Qui déchiffrera les signes cabalistiques qui tatouent cette face pétrifiée? Disques solaires, têtes-totems et surtout ces « yeux ailés » d'où coulent des larmes rondes et creuses, l'ont fait surnommer le « dieu pleureur » par Thomas Joyce.

« Par leur forme, ces larmes expriment le vent et la tempête. Et par leur nombre, des gouttes de pluie », pronostique Pablo Patron, auquel fait écho Means: « Dans la face conventionnelle qui a des caractéristiques humaines attribuées au Soleil, les larmes symbolisent la pluie qui tombe du ciel pour fertiliser la terre. »

Pour Max Uhle et Clément Markham, ces hiéroglyphes suboculaires n'ont pas d'autre sens que l'ornemental. En tout cas, ils se répètent avec insistance sur le masque des « hommes-volants » qui composent la plus extraordinaire procession ailée que l'on puisse contempler sur un édifice préhistorique!

Bartolomé Mitre a comparé cette procession mythique à celle des Panathénées du Parthénon quant à la valeur

artistique, bien que d'un style absolument différent. Le « poème de marbre » d'Athènes ne peut être plus merveilleux que le « poème de lave » de Tiahuanaco.

« Par la vélocité de leurs mouvements, ces « hommes-volants » sont-ils les messagers du dieu qui les envoie porter la pluie sur terre? » demande Philip Ainsworth Means.

Mais est-ce bien des larmes? Eugenio Yacovleff en discute. « Il n'y a pas de raison, estime-t-il, pour établir un rapport entre la divinité, la fertilité et l'agriculture, parce que l'ornementation des joues ne signifie ni larmes ni pluie symboliques. C'est seulement une peinture qui reproduit les taches typiques ou *lagrimones* du faucon. »

On sait que ce falconidé fut l'un des grands totems de toutes les cultures de l'Ancien Pérou. Il apparaît dans les symboles de la guerre et du pouvoir des chefs (1).

Une légende inca fait du Huaman le progéniteur des mandataires, grands guerriers et chefs de tribu auxquels il communiquait ses propres qualités, dignes d'un dieu : courage, force, valeur, décision et résistance.

Sarmiento de Gamboa quand il arriva au Cuzco recueillit une tradition selon laquelle « Manco Capac portait avec beaucoup de soins, dans une cage de paille, Indi, un oiseau comme le faucon que tous adoraient et qu'ils considéraient comme sacré ».

Selon la croyance, le premier Inca devait à cet oiseau « enchanté » d'être un seigneur que les gens suivaient et qu'il transmettait avant toute autre chose à son fils. Dans un autre récit on le trouve sous le nom de Chima, le *waoke* ou frère révérentiel de Manco Capac. Ses descendants le possédèrent pendant plusieurs générations, jusqu'à l'Inca Yupanqui. On peut se demander s'il n'était pas empaillé car, sauf erreur, il s'écoula près de cinq cents ans entre le premier et le neuvième Inca de la liste connue!

Garcilaso de la Vega dit que « outre le turban coloré, l'Inca portait sur la tête une autre devise... en plumes

(1) La forteresse mégalithique de Sacsahuaman qui est sans doute la plus monumentale du monde, fut consacrée à ce rapace. Elle se trouve à deux kilomètres au-dessus du Cuzco, capitale des Incas, au cœur des Andes.

blanches et noires bigarrées, de la taille de celles d'un faucon ». Le chroniqueur nomme l'oiseau « Coriquenque », dans un idiome secret qui s'est perdu.

N'est-ce pas un pandion et ne figure-t-il pas, adhérant à la verticale, aux rayons latéraux de l'un des Soleils de la frise inférieure qui souligne la fresque de la Porte de Tiahuanaco ?

Si le condor se nourrit de cadavres, le huaman ne le fait que de proies vivantes. A Pukara, autre haut lieu sacré, à proximité de l'ancien rivage du lac Titikaka, et autre « rendez-vous » d'idoles pétrifiées et de stèles sculptées, il existe une cime où niche une race spéciale de faucons, encore vénérés.

Qu'exprime donc le mystérieux glyphe qui cerne, telle une grande aile repliée, l'orbite vide du dieu principal et les yeux des « hommes-volants » à la file ? Est-ce une mythographie voulant traduire « l'envolée de la vue » ? S'il n'est pas un « engin mécanique poussé par une fusée interplanétaire » comme le souhaite l'école des Vénusiens à la vue d'un certain « petit appareil à réaction placé à la base et à l'arrière de l'aile », cet œil étrange fut peut-être inspiré à l'artiste par l'ampleur d'un paysage monumental, sur lequel le regard humain ricoche à l'infini, tel l'œil d'un oiseau sur l'espace ?

La procession des « Hommes-Oiseaux »

L'admirable bas-relief de la Porte du Soleil évoque une procession ailée dont l'impeccable symétrie et la dynamique géométrique paraissent comme empruntées à un patron textile. Les artistes de Tiahuanaco exécutèrent par ailleurs de splendides tapisseries et des brocarts multicolores dont les fragments – très rares à cause des pluies destructrices – enrichissent les musées. Le travail montre la pureté, la précision d'un joyau finement ciselé.

Tous de grandeur égale, burinés de main de maître, les petits génies ailés – anges précolombiens, hommes-oiseaux ? – vus de profil convergent vers le dieu Soleil. Répondent-ils à son appel ? Viennent-ils se mettre à ses ordres ou se placer sous sa protection ? Sur trois rangs

superposés comprenant chacun huit personnages horizontaux, ils gravitent de part et d'autre de l'idole principale qui jaillit en relief de son piédestal. De loin, sous la lumière frissante et par l'effet de la perspective, ils planent dans une élégante et calme envolée.

Au nombre de seize, ceux de la rangée intermédiaire sont casqués de têtes d'oiseau de proie couronnées. Deux files de trente-quatre « hommes-volants » coiffés d'une couronne compliquée les encadrent. Tous tiennent dans leur main le même attribut que leur chef, terminé par des têtes de condor. Mais là encore, on ne sait s'il s'agit d'un sceptre ou d'un arc...

Tous portent en bandoulière une cape brodée et bordée d'une frange de quatre têtes de condor ou de félin, logées sous l'aile déployée en hauteur. Pour d'Orbigny, ethnologue et anthropologue sagace qui a tant étudié le passé de l'homme sud-américain, « ces silhouettes couronnées sont celles de souverains dont le sceptre unique précise l'autorité limitée par rapport aux deux sceptres du roi qui symbolisent le double pouvoir politique et religieux ».

D'Orbigny suppose que « les nations soumises et semi-civilisées sont représentées sous la forme humaine et les nations encore sauvages, sous celle du condor ».

Posnansky croit y lire « les jours du mois »... Pour Elizabeth della Santa, ces petits personnages qui courent « vers l'Inca central, seraient les fondateurs de lignages de la nouvelle ville en vertu de quoi chacun d'eux porte des symboles variés ». Pour appuyer sa thèse l'investigatrice belge cite les propos du chroniqueur Cristobal de Molina : « Le Créateur Viracocha Pachayachachi fit à Tiahuanaco *tous les gens*, toutes les différentes sortes d'oiseaux et... indiqua à ces gens les noms et les propriétés que les oiseaux, les animaux et les autres espèces avaient. » Il faudrait, conclut-elle, « réfléchir sérieusement à cette interprétation parce que nous savons que l'art représentatif de la plupart des peuples sans écriture, est une transcription sculpturale ou graphique de leurs mythes d'origine », comme l'écrivent A.P. Elkin et R. Berndt.

Léonce Angrand, partisan d'une parenté ethnique entre

les anciens Mexicains et les anciens Péruviens, déchiffre dans la procession ailée de Tiahuanaco, « l'oraison hiéroglyphique de deux courants humains jumeaux, l'un des adorateurs de la Lune, l'autre du Soleil, qui coexistèrent au Pérou », au temps précolombien.

D'après un quipu déchiffré par Yutu Inga, les serviteurs « invisibles de Illa Tecce Viracocha, Père du Soleil, furent les Huaminca ou bons anges et les Huayhuay Panti, les anges beaux et resplendissants ».

Kauffmann Doig estime que « les hommes-volants » de Tiahuanaco sont les Pisco Runa qui jouèrent dans l'Ancien Pérou un très grand rôle dans le monde spirituel.

Au XVI^e siècle, Garcilaso de la Vega a décrit les *huit tours* situées quatre par quatre au levant et au couchant du Cuzco, utilisées par les astronomes et les astrologues incas pour contrôler solstices et équinoxes.

Huit tours, quarante-huit « hommes-volants » sur *six* files de huit glyphes à Tiahuanaco voilà des chiffres qui se répètent mystérieusement et curieusement dans l'une des grandes pyramides de Lima, la Huaca Huatca ou Pando.

Josefina Ramos C. de Cox y a fait récemment une étrange découverte : sous la plate-forme supérieure – où campèrent les conquistadores espagnols après les légions incas – des excavations ont mis au jour, divisées en deux par un long corridor, quatre-vingt-seize cellules, soit *quarante-huit* de chaque côté, et dressé à l'intérieur de chacune, un pieu de bois, placé de différentes manières mais faisant tous face au « patio de l'Oracle »...

Ces cellules représentaient-elles les « quarante-huit semaines de l'année précolombienne » ? Elles font penser, note l'investigatrice péruvienne, « à un édifice de contrôle solaire et de complémentarité lunaire ». Les murs en adobe des cellules sont marqués de lignes perpendiculaires, imprimées avec des cordelettes, sur l'argile encore humide.

Dans chaque cellule, une petite plate-forme emplie de sable permettait au grand-prêtre de s'asseoir commodément, pense-t-elle, « pour observer les astres avant que l'Oracle ne réponde aux questions et n'indique les dates propices aux travaux agricoles ».

Au total, quarante-huit hommes-volants... Quarante-huit! le chiffre même des sarcophages d'argent incrustés dans les idoles d'argile cuite retrouvées à Pomata. N'est-ce pas étrange?

Le langage de la grecque scalaire

Etrange et énigmatique encore, la longue frise géométrique qui souligne la fresque processionnelle de la Porte du Soleil. Elle est formée d'une grecque scalaire, « signe fondamental et omnipotent, somme d'angles droits, expression de la perfection fondée sur l'orthogonale qui définit les stricts principes techniques et spirituels de l'art de Tiahuanaco » dit Cossio del Pomar dans un très intéressant bilan qu'il consacre à cet art.

La conception théogonique de l'ancienne Amérique tend constamment, remarque-t-il, à la connaissance d'une géométrie précise. La grecque scalaire révèle un peuple de constructeurs qui possédaient une organisation sociale axée sur la hiérarchie de contrôle, si complète et si absolue que ce peuple fut capable non seulement de résoudre le problème de mobiliser et de travailler de tels blocs de pierre, mais encore d'acquérir un développement spirituel mûr au point de permettre l'expression de la pensée et la synthèse de l'ordre cosmique, au moyen de signes animés d'une valeur idéologique.

L'angle orthogonal témoigne à Tiahuanaco de l'équilibre et de l'harmonie qui, comme par prodige, enrichirent l'étonnante civilisation précolombienne du lac Titikaka, comparable en ce savoir à celle des Pharaons.

Les méandres linéaires de la grecque scalaire encadrent quinze soleils radiants, répliques réduites et variées du masque de la divinité centrale, vers lesquels jaillissent, telles des gargouilles, des têtes d'oiseau cette fois sans crête, condor ou huaman femelle... peut-être.

Sur l'un des Soleils, deux de ces oiseaux superposés semblent accouplés. D'autres Soleils paraissent supporter une coque de navire. Enfin, à chaque extrémité de la grecque, un glyphe insolite est si déconcertant – unique en son genre – que la plupart des archéologues choisissent

sent de le passer sous silence, faute de rien y comprendre... J'avoue qu'il fut pour moi d'abord une nouvelle énigme, puis un cauchemar car il me semblait buter sur quelque chose d'important que je n'arriverais jamais à déchiffrer. Et puis, quelques mots glanés dans des chroniques peu lues m'apportèrent – qui sait – un trait de lumière!

Sur deux Soleils, chemine un curieux petit « musicien » casqué de la dépouille d'un animal, félin ou renard à queue pendante et touffue. D'une main, il tient une tête réduite humaine tandis qu'une tête de condor pend à son coude. Mais pourquoi l'un de ses pieds est-il projeté, très loin – prolongé – par une tête de puma redressée? Et que tient devant sa bouche cet étrange musicien d'on ne sait quel jugement dernier? Souffle-t-il dans une longue trompette?

Les trompettes du soleil

Posnansky fait de ces deux petits marcheurs « le symbole des solstices. Ils tiennent un cornet mis à la bouche pour clamer par cet instrument que le temps est venu où l'année doit retourner vers les équinoxes ».

A moins qu'ils ne soient, comme le suggère Elizabeth della Santa, les deux fils du vieux Viracocha que mentionnent les chroniques comme ses messagers. Compagnons de ses aventures, le héros civilisateur ou créateur aurait envoyé l'aîné, Imaymana, sur le chemin des Andes pour appeler les gens, les faire sortir des grottes, des rios, des sources, des arbres et des hautes terres qu'ils devraient peupler, en donnant à chaque chose et à chacun un nom; et le plus jeune, Tocado, par le chemin des vallées et des plaines jusqu'aux terres les plus basses, pour nommer tous les animaux. Ce travail exécuté, note Cristobal de Molina, les deux envoyés de Viracocha devraient « s'élever au ciel ». Ne figurent-ils pas en effet, sur un Soleil? Mais alors pourquoi ce pied tellement disproportionné par sa longueur? « Pour symboliser le long chemin qu'ils devront parcourir sur terre », explique Elizabeth della Santa.



Le Trompette du Soleil-Tiahuanaco

L'un des rares investigateurs qui ait osé s'attaquer à un essai d'interprétation des deux mystérieux « musiciens du Soleil » fut en 1882, José Torribio qui en profita pour donner une « traduction libre » de la frise entière :

– La trompette sur le visage du Soleil est l'annonce d'une catastrophe cosmique.

– Quatre poissons sur le Soleil : l'astre fut englouti par les eaux du déluge.

– Un bandeau entoure la face solaire : le Soleil est dans le ventre du poisson qui vient de l'avalier.

– Un poisson adhère verticalement à un bateau : des pêcheurs l'ont attrapé.

– Deux condors couchés sur le Soleil : l'un des oiseaux a dévoré le poisson. Par copulation, ils conçoivent un nouveau Soleil.

– Le Soleil réapparaît dans toute sa splendeur sur le firmament.

Le savant Max Uhle tenta une version parallèle : « Le Soleil s'enfonce dans la mer. Il est mangé par un poisson.

Un pêcheur lui ouvre le ventre pour libérer l'astre qui fait une réapparition sidérale. »

Tous deux ont sans doute puisé leur inspiration dans une ancienne légende où l'on voit des « condors sauver le Soleil quand il tombe à l'eau, l'emmener sur la cime d'une montagne et en prendre soin ».

Mais... à Tiahuanaco, où est la mer? Où sont dessinés les pêcheurs sur la Porte du Soleil? Et les quatre poissons? Le mythe du déluge, une fois encore, enfièvre l'imagination des plus érudits!

Une légende mythique peu connue transmise par le Père Murua est celle qui me semble le mieux éclairer l'énigme : « Aux temps glorieux... apparut au-dessus de la ville du Cuzco... un homme vêtu de rouge avec une trompette à la main et de l'autre un bourdon, après la pluie diluvienne qui dura un mois nuit et jour... Ce personnage était venu sur l'eau. A quatre lieues du Cuzco, le prince Pachacuti lui demanda *de ne pas jouer de la trompette sinon la terre se retournerait!* Le personnage accepta, ne joua pas et ils devinrent comme frères, mais au bout de quelques jours il se transforma en pierre. »

Ne trouve-t-on pas des trompettes d'argile brisées dans les tombeaux préincas de Bolivie? Dans la région du Cuzco, de nos jours encore, les Indiens ne craignent-ils pas que « la terre se retourne » pendant les fréquents séismes qui bouleversent les Andes?

... Intrigantes trompettes de Tiahuanaco, que nous retrouverons quelques pages plus loin, encore plus insolites!

Quant au Puma qui forme une trilogie partout présente avec le rapace et l'homme, qu'en disent les américanistes? Rien ou presque, fascinés par la Porte du Soleil... Ne peut-on hasarder un jumelage du glyphe puma avec la légende où l'on voit Viracocha pleurer sur l'inconduite de ses premières créatures si imparfaites qu'il préfère les pétrifier et recommencer l'ouvrage? Pleurs qui forment le lac sacré, le Titikaka où se noient tous les *titis*, les félins sauvages? Le dieu solaire porte-t-il un masque de puma larmoyant en souvenir de ce déluge mythique? Ou bien tout bonnement était-ce un grand mage venu de la forêt vierge avec son masque totémique de danseur sacré? J'y reviendrai aussi...

Est-ce le plus vieux calendrier du monde?

Pour quelques exégètes circonspects la calendographie de la Porte du Soleil contient « la représentation des modalités topographiques, orographiques et géographiques des cordillères andines.

« La pyramide scalaire interprète la terre couverte d'eau et de vagues, plongée dans l'obscurité puis à demi éclairée par la Lune des premiers âges avant d'être finalement illuminée par le Soleil de Viracocha le Créateur et le civilisateur. »

La fibre mystique des décripteurs de glyphes kollas devient plus suspecte quand elle atteint par exemple Marcel Brion qui découvre sur la fresque, « des sauriens géants de l'ère tertiaire ».

Denis Saurat (1) ne met pas davantage de frein à sa fièvre imaginative lorsqu'il fait de Tiahuanaco « une termitière de la religion insectolâtre »! Quant à Léo Puscher de Kroll, sans sourciller, il décrit « le mythe agricole dont la grande divinité est la transformation stylisée d'un lépidoptère particulièrement vorace, destructeur des récoltes ». Notons en passant, que ces signes fabuleux n'ont rien à voir, pour ces rêveurs, avec les extra-terrestres mais certainement avec « les survivants de l'Atlantide ». Ou de Mu...

N'est-ce pas plutôt la transcription en images, d'un mythe solaire? D'autres signes cabalistiques qui ornent à profusion la merveilleuse mais abstraite fresque sculptée dans la pierre, au-devant de laquelle se dresse en relief le principal totem, appellent à plus de logique: c'est le Soleil créateur et ses totems familiers ou territoriaux qui concourent tous à donner force et cohésion à un grand Empire.

L'idée religieuse, estime Bartolomé Mitre, « est aussi visible dans la pierre de Tiahuanaco que l'idée guerrière dans le bronze de la place Vendôme à Paris ». Pour Mitre,

(1) Lire de cet auteur: *L'Atlantide et le règne des géants*, paru aux éditions J'ai Lu, n° A187*.

sans conteste, il s'agit du monde environnant un dieu historiquement connu : Baal égyptien, Hélios grec, Inti inca.

Est-il déraisonnable d'imaginer un calendrier lunaire comme le pensent certains? Reconnaissons que les anciens Péruviens furent intimement liés à la terre et à sa surhumaine exploitation en altitude. Par conséquent, à l'observation des saisons, des astres, des variations de climat, des phénomènes météorologiques.

Un véritable calendrier agricole fut établi beaucoup plus tard par les astronomes incas, héritiers des mages de Tiahuanaco. Chaque mois était consacré à un rite agricole ou bien à la santé publique, aux défunts qui sous terre faisaient indéfiniment reflourir la nature, à la lune neuve du mois le plus pluvieux qui annonçait le Nouvel An. Le second mois, Camay, était dédié au dieu Viracocha.

Les chroniqueurs ont décrit les deux *torréons* monolithiques qui flanquaient la place principale de Huanāypata au Cuzco, cœur de l'Empire inca. Leurs ombres portées sur le sol permettaient les observations héliques.

Le calendrier inca était divisé en douze mois de trente jours auxquels s'ajoutaient cinq ou six jours complémentaires.

Du soleil et de la pluie dépendaient les rares et difficiles cueillettes nourries par une mince couche de terre sans cesse entraînée et remontée du fond de vallées encaissées, pour la réinstaller entre 3 000 et 4 000 m, sur les *andenes*, les terrasses agricoles murées qui donnèrent le nom d'Andes aux cordillères sud-américaines. Andenes partout encore cultivés au Pérou et en Bolivie, que l'on voit escalader vertigineusement les flancs dénudés et gris des montagnes qu'ils transforment en gigantesques pyramides verdoyantes.

La divinité solaire de Tiahuanaco est manifestement pourvue d'attributs qui symbolisent « le tonnerre et l'éclair » d'après Max Uhle. Ces détails peuvent indiquer que le puissant créateur de l'Olympe andiné régnait sur la foudre, symbole de lumière et de fécondation. Les sorciers de la forêt vierge amazonienne prétendent par des rites magiques, l'attirer ou l'éloigner comme je l'ai vu faire par les *brujos* Jivaros-Aguarunas des affluents de l'Amazone.

On imaginait Illapa comme un homme resplendissant, splendidement vêtu d'étoiles, brandissant une *boléadora* et une massue. Lorsque la sécheresse affligeait la *sierra*, les Indiens se lamentaient et l'imploraient de leur envoyer la bienfaisante eau céleste. Alors, conte la légende, « Illapa rompait avec ses armes, la grande jarre où sa sœur Lune recueille l'eau de la Voie lactée, le rio du ciel. Le reflet de la fronde fendant les nues produisait l'éclair et la pierre brisant la jarre, le tonnerre ».

Pour les Aymaras boliviens, Illapa est le chef de l'artillerie céleste qui commande à ses files d'acolytes :

- *Lliphiliphi*, chef des pétards et autres explosifs.
- *Chijchi*, gardien des munitions.
- *Akarapi*, qui orchestre le froid et la pluie.
- *Kada*, sa sœur qui manipule les gelées dévastatrices.
- *Riti*, déesse des neiges qui obéit à Kon, lorsqu'il lui ordonne de vêtir de blancheur les hauts sommets des Andes.
- *Nina*, qui entretient le feu sacré de la foudre.
- *Nina Pichinquilla*, celui des volcans.
- *Waira*, grand chef des ouragans.
- *Yallpa Kharkati*, ordonnateur des secousses de la Terre par le grondement de l'orage ou celui du séisme.
- *Keko* qui manie l'éclair.

Tous ces dieux agissent sous le contrôle du plus puissant de tous – dont le nom mystérieux égare bon nombre d'américanistes encore –, *Kon* qui n'est autre que le *dieu du Temps*.

Un soir où l'orage grondait sur le haut plateau et que les éclairs brûlaient à vif les sommets, un Indien murmura près de moi « *Kon Phiña cuchcan Khono cuichico.* » Je me fis traduire la phrase. Cela signifiait « Le dieu Kon est fâché, baissez la tête » !

A Tiahuanaco, dans la hutte où je me réfugiais pour m'abriter, une Indienne déposa sur le seuil de la porte des écuelles d'argile où brûlaient avec une senteur âcre et la fumée bleutée de l'encens la *Khoa*, le *llampu* (suif de lama) et des feuilles vertes de coca aspergées d'aguardiente.

Un aborigène venu d'un autre bourg, qui bredouillait

quelques mots d'espagnol, m'aida à interroger ses compatriotes. Puis il insista pour que je joigne à leurs confidences les siennes qui me troublèrent. Pour ce vieil Indien, le tonnerre n'était pas la voix d'Illapa, mais « le rugissement du *Choquechinchay* – le félin sidéral – qui veille dans le ciel, et l'éclair était le serpent Amaru ».

Je réfléchis longuement et me souvins que, sur le calendrier des anciens Péruviens – et sur celui des Polynésiens – le Nouvel An coïncidait avec la première réapparition céleste de cette constellation (1) sur l'horizon...

Le « calendrier » de Tiahuanaco partagerait-il avec le calendrier mexicain une longue antiquité? Peuvent-ils nous donner la date approximative du cataclysme qui ravagea l'Altiplano du Titikaka? Faut-il croire à une coïncidence entre le *Popol-Vuh*, sorte de Bible maya, et les révélations de Platon?

Muck, un savant allemand, estime que le calendrier des Mayas fut cinq fois plus exact que le nôtre et qu'il indiqua l'heure et la date de la catastrophe qui, en même temps que l'Atlantide, frappa la terre entière : « Le 5 juin 8498, à 13 heures du jour, durant une conjonction du Soleil, de la Lune et de Vénus. »

Cette catastrophe fut, croit-il, provoquée par la chute d'un gigantesque planétoïde. S'enfonçant à 9 000 m de profondeur dans l'Océan, il souleva une colonne d'eau qui s'éleva jusqu'à la ionosphère. Et il mit le feu ensemble à tous les volcans. Le choc fut si violent qu'il déséquilibra les pôles terrestres. Tous les peuples le ressentirent si fort qu'il n'en existe aucun chez lequel ne survive un récit de ce « déluge universel ».

La raison même du calendrier maya – et de celui des Kollas – serait précisément la panique et le traumatisme archaïque qui s'ensuivirent. Son souvenir poussa les Précolombiens des deux Amériques à vouloir contrôler le temps d'après les constellations astrales qui influent sur les événements terrestres, afin de prévoir et pouvoir se défendre de tels cataclysmes, dans la mesure de leurs moyens.

(1) Les Pléiades – Scorpion.

Ainsi le « calendrier » du grandiose et savant pétroglyphe solaire de Tiahuanaco raconterait-il et aviserait-il les hommes, des « déluges » qui se reproduisent à un rythme régulier, de la même façon que les saisons de l'année...

Mais le dernier mot n'est sans doute pas dit!

« La vérité est le soleil des intelligents »

Si cette phrase est de Vauvenargues, le grand Inca Pachacutec, « rénovateur du monde incaïque », célèbre pour ses maximes philosophiques, ne l'eût pas désavouée.

Déceler les supercheries, les divagations d'écrivains dotés d'une imagination effrénée, avec laquelle ils cuisinent à leur sauce personnelle – qui parfois dégage une certaine odeur de vérité! – le brouet des mythes précolombiens, peut paraître un jeu d'enfant à qui les a longuement étudiés sur place. Toutefois, comme le souligna Mitre au siècle dernier, « la seule vérité est que toutes les théories, toutes les hypothèses sont également impuissantes à résoudre le problème... »

Est-il vraiment trop tard pour faire parler les géants de Tiahuanaco, « frappés d'un mutisme cosmique »? Ne nous diront-ils jamais ce que fut la Porte du Soleil et qui en inventa les glyphes mystérieux?

J'ai lu dans les récits du jésuite Blas de Valéra, retrouvés dans la poussière du Collège de l'ordre à Chuquiabo en Bolivie, que « beaucoup de petis rois régnèrent avant les Incas. L'un d'eux l'Amauta Capac Raymi gouverna quatre siècles avant Jésus-Christ durant quarante ans. Aidé des astronomes, précise le jésuite, *c'est lui qui fixa les solstices* ».

Pour ce faire, Capac Raymi utilisa-t-il l'ancien « calendrier » de Tiahuanaco? Ou même, n'en fut-il pas l'inventeur?

Malgré tous nos efforts, ce chef-d'œuvre de l'ancien Pérou demeure, comme le dit Mitre méditant sur le seuil de la Porte du Soleil, « un grand mystère pétrifié... »

VIRACOCHA, « SOLEIL DES SOLEILS »

*Pour l'Indien, le merveilleux est plus logique
que le naturel. C'est une loi épique.*

KROLIN-KAARLE.

Hymnes à Viracocha

Alors que des millions d'hommes disparaissent à jamais au cours des siècles, le Soleil, suprême vainqueur de cataclysmes, réapparaît toujours. Ne méritait-il pas qu'on lui érige, sur les lieux mêmes de sa miraculeuse et bienfaisante résurrection, un monument dont les dimensions colossales devraient lui assurer, comme à l'astre, la pérennité ?

Par ailleurs, dans l'esprit superstitieux des Indiens, ce Soleil prit peu à peu l'apparence d'un héros civilisateur, le « seigneur ancien », lointain, l'excellent Créateur, le Réformateur ou le Constructeur qui maintient le monde.

Alfred Métraux parle de l'énigmatique fantôme du « vieux faiseur de terre des primitives cosmogonies, communes à toutes les tribus indiennes de l'Alaska à la Terre de Feu ».

La légende de Viracocha fut transmise aux chroniqueurs espagnols par les Indiens qui en gardaient les derniers échos à travers des chants antiques. Cependant les « Hymnes à Viracocha » ne furent jamais publiés durant la conquête espagnole. C'est en 1873 seulement qu'ils furent pour la première fois traduits du quechua en anglais. Ces hymnes forment l'un des rares et authentiques documents que l'on possède sur la poésie et la vision du monde inca. Leur révélation tient du miracle !

En 1550, l'humble curé métis Cristobal Molina « el Cuzqueño », qui prêche l'évangile aux Indiens de l'hôpital de Cuzco, recueille les ultimes paroles du dernier grand-prêtre du culte de Viracocha. Celui-ci, un Indien noble, sait qu'il est au seuil de la mort et qu'après lui, le secret se perdra. Alors, désespéré, il décide subitement de rompre le silence sacré que lui et les siens ont réussi à garder jalousement depuis la chute de l'Empire inca. Lui seul connaît encore les chants glorieux des ancêtres et dans un dernier souffle, il murmure les paroles magiques au curé – fils du conquistador Francisco Molina et d'une Nusta, une princesse inca – qui les copie en hâte dans la misérable salle de l'hôpital indien.

Plus de quatre cents ans après, le Dr Rafael Aguilar, un grand *quechuista*, réussit à reconstituer certains de ces hymnes dont voici quelques extraits :

Ô Viracocha, pouvoir de tout ce qui existe.
Qu'il soit homme, qu'il soit femme,
Il est sacré...
Seigneur de toute lumière naissante,
Créateur,
Qui es-tu? Où es-tu?
Dans le monde d'en haut, dans le monde d'en bas,
Ou de ce côté du monde?
Où est ton puissant trône?
Ô dis-moi seulement, de l'océan céleste
Ou des mers terrestres, lesquels tu habites...
Seigneur, tes serviteurs aux yeux tachés
Veulent te voir...
Le Soleil, la Lune, le jour, la nuit,
l'Été, l'hiver ne sont pas libres.
Ils suivent tes ordres, leur chemin est signalé.
Et ils arrivent où tu l'as prévu...
Où et à qui as-tu envoyé le sceptre brillant?
Ô créateur qui fais des merveilles
Et des choses jamais vues,
Miséricordieux Viracocha, grand sans mesure,
Fais se multiplier les gens et les créatures
Et garde ceux à qui tu donnas la vie
Et tiens-les bien dans ta main. »

Ou encore, dans un second hymne :

« Ecoute, Viracocha, jardinier du monde
Qui rafraîchit les entrailles de la terre,
Qui créa les *huacas* et dit qu'elles soient sacrées,
Porteur de la grandeur, où que tu sois,
Toujours jeune, plein de rosée humide, Viracocha
Que le ciel, dis-tu, se fasse du vide de la terre
Et tu plaças les démons dans le monde souterrain. »

Enfin, « l'Hymne des Offrandes » :

« Tout-Puissant Viracocha,
Viracocha qui est présent,
Viracocha seigneur de tout,
Maître de la beauté du monde
Qui a tout créé en disant :
« Que soit l'homme, que soit la femme
Et tous les fruits de la terre »,
Où te trouves-tu... dans les nuages, dans les ombres?
... Cette offrande reçois-la, où que tu sois,
Viracocha! »

La légende de la création

J'ai relu attentivement la vingtaine d'exégètes des premiers jours de la conquête, ceux qui ont écouté et transmis le récit des prodiges attribués à ce mystérieux personnage par des Incas pour qui, déjà, il était une énigme! – et dans lequel réside la substance essentielle du symbolisme religieux de l'ancien Pérou millénaire : « Viracocha, suprême Créateur et Cause du monde. »

Il est aisé de planter le décor où il créa les premiers hommes des portes du ciel, sur l'Altiplano du lac Titikaka, mais il est infiniment plus difficile de donner un tour humain – et historique – à ce « dieu blanc métaphysique » qui a déjà soulevé des houles d'encre parmi les américanistes professionnels ou amateurs.

Pour reconstituer le puzzle des légendes éparses dans

les brises du lac sacré et leur donner une consistance satisfaisante, il me fallut rassembler toutes les données du problème...

Parmi les historiens loquaces qui ont discuté de l'origine des anciens Péruviens et de l'Empire des Incas, Juan Diez de Betanzos est l'un de ceux qui, au XVI^e siècle, l'ont traitée avec impartialité. D'autres, tels que Sarmiento de Gamboa, fameux cosmographe des Royaumes du Pérou, n'hésitent pas à qualifier de « fable ridicule des barbares indiens aux opinions aveugles », l'aventure rapportée par le détail. Toutes les versions coïncident néanmoins.

La légende nous enseigne que « l'apparition du créateur se produit à l'âge obscur de *Purun Pacha*, lorsque tout est silence... Le jour ne s'est pas encore levé sur la terre. L'unique luminaire qui perce les ténèbres, est la lueur fugace et phosphorescente des prunelles du Titi, l'énorme « félin de feu », juché à la pointe rocheuse qui émerge des eaux lacustres.

Les yeux du fauve fascinent les hommes. Les premiers sacrifices humains lui sont offerts sur l'île du Titikaka, auquel il donne son nom. On lui sert en guise d'adoration, de belles vierges indiennes à la fleur de l'âge. Dès lors, le Puma s'inscrit en tête de la longue liste de la famille animalière mythologique du haut plateau du Kollao.

Les hommes qui vivent dans une totale confusion demandent la lumière aux dieux. A leur appel, surgit des eaux du lac et au zénith, « un homme blanc, barbu, de grande corpulence », dit Cieza de Léon. « Ce fut le premier homme qui apparut au Pérou avec une barbe », dit en écho Alvarez de Paz.

L'étrange apparition se produit dans l'île sacrée... Toutes les traditions dépeignent le mystérieux personnage « de haute taille, la peau claire, portant cheveux longs et barbe fleurie ». Il est vêtu d'une ample tunique blanche, ceinte au corps, « comme une soutane », diront les Indiens frappés de la ressemblance avec l'habit des missionnaires espagnols. Cette tunique retombe jusque sur ses pieds, chaussés de sandales retenues par des courroies. Une pèlerine recouvre ses épaules. Il porte un bâton dans la main droite. L'autre tient quelque chose « qui ressemble à un livre », d'après Betanzos. Il tient

attaché par une chaîne au cou, un animal inconnu, « griffu comme un lion »... »

Les pouvoirs de ce « dieu du lac » sont à la fois terribles et merveilleux. Partout où passe ce thaumaturge, il aplatit les montagnes et en fait des plaines sans horizon, ou bien il comble les vallées et les transforme en sierras. Comme Moïse, l'eau jaillit à son appel ou le feu des roches. Il provoque des pluies diluviennes, pétrifie les gens, les transforme en chats sauvages, en singes, en serpents... Sa présence inspire la vénération mais force à l'obéissance.

Il crée d'abord le ciel, puis la terre. Cette époque marque « l'éveil du monde » et les hommes le nomment *Pachay Achachic* que Tschudi traduit par « le grand Maître qui enseigne l'artifice du monde » et Betanzos par « celui qui suit et qui comprend le monde ».

Il fait les *Waris Runa*, les géants de la « première création » pré-solaire ou *Chamac Pachá*. Il les sculpte dans la pierre puis les peint pour savoir s'il est bon de leur donner une aussi grande taille. Il les anime enfin et leur donne un chef, Pirua (1), que les hommes devront écouter et dont ils devront suivre les enseignements sous peine d'être confondus par lui.

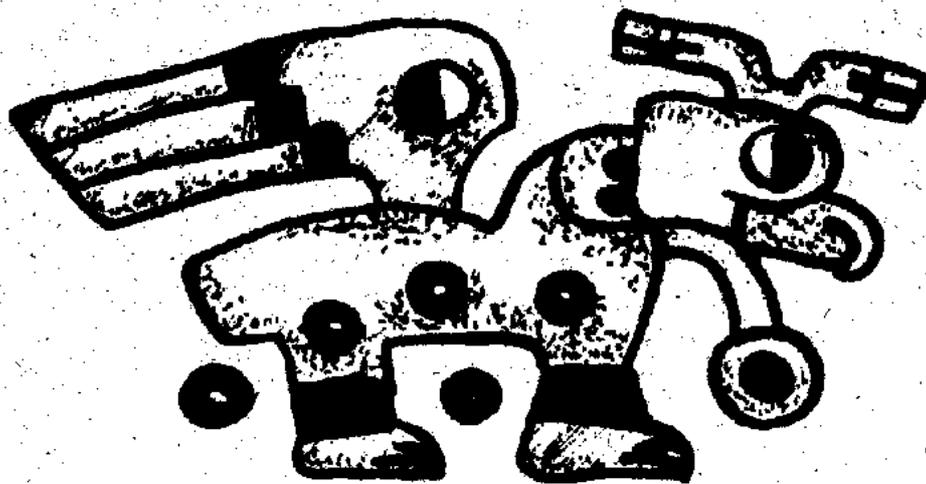
Ces gens des demi-ténèbres adorent le Wari, soit le *Macrauchenia*, un grand quadrupède ancêtre du guanaco qu'ils choisissent pour totem parce qu'il est le seul animal de l'altitude utile à l'homme. Ils lui érigent des temples au bord du lac Titikaka où son image, elle aussi ornée d'ailes – comme on le voit sur des céramiques rituelles – fait l'objet d'un culte solennel.

Le Wari venu sur terre avec les dieux est servi par les grands prêtres Wari Willkas (2).

Les Waris Runas vivent dans de petites huttes rondes en pierre grossière, les *pucullos* construites « en forme de four ».

(1) De là vient sans doute le nom de Pirú dont les Espagnols firent Pérou.

(2) Du fait que Willka soit l'ancien nom que les Kollas donnaient au Soleil, ces temps reculés apparaissent comme déjà liés au culte héliaque, bien avant les Incas.



Le Wari, animal mythique
aile, mi-puma, mi-condor

C'est le « temps des Ancêtres » ou *Naupa Pacha*. A leur sujet, Santa-Clara note une bizarre histoire. Le chroniqueur remarque à l'intérieur des temples précolombiens, « beaucoup de peintures qui représentent des êtres humains avec une crosse et certaine coiffure qui ressemble à la mitre épiscopale »... Interrogés, les Indiens lui répondent qu'ils savent, par les révélations de leurs pères, que ces gens « très longtemps avant que ne vivent les Incas, avaient enseigné une bonne doctrine qui malheureusement se perdit au cours des âges. Ces gens ou Naupas, « montèrent au ciel et n'en revinrent jamais ». Alors, « d'autres Indiens s'offrirent pour les suivre comme messagers de Viracocha ». On les parait de magnifiques et très riches vêtements en coton très blanc, et de bijoux d'or fin pour qu'ils soient de bons ambassadeurs. Ainsi préparés, quatre sujets pris parmi les plus forts Indiens saisissaient les extrémités d'un *morillo* (?) – peut-être un tronc ou une forte branche d'arbre – de trois brasses de long, gros comme une cuisse, qu'ils passaient sous le menton de celui qui s'offrait comme « messager », lequel se couchait dessus de sa propre volonté. Un Indien de grande force, porteur d'une bonne *cachiporra* – une massue – en bois clouté de cuivre, passait par-derrière lui tandis que les autres lui faisaient valoir le grand repos qu'il allait trouver dans l'autre vie, comment il devrait

manger, boire et jouir des filles... et lui disant cela, on lui assenait avec grande violence, un terrible coup de massue derrière la nuque, qui le jetait sur le sol où il était achevé d'un second coup. Ensuite, les Indiens prenaient le corps, l'emmenaient dans le temple, où ils l'enterraient ainsi vêtu, jetant bijoux d'or et d'argent, jolies mantes et jarres d'argent pleines de vin de maïs et beaucoup de nourriture dans le sépulcré car il y avait en chemin, croyaient-ils, un grand désert sans vivres ni boisson... »

Les Ancêtres avaient en réalité plus de vices que de vertus et ils ne firent aucun cas des commandements du Créateur. Ils se livrèrent des guerres qui furent cause d'épidémies meurtrières. Dans sa colère, le Créateur déclencha contre eux *l'Uno Pachachi*, le fameux déluge... Et il pétrifia les survivants « pour mémoire des faits et l'exemple jusqu'à la fin des temps, de ceux à venir ».

« Les maudits et tous ceux qui dansaient lorsque survint le Créateur, furent transformés en statue de pierre... Douze furent ainsi convertis que l'on peut voir encore aujourd'hui », affirmait Sarmiento de Gamboa.

Encore mal éclairée par la *Yugak Nina*, une lueur pâle et ténue qui ne parvient pas à percer la pénombre originelle, suit l'âge immémorial du *Wiray Pacha* ou « temps de l'expansion ».

Accompagné de quelques fidèles disciples, le Créateur est retourné dans l'île du Titikaka le temps d'y faire édifier un sanctuaire où il dépose sa statue en or. Puis il abandonne pour toujours l'île sacrée de la genèse andine et regagne la rive de Tiahuanaco. En y abordant, il fait le jour et le Soleil, attribuant à l'astre sa place définitive dans le ciel et lui traçant sa trajectoire quotidienne.

Pour éclairer la nuit, il loge dans la voûte obscure, la Lune (1) et les étoiles. « On dit, raconte Gamboa, qu'il donna une plus grande clarté à la Lune qu'au Soleil et que celui-ci, envieux, à l'instant de monter au ciel lui jeta une poignée de cendres sur la face et que de ce fait, la Lune demeura obscurcie telle que nous la voyons. »

(1) Un autre mythe à peu près inédit, donne pour compagne à Viracocha, une femme nommée Kollawa « créée d'une poignée de boue vitale ». Quand cette Eve kolla mourut, « elle s'envola et devint Lune pour éclairer la nuit de ses enfants ».

Illa Tiki, « lumière originelle »

Il faut remarquer que, jusqu'à ce point du récit – par ailleurs très difficile à interpréter – les chroniqueurs ont dans l'ensemble évité de donner un nom au créateur. Je crois que c'est lors de la seconde épiphanie du Titikaka qu'apparaît seulement le nom initial de Illa Tiki, soit « Lumière originelle » comme l'avance Blas Valera.

Pour le moins, cette lumière éclairera-t-elle la lanterne de tant d'américanistes aveuglés par la légende et des noms divers qui apparaissent maintenant et qui, en réalité, s'expliquent par la linguistique aymara et non pas, comme ils le croient, à travers le dictionnaire quechua qu'ils s'entêtent à consulter.

Tiki, en aymara, c'est la racine, l'origine. Et c'est sans doute le véritable nom du « dieu du lac » qui ne s'appellera Viracocha que de nombreux siècles plus tard, *le jour de son départ sur la mer*.

Montesinos indique que « le roi Sinchi Apuski – l'un des rois amautas de bien avant les Incas – ordonna d'invoquer l'ancien dieu Pirua sous le nom de Illa Tici Huiracocha, ce qui signifie « le reflet, le resplendissement de l'abîme d'où viennent toutes les choses ».

Réville voit en Viracocha « l'incarnation de l'eau adorée en sa personne ». Pour le philologue Pablo Patron, le suprême dieu des Andes « personnifie l'abîme des eaux ».

Pour mieux concevoir les seconds hommes, songeant à corriger ses erreurs initiales, Illa Tiki choisit une immense dalle de pierre où il ébaucha et dessina en les sculptant, « le modèle des nations qu'il façonnera avec des poignées de boue du lac ». Et ils sortent si parfaits de ses mains, qu'ils paraissent « vivants »!

Faits à sa taille et à son image, les « fils de chaque région portent des cheveux longs ou courts, avec des couronnes sur la tête. Ils boivent dans de hautes coupes. Ils sont assis ou debout. Certains sautent un ruisselet qui court entre les pyramides et les palais du Tiahuanaco. De jeunes garçons revêtent une sorte de baudrier... Les femmes sont enceintes ou accouchées, avec leur enfant dans un berceau de jonc, ou dans leur jupe ou le giron ou

encore sur leurs épaules et d'autres manières. Certaines donnent le sein.

« Le Créateur peint à chacun les vêtements qu'il portera et lui donne un nom. Il divise le monde en quatre nations et il enseigne à chacune la langue qu'elle devra parler, ses propres chants, les grains et les autres aliments à semer. Enfin, il leur laisse trois disciples qui feront les animaux, les fleurs et les plantes et leur apprendront comment l'adorer. Ceux-ci se nomment *Manco*, *Kolla* et *Tokay*.

« Le Créateur ordonne à tous de bien regarder les maquettes qu'il a composées afin de se souvenir du nom des lacs, des sources, des cavernes, des pics et des montagnes, des arbres et des lieux où ils devront aller et procréer pour peupler toutes les provinces. »

La tradition souligne que « tout cela était fait en pierre et aussitôt mis de côté. Chaque créature inventée était déposée sur son lieu de naissance – la *pacarina* – comme une statue ».

Quand elles reçoivent la vie, « toutes les pierres s'animent à l'appel du Créateur et se convertissent en hommes et en femmes véritables qui se mettent aussitôt en chemin. Il leur ordonne de pénétrer sous terre (n'est-ce pas une allusion aux mystérieuses *chinkanas* ou labyrinthes souterrains de Tiahuanaco?) leur enjoignant de n'en sortir qu'aux endroits fixés à l'avance par lui, où ils devront édifier des huacas ».

« Tandis que le Créateur prend la route du Cuzco, des hommes surgissent de partout et se multiplient. Mais en chemin, certains avatars attendent le héros civilisateur... »

Le « Parthénon » inca de Cacha

Une fois franchies les bornes du Kollasuyo, le Créateur pénétra sur les terres des orgueilleux Kanas qui refusèrent de l'écouter et, à coups de pierres, le jetèrent hors de chez eux.

La colère du dieu fut terrible... Sur son geste, une pluie de feu s'abattit sur Cacha – ou Raqchi –, la ville des Kanas, les « hommes de lave », et brûla tout ce qui

existait sur un quart de lieue à la ronde. Tous les habitants furent étouffés sous une couche épaisse de cendres. « Les pierres furent calcinées, écrit Cieza de Léon qui passa sur les lieux en 1549, au point qu'il était facile à un homme de remuer un bloc de ces pierres de ponce. »

Sous le règne du prince Inca Ripac – qui prit le nom de Viracocha parce que l'ancien dieu lui apparut en cet endroit comme un fantôme se reflétant dans l'eau d'une source pour le prévenir d'une rébellion des Chancas et lui assurer la victoire – le plus gigantesque temple de tout l'ancien Pérou fut érigé à la mémoire du Créateur.

Les chroniqueurs comparèrent ce splendide monument – plus grandiose encore que les grandes cathédrales construites par les Espagnols au Nouveau Monde – aux temples grecs et le surnommèrent « Parthénon » inca. Ce qui n'empêcha pas les conquistadores de le saccager dans l'espoir d'y trouver cachée la fabuleuse statue d'or de Viracocha!

L'idole, écrit Garcilaso de la Vega, avait la taille d'un enfant de douze ans. Elle avait été « coulée en or fin », d'après le portrait que l'Inca fit à ses orfèvres du « fantôme divin, pourvu d'une longue barbe, vêtu d'une tunique finement tissée, couronné d'une énorme tiare, la main levée ».

Pour Cieza de Léon, il s'agit d'une statue de pierre qu'il vit en allant au Charcas. Et il proteste qu'elle ait représenté saint Bartholomé! « J'ai même entendu dire, s'indigne-t-il, que l'idole tenait un chapelet entre les mains, ce qui est mensonge. Ou bien mes yeux étaient aveugles car j'eus beau regarder, je ne vis rien de tel sinon qu'il y avait sur la ceinture des signes qui devaient signifier que ses vêtements s'attachaient avec des boutons.

« S'il était vrai qu'il s'agisse de l'un des Apôtres glorieux, poursuit le soldat chroniqueur, il aurait prêché avec le pouvoir de Dieu et il en resterait des traces dans les Saintes Ecritures ou rien ne se trouve sur ce sujet. Or, en ces lieux, étaient célébrés des sacrifices païens... »

Il est vrai qu'en 1951, l'archéologue Chavez Ballon, du Cuzco, découvrit des tombes sous abri dans les cavernes du volcan Quimsachata. Comme au Mexique, on devait y procéder à des sacrifices humains et sentir l'odeur du

sang à des kilomètres à la ronde! Ces grottes sanglantes étaient en effet remplies d'ossements blanchis des victimes propitiatoires offertes au Créateur des Andes, à l'issue d'orgies frénétiques.

Cieza de León ajoute qu'il interrogea les naturels de Cacha, dont le cacique, « un Indien bonne personne, déjà chrétien », nommé Juan, lui montra cette antiquité – le temple – faite en souvenir du dieu Viracocha.

De nos jours (1), on distingue de loin, la colossale enceinte de Cheqata qui entourait et protégeait, outre le temple, deux cents *golqas* ou silos à grains, des casernes et des prisons, un chemin dallé, les quarante-deux cellules des grands prêtres et des Vierges du Soleil, des chullpas funéraires et de vastes parcs à lamas.

A l'intérieur de l'enceinte, le temple avait de colossales murailles de terre mêlée de galets usés du rio Vilcanota, de paille et de laine de lama, qui s'élevaient à douze mètres sur un socle de six rangées superposées de monolithes hauts de trois mètres. Au total, quinze mètres de hauteur sur plus d'un mètre d'épaisseur!

Le temple de Viracocha mesurait environ 100 m de long sur 30 m de large. Une constante de 1,70 m a été relevée, qui se répète dans la dimension des ouvertures, l'épaisseur des parois médianes, la largeur des corridors et l'espace compris entre les vingt-deux colonnes qui faisaient face à autant de portes intérieures monumentales, surmontées au deuxième étage – ce qui est unique dans l'architecture de l'ancien Pérou – de fenêtres en nombre égal.

De ces colonnes tronquées au « style dorique » – probablement de symbole phallique – il n'en reste qu'une debout sur son piédestal monolithe, haute de 9 m.

Comme les murailles percées de nombreuses niches où devaient loger des idoles totémiques et les divinités

(1) Les ruines du « Temple de Viracocha » se trouvent proches de la route qui mène au village de San Pedro de Cacha, à 120 km au sud-est du Cuzco, sur la route de Sicuani et de Puno, au pied du triple volcan Quimsachata. « L'arbre généalogique des trois cents familles indiennes de Raqchi – immémoriales gardiennes du sanctuaire – remonte à 1 200 ans av. J.-C. Toutes portent encore des noms Incas » d'après l'investigatrice Alfonsina Barrionuevo.

mineures du culte ésotérique, qui formaient la suite de Viracocha, les colonnes étaient apparemment crépiées d'un stuc rouge brique et décorées de grecques scalaires qui rappellent le style classique de Tiahuanaco. Les archéologues ont d'ailleurs retrouvé, au cours des fouilles, des céramiques fort anciennes qui montrent des Hommes-Condor, volant ou au pas de course, identiques à ceux de la Porte du Soleil.

Quatre entrées « comme celles des cathédrales », dira un chroniqueur – s'ouvraient en direction des points cardinaux, mais seule était utilisée celle qui faisait face à l'orient.

Dans le temple, servants ou pèlerins admis devaient obligatoirement suivre un « sens unique », de dédales en zigzag qui formaient douze « rues » se recoupant entre elles, avant d'aboutir devant l'escalier qui menait à une étonnante chapelle toiturée et dallée de pierres noires, aussi brillantes que du jais et de toute beauté, où trônait, dans son tabernacle, la statue du Créateur...

Cette statue aurait mesuré près de cinq mètres de haut sur un de large. Les pèlerins lui apportaient beaucoup d'or et d'argent, dit Cieza de Léon, depuis qu'on avait remplacé le « dieu invisible par une grande idole de pierre ».

D'autres chroniqueurs précisent après 1549, date à laquelle put l'admirer Cieza, qu'ils la trouvèrent tombée sur le sol, détruite par les pierres que les passants indiens, ouverts à la nouvelle religion européenne, lui jetaient constamment...

Il semble donc bien que Cieza ait eu raison et que l'idole d'or de Viracocha décrite par son rival Garcilaso de la Vega, se soit trouvée dans un autre temple dédié au Créateur mais au Cuzco.

La statue de pierre de Viracocha avait-elle été irrémédiablement brisée? Était-elle définitivement perdue? On le craignait jusqu'au jour où le bruit courut que le poète et collectionneur d'antiquités péruviennes Juan Larrea avait récemment acquis la « tête tronquée » du dieu précolombien et qu'elle figurait, avec une merveilleuse collection de quarante idoles de turquoise au Musée d'Amérique de Madrid, auquel il l'avait donnée...

Aussitôt, les archéologues *cuzqueños* recherchèrent le corps de la statue, que l'historien Horacio Villanueva Urteaga vient à son tour de retrouver dans une autre collection artistique de l'avenue du Soleil, au Cuzco. Il ne manque donc plus qu'à réunir les deux morceaux brisés pour reconstituer la fameuse et légendaire idole de Viracocha!

Viracocha « écume de mer »

En quittant Cacha, le Créateur se dirigea vers les rivages du Pacifique, essaimant sur tout son parcours des temples qui lui furent dédiés et où les Indiens logeaient également des statues de pierre, des idoles d'or à sa ressemblance, voire un œuf d'or ou de laine.

Quand il arriva à Puerto Viejo, sur la côte équatorienne de Manta où l'attendaient ses disciples, il étendit sa cape brillante sur la mer, où il vogua « *comme l'écume sur les vagues* ». Et c'est pour cela « qu'on l'appela désormais *Viracocha, écume de mer* ».

Quoi qu'en pensent les grands amateurs d'énigmes précolombiennes, il semble bien cette fois – la seule! – qu'il n'y ait jamais eu vraiment d'énigme quant au nom du « dieu blanc ». Il suffit de bien lire les vieilles chroniques, comme je viens de le démontrer sans mal.

De nos jours encore, l'Indien des Andes salue parfois le touriste ou le voyageur étranger du nom de Viracocha. Combien j'en ai connus qui attendent patiemment le retour du héros légendaire. Et d'autres qui l'annoncent! Je me souviens de ce pêcheur bolivien du Titikaka qui, voyant de hautes vagues rider le lac, cria aux balseros du port de Guaqui : « Voilà Viracocha qui revient.. » car le lac était *blanc d'écume*.

Si les Incas confondirent les Espagnols avec les « envoyés de Viracocha » à cause de leur teint clair et de leur barbe, c'est, nous apprennent tous les chroniqueurs, « parce que la divinité suprême, s'embarquant sur l'Océan, leur avait prédit son retour ». Aussi accueillirent-ils les conquistadores « avec respect et vénération, les appelant du nom de leur dieu, au lieu de leur opposer résistance, de les chasser ou de les tuer », comme le leur

déclara l'Inca Huascar. Ce dernier précisa même qu'ils leur donnèrent le nom de Viracocha, non seulement parce qu'ils arrivaient sur des « maisons flottantes » tel s'en était allé leur dieu, mais encore parce qu'ils « apparurent à l'instant où ils lui faisaient de considérables sacrifices d'enfants, de lamas et de fins vêtements, pour supplier Viracocha de les délivrer d'Atahualpa (1). Les Indiens, fous de joie, s'imaginèrent qu'ils avaient été entendus et que, sur l'heure, leur dieu suprême envoyait par miracle, ses messagers promis...

Le souvenir du prodigieux départ de Viracocha sur les ondes du Pacifique était si vivace que durant le règne des Incas, la place principale du Cuzco, leur capitale, fut entièrement tapissée de sable qu'ils firent apporter tout exprès des plages de l'Océan.

Polo de Ondegardo, corregidor du Cuzco, en témoigne ainsi : « Les Incas affirment qu'ils firent ôter la terre et qu'on emplit l'emplacement avec du sable de la côte maritime sur une épaisseur de deux empans et demi, en quelques endroits davantage. Puis, ils éparpillèrent dessus des vases d'or et d'argent, des lamas et des petits hommes du même métal précieux... Tout cela, *je l'ai vu* », garantit Ondegardo au roi d'Espagne. « Le sable couvrait encore la place, poursuit-il, quand je fus gouverneur de la ville. J'en fis retirer complètement une grande quantité aux Indiens pour leur ôter la grande vénération qu'ils montraient à cette place sacrée. » Sable qu'il fit utiliser dans la construction de la cathédrale...

Quand Polo de Ondegardo interrogea les Indiens sur la raison qui leur fit apporter ce sable de si loin, ils lui répondirent : « Par révérence pour Tiki Viracocha. » Un détail, négligé par l'ensemble des historiens des Incas, souligne pourtant le lien étroit qui liait le Créateur à la mer : « Ils nomment celui qu'ils considèrent comme le Créateur universel de beaucoup de façons, chacun suivant son origine... Mais *quand ils parlent de la mer, ils l'appellent Tiki Viracocha!* »

Cristobal de Molina et le père Ramos Gavilan déclarè-

(1) Atahualpa était le demi-frère bâtard - sa mère n'était pas la reine mais une princesse de l'Equateur - que Huascar accusait d'avoir usurpé le trône à Quito.

rent que « Viracocha était dans la mer pour recevoir les offrandes ». Et le dernier ajoute que « les Indiens demandaient aux eaux des rivières qu'elles emportent les cendres des sacrifices à la mer, parce que c'est là que devait les recevoir le Viracocha, en honneur duquel était fait ce service ».

Enfin, le père Buenaventura Salinas écoute l'un des plus vénérables Quipucamayocs, Auqui Runa, déchiffrer sur les cordelettes à nœuds des temps incas qu'il a réussi à conserver que « le premier homme qui habita la terre fut fait avec la *grosura* et l'écume de mer et les eaux du déluge ».

Comment interpréter cette phrase sibylline? N'exprime-t-elle pas l'idée que Viracocha fut engendré par la mer, parce qu'on le vit sur les eaux?

Cieza de León écrit que les Indiens lui attribuèrent le nom de Viracocha « parce qu'il leur semblait qu'il était venu par la mer ».

L'énigme de Kon Tiki Viracocha, dieu blanc et barbu

J'assistai en 1958 à Lima, avec bon nombre d'investigateurs péruviens et internationaux, au congrès d'histoire qui se tenait dans la capitale péruvienne. L'un des thèmes longuement débattu était précisément « l'Enigme de Viracocha et sa provenance ». Enigme qui a suscité un impressionnant total de recherches depuis plus de quatre cents ans.

Guardia Mayorga résuma l'opinion généralement partagée : « Comme ils ignoraient l'origine réelle des ruines cyclopéennes de Tiahuanaco, les naturels en appelèrent au vieux mythe de Viracocha, l'un des plus antiques des rives du lac *Tuti Qaqa* (1). »

Il faut également souligner que le nom de Viracocha

(1) Mayorga s'inspirant des écrits du Père Morúa, estime que l'ancien nom du lac sacré des Andes n'est pas Titikaka et qu'il serait formé de Tuti, l'un des noms aymaras anciens du Soleil que les Indiens du lac emploient encore pour saluer l'astre de l'aurore, quand il surgit littéralement derrière l'île sacrée. Le nom de Titikaka, plus moderne, daterait de l'expansion quechua-inca.

n'apparaît pour ainsi dire jamais seul dans les faits miraculeux qui lui sont attribués. Selon la province qu'il traverse, ce nom – considéré par Domingo de Santo Tomas, comme « un épithète du Soleil », est allongé de qualificatifs aymaras ou quechuas. La forme la plus répandue demeure *Kon Tiki Illa Viracocha* que l'on peut traduire par « Maître de tous les éléments ».

Il en existe beaucoup d'autres qui l'amplifient inconsidérément. Par exemple, *Wiracochanpachayachachikakan*, que Santa Cruz Pachacuti interprète comme « Viracocha le Messager ». Un missionnaire espagnol de la conquête en déduisit qu'il fut Jéhovah en personne. Tous deux, déclara-t-il, n'ont-ils pas « sorti le monde des ténèbres, fait la lumière, façonné l'homme de boue, puni la désobéissance? » Toutefois, avec une différence en faveur de Viracocha qui ne châtie pas les hommes en les condamnant au péché originel mais les recommence pour les faire meilleurs...

Un Créateur très instruit sur les plaisirs du sexe, venu des Andes de Huarochiri, au-dessus de Lima, se promenant sur les plages du Pacifique, apparaît sous le pseudonyme de *Kon Iraya Viracocha* ou encore *Runacamac Viracocha*, « le dieu qui prend soin des hommes ».

Valboa dit que *Ticci Viracocha Pachacamac* est « le principe de tout ce qui est bon », le « Créateur du monde » et Montesinos le désigne comme « le dieu immense de Pirua », fils de *Pachacamac* et de *Pachamaima*.

Quelques historiens étrangers qui ignorent les nuances infiniment subtiles de la linguistique et de l'étymologie aymara ou quechua – et la préhistoire réelle du vieux Pérou d'avant les Incas – traduisent de façon erronée Viracocha à partir de *vira* : suif ou graisse de lama, ingrédient sacré, utilisé dans toutes les pratiques magico-religieuses des Indiens des Andes.

Cocha, c'est le lac dans les deux idiomes précolombiens. Ce qui donne « Viracocha lac de graisse » ou « la mer de suif » ou encore « le lac ou la mer grasse ». Et l'on en vient à expliquer ce corps gras par la présence dans le lac Titikaka, « de grands gisements pétrolifères, lorsque le pétrole affleure et flotte sur les eaux lacustres... »

Pour d'autres comme les savants Middendorf et Leh-

man-Nitshe, *vira* est la lave des volcans. Cela devient alors « le lac de lave brillante », ou de « lave brûlante » ou « flamboyante ». Le culte de Viracocha, estiment-ils, se serait propagé à partir du volcan voisin de Cacha, le Quimsachata. *Illa* pouvant se traduire par « briller » ou « reluire », le dieu suprême devient « l'esprit qui se matérialisera d'abord sous forme de lave ».

Jusqu'à preuve du contraire, je fais confiance, de préférence, aux déclarations du très vieux recenseur des Annales incaïques, le Quipucamayoc Auqui Runa et aux chroniqueurs qui fournissent le « sésame » de l'énigme soit « Viracocha, écume de mer »...

A moins que... Une autre idée m'est venue en étudiant un jour un vocabulaire arawak. J'ai été frappée en apprenant que « larme » dans cet idiome américain qui est considéré comme l'un des plus antiques, se dit *vira*... Or, les larmes, je l'ai démontré, sont l'un des symboles particulièrement insolite mais inséparable du masque de puma solaire de la divinité et de tous les sujets qui l'entourent sur la fresque de la Porte du Soleil de Tiahuanaco. On peut y voir pleurer même les têtes de puma et sur d'autres stèles apparentées, pleurer les serpents sacrés...

On pourrait imaginer que les premières larmes symboliques furent versées par le mystérieux héros civilisateur du haut plateau, miraculeusement épargné par le mémorable déluge. Ou bien survivant aussi inespéré, en une autre circonstance que nous relate une fois encore l'indispensable Cieza de Léon, à propos de ce grand chef Kari dont j'ai retracé l'épopée conquérante des rives du Titikaka.

Cieza de Léon tient pour absolument authentique le récit que lui fit un soldat espagnol du nom de Francisco de Villacastin rencontré à Ayaviri, un grand bourg de l'Altiplano. Récit que celui-ci avait écouté de la bouche de Chirihuano, gouverneur de plusieurs villes des bords du lac sacré. « Aux siècles antérieurs à l'occupation du Kollao par les anciens Kollas, lui conta-t-il, il y avait eu dans l'île du Titikaka, *des gens blancs et barbus comme les Espagnols*. Mais un capitaine nommé Kari, qui venait de la vallée de Coquimbo, au Chili, vint à Chucuito et après

avoir fondé quelques nouvelles cités, il traversa le lac avec les siens et débarqua sur l'île où il fit une telle guerre aux gens blancs qu'il les tua tous. »

Viracocha aurait-il réussi à échapper au massacre? Ou bien, en supposant que l'événement rapporté par Chirihuanos se situe beaucoup plus près des temps incas, ces gens blancs et barbus étaient-ils les descendants de Viracocha?

Le sphinx du Titikaka

Tant de noms donnés au héros éponyme du Titikaka ne représentent-ils pas finalement la fusion, en un seul « dieu », de plusieurs divinités régionales, vénérées au cours de longs siècles par différents peuples précolombiens, aussi bien des Andes que de la jungle amazonienne et des rivages du Pacifique, qui envahirent et occupèrent le pays par vagues successives?

Viracocha n'est-il pas le jumelage fétichiste du dieu-Condor des Pakajes, du dieu-Soleil des Lupakas, du dieu-Puma des Piruas, du dieu-Serpent des ancêtres jivaros, et des cultes animistes de l'eau, de la terre et des airs?

A mon avis, le Sphinx « Homme-Puma-Soleil » de Tiahuanaco, orné de têtes de Condor-Mallku et brandissant des sceptres Serpent-Eclair, est la symbiose de toutes les vieilles croyances idolâtres, de tous les antiques totems amalgamés dans le creuset d'un culte extrêmement vieux dans les âges...

Il est le « Soleil des Soleils », symbole magico-religieux par excellence des anciens Péruviens. C'est le personnage mythique aux deux sceptres de commandement, qu'il échange parfois, sur les poteries et les textiles tiahuanacoïdes, pour des armes de jet, des faisceaux de plumes, des fagots de branchages chargés de fruits ou de fleurs.

Dernière énigme, Viracocha exista-t-il réellement?

Montesinos le désigne comme « la première idole parlante » soit l'oracle des temps à venir... Quant à Huaman Poma il relate une très curieuse histoire, à propos de Tonapa – l'un des acolytes de Viracocha qu'il prend pour

saint Bartolomé. Le saint homme, dit-il, partagea à Carabuco, au-delà du Titikaka, une grotte avec un Indien *héchicero* nommé Anti. Ce dernier constata avec épouvante que le « démon », qui jusque-là l'inspirait, était devenu muet! Il lui offrit les sacrifices rituels mais en vain. Alors le sorcier indien se plaignit à Tonapa qui lui promit que bientôt il s'en irait et que l'idole retrouverait sûrement la parole. Mais quand l'oracle parla ce fut seulement pour annoncer que le « saint homme » avait un pouvoir beaucoup plus fort que le sien...

« Le sorcier implora miséricorde, baisa les pieds et les mains de Tonapa qui le baptisa du nom de... *Anti Viracocha!* »

Anti? Ce nom ne chante-t-il pas la forêt vierge, le pays « où se lève le Soleil », celui dont les Incas se servaient à l'arrivée de Pizarro pour désigner les domaines impénétrables des « chasseurs de têtes », ces sauvages ethnies de l'Enfer Vert ou Antisuyo?

Comme le remarque l'historien Cossio del Pomar, il semble bien d'après les investigations scientifiques les plus récentes, que « l'Inca et le Quechua ne furent pas à l'origine des Andins dans le sens de la situation ethnico-géographique que l'on doit donner à ce vocable et qu'ils durent s'acclimater de longs siècles avant de se convertir en peuples conquérants de la région andine ».

Julio-Cesar Tello fut le pionnier de la thèse d'une migration de peuples en pérégrination à travers les épaisses forêts qui tapissent les flancs orientaux des cordillères. Peut-être à la suite d'altérations climatiques comme celles qui chassèrent les anciens Mayas hors de leur territoire et les obligea, après quelque cataclysme et des transformations géologiques, à émigrer vers des terres hautes et froides.

« Il y a des preuves évidentes, affirme Cossio del Pomar, qu'il exista dans le bassin amazonien, il y a des milliers d'années, une civilisation florissante et l'on arrivera à des résultats surprenants quand on y découvrira d'autres zones archéologiques. »

Cossio de Pomar visita dans le bas Amazone un illustre personnage, le baron de Solimoes, grand hidalgo du Brésil au temps de Pedro II. Anthropologue, archéologue,

érudit, cet amateur de curiosités conservait dans le salon de l'hacienda, une collection de céramiques et de sculptures en pierre merveilleusement polie. Vases cérémoniels, jarres, brûle-parfum et autres objets du culte religieux précolombien étaient décorés de signes géométriques très similaires à ceux employés plus tard, à l'époque classique de Tiahuanaco. Ces objets taillés dans une pierre noire comme le jais, dans du granit ou dans du grès rouge l'étonnèrent d'autant plus qu'il n'existe aucune carrière de ces matériaux dans la région... D'où venaient les figurines qui représentent des reptiles, des quadrupèdes, singes, tapirs, *capibaras* avec une habileté technique inégalable aussi bien dans la perfection du dessin que dans la stylisation? Elles prouvent en tout cas, « l'idéal atteint par un peuple inconnu qui a parcouru une longue route culturelle ». Et pour del Pomar, « ces fines sculptures sont probablement l'œuvre des auteurs qui initièrent l'Empire kollawa établi dans les Andes des milliers d'années avant les Incas et ceux du Tiahuanaco pétrifié avec ses mystérieuses cosmogonies ».

... Antisuyo des forêts amazoniennes... Anti Viracocha, cet épithète convient à merveille à la prodigieuse personnalité d'un *grand mage* qui, animant et éclairant la marche de peuples jusque-là aveugles dans une forme de vie barbare, s'imposa à eux tel un dieu et en fit les colonisateurs cyclopéens des hauts plateaux célestés du Titikaka...

LES ANTHROPOLITHES DE VIRACOCHA

Au cinquième Jugement, les dieux courroucés de l'Ancien Pérou firent ou transformèrent les hommes en pierre.

Luis E. VALCARCEL

Le Panthéon des dieux pétrifiés

La pétrification de l'homme est extrêmement nourrie dans la mythologie précolombienne de l'Amérique du Sud. Elle fige parfois une petite ethnie entière.

Les géants de pierre frappés du premier châtement de la Génèse du Titikaka jalonnent la route millénaire de Viracocha et de ses disciples.

Tiahuanaco fut certes la plus grande « fabrique » du Panthéon des dieux pétrifiés. On y trouve des statues à peine ébauchées, d'autres achevées qui dominent l'Altiplano ou qui gisent noyées dans les vases épais des abîmes du Titikaka. Combien y en a-t-il d'englouties au fond du lac sacré des Andes ?

La lithosculpture mythologique, qui illustre l'architecture cyclopéenne de la métropole du Kollao, constitue l'une des manifestations majeures de l'art hiératique grandiose du « toit des Andes ». Mais cet art s'extravasa très loin de là, comme on peut en juger en suivant sur la carte « l'itinéraire des Hommes de Pierre ». On voit alors les centres paléolithiques se succéder depuis la Colombie du Nord jusqu'au pays diaguite, au sud de l'Argentine.

Idoles guerrières, stèles religieuses, dalles gravées, pierres levées, obélisques et colonnes sculptés de glyphes géométriques, ornés d'hallucinantes « têtes-clouées », sa-

crificateurs horripilants, nous montrent des âges et des horizons très divers. Nous pouvons en même temps, suivre l'évolution de la pensée chez l'artiste anonyme. Et deviner le moment psychologique où le dieu invisible prend une forme corporelle dans l'esprit encore nébuleux de l'aborigène. Puis, mathématiquement, acquérir dans la pierre, non pas une ressemblance même approximative avec un portrait – modèle – ce n'est pas le but recherché – mais par ses dimensions, *un aspect surnaturel donc divin.*

La science archéologique n'en n'était qu'à ses primitifs balbutiements lorsque Alcide d'Orbigny observa que la race à laquelle appartinrent les merveilleux sculpteurs de Tiahuanaco, n'obéit pas au désir naturel, exprimé par d'autres peuples anciens, c'est-à-dire, à une imitation de l'homme – ou de la femme – comme dans l'art grec par exemple. Il tend ici à un art conventionnel qui paraît vouloir interpréter dans le roc une vision de rêve... ou de cauchemar?

Vision qui nous emporte très loin du lac Titikaka parfois. Jusqu'en Polynésie, où la même idée incorporelle semble avoir inspiré de bien étranges Tikis. Comme Francis Mazière qui l'a noté, Bernard Villaret trouve « plus de ressemblance encore avec les Tikis des îles australes ». Et ce nom de Tiki est-il une simple coïncidence? Cela semble bien improbable.

Cependant *Viracocha et sa procession d'hommes-volants furent un rêve unique, le grand rêve de Tiahuanaco!* En effet, nulle part ailleurs, je ne les ai retrouvés tous ensemble pétrifiés... Mais comment expliquer que le culte de Viracocha déferla sur les Andes et sur la côte du Pacifique sous forme de splendides textiles et de céramiques seulement, qui accompagnèrent la marche des fiers guerriers et des grands prêtres?

Nul ne le sait mais j'en viens à penser qu'à l'époque de l'expansion tiahuanacoïde, un régime totalitaire de type militarisé se développa au détriment d'un art religieux vite décadent, vite étouffé. L'homme n'eut pas le temps de construire dans sa marche conquérante.

Comme le savant Unanue Pabon, on peut se demander si « ces titans de pierre sont réellement les monuments

de quelque nation gigantesque... ou bien l'effet de la même vérité qui a induit Alexandre à vouloir laisser quelques statues colossales dans les pays subjugués de l'Inde... »

L'étrange « Bouddha » du Titikaka

D'autres faits sont extrêmement troublants!

Par hasard, je me trouvai un jour face à face avec un géant pétrifié, assis sous les ombrages de vieux arbres tourmentés par le vent, proches du lac sacré, sur la place d'un bourg indien. Là, une statue de deux mètres de haut, tellement différente de toutes les autres déjà vues, m'envoûta littéralement. J'avais devant moi, pour la première fois, *un homme enfin!* Millénaire aussi mais non plus l'un de ces êtres stéréométriques, taillés à l'équerre de la tête à la pointe des pieds.

Un homme qui sourit! Qui est harmonieux, travaillé en souplesse, avec douceur, dirait-on. Et pourtant terriblement vieux, je le sens.

Date-t-il d'avant ou d'après Viracocha? Firent-ils même connaissance? Est-ce l'un de ses disciples? Serait-ce lui...

L'œil bridé, des pommettes saillantes d'homme jaune — peut-être une barbe soignée taillée en pointe? — ce mystérieux inconnu a l'air d'un Bouddha savant et sage. Son calme est immuable, comme la pierre séculaire.

Homme de pierre mais qui fut, lui, un homme de chair à n'en pas douter! Cette phrase des savants Rivero et Tschudi m'est revenue en le contemplant : « Quetzalcoatl, Bochica, Manco Capac et les autres réformateurs américains étaient des *prêtres bouddhistes* qui, par leur doctrine supérieure et civilisatrice, réussirent à s'élever vers une politique suprême qui leur permit de dominer les indigènes. »

Il s'agit aussi d'un art réaliste, différent. La tête de cette statue est couronnée d'une grecque régulière, qui n'a rien à voir avec la grecque scalaire de Tiahuanaco.

Quelle foule harangue donc *le dieu qui parle?* Je suis incapable d'entendre son message et ce silence m'an-

goisse autant que s'il s'agissait de la voix fantomatique d'un être cher qui m'aurait quitté pour toujours... Pourtant, je suis sûre qu'il prêche une bonne parole. Mais en quel idiome et à qui?

Pour le gamin indien de Taraco qui vient mendier quelques *centavos* de Sol, la monnaie péruvienne du Soleil, ce saint Louis du Titikaka, une main sur le cœur, l'autre paume ouverte et levée, est « le dieu de la Pluie ». Peut-être aussi de la pêche, car en le contournant, j'aperçois sur son dos, un énorme suche, le poisson sacré du lac.

A quelques mètres d'écart, un autre patriarche assis lui aussi sous les *kollis* noueux, demeure également béat et souriant, mais hermétique et dominateur. Écoute-t-il la harangue de son maître? Une pèlerine couvre ses épaules et cache en partie ses bras, une main posée sur le cœur, l'autre sur un genou. Lui aussi pourrait être l'un des mystérieux *barbus* du Titikaka...

Le sacrificateur de Pukara

A 3 947 m d'altitude, et à une centaine de kilomètres du lac sacré, sur le chemin du Cuzco, j'ai visité la seconde « fabrique » d'hommes de pierre du Kollaó, à Pukara. Sont-ils antérieurs ou postérieurs aux géants de Tiahuanaco? Aucun archéologue ne sait le préciser pour l'instant. Un seul fait est visible. Quel qu'il soit, l'homme de Pukara, contemporain ou non du sculpteur de Viracocha, ne fut ni un saint ni un apôtre mais quelque Frankenstein passé maître dans l'horreur précolombienne! La cruauté est profondément gravée dans son visage de pierre: yeux exorbités, bouche d'ogre hérissée de crocs de fauve, oreilles démesurées, rictus affreux, il semble prêt à me dévorer! Pis encore, il soutient entre ses mains une tête coupée.

Têtes coupées qui foisonnent à Pukara, aux mains d'une dizaine d'anthropolithes échappés des ruines et reclus au musée de la petite ville andine. L'un des gardiens m'a certifié qu'à quinze kilomètres à la ronde, ces monstres pullulent, hauts de trois à quatre mètres eux

aussi. On peut apercevoir leur tête ou un membre qui émerge d'un véritable champ de bataille d'ogres pétrifiés, culbutés et reposant là depuis le cataclysme. En grattant le sol, j'ai vu apparaître, debout, assis ou accroupis, ces êtres squelettiques, aux côtes marquées, qui transportent sur leur poitrine la tête tranchée d'un ennemi ou d'une victime propitiatoire. Et dans l'autre main, le couteau d'obsidienne du sacrifice.

L'art raffiné d'une extrême cruauté de Pukara fait pleurer ici non pas seulement les dieux mais aussi les têtes-trophées dont le visage ruisselle de quatre larmes incisées.

La stèle la plus terrifiante du musée représente un personnage cyclopéen et féroce, aux épaules couvertes de serpents, dont l'énorme bouche dévore un petit homme de la taille d'un enfant, pendu sur sa poitrine. Un prêtre sacrificateur l'assiste, les bras tatoués du glyphe puma. Sa vision m'a donné des cauchemars plusieurs nuits.

Comme à Chavin dans les Andes, sur la côte de Paracas ou à Nazca, chez les Mochicas et les Chimus péruviens, les statues de Pukara portent sur leur casque ou retombant sur leur dos comme une longue chevelure, en collier, en bracelets, à la ceinture, des têtes coupées... En 1925, l'archéologue péruvien Luis E. Valcarcel découvrit à Pukara la plus belle statue de grand prêtre sacrificateur connue à ce jour.

D'horribles scènes d'immolation se déroulèrent probablement en ce site archéologique, il y a de nombreux siècles. La mission Kidder en acquit la conviction en 1939. Lorsque Kidder mit au jour, au pied du pic rocheux qui domine Pukara, un dédale de passages compartimentés, il buta contre une dalle longue de treize mètres, large d'un mètre. Il ne s'interrogea pas longtemps sur l'emploi du gigantesque dolmen! Une terrible quantité de mâchoires humaines gisait autour de la table à sacrifices. Un peu plus loin, dans le même temple monumental dont le sol est encore enduit, par places, d'une couche imperméable d'argile rouge, Kidder exhuma une seconde dalle et autant de mâchoires!

L'archéologue désensabla au sommet d'une terrasse pyramidale, un temple ouvert fait de dalles rectangulaires

de trois à quatre mètres de longueur, jointes impeccablement. Au centre, un autel en forme de T était percé de trois niches où reposait, dans chacune, une illustre momie ornée de plaques d'or. De chaque côté de l'autel un grand sarcophage de pierre était fermé par une dalle si pesante, gravée du signe scalaire de Tiahuanaco, qu'il fut impossible de la soulever.

Les cellules des prêtres sacrificateurs de Pukara s'ouvrent toutes face à cet autel. Une statue de l'un de ces prêtres terrifiants est coiffée d'un condor. Mais il n'y a pas que l'aile de l'oiseau du Soleil, que les têtes-trophées et la grecque scalaire qui nous rapprochent de Tiahuanaco. Kidder découvrit aussi à Pukara, mêlées aux ossements humains, des *trompettes* en céramique (1) semblables à l'instrument du petit musicien de la frise sculptée au bas du linteau de la fameuse Porte du Soleil! Trompettes d'argile elles aussi ornées de têtes humaines, ou d'animaux anthropomorphes, modelés en relief. Des fragments de gaines protectrices en paille gisaient auprès, dans lesquelles les instruments avaient été portés au feu et cuits.

Une croix orne l'une de ces trompettes. Ce qui réjouit le curé du village de Pukara, persuadé que des « apôtres chrétiens » sont venus ici il y a de longs siècles. Curieux apôtres de la tête réduite!

En corrélation avec l'art cruel de Pukara, les gigantesques anthropolithes de Tiahuanaco pourraient être, de l'avis d'Elizabeth della Santa, « des piliers de fondation des différents quartiers de la métropole du Kollao ».

Betanzos, Cristóbal de Molina et autres chroniqueurs, ont indiqué que les fondateurs de nouvelles lignées à Tiahuanaco furent sacrifiés sur les lieux mêmes où étaient dressés ces blocs de pierre, comme témoignage de ladite fondation.

Les gens appelés par Viracocha « pour peupler cette région quasi désertique, ajoutent-ils, devaient se grouper autour de la statue qui représentait le premier d'entre eux ».

(1) Ibarra Grasso pense que ce sont plutôt des pipes cérémonielles longues de 40 à 60 centimètres. Un dépôt obscur, collé à l'intérieur, pourrait être de la nicotine, croit-il...

D'où sans doute cette phrase à double sens : « Chaque nation revêt le costume que porta le premier qui en ces lieux naquit et *redevint pierre.* »

D'autres gisants cachés...

A une journée de Tiahuanaco, d'autres idoles ont été retrouvées sur les terres de Konko. Un mineur bolivien à la recherche de filons de cuivre dans le canton de Jesus de Machaca fit la découverte. Il fut dénoncé par un voisin. Les autorités boliviennes intervinrent et l'on constata l'existence de ruines contemporaines de la métropole des Kollas.

Situés sur une éminence, ces vestiges appartiendraient au palais d'un seigneur féodal. A moins que ce ne soit un temple long de deux cent quatre-vingts pas sur cent cinquante de large. La symétrie de l'édifice rappelle le Kalasasaya. En son centre, gisait une idole, tombée face contre terre. Haute de cinq mètres, des dessins en relief et des glyphes en ornent le flanc. Pour les Indiens de Konko, le gisant est un « fraile », frère ou curé; en réalité, quelque grand-prêtre d'une religion oubliée.

Un second gisant aurait été trouvé par l'expédition de Lopez de Diego et Buch, qui réussirent à le retourner mais le rompirent en deux. L'instituteur de Konko l'a mesuré : cinq mètres vingt. Il y avait dessus de magnifiques sculptures mais le gisant a été réenterré...

Un troisième gisant exhumé, haut de quatre mètres cinquante, est garni d'admirables gravures symétriques intactes, qui font penser à l'art maya d'Amérique Centrale. Ces trois idoles sont en grès rouge et beaucoup d'autres reposeraient sous les décombres de Konko...

Deux grandes idoles – l'homme et la femme encore – ornaient il y a quelques années de très belles ruines à l'intérieur de l'hacienda de Lucurmata, aux environs du lac Titikaka. Depuis toujours, les Aymaras multipliaient les offrandes à ce couple « générateur de bonnes cueillettes ». Un archéologue, de passage à l'hacienda, voulut faire transporter les statues au musée de Tiahuanaco.

« Si notre dieu nous quitte, dit un Aymara, la famine

châtiera son départ. Il nous punira de l'avoir laissé partir... » Dans la nuit qui précéda « l'enlèvement » des divinités, les Indiens les chargèrent à bord de grandes balsas... On dit qu'ils les conduisirent dans un îlot où ils les cachèrent. Elles demeurent introuvables...

L'énigme du transport des idoles

Comment ces hommes aux mains nues peuvent-ils transporter, sur de longues distances, de véritables morceaux de montagne? C'est l'un des points chauds le plus passionnant, le plus discuté des nombreuses énigmes de l'ancien Pérou préinca!

Dès la conquête, un fait fut reconnu pour certain : il n'y a, proches des ruines de Tiahuanaco, ni roches ni aucune carrière d'où puissent avoir été extraits de tels blocs. Il faut admettre l'impossible, c'est-à-dire qu'ils aient été amenés sur place, soit par chemin terrestre, soit par voie lacustre. De toute manière, d'une distance considérable étant donné l'époque reculée et l'absence de moyens mécaniques.

Le problème laissa perplexes tous les conquistadores. Dès 1653, le père Bernabé Cobo ne s'explique pas par quel prodige les bâtisseurs de Tiahuanaco purent charroyer les pierres. Aujourd'hui, aucun architecte, aucun ingénieur ne trouve d'explication plausible. Alors que la géologie est une science inconnue pendant la colonisation de l'Amérique du Sud, Cobo aborde la classification des pierres employées qu'il divise en deux sortes : « Les pierres aréneuses rouges, tendres à travailler et les brunes, très dures. » Alcide d'Orbigny ajoute les grès compacts et blanchâtres, le trachyte granitoïde et une roche basaltique bleutée. Mais d'où viennent ces roches? Il a longuement cherché « à dix lieues à la ronde, la montagne d'où auraient pu être arrachés ces matériaux ». N'en trouvant pas trace, il se demande s'ils n'ont pas été pris dans les îles du lac... « Cette incertitude, constate-t-il, démontre qu'elles ont été amenées de très loin. » En parcourant le haut plateau, le voyageur français trouve des blocs abandonnés en chemin et en direction du lac, ce qui paraît confirmer ses soupçons.

D'Orbigny médite les données du problème et il finit par envisager que ces pierres ont été obligatoirement transportées sur l'eau. « Si cette région avait été riche en bois et si les anciens Péruviens avaient eu des navires d'un certain tonnage, cette conjecture pourrait être valable. Mais, comme le haut plateau n'engendre pas un seul arbre et que la navigation antique, comme l'actuelle, se faisait et se fait avec des barques de roseaux, les difficultés augmentent... »

D'Orbigny conclut : « Un voile impénétrable cache et cachera sans doute toujours ces questions si importantes pour l'histoire mécanique de peuples qui, tels les Égyptiens, les Péruviens et les Mexicains voulurent signaler leur pouvoir par les masses qu'ils remuèrent pour construire leurs temples. »

Le géologue David Forbes a procédé à l'examen macroscopique des roches de Tiahuanaco. Il suppose que les pierres volcaniques viennent « des longues *sierras* de la rive occidentale du Titikaka. La carrière est visible », annonce-t-il après avoir décrit « un immense bloc découpé de la forme d'un sofa ou d'un divan qui demeura jeté au bord du lac, trop d'obstacles empêchant de l'emmener plus loin ».

Squier, à la fois diplomate américain et explorateur envoyé en Amérique du Sud par Lincoln en 1877, parcourut les hautes pampas du lac sacré et nota, dans l'isthme de Yunguyo qui relie la péninsule de Copacabana à la terre ferme, « des basaltes et des trachytes qui lui parurent égaux aux pierres des ruines ». Il signala beaucoup de blocs coupés ou partiellement dégrossis, dispersés sur l'isthme. « En vérité, dit-il, ce lieu est éloigné de plus de cinquante kilomètres de Tiahuanaco en ligne droite. Si elles furent obtenues là, ces pierres durent voyager en grande partie par le lac et le reste, sur terre. Et il est compliqué d'imaginer comment elles furent déplacées d'une rive à l'autre. »

Max Uhle est persuadé que le basalte dans lequel fut découpée la célèbre Porte du Soleil vient de Capira où se dresse, dans la partie péruvienne du Titikaka, le volcan Kapia qui forme avec le Siquimpata et le Huata, un grand pont terrestre profondément avancé sur les eaux. Les

couches de lave alternées avec des lits de cendres volcaniques, atteignent en certains endroits une épaisseur de sept mètres. D'énormes masses de lave gisent détachées et coupées de main d'homme.

L'imagination de Posnansky galope à nouveau « à l'encontre de solutions absurdes », disent ses confrères. Dans un article sur la « Pétrographie de Tiahuanaco », publié en 1904, ce savant suggère que « les fondateurs de la ville ont pu utiliser les laves liquides du Kapia alors en éruption. Ils auraient canalisé la lave en fusion, l'amenant au pied du volcan où l'attendaient des moules d'argile pressée... où l'on faisait couler la lave comme du fer liquide. »

Amené à réviser sa théorie, Posnansky se montre moins téméraire et en revient au transport des pierres sur de grandes balsas de totora qui, « après avoir commodément navigué sur le lac, débarquaient leur lourde charge sur les quais mêmes ou sur les canaux voisins de Tiahuanaco ».

Le géologue Lorenzo Sundt avance une hypothèse encore plus fantaisiste. « Durant l'époque glaciale, croit-il, les énormes blocs de pierre de Tiahuanaco furent transportés par d'énormes icebergs qui se détachaient des glaciers... On sait, insiste-t-il, que les icebergs chargent sur leur superficie tout le matériel qui tombe des cimes. Emportés par le courant jusque sur la plage de Tiahuanaco, en se brisant, ils laissèrent choir leur charge. D'autres se désagrégèrent plus loin, raison pour laquelle des blocs non taillés se voient entre Tiahuanaco et l'actuel bord du lac. »

Le comte de Castelnau recueillit en 1851 un autre son de cloche : les Indiens des Andes lui soutinrent que leurs ancêtres incas connaissaient le secret *d'amollir les pierres* avec le suc de certaines plantes sylvestres... Or, j'ai connu au Cuzco un érudit local qui partage cette conviction et qui recherchait les végétaux en question depuis sa jeunesse. Il m'assura avoir trouvé une herbe et l'ayant essayée sur une pierre, la surface de celle-ci devint *malléable*. Il venait d'expédier un échantillon de cette herbe aux Etats-Unis et attendait impatiemment l'analyse d'un laboratoire...

A partir de cette découverte, l'information recueillie par de Castelnau recouvre de la valeur. La pâte de granit pouvait être « transportée beaucoup plus aisément dans de grandes corbeilles pour être modelée sur place aux dimensions et aux formes désirées », suivant le plan des maquettes que l'on retrouve souvent auprès des ruines.

Les investigations du C.I.A.T.

En 1968, le Centre d'investigations archéologiques de Tiahuanaco entreprit des fouilles scientifiques dans les ruines, et celles-ci ont apporté des lumières, au moins sur le problème des stratifications des cinq villes superposées, postérieures au « déluge ». La pierre de lave, le basalte, l'andésite, etc., ne furent pas utilisés lorsque Tiahuanaco était un bourg naissant, 1 000 ans au moins avant Jésus-Christ. Ni durant la seconde et la troisième époque où la ville prit forme, au début de notre ère. Tout ce qui date d'avant, fut construit en pierre aréneuse rouge.

L'horizon suivant – jusqu'au VI^e siècle après Jésus-Christ, montre l'embellissement classique, le raffinement qui perfectionna l'œuvre initiale. Les stèles sculptées, les grands portiques ou *portadas*, les piliers ornementaux, les socles des statues, les sièges ou trônes, les idoles géantes sont alors taillés dans des masses d'andésite, un nouveau matériau de luxe.

Or, à la même époque, des hommes vont chercher le basalte pour les haches, les outils aratoires, les mortiers à pilons, à quatre cents kilomètres de Tiahuanaco, au sud-ouest du lac Poopo, et la sodalite à Cochabamba! On s'étonne déjà moins que l'andésite ne soit pas originaire des lieux.

Le CIAT acquiert une autre certitude : d'énormes monolithes d'un poids colossal furent amenés à Tiahuanaco à l'état brut. Les tailleurs de pierre se mettaient à l'ouvrage à pied d'œuvre, selon la demande. Sans doute parce qu'après avoir tenté le transport de statues achevées sur un terrain accidenté et d'énormes distances, celles-ci arrivèrent brisées ou pour le moins mutilées.

Carlos Ponce Sangines qui dirigea les fouilles est formel : proche de l'angle nord-est du Kalasasaya, un bloc gît abandonné alors qu'il était en plein processus de découpage. Les tailleurs de pierre occupés à son équarrissage allaient en séparer quatre piliers préalablement dessinés et déjà incisés.

Cela prouvé, le CIAT orienta ses recherches vers la localisation des carrières. Les plus proches de Tiahuanaco durent être définitivement rejetées, en raison de la différence pétrographique des matériaux.

Des milliers d'esclaves...

Provenance et transport du matériel lithique furent corollaires du système économique-social d'une organisation évidemment tyrannique. A Tiahuanaco, on est forcé de songer à la discipline de fer qui dut régner dans un Etat unitaire et cohérent, puissamment régi et planifié, loin de nos temps de pagaille! Le travail en équipe d'hommes certainement très nombreux, fut préparé avec une extrême minutie. Rien n'était laissé au hasard ni à l'interprétation individuelle. Aucune fantaisie ne fut permise. Gouvernée par une aristocratie dominante, dans le cadre d'une superstructure sociale exemplaire, l'énergie populaire fut transformée en un vigoureux artisanat, compartimenté en métiers divers qui formaient des groupes spécialisés.

En ces temps, la masse collective et inférieure des paysans andins fut condamnée à nourrir et à vêtir les travailleurs de force. Toute infraction, tout manquement aux ordres reçus étaient impensables ou alors, punis de mort immédiate. Les rouages de cette machinerie humaine que rien ne rebuta, reposaient sur la force exceptionnelle des travailleurs qui équilibrait l'intelligence de leurs maîtres.

Néanmoins, il faut admettre que les ingénieurs précolumbiens du haut plateau avaient acquis, en plus de leur astuce et de leur adresse naturelle, et cette fois *par une très longue expérience*, un minimum de notions élémentaires du génie qui chez eux, tient à un don inné, proche du miraculeux!

« La régularité mathématique de la coupe et de la sculpture, les angles droits impeccables ou légèrement arrondis procèdent d'un instinct natif de la race, comparable à celui de l'abeille faisant sa ruche hexagonale », déclare Bartolomé Mitre. Il se souvient avoir vu des Aymaras employés à la construction de la grande cathédrale de La Paz qui, « sans notions de dessin ni instruments modernes, coupaient les pierres et copiaient les moulures les plus compliquées avec une aisance qui laissa béat l'architecte français chargé de les diriger ».

On sait que pour tailler la pierre les anciens Péruviens enfonçaient des coins de bois dans le roc et qu'ils combinaient l'action du feu avec celle de l'eau et du gel pour le faire éclater. Le polissage était obtenu par frottement avec du sable ou une pierre très dure sur la surface à raboter.

C'était donc davantage une question de temps et de bras que de moyens. Toutefois, comme le note Mitre, « ce n'est pas une goutte d'eau qui forgea la pierre de Tiahuanaco mais une goutte de sang! »

On peut imaginer les difficultés que durent affronter les bâtisseurs de la cité mégalithique, à 4 000 m d'altitude. Dans un pays barré de collines qui isolent les ruines du reste de l'Altiplano et qui ne disposait d'aucun animal de charge ou de trait. Quelle fut la réaction des hommes face au roc à mouvoir? D'instinct, ils ont dû calculer au préalable le nombre de bras nécessaires à l'arrachage du monolithe. Mais combien d'essais infructueux et meurtriers se produisirent-ils avant d'y réussir?

La quantité et la qualité des individus devaient varier avec les caractéristiques du terrain. Elles entraînaient dans le choix, les cordes de halage, en tenant compte qu'une rupture brutale de ces dernières était un risque qu'il fallait à tout prix éviter. J'ai ramassé dans les ruines des fragments de liens qui ont dû servir à la manœuvre. La plupart sont faits de lianes et de fibres végétales torsadées, souvent tressées avec de la laine de lama. Les *maromas* les plus résistantes étaient faites de lanières en cuir et nerfs du même animal.

Quant aux artifices tendant à réduire la friction, ils allaient de la rampe au plan incliné et du terre-plein au

levier. Peut-être même au rouleau. Mais surtout, on devait répandre de l'argile humide sur la pente pour réduire l'effort de la traction humaine.

En fonction des expériences réalisées à Stonehenge par Atkinson et à l'île de Pâques par Thor Heyerdahl, le CIAT procéda à quelques essais dans les ruines de Tiahuanaco.

Atkinson utilisa vingt-deux hommes à Stonehenge pour mouvoir une pierre levée pesant une tonne, en s'aidant d'un traîneau pour transporter le bloc à raison d'un demi-mille quotidien.

Thor Heyerdahl se suffit de quinze Pascuans pour arracher de la carrière une statue de l'île de Pâques et la haler par un moyen similaire.

Le CIAT fit appel à cent cinquante soldats boliviens pour hisser sur l'Akapana – seulement avec des cordes – un monolithe tombé au bas de la pyramide.

Si les Tiahuanacos avaient connu le système de traîneau des Egyptiens qu'ils employèrent dans la construction de leurs monuments funéraires, temps et hommes auraient été considérablement réduits. Ainsi la stèle n° 15, qui pesait une tonne et demie, fut-elle remise en place au centre du Temple par dix Indiens seulement, qui improvisèrent un traîneau en accouplant deux morceaux de rails. Mais jusqu'à présent aucun indice n'a été relevé à Tiahuanaco qui permette de penser qu'ils en eurent l'idée.

S'appuyant sur les contrôles effectués par le CIAT, Ponce Sangines a pu calculer que le fameux géant découvert par Courty puis exhumé par Bennett demanda *cents hommes* au moins pour son érection dans le Temple. Quant à Puma Puncu – monument qui fut probablement construit en cinq années, estime l'archéologue bolivien – il exigea beaucoup plus encore d'hommes et de temps. Une seule des dalles monumentales de cette pyramide nécessita probablement *trois mille Indiens* pour son transport! Le poids du plus grand pilier d'andésite jusqu'à maintenant retrouvé à Tiahuanaco a été évalué à quarante et une tonnes.

Ce n'est pas à proprement parler une découverte. Dans sa chronique, le père Acosta notait déjà que « tout cela se

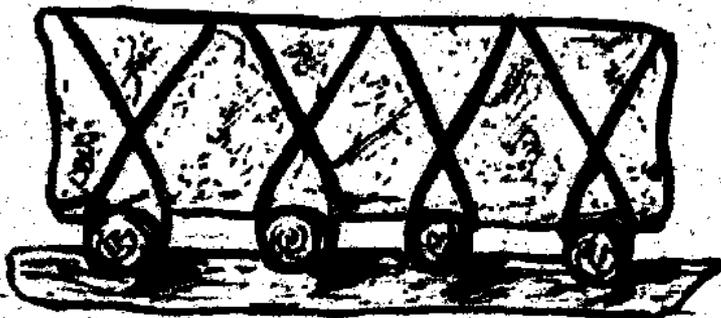
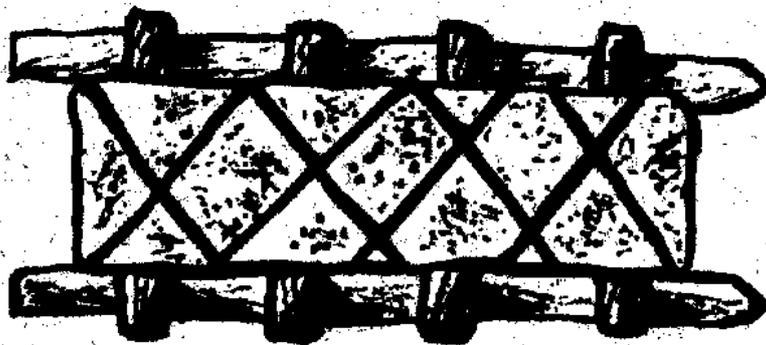
faisait avec beaucoup de gens ». Garcilaso de la Vega, soulignant la science des Incas pour le transport des monolithes, rapporta l'histoire d'une gigantesque pierre qui, mal assurée, rompit ses amarres pendant la construction de la cyclopéenne forteresse de Sacsahuaman : « Dans l'une des côtes, par la faute des Indiens qui ne tirèrent pas tous ensemble, le poids de la roche vainquit la force de ceux qui la soutenaient. Elle roula vers le bas de la pente, écrasant trois ou quatre mille Indiens de ceux qui la guidaient. »

Le poids de cette « pierre fatiguée », laissée au bord du sentier, a été calculé aux environs de cent tonnes. Sa couleur rouge fait dire aux Quechuas du Cuzco qu'elle « pleura le sang en souvenir du drame ».

Aux néophytes qui pourraient à juste titre s'étonner qu'autant de bras d'hommes aient pu être distraits des travaux agricoles pendant une longue durée, Carlos Ponce Sangines réplique que la culture de la pomme de terre, de la *quinoa* ou de la *cañihua*, n'exige qu'une centaine de journées annuelles. Donc, pendant les huit mois qui séparent les semences de la cueillette, l'Indien du haut plateau peut s'occuper à d'autres tâches et autrefois, « à des œuvres collectives ordonnées par un gouvernement centralisateur et non pas esclavagiste » au sens propre du mot. Sur l'Altiplano bolivien, insiste-t-il, « l'homme ne fut pas considéré comme marchandise ou animal de travail. Une telle institution ne s'abolit pas facilement et survit au contraire avec facilité. Or, aucune tradition esclavagiste n'existe à présent ». Et pas davantage, pourrait-on ajouter, aux premiers jours de la conquête...

Traversées en balsa... et en radeau?

On découvrit récemment dans la petite île de Pariti, sur le lac Titikaka, des poteries typiques de la culture chiripa qui, en « terre ferme » bolivienne, dut précéder l'horizon Tiahuanaco. Donc, cette île eut des rapports avec le haut plateau durant la Préhistoire! Cela permet de mieux accepter l'hypothèse de blocs d'andésite extraits du vol-



Transport hypothétique de monolithes à Tiahuanaco

can Kapia pour les monuments les plus remarquables de Tiahuanaco.

Une fois descendus au bord du lac, il fallait alors, obligatoirement, les transporter sur l'eau pour les débarquer sur la rive opposée en direction de la fameuse métropole kolla. Il était impossible de procéder autrement, remarqua Théodore Berr en 1882, dans une communication à la Société de géographie de Paris : « On ne trouve ce genre de roches que sur le chemin de Zepita à Yunguyo, déclara-t-il, mais il est évident qu'elles n'ont pu traverser le rio Desaguadero ni franchir l'escarpement impraticable qui muraille la vallée à l'ouest. »

Cependant Berr doutait encore que les monolithes aient pu être chargés sur des balsas de roseaux lorsqu'il vit l'une de ces gracieuses embarcations aborder non loin de lui. La balsa arrivait de l'île du Soleil – où le savant avait noté des roches dans une carrière jadis exploitée – et elle amenait une centaine d'Indiens.

Peut-on retrouver d'éventuels débarcadères? J'ai vu, à la pointe de Taraco, des piliers submergés et des blocs d'andésite ailleurs échoués sur des plages lacustres.

Près d'Iwawe, une localité située à une vingtaine de kilomètres de Tiahuanaco, Carlos Ponce Sangines a découvert des œuvres lithiques taillées dans l'andésite « d'aspect similaire aux piliers de Tiahuanaco ». Des céramiques ramenées au jour au cours des sondages effectués à Ojje-Puco, un site voisin, sont du même style également. Ce qui « rend plausible l'idée d'un transport lacustre avec abordage à un débarcadère préfixé, suivi d'un traînage terrestre ».

Carlos Ponce Sangines retrouva un tronçon du chemin qui se dirige vers le lac, sur un kilomètre de longueur et qui aboutit à un fossé ouvert en guise de grossier débarcadère. L'ensemble n'est utilisé de nos jours que pendant la saison pluvieuse quand s'élève le niveau des eaux. Bien que cela soit hypothétique, avance l'archéologue, on peut raisonnablement supposer que « la navigation » se réalisait pendant l'été pluvieux, circonstance qui permettait aux embarcations de s'approcher de lieux du rivage qui restaient à découvert pendant la saison sèche. Les hommes laissaient simplement choir les blocs de pierre sur le

sol, en attendant que baisse le niveau des eaux lacustres afin de procéder quelques mois plus tard, à un halage relativement commode, en évitant les sections fangeuses. ».

De chaque côté du fossé et du chemin, gisent des blocs d'andésite, « matériau absolument étranger aux lieux », souligne Carlos Ponce Sangines, c'est-à-dire « amenés intentionnellement, grâce à l'effort humain ». D'autres se distinguent encore immergés.

Ce matériel lithique aurait donc été transporté depuis la péninsule de Copacabana, à travers les détroits de Yampupata, de Tiquina et le golfe de Guaqui, soit environ quatre-vingt-quatorze kilomètres, pour aboutir au « port » de Iwawe.

Thor Heyerdahl a photographié dans un jardin particulier, près du quai moderne de Yunguyo, un monolithe de « plus ou moins vingt tonnes », prêt à embarquer. En bavardant avec les Aymaras, il apprit que ceux-ci appelaient ce quai « le chemin de Tiahuanaco ».

Cependant, bien des archéologues doutent encore que les anciens Péruviens aient réussi à transporter de telles masses de roc sur de simples gondoles de joncs lacés. Las de leur entêtement, le grand archéologue Max Uhle risqua une suggestion qui lui valut de sévères critiques : les antiques riverains du Titikaka n'auraient-ils pas utilisé de grands radeaux en troncs d'arbres, similaires aux *callapos* qu'il venait de voir glisser avec de très lourds chargements sur les fleuves de l'orient bolivien ?

L'idée de Uhle est d'autant plus acceptable que ces rios coulent précisément au pied des contreforts de l'Altiplano ! Toutefois on lui objecta la difficulté, qui semble insurmontable, d'amener à 4 000 m d'altitude, des arbres abattus à un niveau correspondant à celui de la mer. Et l'on n'en parla plus...

Mais en relisant la « Relation » du Père Vicente Valverde, ce fanatique moine franciscain qui fit condamner à mort pour hérésie l'Inca Atahualpa (et qui finit par être lui-même mangé par des cannibales !) le navigateur norvégien Thor Heyerdahl relança la discussion. En effet, le Père Valverde a raconté que lorsque les Espagnols quittèrent le Cuzco sous le commandement de Hernando

Pizarro pour marcher sur l'Altiplano du Titikaka et les trésors de l'île du Soleil, ils furent stupéfaits de rencontrer sur leur chemin, des Indiens qui se hâtaient de conduire d'appréciables quantités de *troncs d'arbres de balsa*. Ils avaient reçu l'ordre, déclarèrent-ils, « de construire dans le moindre délai, des *almadias*, grandes plates-formes flottantes afin de transporter l'Inca dont ils ignoraient encore la mort tragique ».

Il semble même que la construction des radeaux ait été connue de longue date sur le lac Titikaka, si l'on en croit ce paragraphe extrait de la chronique de Pedro Gutierrez de Santa Clara aux environs de 1544 : « Le premier seigneur indien qui vint à pénétrer sur ces terres éloignées, écrit-il, fut appelé Manco Inga Çapalla (ou Zapana)?... Cet Indien partit avec ses gens en son de guerre d'une grande île appelée Titikaka située au milieu d'une très grande et très profonde lagune de la province de Hatun Collao. Ce Manco Inga Çapalla s'arrangea pour gagner un grand renom et devenir le seigneur de tous les curacas qu'il y avait autour de la lagune. Conseillé par le démon et les sorciers, il se proposa d'occuper leurs terres de mille façons, modes et manières qui se pourraient et les mettre sous son commandement. Bien déterminé, il quitta l'île avec beaucoup de balsas en joncs et bois sec. »

Cette fort utile communication fait ressortir que le premier Inca fit un usage simultané de balsas de roseaux ou totora et de radeaux en troncs de balsa (1) pour embarquer ses compagnons d'armes.

De nos jours encore, ce genre d'embarcation est utilisé par les Indiens boliviens de la forêt qui trouvent en abondance le bois de balsa sur les bords marécageux des rios du versant oriental des Andes. Ils en composent de grandes plates-formes pour transporter gens, bêtes et charge sur des fleuves peu profonds mais agités de violents courants.

Le tronc de balsa, long de six à dix mètres avec un diamètre de quinze à vingt centimètres, est si léger que quatre hommes n'ont pas de peine à le transporter sur de

(1) *Ochroma Lagopus* SW.

grandes distances. Cependant, le radeau terminé supporte plus de dix fois son poids spécifique et l'on en voit qui sont faits d'une quarantaine de troncs d'arbres, assemblés avec des cordes végétales obtenues en tordant les fibres du péricycle du même arbre.

Pour Carlos Ponce Sangines, c'est à l'époque où plusieurs Etats de langue aymara se disputaient l'hégémonie du bassin lacustre du Titikaka, c'est-à-dire après le fractionnement de l'Empire de Tiahuanaco vers le début du XII^e siècle, qu'il faut situer une narration de Cieza de Léon au sujet d'incursions navales qui précédèrent la conquête incaïque. Récit qui vient compléter le précédent et qui nous a montré qu'un « seigneur de Hatun Collao appelé Zapana, apprenant qu'au cœur du lac se trouvaient des îles peuplées y entra avec de grandes balsas où il se battit avec les naturels... »

Une autre chronique fait foi que plus tard, l'Inca Huayna Capac avait fait apporter « à dos d'homme sur une distance de trois cents lieues (plus de mille kilomètres) des troncs d'un arbre très léger pour assembler des radeaux et pouvoir s'embarquer sur le lac Titikaka où il avait coutume de venir se distraire et assister aux fêtes ». Troncs qui furent trouvés au bord du lac par Hernando Pizarro et qui lui sauvèrent la vie!

Pedro Pizarro raconte que Francisco Pizarro apprenant que toute la province comprise entre le rio Desaguadero jusqu'aux Charcas s'était soulevée, manda son frère Hernando avec deux cents hommes pour reconquérir et pacifier la région. Mais l'un des soldats se perdit au cours d'une escarmouche avec les Indiens qui s'en saisirent et le sacrifièrent sur l'une de leurs huacas... Furieux, Hernando Pizarro voulut les poursuivre, mais en arrivant au bord du rio Desaguadero qu'il comptait passer sur l'immense ponton de balsas assemblées par les Indiens, Il s'aperçut que ceux-ci avaient eu le temps de le couper. Une douzaine de cavaliers qui tentèrent de franchir le fleuve se noyèrent avec leurs montures. Sur l'autre rive, quatre ou cinq mille Indiens de guerre tiraient des flèches et une pluie de pierres de fronde sur les Espagnols. Hernando Pizarro fit hâtivement confectionner une grande balsa avec les troncs d'arbres de Huayna Capac,

sur laquelle il s'embarqua avec une vingtaine de ses soldats qui l'aidèrent à vaincre les Pakasas rebelles.

Rien n'empêche donc de penser, en conclusion, que les anciens Tiahuanacos pratiquaient déjà ce genre de navigation, si l'on sait – et si l'on a des preuves – qu'ils avaient des rapports « commerciaux » avec les tribus de la forêt amazonienne.

Actuellement, le point le plus proche où les Aymaras se fournissent en bois de balsa est Caravani, dans le département de La Paz, à cent quarante-cinq kilomètres en ligne droite de Tiahuanaco et à cent vingt-trois à vol d'oiseau des bords du Titikaka. On aurait retrouvé à Caravani, d'après Carlos Ponce Sangines, des poteries de Tiahuanaco. Si cette découverte n'est pas encore confirmée d'autres indices de connexion entre la selva et l'Altiplano sont évidents. Par exemple, un long tube en os de lama percé à une extrémité de deux orifices, qui devait être un inhalateur de substance narcotique à des fins divinatoires, coutumier aux sorciers des forêts vierges et retrouvé dans les ruines de Tiahuanaco par Max Uhle.

En rapport avec cette pratique, furent retrouvées également des tablettes en pierre, semblables à celles en bois sur lesquelles les *brujos* déposent la drogue végétale pulvérisée.

Carlos Ponce Sangines signale encore une céramique noire, exhumée à Kalake, sur laquelle on peut voir un personnage à la joue gonflée par la chique de coca, arbuste qui pousse par-delà les cordillères, dans les chaudes vallées des Yungas de La Paz.

Enfin, au cours des excavations pratiquées à Tiahuanaco par le CIAT, deux petits crânes de singes furent mis au jour, l'un incrusté entre les monolithes d'une muraille de contention du Kalasasaya et l'autre accompagnant une momie de Kherikala.

On pourrait encore citer les encensoirs à brûler le copal – une résine des forêts tropicales – en forme de jaguar fort en usage dans les palais de Tiahuanaco et à cinq cents kilomètres de là, des céramiques qui montrent le signe scalaire dans la vallée de Mojos, sans oublier l'usage, en altitude, de l'arc et de la flèche, armes typiques des « sauvages » amazoniens...

Dans le but d'éclaircir au maximum l'énigme du transport d'énormes monolithes sur les eaux du Titikaka, Carlos Ponce Sangines fit procéder à quelques essais au moyen d'un radeau de balsa « modèle réduit », semblable à un *kallapo* miniature conservé au musée d'Archéologie. Composé de onze baguettes de bois de balsa longitudinales et de six « madriers » transversaux, le tout mesurant environ cinquante centimètres de long sur dix-sept de large et un centimètre et demi d'épaisseur, pour un poids total de cinq cent trente grammes, on chargea dessus un bloc d'andésite pesant mille cent soixante grammes et le « radeau » résista parfaitement au flottage...

Ces recherches et autres expériences semblent bien, en résumé, prouver que l'homme antique du haut plateau des Andes, découvrit très tôt une solution à des énigmes qui aujourd'hui semblent à beaucoup, incompréhensibles! A moins que...

Une dernière fois, le Sphinx du Titikaka paraît vouloir faire rebondir le problème vers le domaine du fantastique! Les anciens bâtisseurs de Tiahuanaco eurent-ils connaissance d'une « science magique » insoupçonnée des temps modernes?

Écoutons cette phrase insolite consignée par d'audacieux chroniqueurs espagnols qui, eux aussi s'étonnant à la vue des gigantesques anthropolithes de Viracocha, cherchaient quelle méthode secrète avait pu être employée. En particulier, le père Cobo, qui, interrogeant les voisins de Tiahuanaco, obtint cette réponse qu'il dut noter non sans hésiter : « *Nos ancêtres nous ont dit que ces pierres furent transportées dans les airs, au son d'une trompette dont jouait un homme!* »

Phrase troublante certes, mais n'ai-je pas trouvé son écho dans l'intrigante présence des deux petits joueurs de trompette, debout sur les Soleils de « l'antédiluvienne » porte triomphale de la Baalbek sud-américaine? Étrange... Très étrange!

TROISIÈME PARTIE

LES « FONDATEURS DU MONDE »

Lorsque Jésus-Christ naquit à Belem, le fils de Manco Capac qui s'appelait Cinchi Rocca Inca, atteignait quatre-vingts ans.

HUAMAN POMA.

13

LES URUS, DES FOSSILES VIVANTS

Nous sommes les fils de la Première aube, quand il n'y avait pas de Soleil... Nous ne sommes pas des hommes... Nous sommes le « tronc du monde »!

Genèse URU (Jehan Vellard).

Les « touristes du quaternaire »

J'ai erré plusieurs jours dans et autour de Tiahuanaco. Une idole brisée m'a servi de banc pour prendre des notes et relever des croquis...

A présent, je vais quitter tout cela, comme si je venais de vivre plusieurs siècles en arrière! Et je repars comme au sortir d'un fabuleux voyage dans le passé.

Adieu Tiahuanaco et ses millénaires énigmes auxquelles, peut-être, ai-je apporté quelque lumière! Je cherche la piste d'un peuple plus vieux encore dans le temps et encore bien moins connu.

Quispe, l'un des péones aymaras qui travaillent avec les archéologues dans les ruines, m'a enfin indiqué la piste du message « écrit bien avant la découverte des Amériques ». S'il ne se trompe pas, la grotte sacrée se trouve à Mazo-Cruz, proche de la frontière, mais du côté péruvien ! Je suis allée trop loin. Il me faut retourner sur mes pas, par la route peu carrossable de Desaguadero, dans un vent glacé qui fouette le haut plateau.

Déversoir du lac Titikaka, bordé çà et là de petites falaises ou de rives basses, le rio Desaguadero est encombré de champs de roseaux où s'ébattent joyeusement des oiseaux lacustres. Sa pente est très faible, sur un peu plus de trois cents kilomètres de long qui entraînent le trop-plein des eaux jusqu'à une cuvette pleine de vase où stagne le lac Poopo.

Au loin, le Sajama, la grande et blanche montagne sacrée, se dresse du côté bolivien comme un pain de sucre candi. Rares et misérables sont les villages. Quels peuples vécurent là, bien avant que le second Inca Sinchi Rocca ne tente une première colonisation de cette région « paria » des Andes ?

Très longtemps avant les vérités – parfois discutées – du carbone 14, le chroniqueur Huaman Poma a donné de curieuses précisions sur la datation des premières civilisations de l'Ancien Pérou. Mais à vrai dire, les historiens et les archéologues n'y ont guère prêté foi. N'écrit-il pas que « la naissance de Jésus-Christ eut lieu au cinquième âge du monde, qui coïncida avec le règne des Incas... » ? Voilà donc qui ferait remonter la légendaire apparition de Manco Capac et de Mama Ocllo à près de deux mille ans. Soit le double au moins de la date généralement admise par les américanistes.

Et ce n'est pas tout ! Huaman Poma fournit encore d'autres précisions également négligées. Il situe la naissance de Pirua, le premier Péruvien, 6 600 ans avant celle de Manco Capac. Faisons le total : 8 600 ans approximativement...

Ces mathématiques élémentaires posent tout de suite un nouveau problème. Si l'aurore de Tiahuanaco remonte à quelque 3 000 ans, comment et avec qui combler la différence ?

Avec des civilisations « présolaires », selon toutes les traditions du lac Titikaka. A quelques kilomètres de Tiahuanaco, les derniers Urus en seraient les témoins. Et sur les cimes, les Chullpas ou Hatun-Runas, ces « grands hommes » par la taille, aujourd'hui complètement éteints et sans doute déjà à l'arrivée des conquistadores de Pizarro.

La conjugaison de l'anthropologie physique et de l'ethnologie comparée vient au secours de la question suivante : sait-on seulement à quelles races appartenaient ces civilisations ?

Plusieurs éléments raciologiques originels ont été identifiés par les anthropologues :

- les plus anciens sont ceux des Arawaks.
- les plus récents, ceux des Caraïbes.

Ces deux races se scindèrent ensuite en plusieurs groupes :

- les mésocéphales ou Altiplanides, au crâne pointu comme les volcans, face haute et nez busqué de semite, taille allongée, probables bâtisseurs de Tiahuanaco.

- les dolychocéphales ou Laguides, au crâne convexe comme un toit, tronc plus écourté dont les ultimes représentants seraient les Urus lacustres et leurs parents proches du Desaguadero.

- les brachycéphales ou Andides, de basse stature, au thorax bombé comme un tonneau, face de pleine lune, tronc et bras trop longs sur des jambes courtes, illustrés par les sauvages Antis de la forêt amazonienne.

Mais par où vinrent ces races ? Le passeport de ces hordes paléolithiques, qui furent constamment en mouvement ascendant et descendant à travers les cordillères, est perdu... ou égaré. Tout au plus sait-on qu'ils ont essaimé de Béring jusqu'à Magellan. Seule « une agence de voyages du tourisme au quaternaire pourrait préciser les routes suivies pour le peuplement de l'Amérique du Sud », comme l'écrit Emilio Romero.

Des Paléoaméricains d'outre-tombe

Loupe en main, on peut essayer de retrouver les traces de leur passage. Celles des Laguides se suivent, depuis les

côtes de l'Atlantique jusque sur celles du Pacifique, en passant par les vallées tempérées des Andes et les hauts plateaux du Kollao. Je les ai suivies en Colombie, en Equateur, au Pérou, en Bolivie, au Chili, en Argentine, en Uruguay : des sites, des cimes, des rios, des tribus perpétuent encore leurs noms.

Lundt, un savant danois fut le premier en 1840 à exhumer des squelettes de Laguides à Lagoa Santa, au Brésil. Il fouilla huit cents cavernes préhistoriques ! Il y ramassa des crânes extrêmement épais, aux mâchoires prognates qui dénonçaient leur vétusté et des os d'animaux fossilisés, en association contemporaine avec des os humains.

Ces Laguides étaient des chasseurs de mégathériums, de toxodons, de glyptodontes, de machairodus. Ils s'abritaient dans les carapaces évidées de gigantesques tatous. Les squelettes de mastodontes et du féroce jaguar des cavernes prouvaient que Lundt avait mis au jour les plus vieux restes américains connus au siècle dernier, auxquels on attribue entre vingt et quarante mille ans.

Les Urus et quelques très rares autres « fossiles vivants » de même origine paléoaméricaine d'altitude, sont avec les ossements de Lagoa Santa, les échos d'outre-tombe de cet îlot racial de caractère archaïque.

Médecin de la Mission physique française, Paul Rivet fut chargé en 1901 d'effectuer des recherches sur les hauts *paramos* de la cordillère des Andes. Au débouché de l'ancienne voie royale des Incas, à 4 000 m d'altitude en Equateur, Rivet constate que « l'altitude n'empêcha jamais la transhumance verticale de l'homme nu ». Les glaciers, les lacs, les torrents, les steppes désolées, le gel, le mal des Andes n'ont pas réussi à dresser des obstacles insurmontables pour un immigrant qui, au cours des siècles, dévala les pentes, remonta les cimes, « démontrant un pouvoir d'adaptation beaucoup plus grand que celui de la puce, de la mouche et du rat ».

La plasticité de l'homme des Andes paraît admirable à Paul Rivet ! A la vue des Urus du lac Titikaka, le savant français associe instinctivement le souvenir d'autres Indiens aperçus au cœur des brûlantes savanes de l'Orénoque ou sous le sombre couvert de la *selva* amazo-

nienne. « Ces Arawaks sont de merveilleuses reliques de la nature! » s'exclame-t-il.

Jehan Vellard, son disciple, reconstitue la piste des hordes primitives. Après avoir mis le pied en Amérique, leurs chemins se séparent et s'écartent. Beaucoup débouchent dans l'épaisseur étouffante des jungles où leurs descendants errent toujours. Mais quelques groupes de recollecteurs, poussés par de nouveaux arrivants, s'avancent vers le corridor interandin. Ils se heurtent bientôt à de colossales montagnes, mais ils ne peuvent revenir sur leurs pas : la place est déjà prise! Alors, ils se risquent à une vertigineuse escalade et font brusquement irruption, un jour, sur le haut plateau.

Les oiseaux des marécages, les prairies lacustres de *totora*, les eaux poissonneuses, les immenses troupeaux d'auchénies, les tubercules sylvestres spécifiques de l'altitude, leur offrent des ressources inespérées.

L'un de ces clans nomades a l'idée admirable de façonner des plates-formes artificielles en roseaux, d'en faire aussi des huttes et des embarcations, pour s'établir au cœur même du plus grand des lacs, le Titikaka. D'autres, de vocation terrestre, seront les *Chokkelas* ou chasseurs de guanacos sauvages.

Certains redescendirent jusqu'à la mer du Sud où ils campèrent dans des huttes de roseaux et de boue séchée. Je connais l'un de leurs descendants, le pêcheur Chelaco, un vieil homme de mer que je vis gonfler des outres en peau de phoque assemblées pour s'y embarquer à califourchon! Ce curieux système de navigation apparaît sur les parois bombées des *huacos* en céramique, fidèlement reproduit, dans les musées de Nazca et d'Ica.

Sous son large sombrero de paille claire, Chelaco a un crâne « en forme de toit ». Outre la pêche des *corvinas* argentées, il a pour manie de fouiller le sable de la plage, culbutant les galets, ratissant la rive océane pour y ramasser ce qu'il appelle des *os de gentiles*, les ossements des barbares engloutis depuis des siècles.

Il entasse ses trouvailles dans son *rancho* peinturluré d'ocre pâle, souligné à la base par une large bande marron. Des épis de maïs archéologique, du *mani* (caca-huète) emplissent des écuelles de style nazca. Et péle-

mêle, des « os de géants », les fameux géants anthropophages cités par toutes les traditions des côtes péruviennes et équatoriennes du Pacifique. « Les premiers habitants de la vieille Camana disparue sous la mer », affirme le pêcheur.

Les crânes sont dolychocéphales. Des instruments en os finement sculpté « en pointillé » montrent des silhouettes de petits singes jouant de la flûte de roseau ou dansant. Avec des morceaux de tuniques en roseaux battus et tressés, Chelaco a découvert une minuscule sacoche grande comme un scapulaire, taillée dans de la peau de phoque et pleine de *guano* des îles. Elle était attachée devant la bouche d'une momie que Chelaco a remontée du fond d'un puits de sable, sur la dune.

Beaucoup de ces « antiquités » lui sont apparues un matin, après un terrible *maremoto*, raz de marée provoqué par un violent séisme sous-marin, mêlées à un énorme tas de coquillages agglomérés. Chelaco m'avoua qu'il espérait y retrouver « le trésor des Urus » que ceux-ci avaient apporté avec eux quand, pourchassés par le roi-condor Makuri, ils aboutirent jusqu'à la mer...

Frédéric Engel, un investigateur français qui mène des fouilles actives sur la côte péruvienne depuis plusieurs années, a parlé de *conchales* – amas de coquillages vides – à Otuma, lors d'une communication à l'université de Paris. Ces dépôts de coquilles, repérés sous le niveau des eaux, ont pu être laissés, croit-il, par de très vieux pêcheurs urus qui font partie des peuples engloutis (1).

Avant l'invasion kolla-aymara, les Urus-Puquinas furent un très grand peuple qui s'étendit sur toute la côte et les sierras des départements péruviens actuels de Moquegua, Arequipa et Tacna, jusqu'en Bolivie. Les vestiges qu'ils laissèrent prouvent un haut degré de civilisation, exprime Léonidas Bernedo Malaga, l'unique investigateur qui ait étudié ce peuple pour le sortir de l'oubli.

Progressif et puissant, le règne puquina jouit aux temps préincas d'un bon ordre social, d'un progrès matériel avancé, très supérieur aux autres peuples contemporains

(1) Frédéric Engel a établi que les eaux du Pacifique s'élevèrent de cent mètres il y a 4 000 ans, recouvrant tout le territoire découvert depuis les temps pléistocènes.

grâce à une agriculture technifiée jointe à un système d'irrigation extrêmement bien conçu et développé.

Sacrum, grand monarque de « l'Empire Uro-Puquina » composé d'ethnies détachées du grand tronc arawack « qui constituait le véritable sous-sol anthropologique et linguistique d'une forte partie de la population des deux Amériques », dit l'érudit Juan Scarsi Valdivia, se défendit héroïquement des Kollas qui l'attaquèrent durant des années avant de se risquer à entreprendre la conquête de ce peuple. Mais Sacrum mourut au cours d'une bataille et ses guerriers qui tentèrent de se retrancher sur une ligne de défense par-derrière les volcans, succombèrent sous le nombre.

A l'arrivée des Espagnols, le puquina était l'un des trois principaux idiomes parlés dans l'ancien Pérou, le quechua occupant la première place, suivi en importance par l'aymara. Les linguistes espagnols notèrent sept cents dialectes différents!

Les pêcheurs changos du nord chilien seraient de nos jours, les derniers survivants des Urus-Puquinas.

Les peuples « présolaires »

Alcide d'Orbigny estima « qu'au sortir des jungles amazoniennes la famille uru se répandit sur la côte où ses gens se seraient convertis en vrais Phéniciens du Pacifique ».

Les Urus archaïques ne possédaient pour se défendre que le *lihui*, une arme de jet aux trois pierres rondes amarrées à un jeu de cordes. Il est évident que ce moyen fut insuffisant pour résister aux poussées successives et prolongées de nombreux groupes ennemis beaucoup mieux armés, telles les hordes kollas ou aymaras puis les brigades incas. Les luttes furent sanglantes, où les Urus n'eurent pas forcément le dessous. Moins nombreux toutefois et davantage brimés à l'issue de chaque rencontre, ils devinrent peu à peu, comme disent les chroniqueurs, « des gens inutiles, grossiers, bons à rien ».

Sous les Incas, le second souverain Sinchi-Rocca décréta que les Urus devaient fournir tous les mois à la cour du Cuzco, « un tribut de plumes ou de joncs remplis

de poux afin que nul ne restât inactif dans l'Empire ».

Le droit d'ancienneté était disputé aux Urus par les Chullpas. Non seulement les uns et les autres se vantaient orgueilleusement d'être « présolaires » mais encore « pré-humains ». Et ils se disaient dotés de grands pouvoirs magiques. Selon leur antique genèse, ils avaient été créés « au temps où la Lune était beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, par Tata le Père qui les avait fait sécher sur les bancs de sable du lac sacré. »

« Nous sommes *le tronc du monde*... Nos ancêtres avaient des têtes d'animaux divins : condor, puma, suche, tels qu'on peut les voir sur la Porte du Soleil... Nous sommes nés avec la première aube du premier âge. Quand il n'y avait pas encore d'hommes... Nos ancêtres furent les Maîtres du Lac, le Peuple de l'Eau, du Roseau, des Poissons... Quand les animaux parlaient... Quand les étoiles brillaient bien plus encore! »

Jehan Vellard recueillit ces confidences bizarres chez les derniers Urus, dans la hutte de la très vieille Jérusa, au moins centenaire. D'après ses propos, le grand lieu mythologique des Urus se situait à Tana-Kunko, une éminence d'une centaine de mètres que l'on voit émerger à deux kilomètres de l'embouchure du rio Desaguadero, proche de Iru-Itu, le seul village terrestre des premiers hommes du Titikaka.

Tana-Kunko est pour les Urus, « le centre de leur monde », la demeure éternelle des ancêtres, pleine de sépultures séculaires où l'on cherche en vain le moindre tesson de poterie.

Vêtus de roseaux tressés et de paille, les Urus vivaient très nombreux « avant les Jugements », parmi les malins Achachilas, Esprits des Eaux et des Pierres sacrées, auxquels ils faisaient de sanglants sacrifices ou *cuchos*.

A cette lointaine époque, les Urus étaient les grands Hake-Wake, les « Hommes Sacrés », demi-dieux *filis de la Toute-Puissante Pierre Principale*, Apu et oracle dont ils écoutaient aveuglément la parole. L'idole avait une forme humaine et cette statue « parlante » serait enterrée à Tana-Kunko. Les *balseros* du Titikaka racontent « qu'elle paraît grandir » mais les Urus ne veulent pas que l'on approche du site tabou où vivent les Malins.

Pour les récompenser de leurs offrandes, cette mystérieuse Toute-Puissante Pierre Principale leur indiquait où trouver les oiseaux lacustres, où récolter leurs œufs, où pêcher les meilleurs poissons. Elle les prévint aussi des « Jugements », ce qui permit à quelques Urus d'échapper à la punition divine pour repeupler le Titikaka.

Ces « Jugements » sont extrêmement insolites. Le premier se produisit « quand le Soleil se perdit ». Une épidémie se déclara qui décima la plupart des pêcheurs...

Le second Jugement eut lieu quand l'astre n'avait pas encore réapparu. Pour avoir été méprisé des siens le Tata ou Ta-Ti-Tu *s'envola. Car les Urus volaient alors...* Il se mit à pleuvoir et la terre disparut sous les eaux. Seuls émergèrent de rares sommets et le lac sacré se forma. Un couple seulement échappa à la noyade sur une *balsa de totora* guidée par l'oracle. Mais quand le Ta-Ti-Tu revint, ils le dépouillèrent de ses riches habits de laine brodée d'or et d'argent pour en vêtir la « Pierre Principale », qui, sur-le-champ, devint muette et pétrifia beaucoup de Chullpas. La tradition dit que ceux-ci sont « *les géants que l'on voit à Tiahuanaco* ».

Comme l'on voit en effet à Tiahuanaco sur la Porte du Soleil des hommes « à tête d'oiseau » qui semblent voler... comme « volaient » les Urus! Alors, peut-on faire un rapport étroit entre l'antique métropole du Kollao et les divins Hake-Wake?

J'ai relevé un fait assez troublant : les Urus n'avaient pas de plus grand « titre de noblesse » que d'être choisis comme victimes propitiatoires des holocaustes humains. Ce sont eux qui furent *enterrés vivants pour lester les quatre angles* des fondations de tous les grands monuments de Tiahuanaco!...

LES CHULLPAS, FILS DES MONOLITHES

On appelait Chullpas un grand nombre de géants d'une race féroce qui combattirent les Antis sans les vaincre.

Alberto CUENTAS-ZAVARA.

Les restes de « l'Homo Chullpa »

Quelques Chullpas échappèrent au dernier « Jugement » en se réfugiant dans un grand édifice « éclairé aux quatre angles par des lumières... Quand l'Oiseau chanta, le Soleil réapparut et les Chullpas moururent. Ce fut leur faute car la Toute-Puissante Pierre Principale leur avait annoncé qu'un jour « un astre très brillant les brûlerait tous ». Ceux qui se souvinrent de la prédiction se cachèrent au milieu des champs de totora, se recouvrant de vase et ne sortant que la nuit pour se nourrir de racines de roseaux lacustres ».

Je rapproche cette tradition de la découverte réalisée à Puno par un simple maître d'école. En creusant dans la vase du lac, Gustavo Sanchez Sierra sentit sous ses doigts quelque chose de dur... un crâne humain *démesuré!* Le crâne d'un « géant », d'un Chullpa dont parlent tant de vieilles croyances? Il est certain que l'homme affublé d'un tel crâne dut appartenir à une race extrêmement corpulente, vigoureuse et pourvue d'une boîte crânienne absolument extraordinaire par l'épaisseur, la solidité et la dimension des orbites oculaires : le double de celles que l'on voit aux momies gardées dans les musées péruviens. Double aussi par la hauteur et remarquable par le contraste d'une mâchoire supérieure terriblement puissante et une mâchoire inférieure si réduite que quatre molaires seulement y avaient place.

L'état de conservation de ces molaires est surprenant après un stage de combien de siècles sous les eaux du Titikaka! Plusieurs couches d'émail les recouvrent, si dur et si épais qu'il demeura inattaquable...

Pour Sierra, il s'agit très probablement de l'un des rares crânes de Chullpa retrouvé. Race « préhumaine » qu'il fait remonter à l'ère mégalithique du Purun Pacha, soit avant le déluge et, affirme-t-il, « autrement forte et intelligente que nous ne le sommes devenus, nous autres Aymaras, leurs descendants ».

Est-ce le crâne de l'un des prodigieux bâtisseurs de Tiahuanaco? L'un de ceux qui ont imaginé, planifié et construit ces monuments cyclopéens qui font et feront longtemps encore l'étonnement et l'admiration des voyageurs du monde entier?

D'où venaient les Chullpas?

Survivants de très vieux mondes perdus, les Chullpas se disaient « fils des monolithes » venus d'époques fantastiques et fiers de leur crâne « qui ressemblait à la pierre ».

Mais à part cela? Les historiens se sont beaucoup occupés des Incas, quant aux Chullpas c'est à peine si ce nom est mentionné dans les ouvrages les mieux documentés. Encore est-ce pour l'appliquer à ces tours tronquées, évasées dans le haut par une corniche ressortie, monumentales et toujours perchées sur les hautes cimes des cordillères. Des « tours de géants » à première vue! Leurs mausolées funéraires? Très probablement, quoique Posnansky y ait vu les « habitations permanentes des Kollas » et d'autres investigateurs, des refuges, des tours de guet ou encore des *adoratorios* consacrés au service des idoles. Dans l'ensemble, les archéologues sont d'accord pour que le culte funéraire y ait été pratiqué, comme dans les hypogées égyptiens, les nécropoles grecques ou les tours pélagiques.

L'ouverture, au ras du sol, est si basse et si peu large qu'il faut ramper pour tenter de s'y glisser si l'on est particulièrement mince. Alors, comment y introduirait-on les « momies de géants »? Aucune autre ouverture ne

rompt l'admirable symétrie de la façade d'une chullpa.

Toujours dominant un magnifique panorama, d'innombrables tours cylindriques – plus rarement quadrangulaires – se dessinent de loin sur le ciel du haut plateau. Dans les environs de Puno, j'ai dénombré une quarantaine de *chullperios* qui groupent chacun plusieurs tours presque toujours éboulées.

Les plus splendides chullpas ornent à Sillustani une colline qui surplombe la lagune immobile d'Umayo, d'une beauté sauvage, écrasante. C'est le second site archéologique de l'Altiplano, après Tiahuanaco. Cent vingt chullpas se reflètent dans le calme miroir d'eau. De styles variés, elles auraient longtemps gardé les momies des grands dignitaires du Kollao, dans le silence infini d'un monde qui paraît figé.

Si l'on ne sait pas grand-chose de ces hommes mystérieux, on peut présumer qu'ils songeaient à leur immortalité plus encore qu'à leur vie terrestre. Leur préoccupation majeure n'était-elle pas de vouloir assurer à leur dépouille une demeure inviolable et éternelle?

Faites en polyèdres de granit découpé comme au « fil à beurre » et joliment affinés au point d'être polis comme des coussins de pierre douce au toucher – certains ont un mètre cinquante d'épaisseur et près du double de longueur – ces tours circulaires montrent neuf ou dix rangs superposés de monolithes qui peuvent totaliser quinze mètres de haut!

A l'intérieur, les momies devaient être assises dans des niches où alternaient les idoles adorées.

Très peu de Chullpas ont conservé leur toit. Mais la forme de celui-ci intrigue passionnément les archéologues. Il est conçu comme *la voûte maya*, pour obtenir l'arrondi...

Des Mayas sur les bords du lac Titikaka? La chose est vraisemblable si l'on écoute le Père Vizcarra. Compagnon des conquistadores, le missionnaire assure que « les Chullpas sont venus de Panama ».

Méticuleux, le père Vizcarra nota soigneusement les noms des clans ou petites ethnies groupés en une confédération. Ces noms qui noircissent plusieurs pages de son carnet de route, chantent curieusement à mes oreilles car

je les ai entendus prononcer partout sur l'Altiplano! Au long de mon chemin, mes guides indiens s'appellent encore Amaya, Mamani, Condori, Apaza...

Les plus nombreux, précise le prêtre, « étaient les Aymaras », ce qui signifie, ajoute-t-il, « les Mayas lointains », branche détachée du tronc mongoloïde. Traversant l'Amérique du Nord et celle du Centre, ils se répandirent ensuite en Amérique du Sud.

Les autres noms cités sont tout aussi éloquents : les Maras, les Chipayas par exemple. Parmi les premiers Incas, certains Ayars légendaires sortirent de la caverne des *Maras*. Quant aux Chipayas, cousins germains des Urus, leurs descendants vivent encore en très petit nombre sur les bords du lac Coypaza...

Condori ne fut-il pas l'indicatif des Hommes-Condor? Ce patronyme est aussi répandu de nos jours sur l'Altiplano du Kollao que Dupont ou Durand chez nous!

Le linguiste américain Ronald Olson qui a reconstitué la langue maya classique a été frappé par la ressemblance de cette langue parlée dans l'ancien Mexique et le Guatemala avec le dialecte des Chipayas boliviens. Pour Olson, la comparaison des systèmes phonétiques des deux idiomes éloigne les possibilités d'une simple coïncidence : la parenté ne fait aucun doute.

Reste-t-il d'autres traces probantes de cette migration?

En 1957, la mission Menghin-Schroeder qui pratiquait des fouilles archéologiques à Ichuña, dans les parages du Titikaka, mit au jour des objets qui doivent avoir appartenu à ces anciens venus sur le « toit » des Andes. Pointes de silex, râpes, mortiers, outils en os, perles discoïdales en pierre qui gisaient à un mètre vingt de profondeur, enrobés d'une couche de cendres épaisses, remonteraient à environ 6 000 ans, d'après le carbone 14.

S'ils avaient creusé plus profondément encore, les archéologues américains n'auraient-ils pas retrouvé le « bagage funéraire » de Pirua, le premier Péruvien dénoncé par Huaman Poma?

A défaut, je me contenterai de contempler avec émotion ses « écrits » sur la fameuse roche sacrée de Mazo Cruz. Car je touche enfin au but...

LES CENTAURES RUPESTRES DU HAUT PÉROU

La découverte de Mazo-Cruz est capitale. Toutes ces peintures rupestres appartiennent à une civilisation d'altitude.

Luis E. VALCARCEL.

Kelkatani, la « Pierre Écrite »

Si l'on part de Puno pour Chilihua, situé à cent cinquante kilomètres du port lacustre, il faut au moins cinq heures de jeep – ou de camion bourré d'Indiens – avant d'atteindre Chichillapi par un atroce chemin dit « de pénétration »...

Eleuterio Jalani – ou Jaliri – Sacari, *comunero* de cette typique bourgade aymara située à 4 300 m d'altitude, est le fier et légitime héritier des cavernes rupestres qui cachent le rarissime message des « Fondateurs du Monde » andin.

Mais il faut encore parcourir deux kilomètres d'un sentier qui serpente à travers des parages abrupts ou marécageux, pleins de troupeaux de lamas et d'alpacas, avant de les découvrir.

Depuis d'innombrables générations la famille Sacari est la gardienne traditionnelle et jalouse de l'antique sanctuaire de Kelkatani, vocable aymara qui signifie littéralement « la Pierre Écrite ».

Tous les habitants de la région connaissent ces œuvres rupestres et respectent la caverne et la roche peinte. Pour eux, c'est une *Huaca*, une roche sacrée autrefois adorée par les fondateurs de la genèse kolla, qui en firent « le lieu

saint de leur monde cosmogonique » comme l'exprime l'actuel propriétaire.

Grâce à ce culte séculaire toujours pratiqué mais tenu dans le plus grand secret, le « message » a été miraculeusement protégé d'une probable destruction. Les sorciers eux-mêmes l'ont respecté. Pourtant, les fameux Kallawayas, à la fois mages, astrologues et guérisseurs empiriques de l'Altiplano qu'ils parcourent sans cesse, utilisent de préférence à tout autre ingrédient, la « râclure de huaca », dans la composition d'un philtre magique contre le *susto*, une étrange « maladie de la peur » qui tue l'Indien des Andes mieux que n'importe quel véritable mal répertorié par les médecins patentés!

Les comuneros de Chichillapi croient que la « Pierre Ecrite » par leurs aïeux contient un message chiffré capable de conduire celui qui le déchiffrera vers un inestimable trésor! Dans l'attente de ce Champollion du Titikaka, ils en ont toujours dissimulé l'existence, aussi bien aux conquistadores espagnols qu'aux modernes pilleurs de tombeaux métis. Et peut-être cette œuvre d'art serait-elle demeurée ignorée encore longtemps si le plus vieux des habitants de Chichillapi, Clemente Chambilla, n'en avait mentionné les merveilles à un éleveur voisin, Carlos de Amat, grand collectionneur des richesses ancestrales...

Un froid rigoureux sévit à l'intérieur de la caverne où le thermomètre descend à moins cinq degrés. Il faut faire entretenir un feu de *taquia* – crottes sèches d'auchénies – pour réaliser croquis ou calques. C'est sans doute grâce à ce moyen de chauffage archaïque qu'un groupe humain erratique put occuper jadis la caverne suffisamment de lunaisons pour en décorer les parois de scènes qui décrivent par le détail, les occupations du cavernicole américain.

Condamné à de longues heures d'inertie par les rigueurs du climat, le cavernicole se mit sans doute à gribouiller sur le roc. Ce passe-temps lui inspira peu à peu une sorte de rite et la caverne se transforma en un véritable lieu de culte. Le premier sanctuaire rupestre du haut plateau était né!

L'extraordinaire message pariétal de Kelkatani, légère-

ment entaillé au burin, est peint soit en « positif » soit en « négatif » sur un large écran granitique qui couvre vingt-six mètres sur six mètres de haut et quatre d'épaisseur. Le mince filet d'eau qui ruisselle dans la grotte a peu à peu sapé la base et projeté la roche en avant. Cette inclinaison protégea si bien les peintures de l'érosion que l'ensemble est en excellent état de conservation.

Chako et danses cynégétiques

Pleines d'entrain et de mouvement quoique d'une grande simplicité, les « mythographies vivantes » des sites rupestres du Pérou montrent des danses cynégétiques ou d'initiation tribale très animées, des heurts de guerriers prêts à s'affronter, des expéditions de chasse en groupe au fil des rios ou encore l'errance des hommes primitifs au long de pistes sinueuses ou accidentées. Ces illustrations alternent avec de reposantes scènes pastorales où l'on voit le berger indien qui garde un grand troupeau de lamas en train de paître à moins qu'il ne guide de nombreuses bêtes en une longue caravane, le cou d'un animal relié à la queue du lama qui précède par une corde rigide figurée comme un serpent.

Les silhouettes humaines sont souvent à peine ébauchées. Mais la course éperdue des auchénies qui tentent désespérément d'échapper au chasseur, les bêtes qui titubent, se cabrent ou tombent le flanc percé d'une sagaie, ont une vigueur extraordinaire!

Parfois le décor s'anime de quelques fugitives *tarucas*, petits cervidés qui hantent les sommets des cordillères, en voie de disparition actuellement mais qui jadis devaient abonder en ces lieux désertiques.

De-ci, de-là, un lézard court, un escargot se traîne, une chouette fascine un grand échassier à pattes d'aiguilles, un renard au panache touffu s'échappe... On distingue encore un félin griffu – le puma – traqué par quatre chiens sans poils, la peau grise et plissée comme cuir d'éléphant, connus dans l'ancien Pérou sous le nom de *chonos*.

On voit à l'horizon, dominant la scène, grossir un soleil

rayonnant. Ailleurs, d'indéfinissables silhouettes anthropomorphes, d'incompréhensibles motifs géométriques, des symboles abstraits défient à la fois des figures démoniaques... et les décrypteurs!

la plupart des personnages représentés portent un pagné écourté, probablement taillé dans de l'écorce battue ou bien dans la fourrure de guanaco ou encore fait de roseaux – à la mode uru? – léger vêtement qui suit le mouvement du corps ou s'en écarte suivant la cadence. Ils sont coiffés d'un bonnet – ou d'un turban de lianes? – surmonté de quelques hautes plumes.

Lorsqu'ils miment une danse cérémonielle, les hommes ornent leur poitrine de colliers en graines enfilées et leurs bras de bracelets en grappes de glands sonores. Souvent, une touffe de plumes garnit leur torse, voire le bas des reins et les fait ressembler à des « girls » de music-hall!

Quatre-vingt-dix pour cent des animaux représentés sont des auchénies au bond léger : vigognes rapides, guanacos et lamas plus massifs, alpacas laineux et un cinquième camélidé sud-américain, à l'encolure très courte par rapport aux autres, fréquemment dessiné sur les céramiques précolombiennes mais déjà disparu lors de la découverte du Nouveau Monde.

Ces millénaires esquisses confirment que l'économie des peuples d'altitude qui, venus des jungles amazoniennes comme en témoignent les ornements en plumes d'aras, en graines et en glands, aboutirent sur le « toit » des Andes, reposait entièrement sur la chasse puis sur la domestication et l'élevage de ces auchénies exclusives des hautes vallées et de l'Altiplano. Désertique auparavant, le Kollao se couvrit progressivement de bêtes et de gens que l'on voit, sur les scènes rupestres, fourmiller davantage d'âge en âge. Mes yeux émerveillés ont découvert sur la roche peinte, le haut plateau du Titikaka qui se peuplait et devenait le berceau de civilisations grandissantes, qui se multiplièrent jusqu'à la dernière et monumentale culture de... Tia-Guanaco!

Les plus nerveuses et fringantes des fresques pariétales de Mazo-Cruz décrivent le *chako*, grande chasse collective qui réunissait des centaines ou des milliers d'abori-



Pizacoma et Mazo-Cruz-Peintures,
pictographies rupestres - 4 500 mètres d'altitude

gènes et qui fut, beaucoup plus tard, reprise et célébrée en grande pompe par l'Inca régnant. Tous les chroniqueurs ont décrit avec beaucoup de verve ces grandes chasses impériales.

Les descendants des Indiens chasseurs portent encore aujourd'hui sur les bords du Titikaka, le nom antique de *Chokkelas*. Ils brandissent un bâton, poursuivant à la course les vigognes affolées, mortellement atteintes. Il est facile d'entendre les hurlements que poussent les hommes pour épouvanter et désorienter le troupeau. Des bêtes s'échappent mais d'autres sont transpercées d'un javelot, d'une sagaie, d'une lance ou d'une flèche.

Deux ou trois Chokkelas armés de gourdins, bras levés, précèdent au premier plan de la fresque, un guanaco tombé à terre. Leur danse est frénétique! Comme s'ils voulaient finir de mettre en pièces la dépouille de l'animal et la détruire complètement. Déjà, il n'en reste plus que l'arrière-train...

Néanmoins, représenter aussi crûment le chasseur qui frappe la bête, lui cloue un dard dans la chair, reproduire la panique et la débandade du troupeau n'est pas seulement un croquis d'amateur préhistorique! Il s'agit d'un véritable *acte de mimétisme magique*, que le chasseur imagina dans l'espoir de s'assurer, lors d'un prochain chako, la prise de viande nécessaire à la subsistance même du clan qui dépendait de son adresse pour survivre ou, à défaut, mourir!

Comme toile de fond, des fragments de grands filets à larges mailles. Les Chokkelas déploient ces filets en les soutenant, pour former un immense cercle entourant un pic entier. Progressivement, la ronde se rétrécit, emprisonnant les vigognes et les guanacos que d'autres hommes ont auparavant rabattus et cernés.

De magnifiques dessins reproduisent des femelles au ventre si lourd qu'il traîne à terre, prêtes à mettre bas. Obsédé par le mystère de la reproduction de l'espèce, le peintre primitif eut l'idée de figurer de profil, deux ou trois petits dans le ventre gonflé de la mère. Ce sujet hante la mentalité de l'artiste, revient sans cesse et le pousse à dépeindre cette religion de la fécondité mythologique, commune à tous les anciens peuples du monde...

Une certitude se manifeste : aux frontières du ciel, sur le culmen des Andes, la psychologie de l'homme du Titikaka, du chasseur de guanacos rejoint celle de l'homme du renne ou du bison, du chasseur préhistorique de mammoth, de cerf, de kangourou et d'autres animaux sauvages en d'autres lieux de la planète.

Un « avant-propos » préhistorique?

Les peintures rupestres de Mazo-Cruz suggèrent encore que l'auteur – ou les auteurs – de ces œuvres magistrales ne furent pas seulement des artistes mais aussi des mages. Car les chasses s'accordent étroitement avec l'ambiance tellurique comme s'il s'agissait de « planter le décor » des rites propitiatoires auxquels les hommes vont participer au fond de la grotte sacrée.

Qui donc exécutait les fresques rituelles? Le chamane du groupe erratique? On doit pouvoir, de toute manière, lui en attribuer l'inspiration, le choix du thème et la direction de l'ouvrage.

J'ai recueilli à Chichillapi plusieurs traditions légendaires transmises de génération en génération aux communos aymaras qui tous sont des descendants non métisés de chasseurs paléolithiques. L'une de ces traditions explique que les cavernicoles vénéraient les grandes anfractuosités des cordillères, comme les *uteros*, c'est-à-dire, les matrices terrestres où s'était produite la multiplication des espèces à l'origine du monde.

On sait que les chamanes, grands-prêtres des religions antiques, entraient dans les cavernes décorées pour solliciter du Maître des Animaux une chasse abondante qui calmerait la faim endémique de la tribu. En échange, le chamane promettait « l'âme des chasseurs » qui périeraient au cours du *chako* et qui retourneraient aux entrailles de la montagne originelle.

Huaman Poma a raconté que les Indiens du Kollao faisaient des sacrifices aux huacas « avec des paniers de feuilles de coca, des cochons d'Inde, de la poudre de coquillages moulus, des plumes de *suri* – petite autruche de l'Altiplano – que l'on brûlait pour encenser les sanctuaires et leurs idoles. »

« Les Kollas, précise le chroniqueur, sacrifiaient beaucoup d'or, d'argent, de fins tissus, vingt enfants de deux ans et des lamas noirs au Titikaka. »

Les œuvres pariétales de Mazo-Cruz sont-elles, au fond de la grotte sacrée, la « prière » du chamane, signée sous forme d'une fresque iconographique ?

Quoi qu'il en soit réellement, le mystérieux mythographe a visiblement *pensé* ses tableaux rupestres. Non pas comme nous le ferions quant à la perspective dont l'homme archaïque ne sentit jamais la nécessité, mais peignant ses peurs, clamant ses triomphes par des croquis allurés que la mise en couleurs réussit à faire vivre intensément.

Jean-Christian Spahni, un expert suisse en peintures rupestres a calqué plus de mille dessins similaires dans le désert chilien d'Atacama. Il en admire « l'art réaliste marqué par une tendance à la schématisation. Bien que plus primitives, trouve-t-il, les peintures rupestres du Titikaka ont une certaine parenté culturelle – mais non chronologique – avec celles des grottes d'Altamira ». Selon l'expert, « elles coïncident avec l'aire d'occupation des Indiens compte tenu de leurs terrains de chasse favori », entre 2 500 et 4 500 m d'altitude toujours.

L'archéologue péruvien Jorge Muelle signale qu'Oswald Menghin trouva en Patagonie des fresques rupestres près du Río de las Pinturas et dans le Cañadon de las Cuevas, avec des « mains de possession » mutilées comme en France, à Gargas, dans les Hautes-Pyrénées. La mutilation des doigts est-elle un symbole de « soumission aux forces surnaturelles » ? Doit-on considérer comme de « simples parallélismes » un art rupestre et des rites de magie aussi éloignés ? Le chasseur qui vint d'Asie apportant son industrie lithique en Afrique et en Australie, diffusa-t-il ses croyances et ses méthodes également en Amérique du Sud ?

« Les hordes de peu d'idées et de pauvres biens culturels, conclut Muelle, sont nécessairement conservatrices et peut-être peuvent-elles l'être à travers des millénaires et au long de distances hémisphériques... »

... Un jour, le sauvage se lasse d'errer. Il s'assagit, fait des pauses. Il s'installe. C'est l'âge d'or du peintre rupestre.

tre de l'Altiplano, qui prend le temps de se détendre, de se reposer, de rêver même... Pendant que ses frères de race éclairent et chauffent la grotte après avoir découvert le feu, lui, bien repu, dessine ce qu'ils font, ce qu'il voit.

Ces « pages minérales » constituent pour nous, des milliers d'années après, un prestigieux cours de préhistoire sud-américaine où la peinture supplée fort bien au manque d'écriture. Dans un paysage mouvementé de cimes abruptes coupées de larges vallées ou traversées de torrents, je vois défiler le mode d'existence batailleuse des premiers *altiplanides*. C'est une toile de fond grandiose qui n'a guère varié depuis l'ère paléolithique, à part que les guanacos sont à présent introuvables, et que ces créatures primitives ont évolué dans l'habillement à défaut de muer d'âme!

De nouvelles pictographies ont été découvertes dans la région du lac Titikaka, à Macusani, situé à 4 336 m d'altitude dans la Cordillère orientale. Elles ornent les parois parallèles d'un cañon encaissé, où serpente le rio Macusan. Face aux chullpas funéraires de Pati-Patac et de Torre-Kaka, le groupe sous-abri de Halahuiña, plus élevé encore, enseigne des chasses à l'auchénie et aux tarucas. Les chasseurs ont des mouvements vifs. Ils sont ici pour la première fois, *pourvus d'arcs*.

À Pizacoma, les trésors artistiques rupestres sont dispersés sur une aire géographique très ample, occupée au paléolithique supérieur. Cependant fort peu d'archéologues sont informés de l'existence des cavernes « sacrées » de Kampa, Kallucha, Hullaca, Asno-Ttukunta, Pallta et Kututo.

Cercles, animaux stylisés, végétaux rappellent l'art de Chavin, l'une des cultures mères du vieux Pérou. Mais au lieu de résoudre certains problèmes, les thèmes abordés à Pizacoma posent de nouvelles énigmes! Que représentent, par exemple, ces énormes cerceaux à rayons intérieurs? On jurerait une roue, instrument qui semble avoir toujours été ignoré des antiques civilisations américaines... Et quelle signification trouver à un semis irrégulier de taches ovoïdes et blanchâtres alignées comme un gué de pierres plates? Jalonnent-elles une piste qu'il faudrait retrouver et suivre pour obtenir la clé du mystère?

Pourquoi ces taches sont-elles transparentes parfois, superposées à un obstacle? Sont-elles posées dessus ou bien... volent-elles à la manière d'une escadrille d'engins inconnus?

Quel est ce grand animal à robe de zèbre noir et blanc pareille à celle du zèbre africain? Et que content – ou comptent – de bizarres plaquettes dont les signes semblent disposés à la façon des glyphes mayas sur les pages végétales des *codices*?

Tout cela forme-t-il « l'avant-propos » intraduisible d'une très ancienne histoire – la plus ancienne de toutes! – dont quelques momies gardent au fond de tombeaux secrets, les chapitres à suivre?

Toquepala : 9 560 ans!

Quelque temps avant les découvertes de Mazo-Cruz, le contremaître du fameux centre minier de Toquepala, situé à cent quatre-vingts kilomètres au sud-ouest du lac Titikaka, fit une trouvaille fortuite d'une importance extrême. Comme il rentrait à son village, il pénétra dans une grotte qu'il avait aperçue au passage, afin de s'y reposer un moment. Profonde de treize mètres environ, moitié moins large, et haute à première vue de quelque sept mètres, la caverne lui parut impressionnante. Elle l'était d'autant plus qu'à la lueur d'une torche électrique, un extraordinaire spectacle jaillit brutalement devant ses yeux. Peintes sur les parois intérieures, une cinquantaine de fresques au moins représentaient le thème typique du paléolithique américain : un *chako* de chasseurs armés de gourdins, poursuivant des guanacos furtifs...

En pointillé, presque effacés – probablement antérieurs – d'autres animaux préhistoriques, beaucoup plus grands, alternent avec la scène de chasse. Ce sont peut-être des tatous géants. Par endroits, on dirait des sortes de dépouilles étalées comme peau de bête en descente de lit... Incompréhensible aussi, un très long motif étiré fait penser à un berger maigre, monté sur des échasses...

Cette suite d'abris sous roche est connue des Indiens de la région sous le nom de « grottes du Diable ». Grottes creusées dans les flancs de la *quebrada Cimarrona* – le

Défilé Sauvage —, distantes d'une dizaine de kilomètres des immenses mines de cuivre de Toquepala, dans un paysage dantesque de pierres hérissées écrasées au lointain par plusieurs volcans enneigés.

Les décorations peintes des grottes sont de belles couleurs estompées : rouge obscur, ocre, vert clair, blanc et noir.

Prévenu par le contremaître Emilio Gonzalez, un étudiant en archéologie d'Arequipa vint inspecter la caverne principale et pratiquer quelques excavations sommaires, à une profondeur d'un mètre soixante-dix. Les cendres, des os de puma, d'oiseaux, de petits rongeurs — d'os humains également calcinés — le charbon, analysés au carbone 14, remonteraient à 9 560 ans.

Il se peut toutefois que les « tableaux » rupestres n'aient pas tous le même âge. Les peintures pariétales du Kollao ont dû être exécutées à des époques successives et par des ethnies différentes. Les dessins semblent superposés à la cadence des vagues migratoires, l'une recouvrant l'autre, « en transparence » souvent. Les styles varient en conséquence, chacun permettant de reconnaître son ou ses auteurs tant par la forme que par la composition, la couleur et la patine.

• Fresques pariétales uniques au monde!

On devine l'esquisse des idéogrammes les plus archaïques, sans doute exécutée avec l'un des rares matériaux que l'homme puisse récolter sur les steppes frigides de l'Altiplano, le brin d'*ichu*. Sans cette paille dure qui sèche sur pied en poussant et qui lime à propos les incisives des auchénies, les dents supérieures des lamas et espèces apparentées s'allongeraient à l'excès et se clouant dans la mâchoire inférieure, feraient mourir l'animal de faim.

Moins primaires, d'autres dessins furent probablement tracés à l'aide de pinceaux en soies animales. Puis, trempant ses doigts dans l'ocre jaune, le noir de fumée, le kaolin blanc, une teinture rouge sang indélébile ou plus rarement d'un vert minéral doux, très adroitement, l'ancien artiste épaissit les contours des motifs, emplit les vides, stria, hachura, ombra ou moucheta le sujet traité.

Ces retouches donnent aux acteurs de la fresque peinte une présence fantastique!

La « Pierre Ecrite » de Kelkatani constitue, par ailleurs, un modèle *unique au monde*, d'après Spahni. Pour la première et la seule fois, un procédé original fut utilisé pour silhouetter « en négatif » – technique non encore décelée sur les fresques rupestres européennes – les animaux groupés, les bergers qui les gardent ou les chasseurs qui les traquent. Laissé tel quel, sans aucun remplissage, l'intérieur du dessin garde la couleur naturelle de la roche qu'il décore. Traités de cette manière ingénieuse, d'immenses troupeaux d'auchénies surgissent en relief, comme des fantômes, simplement profilés sur la paroi de la caverne.

Un grand âge peut être attribué à ces peintures qui ne font jamais allusion à l'agriculture ou même à la moindre cueillette que devaient encore ignorer les chasseurs de l'époque, tout comme la poterie aussi rustique soit-elle. L'homme qui occupa ces sanctuaires rupestres, l'un des premiers habitants du haut plateau du Kollao, n'avait pas encore eu l'idée de pétrir la glaise pour la modeler.

On le sent obsédé par l'absolue nécessité d'organiser la chasse, d'inventer la guerre et de se rendre les forces invisibles propices pour survivre d'abord et s'imposer ensuite. Peu à peu, les compagnons du peintre du paléolithique supérieur des rives du Titikaka domestiquèrent les auchénies sauvages, telles le révèlent les mythographies de Mazo-Cruz, de Toquepala et d'ailleurs.

Mais est-ce lui – ou d'autres peuples bien plus vieux encore dans la nuit des temps – qui dressa *le mystérieux cheval précolombien*?

L'énigme des « Centaures » du haut plateau

Je croyais avoir touché au but en retrouvant la piste de l'un des *homosapiens* de l'Amérique, le primitif chasseur de guanacos, l'anonyme ancêtre des bâtisseurs de Tiahuanaco, de Viracocha et du premier couple d'Incas légendaires...

Et soudain, incroyable, fantastique, absolument imprévue, je butais contre une dernière énigme! Là, au fond de la

grotte de Mazo-Cruz, m'attendait un étrange « centaure »...

Lorsque le savant Darwin signala pour la première fois en 1831, en Amérique du Sud, à Punta Alta et à la Bajada en Argentine, la présence de squelettes *d'equus curvidens*, ce fut une même stupeur dans le monde scientifique.

Puis les découvertes se renouvelèrent, jamais nombreuses et laissant incrédules certains. En 1880, Reiss et Stubel qui étudiaient des restes paléontologiques dans les sierras de l'Equateur, trouvèrent de rares exemplaires fossilisés d'un cheval des *punas*, nommé *Equus Andinum de Punin*.

Junius Bird, en Patagonie, exhuma de la couche la plus profonde de la Cueva Fell du détroit de Magellan, le squelette d'un petit cheval associé à une industrie lithique grossière et des outils en os, datés d'environ 9 000 ans.

En Amérique du Nord, à Coxcallan au Mexique, l'archéologue MacNeish mit au jour une vertèbre d'un hippidium du pleistocène, enfouie à huit mètres de profondeur et percée d'une pointe de lance il y a quelque 12 000 ans.

Alors qu'il recherchait la fameuse « Cité Perdue des Incas » – Machu Picchu – dans la vallée sacrée de l'Urbamba, l'explorateur américain Hiram Bingham retrouva dans les terrains d'une hacienda de Paruro, à Ayusbamba, les restes fossilisés d'un cheval préhistorique auquel l'ostéologue Mathews du Muséum d'histoire naturelle de New York attribua 60 000 ans.

En juin 1970, une expédition organisée par l'Academy Phillips et dirigée par le Dr Richard S. MacNeish réalisa des fouilles en rapport avec un programme archéologico-botanique dans le bassin péruvien du Mantaro. Cinq stratifications superposées furent identifiées dans la grotte de Piquemachay, en pleine montagne, au sud-est de Lima. L'homme y apparaît associé à des races d'animaux du tertiaire complètement éteintes aujourd'hui telles que le « tigre à dents de sabre », autrement dit « jaguar des cavernes », le terrible smilodon, le felis proto-panthère, les singes-paresseux de taille gigantesque (près de six mètres de haut!), chameaux, cerfs, énormes pumas et enfin les *chevaux de l'âge de glace* pas plus grands

qu'un ânon et certains, qu'un chien Saint-Bernard.

Pour MacNeish « ces espèces américaines sont analogues à d'autres, rencontrées ailleurs dans le monde, dont quelques-unes semblent s'être transportées à travers le détroit de Béring. Ce cheval primitif, conclut-il, émigra probablement au nord et il s'ouvrit un passage *jusqu'en* Asie où il contribua à l'existence du cheval arabe.

Selon l'archéologue Absjorn-Pedersen-Amundsen, la taille de l'hippidium précolombien ne devait pas en général dépasser un mètre vingt et il devait être très velu, comme le petit cheval mongol et tout aussi rapide.

En bref, depuis quelques années, son existence est enfin admise : le cheval a erré en Amérique du Nord et du Sud à une époque très reculée mais jusqu'ici on s'est contenté de penser qu'il s'agissait d'un cheval sauvage. Dans le genre du cheval de Prjewalski, chassé en 1879 par le colonel russe du même nom, dans la partie occidentale de la Mongolie. Descendant lui-même du *tarpan*, petit *equus asiaticus* de l'Asie centrale que montait Attila quand il envahit la Gaule à la tête des Huns, et sous les jambes duquel, disait-on « l'herbe ne repoussait pas ».

L'existence du cheval précolombien tenue pour douteuse, l'archéologue Mario Gigliano qui constata, à Nahuel-Huapi en Argentine « la fréquence relative d'un leitmotiv où se répétaient *huit chevaux montés* », fit que ce dernier n'osa pas avancer que ces peintures remontaient sans doute aux temps préhistoriques américains. Pourtant, tout le lui laissait croire, puisque le cheval « moderne » ne revint en ces lieux qu'avec les conquistadores il y a un peu plus de quatre siècles seulement.

Un fait demeurerait troublant. Pourquoi, répétaient avec insistance les investigateurs, si un équidé a réellement coexisté avec l'homme, celui-ci ne le domestiqua-t-il pas comme il le fit du lama? Pourquoi s'est-il ingénié à se représenter en compagnie des autres animaux contemporains de son époque et ne le voit-on jamais figurer avec le cheval comme monture?

Les fresques rupestres de Mazo-Cruz m'apportaient la réponse! Vont-elles balayer définitivement les derniers doutes des sceptiques à vie? Elles semblent bien résoudre l'un des grands mystères précolombiens...

A la sortie de l'abri rocheux de Kelkatani, en un prodigieux « voyage à rebours dans les temps révolus », je contemple le cavernicole du Titikaka monté sur un cheval domestiqué. L'animal sur lequel il caracole fièrement est beaucoup plus grand que le lama et pourvu – à l'inverse des auchénies qui n'ont qu'un court moignon – d'une longue queue traînant au sol, ce qui rend impossible toute équivoque. L'animal est si bien dressé que le cavalier le dirige d'une main, avec des rênes jumelées tandis que de l'autre il en fouette la croupe ou s'appuie dessus.

Par ailleurs, l'Indien des Andes péruviennes ne monte jamais le lama. Aucune dessin de poterie, aucun motif tissé aux temps incas ou préincas n'en fait davantage foi. Le lama ne porte pas une charge équivalant au poids d'un homme, peut-être à la rigueur, celui d'un enfant tel que j'en vis un – un seul et une seule fois en quinze années de séjour au Pérou et en Equateur – qui faisait galoper éperdument ce lama sur la route d'Ambato... Les Indiens eux-mêmes riaient à cœur joie de ce cas sans doute exceptionnel.

Ainsi, le « centaure » en « ombre chinoise » du sanctuaire rupestre de Mazo-Cruz semble-t-il bien un homme à cheval...

Mais pourquoi sa représentation fut-elle si peu courante? Doit-on imaginer avec quelque chance d'être cru et comme semblent le démontrer les fresques rupestres du Titikaka, que les chasseurs qui firent une brutale irruption sur le haut plateau, furent si nombreux qu'ils décimèrent rapidement l'espèce pour se nourrir, avant de songer à la représenter?

L'Homo Andinus : 10 000 ans au moins

On le sait, l'art rupestre est celui de l'homme primitif, localisé sur les parois des abris rocheux, des cavernes, des grottes, au fond desquels il se protégeait des inclemences du temps et des attaques des bêtes sauvages.

Pendant la longue étape de son évolution, l'homme eut pour seul matériau propice à l'illustration de ses instincts religieux, de ses sentiments esthétiques ou de ses craintes magiques, le roc pariétal. Il devint ainsi l'auteur d'une

imagerie naïve, mais combien utile pour compléter les traditions orales, tronquées, déformées, presque oubliées, pauvres bribes de souvenirs qui, dans le reflet coloré des peintures, prennent un sens nouveau.

La découverte de fresques rupestres proches des rives du lac sacré, à plus de 4 000 m d'altitude, provoqua une grande émotion à Lima, jusque parmi les moins initiés à l'archéologie. Les savants les plus timorés démontrèrent avec emphase l'orgueil « national » de posséder enfin comme la France, l'Espagne, l'Afrique, des peintures antiques, insoupçonnées durant d'innombrables siècles. N'est-ce pas le « miracle » que les américanistes chevronnés souhaitaient sans trop y croire ? Ces œuvres d'art pleines de fraîcheur, de sincérité, d'allant, rivalisent en splendeur avec celles, déjà célèbres, de Lascaux, d'Altamira, du Tassili et quelques autres...

L'étiquette d'*Homo Andinus* ne tarda pas à être inventée pour désigner le peintre anonyme du Titikaka. Mais a-t-on une idée de l'époque à laquelle cet inconnu imagina ses premières ébauches pariétales ?

Aujourd'hui, les Indiens Aymaras n'ont aucune notion de la fuite du temps. Ils ne l'ont jamais eue. Hier est pour eux aussi proche ou lointain que dix siècles en arrière... Mais à l'unanimité, ils savent que leurs aïeux occupèrent les sommets andins à des âges de beaucoup antérieurs à ceux que prétendaient les historiens du début de notre siècle.

Augusto Cardich, légitime propriétaire des sources du Marañon (1) et ingénieur-archéologue, retrouva lui aussi à 4 500 m d'altitude, des abris sous roche ornés de magnifiques peintures rupestres. Le décor paléolithique des grottes de Lauricocha donne là encore, l'impression de figures ordonnées, placées côte à côte avec des représentations semi-naturalistes ou géométriques.

Exactement comme l'altiplanide du Titikaka, le cavernicole des sources du Marañon, poursuit une file d'auchénies en pleine fuite éperdue. La bête la plus rapprochée a

(1) Le Marañon - qui plus tard donnera naissance à l'Amazone, en s'unissant à Nauta avec l'Ucayali, naît d'une petite lagune glaciaire située sur les hauts domaines de l'hacienda de Lauricocha, près de Cajatambo, sur les punas désolées de Huanuco et Pasco.

le flanc percé d'un javelot... Je peux calculer la vitesse de l'arme, juger de la force de l'impact, saisir l'effet de surprise, deviner la douleur fulgurante qui fait tituber l'animal blessé à mort. J'entends son râle d'agonie...

Cette fresque exprime parfaitement l'idéologie intime de l'*Homme de Lauricocha*, nom donné au squelette que Cardich déterra du fond de la caverne. Soumis aux preuves du carbone 14, ce squelette apparaît vieux de 10 000 ans. C'est – provisoirement sans doute – *le plus vieil Amérindien* étiqueté sur l'arbre généalogique de l'Américain du Sud!

Chasseur dolychocéphale de petite stature – un mètre soixante-deux –, il mangeait la chair crue des guanacos abattus et se protégeait du froid rigoureux de l'altitude en se couvrant de sa chaude fourrure. Ce chasseur des premiers âges était muni d'une arme de pierre grossièrement taillée. Cardich mit longtemps à le découvrir sous plusieurs couches géologiques. La première datait de l'époque coloniale. En dessous venait la seconde, des temps incaïques suivie d'une période qui évoque l'horizon Chavin (environ 3 000 ans). Plus bas, surgirent des restes précéramiques qui remontent à plus ou moins 6 000 ans av. J.-C. Enfin, à trois mètres vingt de profondeur, dans la sixième stratification, sept squelettes complets apparurent ensevelis, fort détériorés malheureusement par l'humidité, des premiers occupants des lieux.

Des pointes de lance, des résidus alimentaires mêlés à des ossements d'animaux d'espèces éteintes, du pollen végétal, trouvés à ses côtés, permirent de déterminer avec précision les variations climatologiques qui conditionnèrent la vie de cet homme antique.

Les examens radio-actifs pratiqués aux Etats-Unis confirmèrent la vétusté de cet être humain que Cardich soupçonne d'être – qui sait? – « un *Europoïde* et non pas un *Mongoloïde* »...

Dix mille ans! « L'Homme de Lauricocha », en tête de liste, est suivi presque tout de suite par « l'Homme de Toquepala » de l'Abri du Diable, âgé de 9 600 ans. Et peut-être du cavalier, du peintre, du chasseur de Mazo-Cruz, de Pizacoma et du tailleur de silex de Lampa, dont manquent encore les squelettes...

Qui furent ces *Homo Andinus*?

La réponse me fut donnée par les Indiens Aymaras de Chichillapi : « La « Pierre Ecrite de Kelkatani » et les autres peintures de la grotte sacrée, sont l'œuvre des Urus et des Chullpas qui se vantaient d'être « les Fondateurs du Monde ». »

Bien sûr, l'énigme du peuplement initial de l'Amérique du Sud, après celle du Nord, reste toujours posée en majeure partie. Mais avec ces premières enluminures d'un très ancien errant sur le toit des Andes, le dossier de la préhistoire sud-américaine vient de s'enrichir considérablement ! Ces fresques rupestres que je viens de dévoiler, reculent loin dans l'obscur tunnel des temps précolombiens, les datations connues. Elles semblent apporter la certitude que la présence de l'homme en altitude est due à une migration *par la voie des Andes* et non pas par des débarquements sur la côte du Pacifique comme le soutiennent quelques américanistes. Et c'est là, estime l'historien Luis E. Valcarcel, « une découverte capitale ».

Alors, de l'homme lui-même, du peintre ingénu qui « fonda le monde » kolla plusieurs millénaires avant l'apparition de l'Adam et de l'Eve incas sur les rives du lac le plus haut du globe – et de longs siècles aussi avant l'apogée du colossal Tiahuanaco où erre encore le fantôme de Viracocha – qu'ai-je appris au juste depuis les cimes englacées des volcans jusque sur le seuil de la merveilleuse Porte du Soleil, et jusqu'au fond des cavernes sacrées ?

Beaucoup et trop peu encore ! Que cet homme mystérieux fut un adroit et rapide chasseur d'auchénies, qu'il fut aussi un bon cavalier avant de devenir le titanesque Chullpa auteur de murailles cyclopéennes capables de défier le déluge. Ou l'Uru, ce fossile vivant, paria des Andes repoussé au cœur du lac de la genèse pour y mourir d'abandon...

Et qu'il sut, d'une autre manière que la mienne – mais la sienne autrement ingénieuse ! – illustrer pour l'éternité, la vie quotidienne de civilisations à jamais disparues et rédiger sur des pages minérales le grand livre, jamais édité, de ses fabuleux mémoires !

BIBLIOGRAPHIE

ANCIENS CHRONIQUEURS ESPAGNOLS :

- ACOSTA Père José de, *Historia Natural y moral de las Indias*, 1590.
AVILA Père Francisco de, *De Priscorum Huarochiriensum*, 1611.
ANELLO OLIVA P. Juan, *Historia del Perú*, publiée à Paris en 1857.
BERTONIO P. Ludovico, *Vocabulario de la lengua Aymara*, 1612.
CABELLO VALBOA Miguel, *Miscelanea Antartica*, 1586.
CIEZA DE LEÓN, *La Cronica del Perú*, 1553.
COBO Bernabé, *Historia del Nuevo Mundo*, 1653.
DIEZ DE BETANZOS Juan, *Suma y Narración de los Incas*, 1574.
GARCILASO DE LA VEGA, Inca. *Comentarios Réales*, 1609.
HERRERA Antonio de, *Descripción de las Indias Occidentales*, 1554.
HUAMAN POMA DE AYALA, *Nueva Cronica y Buen Gobierno*, 1615.
LA CALANCHA Frère Antonio de, *Cronica Moralizadora*.
MOLINA Cristobal de, *Fabulas y Ritos de los Incas*, 1638.
MONTESINOS Fernando, *Mémoires Antiquas Historiales...*, 1644.
MURUA Frère Martin de, *Historia del Origen y Genealogia real de los Reyes Incas del Perú*, 1590.
RAMOS GAVILAN Père Alonso, *Cronica de Copacabana*, 1621.
SANTA CRUZ PACHACUTI Yamqui Salcamayhua, *Cronica...* 1620.
SARMIENTO DE GAMBOA Pedro, *Historia Indica*, 1572.

AUTEURS MODERNES :

- ALENCASTRE Andres G., *Tegsi Viracocha - Coloquios sobre Cultura y Filosofia de los Incas*, Cuzco, 1955.
ANGRAND Léonce, *Lettre sur les Antiquités de Tiaguanaco*, Paris, 1866.
ANTUNEZ DE MAYOLO Santiago, *Las Divinidades en las Culturas Chavin y Tiahuanaco*, Lima, 1965.
BARRIONUEVO Alfonsina, *Cuzco Magico*, 1969.
BENNETT Wendell C., *Excavaciones en Tiahuanaco*, La Paz, 1934.
BERMUDEZ JENKINS Adolfo, *Fardo funerario Tiahuanaco*, Ica.
BERNADO MALAGA Léonidas, *La Cultura Puquina*.
BUCK Fritz, *El Calendario Maya en la cultura Tiahuanaco*, La Paz, 1937.
BUSE DE LA GUERRA Hermann, *Perú 10 000 Años*, Lima, 1962.

- CARDICH Augusto, *Investigaciones prehistoricas en los Andes*, Lima, 1960.
- COSSIO DEL POMAR Felipe, *El Mundo de los Incas*, Lima, 1970.
– *Hipotesis en torno del Arte de Tiahuanaco*.
- COURTY Georges, *Explorations géologiques dans l'Amérique du Sud*, Paris, 1907.
- CREQUI-MONFORT, *Fouilles de la Mission Scientifique française à Tiahuanaco*, Paris, 1904.
– et RIVET Paul, *La Langue Uru ou Pouquina*.
- DELLA SANTA Elizabeth, *Historia de los Incas*, tome I y II, Arequipa, 1970.
– *Tiahuanaco, Capital del Collao*, Arequipa, 1965.
- D'ORBIGNY Alcide, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Paris, 1844.
- EFREN REYES Oscar, *Historia General del Ecuador*, Quito.
- ENGEL Frédéric, *Elementos de Prehistoria peruana*.
– *Paracas Cien siglos de Cultura peruana*, Lima, 1968.
- GARCI DIEZ DE SAN MIGUEL, *Visita a la Provincia de Chucuito*, Lima, 1964.
- GONZALES DE LA ROSA Manuel, *Les deux Tiahuanacos*, 1910.
- HABISCH E. de, *Le Dieu Kon*, Lima, 1970.
- HORKHEIMER Hans, *Tiawanaco* (« Fanal » n° 42, Lima, 1955).
- IBARRA GRASSO Dick, *Prehistoria de Bolivia*, La Paz, 1965.
- KAUFFMANN DOIG Federico, *Tiahuanaco a la luz de la Arqueología*, Lima, 1965.
– *Arqueología Peruana Vision Integral*, Lima, 1970.
- LARREA JUAN, *Corona Incaica*, Cordoba, 1960.
- LEIGHT Hermann, *Arte y Cultura preincaicos*, Madrid, 1963.
- MARKS PORTUGAL, *Copacabana*, 1957.
- MALAGA LINARES Eloy, *Restos Arqueológicos en el Nevado Pichu-Pichu*, 1969.
- MAZIÈRE Francis, *Fantastique île de Pâques*, Paris, 1965.
- MESA José et GIBERT Térésa, *Reconstrucción de Taypiquala*, 1954.
- MEXIA XESPE, Toribio, *El Antiguo Perú a través de la Arqueología*, 1969.
- MIDDENDORF Ernst W., *Las Civilizaciones Aborígenes del Perú*, 1959.
- MITRE Bartolomé, *Las Ruinas de Tiahuanaco*, La Paz, 1955.
- MOGROVEJO TERRAZAS Gerardo, *Tiawanaku*, La Paz, 1970.
- MUELLE Jorge C., *Las Cuevas y Pinturas de Toquepala*, Lima, 1969.
- MUELLER Rolf, *El concepto astronomico del... Kalasasaya*, La Paz, 1930.
- MURGUEYTIO Reinaldo, *Yachay Huasi*, Quito, 1966.
- ORTEGA H. Eudoxio, *Los Korchukos*, Lima, 1956.

- PARDO Luis, *Historia y Arqueología del Cuzco*, tomo I-II, 1957.
- PAREDES Rigoberto, *Tiahuanaco y la Provincia de Ingavi*, La Paz, 1956.
- *Mitos, Supersticiones... de Bolivia*, La Paz, 1963.
- PERALTA VALDES Antero, *Atix Viracocha-Filosofía Inca*, Cuzco.
- PONCÉ SANGINES Carlos, *Las Andesitas de Tiwanaku*, La Paz, 1968.
- *Tunupa y Ekako*, La Paz, 1970.
- *La Ciudad de Tiwanaku*, La Paz, 1969.
- *Wankarani y Chiripa...*, La Paz, 1970.
- *Tiwanaku...* La Paz, 1970.
- *El Templo semisubterráneo*, La Paz, 1969.
- POSNANSKY Arthur, *Tihuanacu, la Cuna del Hombre Americano*.
- PUCHER Léo, *Los Barorelieves de la Puerta del Sol*, Sucre, 1945.
- REICHE Maria, *Mystery on the Desert*, Lima, 1949.
- RIVA AGUERO José de la, *Raza y Lengua probables de la civilización de Tiahuanaco*, Lima, 1937.
- ROMERO Emilio, *Biografía de los Andes*, Lima, 1965.
- SIVIRICHI Atilio, *Historia de la Cultura Peruana*, Lima, 1953.
- SPAHNI Jean-Christian, *Les Indiens de la Cordillère des Andes*, Paris, 1969.
- SQUIER Ephraïm George, *Tiahuanaco-Baalbek del Nuevo Mundo*, La Paz, 1909.
- TORIBIO MEDINA José, *Los Aborígenes de Chile*, Santiago, 1952.
- UHLE Max, *Antigüedad y Origen de las Ruinas de Tiahuanaco*, Lima, 1943.
- VALCARCEL Luis E, *Etnohistoria del Perú*, Lima, 1959.
- VELLARD Jehan, *Dieux et Patrias des Andes*, Paris, 1954.
- WIENER Charles, *Pérou et Bolivie*, Paris, 1880.